This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

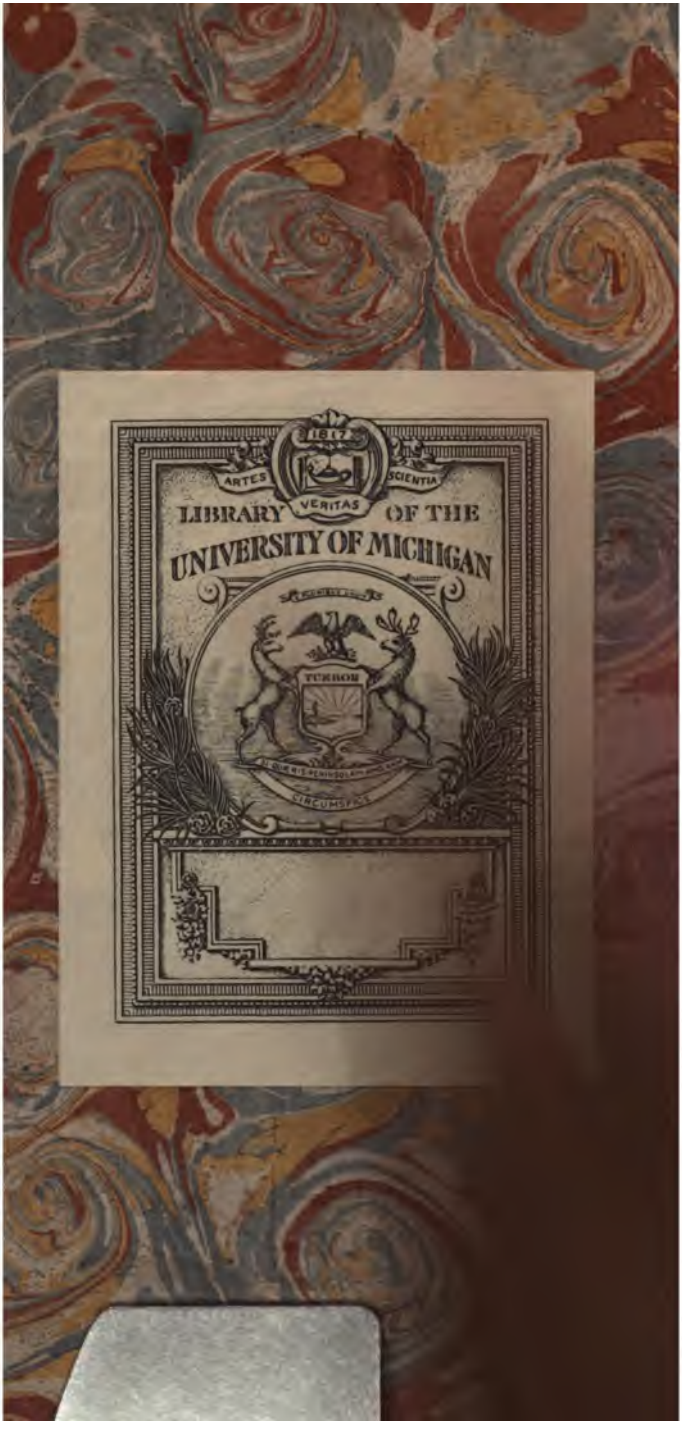
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

SAGESSE
DE
LOUIS XVI.

SECONDE PARTIE.

Gr. de la Rochelambert

SAGESSE
DE
LOUIS XVI,

Manifeſtée de jour en jour, enſeignée à ſes Peuples, fondée ſur les premiers principes de toute Vérité.

OUVRAGE MORAL ET POLITIQUE,
Sur les Vertus & les Vices de l'Homme.

Jean Raymond de Petity

Sapientia in capite turbarum clamitat.
Prov. Chap. I. 21.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,

Chez { GUEFFIER, Libraire-Imprimeur, rue de la Harpe, vis-à-vis celle Saint-Severin.
DE HANSY, Libraire, Bont au Change.

M. DCC. LXXV.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BJ
1582
.P42
v.2

T247270 (2)

LA SAGESSE.

L'HOMME eſt fait pour vivre en ſociété. Les hommes en effet n'ont qu'une même fin & un même objet, qui eſt Dieu.

» Ecoute Iſraël, le Seigneur notre » Dieu, eſt le ſeul Dieu. Tu aimeras » le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, » de toute ton âme, & de toute ta force. » *Deut. VI.* 4. 5.«

Un Docteur de la Loi demanda à JESUS: » Maître, quel eſt le premier de tous les » Commandemens; JESUS lui répondit: » le premier de tous les Commandemens » eſt celui-ci: écoute Iſraël, le Seigneur » ton Dieu eſt le ſeul Dieu, tu aimeras » le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, » de toute ton âme, de toute ta penſée, » & de toute ta force: voilà le premier » Commandement: & le ſecond qui lui

» eſt ſemblable eſt celui-ci : tu aimeras » ton prochain comme toi-même. *Marc.* » *XII.* 29. 30. 31.

» En ces deux préceptes conſiſtent » toute la Loi & les Prophêtes. *Math.* » *XXII.* 40. «

Nous nous devons aimer les uns les autres, parce que nous devons aimer tous enſemble le même Dieu, qui eſt notre Père commun, & ſon unité eſt notre lien. » Il » n'y a qu'un ſeul Dieu, dit Saint Paul ; » ſi les autres content pluſieurs Dieux, » il n'y en a pour nous qu'un ſeul qui eſt » le Père, d'où nous ſortons tous, & nous » ſommes faits pour lui. *I. Cor. VIII.* » 4. 5. 6. «

S'il y a des Peuples qui ne connoiſſent pas Dieu, il n'en eſt pas moins pour cela le Créateur, & il ne les a pas moins faits à ſon image & reſſemblance. Car il a dit en créant l'homme : » faiſons l'homme à no- » tre image & reſſemblance : & un peu » après : & Dieu créa l'homme à ſon ima-

» ge, il le créa à l'image de Dieu. « *Gen. I.* 26, 27.

Il le répéte ſouvent, afin que nous entendions ſur quel modèle nous ſommes formés, & que nous aimions les uns dans les autres l'image de Dieu. C'eſt ce qui fait dire à Notre Seigneur, que le précepte d'aimer le prochain eſt ſemblable à celui d'aimer Dieu, parce qu'il eſt naturel que qui aime Dieu, aime auſſi pour l'amour de lui tout ce qui eſt fait à ſon image, & ces deux obligations ſont ſemblables.

Nous voyons auſſi, que, quand Dieu défend d'attenter à la vie de l'homme, il en rend cette raiſon : » je rechercherai » la vie de l'homme, de la main de tou» tes les bêtes & de la main de l'homme. » Quiconque répandra le ſang humain, » ſon ſang ſera répandu, parce que l'hom» me eſt fait à l'image de Dieu. « *Gen. IX.* 5, 6.

Les bêtes ſont en quelque ſorte appel-

lées dans ce paſſage au jugement de Dieu, pour y rendre compte du ſang humain qu'elles auront répandu. Dieu parle ainſi, pour faire trembler les hommes ſanguinaires ; & il eſt vrai en un ſens, que Dieu redemandera même aux animaux, les hommes qu'ils auront dévorés, lorſqu'il les reſſuſcitera malgré leur cruauté dans le dernier jour.

Premièrement ils ſont tous enfans du même Dieu. » Vous êtes tous freres, dit » le Fils de Dieu, & vous ne devez don- » ner le nom de Père à perſonne ſur la » terre ; car vous n'avez qu'un ſeul Père qui eſt dans les Cieux. « *Math. XXIII.* 8, 9.

Ceux que nous appellons Pères & d'où nous ſortons ſelon la chair, ne ſçavent pas qui nous ſommes ; Dieu ſeul nous connoît de toute éternité, & c'eſt pourquoi Iſaïe diſoit : » vous êtes notre vrai Père, Abra- » ham ne nous a pas connus, & Iſraël » nous a ignoré : mais vous, Seigneur, » vous êtes notre Père & notre Protec-

» teur, votre nom eſt devant tous les » ſiècles. « *Iſai. LXIII.* 16.

Secondement, Dieu a établi la fraternité des hommes en les faiſant tous naître d'un ſeul, qui pour cela eſt leur Père commun, & porte en lui-même l'image de la Paternité de Dieu. Nous ne liſons pas que Dieu ait voulu faire ſortir les autres animaux d'une même tige. » Dieu » fit les bêtes ſelon leurs eſpèces, & il vit » que cet ouvrage étoit bon, & il dit : » faiſons l'homme à notre image & reſ- » ſemblance. « *Gen. I.* 25, 26.

Dieu parle de l'homme en nombre ſingulier, & marque diſtinctement qu'il n'en veut faire qu'un ſeul, d'où naiſſent tous les autres ; ſelon ce qui eſt écrit dans les Actes : » que Dieu a fait ſortir d'un ſeul » tous les hommes qui doivent remplir la » ſurface de la terre. « *Act. XVII.* 26. Le Grec porte, que Dieu les a fait (d'un même ſang. Il a même voulu que la femme qu'il donnoit au premier homme fût tirée

de lui, afin que tout fût un dans le genre humain. » Dieu forma en femme la côte » qu'il avoit tirée d'Adam, & il l'amena » à Adam, & Adam dit; celle-ci eſt un » os tiré de mes os, & une chair tirée de » ma chair : ſon nom même marquera » qu'elle eſt tirée de l'homme; c'eſt pour » quoi l'homme quittera ſon Père & ſa » Mère pour s'attacher à ſa femme, & ils » ſeront deux dans une chair. « *Gen. II.* 22, 23.

Ainſi le caractère d'amitié eſt parfait dans le genre humain, & les hommes qui n'ont tous qu'un même Père, doivent s'aimer comme frères. A Dieu ne plaiſe qu'on croye, que les Rois ſoient exempts de cette loi, ou qu'on craigne qu'elle ne diminue le reſpect qui leur eſt dû! » Dieu » marque diſtinctement, que les Rois » qu'il donnera à ſon Peuple, ſeront tirés » du milieu de leurs freres; un peu après: » ils ne s'éleveront point au-deſſus de » leurs frères par un ſentiment d'orgueil:

» & c'eſt à cette condition qu'il leur pro-
» met un long règne. « *Deut. XVII.* 15, 20.

Les hommes ayant oublié leur fraternité, & les meurtres s'étant multipliés ſur la terre, Dieu réſolut de détruire tous les hommes à la réſerve de Noé & de ſa famille, par laquelle il répara tout le genre humain, & voulut que dans ce renouvellement du monde nous euſſions encore tous un même Père. « *Gen. VI.*

Auſſi-tôt après il défend les meurtres en avertiſſant les hommes qu'ils ſont tous frères, deſcendus premièrement du même Adam, enſuite du même Noé : » je re-
» chercherai, dit-il, la vie de l'homme de
» la main de l'homme & de la main de
» ſon frère. « *Gen. IX.* 5.

Notre Seigneur après avoir établi le précepte d'aimer ſon prochain, interrogé par un Docteur de la Loi, qui étoit celui que nous devons tenir pour notre prochain, condamne l'erreur des Juifs qui ne regardoient

comme tels, que ceux de leur nation. Il leur montre par la Parabole du Samaritain qui aſſiſte le voyageur mépriſé par un Prêtre & par un Lévite, que ce n'eſt pas ſur la nation, mais ſur l'humanité en général que l'union des hommes doit être fondée. » Un Prêtre vit le voyageur bleſſé » & paſſa, & un Lévite paſſa près de lui » & continua ſon chemin. Mais un Sa» maritain le voyant fut touché de com» paſſion. « *Luc. X.* 31, 32, &c. Il raconte avec quel ſoin il le ſecourut, & puis il dit au Docteur : » lequel de ces » trois vous paroît être ſon prochain ? Et » le Docteur répondit, celui qui a eu » pitié de lui : & JESUS lui dit, allez & » faites de même. « *Ibid.* 36, 37.

Cette Parabole nous apprend que nul homme n'eſt étranger à un autre homme, fût-il d'une nation autant haïe dans la nôtre, que les Samaritains l'étoient des Juifs.

Si nous ſommes tous frères, tous faits à l'i-

mage de Dieu & également ſes enfans, tous une même race & un même ſang, nous devons prendre ſoïn les uns des autres; & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il eſt écrit : » Dieu a chargé chaque homme » d'avoir ſoin de ſon prochain. « *Eccl. XVII.* 12. S'ils ne le font pas de bonne foi, Dieu en ſera le vengeur; car, ajoute l'Eccléſiaſtique : » nos voies ſont toujours » devant lui, & ne peuvent être cachées » à ſes yeux. « *Ibid.* 13.

Il faut donc ſecourir notre prochain comme en devant rendre compte à Dieu qui nous voit.

Il n'y a que les parricides & les ennemis du genre humain qui diſent comme Caïn : » je ne ſçai où eſt mon frère; ſuis-je » fait pour le garder? « *Gen. IV.* 9.

» N'avons-nous pas tous un même » Père? N'eſt-ce pas un même Dieu qui » nous a créés? Pourquoi donc chacun » de nous mépriſe-t-il ſon frère, violant » le pacte de nos Pères. » *Mat. XI.* 10.

» Le frère aidé de ſon frère, eſt comme » une ville forte. « *Prov. XVIII.* 19.

Voyez comme les forces ſe multiplient par la ſociété, & le ſecours mutuel.

» Il vaut mieux être deux enſemble, » que d'être ſeul; car on trouve une grande » utilité dans cette union. Si l'un tombe, » l'autre ſe ſoutient. Malheur à celui qui » eſt ſeul: s'il tombe il n'a perſonne pour » le relever. Deux hommes repoſés dans » un même lit ſe réchauffent mutuelle- » ment. Qu'y a-t-il de plus froid qu'un » homme ſeul? Si quelqu'un eſt trop fort » contre un ſeul, deux pourront lui ré- » ſiſter: une corde à trois cordons eſt dif- » ficile à rompre. « *Eccl. IV.* 9, 10, 11, 12.

On ſe conſole, on s'aſſiſte, on ſe fortifie l'un l'autre. Dieu voulant établir la Société, veut que chacun y trouve ſon bien, & y demeure attaché par cet intérêt.

C'eſt pourquoi il a donné aux hommes divers talens. L'un eſt propre à une cho-

ſe, & l'autre à une autre; afin qu'ils puiſſent s'entre-ſecourir comme les membres du corps, & que l'union ſoit cimentée par ce beſoin mutuel. » Comme nous avons » pluſieurs membres, qui tous enſemble » ne ſont qu'un ſeul corps, & que les » membres n'ont pas tous une même fonc- » tion; ainſi nous ne ſommes tous enſem- » ble qu'un ſeul corps en JESUS-CHRIST, » & nous ſommes tous membres les uns » des autres. « *Rom. XII.* 4, 5, 6. Chacun de nous a ſon don & ſa grace différente.

» Le corps n'eſt pas un ſeul membre, » mais pluſieurs membres. Si le pied dit, » je ne ſuis pas du corps, parce que je ne » ſuis pas la main, eſt-il pour cela re- » tranché du corps? Si tout le corps » étoit œil, où ſeroient l'ouie & l'odorat? » Mais maintenant Dieu a formé les mem- » bres, & les a mis chacun où il lui a » plu. Que ſi tous les membres n'étoient » qu'un ſeul membre, que deviendroit le

» corps ? Mais dans l'ordre que Dieu a
» établi s'il y a plusieurs membres, il n'y
» a qu'un corps. L'œil ne peut pas dire à
» la main je n'ai que faire de votre assis-
» tance, ni la tête ne peut pas dire aux
» pieds, vous ne m'êtes pas nécessaires ;
» mais au contraire les membres qui pa-
» roissent les plus foibles sont ceux dont
» on a le plus de besoin. Et Dieu a ainsi
» accordé le corps en suppléant par un
» membre ce qui manque à l'autre, afin
» qu'il n'y ait point de dissention dans le
» corps, & que les membres ayent soin
» les uns des autres. « *I Cor. XII.* 14.

Ainsi par les talens différens le fort a besoin du foible, le grand du petit, chacun de ce qui paroît le plus éloigné de lui ; parce que le besoin mutuel rapproche tout, & rend tout nécessaire.

JESUS-CHRIST formant son Eglise en établit l'unité sur ce fondement, & nous montre quels sont les principes de la société humaine.

» Le monde même ſubſiſte par cette » Loi. Chaque partie a ſon uſage & ſa » fonction ; & le tout s' entretient par le » ſecours que s'entre-donnent toutes les » parties. *Eccl. XLIII.* 24, 25.

Nous voyons donc la ſociété humaine appuyée ſur ces fondemens inébranlables, un même Dieu, un même objet, une même fin, une origine commune, un même ſang, un même intérêt, un beſoin mutuel tant pour les affaires que pour la douceur de la vie.

La vraie gloire des Princes eſt de n'être pas pour eux-mêmes ; le bien public qu'ils procurent, leur eſt une aſſez digne récompenſe ſur la terre, en attendant les biens éternels que Dieu leur réſerve.

Les Princes doivent donc pourvoir aux beſoins du Peuple. » Le Seigneur a dit à » David : vous paîtrez mon peuple d'I- » ſraël & vous en ſerez le conducteur. « *I. Reg. V.* 21.

» Dieu a choiſi David, & l'a tiré d'au-

» près les brebis pour paître Jacob ſon » ſerviteur, & Iſraël ſon héritage. « *Pſ. LXXVII.* 70, 71. Il n'a fait que changer de troupeau : au lieu de paître des brebis, il paît des hommes. Paître dans la langue Sainte, c'eſt gouverner ; le nom de paſteur ſignifie le Prince, tant ces choſes ſont unies.

» J'ai dit à Cyrus, dit le Seigneur : » vous êtes mon Paſteur. C'eſt-à-dire, » vous êtes le Prince que j'ai établi. « *Iſ. XLIV.* 28.

Ce n'eſt donc pas ſeulement Homère qui appelle les Princes Paſteurs des Peuples ; c'eſt le Saint-Eſprit. Ce nom les avertit aſſez de pourvoir au beſoin de tout le troupeau, c'eſt-à-dire, de tout le Peuple.

Quand la ſouveraine puiſſance fut donnée à Simon le Machabée, le décret en eſt conçu en ces termes : » tout le Peu- » ple l'a établi Prince, & il aura ſoin des » Saints. « *I. Mach. XIV.* 42. C'eſt-à-

dire, du Peuple Juif, qui s'appelloit auſſi le Peuple des Saints.

C'eſt un Droit Royal de pourvoir aux beſoins du Peuple. Qui l'entreprend au préjudice du Prince, entreprend ſur la Royauté : c'eſt pour cela qu'elle eſt établie, & l'obligation d'avoir ſoin du Peuple, *eſt le* fondement de tous les droits que les Souverains ont ſur leurs Sujets.

C'eſt pourquoi dans les grands beſoins, le Peuple a droit d'avoir recours à ſon Prince. »Dans une extrême famine, toute » l'Égypte vint crier autour du Roi, lui » demandant du pain. » *Gen. XLI.* 55. Les Peuples affamés demandent du pain à leur Roi comme à leur Paſteur, ou plutôt comme à leur Père. Et la prévoyance de Joſeph l'avoit mis en état d'y pourvoir. *Gen. XLI.* 47.

Voici ſur ces obligations du Prince une belle Sentence du Sage. » Vous ont-ils » fait Prince ou Gouverneur ? ſoyez parmi » eux comme l'un deux : ayez ſoin d'eux

» & prenez courage; & repoſez-vous après » avoir pourvu à tout. « *Eccl. XXXII.* 1, 2.

Ceux à qui le Prince doit le plus pourvoir, ſont très-ordinairement foibles : parce qu'ils ont beſoin de celui qui eſt par ſa charge le Père & le Protecteur de tous.

C'eſt pour cela que Dieu recommande principalement aux Juges & aux Magiſtrats, les veuves & les pupilles.

Job qui étoit un Grand Prince, dit auſſi : » on me rendroit témoignage, que j'é- » coutois le cri du pauvre, & délivrois » le pupille qui n'avoit point de ſecours : » la bénédiction de celui qui alloit périr » venoit ſur moi, & je conſolois le cœur » de la veuve. *Job. XXIX.* 11, 12, 13. » J'étois l'œil de l'aveugle, le pied du » boiteux, le Père des pauvres. *Ibid.* 15, » 16. Je tenois la première place, aſſis au » milieu d'eux comme un Roi environné » de ſa Cour & de ſon armée, j'étois le » conſolateur des affligés. « *Ibid.* 25.

Sa

Sa tendreſſe pour les pauvres eſt inexplicable. » Si j'ai refuſé aux pauvres ce » qu'ils demandoient, & ſi j'ai fait attendre les yeux de la veuve, ſi j'ai mangé » ſeul mon pain, & ne l'ai pas partagé avec » le pupille, parce que la compaſſion eſt » née avec moi, & a crû dans mon cœur » dès mon enfance : ſi j'ai dédaigné celui » qui mouroit de froid faute d'habits ; ſi » ſes côtés ne m'ont beni, & s'il n'a pas » été réchauffé par la laine de mes » brebis, puiſſe mon épaule ſe ſéparer » de ſa jointure, & que mon bras » ſoit briſé avec ſes os ! « *Job. XXXI.* 16, 17, 18, &c. Être impitoyable à ſon Peuple, c'eſt ſe ſéparer de ſes propres membres.

Job donne libéralement ; il donne pénétré de compaſſion ; il donne ſans faire attendre : qu'y a-t'il de plus Paternel, & de plus Royal ?

Dans les vœux que David fit pour Salomon le jour de ſon Sacre, il ne parle

que du ſoin qu'il aura des pauvres; & met en cela tout le bonheur de ſon règne. » Il jugera le Peuple avec équité, & fera » juſtice aux pauvres. Il ne ſe laſſe point de » louer cette bonté pour les pauvres. Il » protégera, dit-il, les pauvres du Peuple, » & il ſauvera les enfans des pauvres, & » il abattra leurs oppreſſeurs : Tous les » Rois de la terre l'adoreront, & toutes » les nations lui ſeront ſujettes, parce » qu'il délivrera le pauvre des mains du » puiſſant, le pauvre qui n'avoit point de » ſecours. Il ſera bon au pauvre, & à l'in- » digent; il ſauvera les ames des pauvres: » il les délivrera des uſures, & des violen- » ces, & leur nom ſera honorable devant » lui « *Pſ. LXXI.* 1, 4, 11, 12, &c. Ses bontés pour les pauvres, lui attireront avec de grandes richeſſes la prolongation de ſes jours, & la bénédiction de tous les Peuples. » Il vivra, & l'or de Saba lui » ſera donné; il ſera le ſujet de tous les » vœux; on ne ceſſera de le bénir. « Voilà

un règne merveilleux, & digne de figurer celui du Meſſie.

David avoit bien conçu que rien n'eſt plus Royal, que d'être le ſecours de qui n'en a point; & c'eſt tout ce qu'il ſouhaite au Roi ſon fils.

Ceux qui commandent les Peuples, ſoit Princes, ſoit Gouverneurs, doivent à l'exemple de Néhémias ſoulager le Peuple accablé. » Les Gouverneurs qui m'a-» voient précédé fouloient le peuple, & » leurs ſerviteurs tiroient beaucoup: & » moi qui craignois Dieu, je n'en ai pas » uſé ainſi; au contraire, j'ai contribué à » rebâtir les murailles; je n'ai rien acquis » dans le pays: plus ſoigneux de donner » que de m'enrichir; & je faiſois travailler » mes ſerviteurs: je tenois une grande » table, où venoient les Magiſtrats, & les » Principaux de la ville, ſans prendre les » revenus aſſignés au Gouverneur; car le » Peuple étoit fort appauvri.« *II. Eſdr. V.* 15, 16, 17, 18.

C'eſt ainſi que Néhémias ſe réjouiſſoit d'avoir ſoulagé le pauvre Peuple; & il dit enſuite plein de confiance: » O Seigneur, » ſouvenez-vous de moi en bien, ſelon le » bien que j'ai fait à votre peuple. « *Ibid.* 19.

» Joſeph en vendant du bled aux Egyp- » tiens, mit tout l'argent de l'Egypte » dans les coffres du Roi. « *Gen. LXVII.* 13, 14, 15, *& ſeq.* Par ce moyen il acquit auſſi pour le Prince tous leurs beſtiaux, & enfin toutes leurs terres, & même juſqu'à leurs perſonnes qui furent miſes dans la ſervitude.

Loin de s'offenſer de cette conduite, toute rigoureuſe qu'elle paroiſſe, la gloire de Joſeph fut immortelle. Ce ſage Miniſtre tourna tout au bien public. Il fournit au Peuple de quoi enſemencer leurs terres, que Pharaon leur rendit: il règla les impôts qu'ils devoient au Roi, à la cinquième partie de leurs revenus: & fit honneur à la Religion, en exemptant de ce tribut les

terres Sacerdotales. C'eſt ainſi qu'il accomplit tout le devoir d'un zèlé Miniſtre envers le Roi, & envers les Peuples, & qu'il mérita le titre de *Sauveur du monde.* « *Gen. XLI*, 45.

La fécondité de la terre, & celle des animaux eſt une ſource inépuiſable des vrais biens : l'or & l'argent ne ſont venus qu'après, pour faciliter les échanges.

Il faut donc, à l'éxemple des bons Rois, prendre un ſoin particulier de cultiver la terre, & d'entretenir les pâturages des animaux, avec l'art vraiement fructueux d'élever des troupeaux; conformément à cette parole : » ne négligez point les ouvrages » quoique laborieux de la campagne, & » le labourage que le Très-Haut a créé. » *Eccl. VII. 16.* Prenez garde à vos beſ» tiaux : ayez ſoin de les bien connoître. » Conſidérez vos troupeaux. « *Ibid. XXIV. & Prov. XXVII.* 23.

Le Prince qui veille à ces choſes, rendra ſes Peuples heureux, & ſon état floriſſant.

mariages eſt un intérêt public, & une ſource de félicité pour les Etats.

Cette loi eſt politique, autant que morale & religieuſe : » qu'il n'y ait point de » femmes de mauvaiſe vie parmi les filles » d'Iſraël : ni de débauché parmi ſes en- » fans. *Deut. XXIII.* 17. « Soient maudites de Dieu & des hommes, les unions dont on ne veut point voir de fruit, & dont les vœux ſont d'être ſtériles! » Tou- » tes les femmes de la famille d'Abimelech » le devinrent, par un exprès jugement » de Dieu, à cauſe de Sara femme d'Abra- » ham. *Gen. XX.* 17, 18. « Au contraire, Dieu favoriſe & bénit les fruits des mariages légitimes. » On voit croître ſes en- » fans autour de ſa table comme des jeu- » nes oliviers : « *Pſ. CXXVII.* 3. Une femme ravie d'être mère, eſt regardée avec complaiſance de celui qu'elle a rendu Père de ſi aimables enfans. On leur apprend, que la modeſtie, la frugalité, & l'épargne conduite par la raiſon, eſt la prin-

cipale partie de la richeſſe : & nourris dans une bonne maiſon mais règlée, ils ſçavent mépriſer la vanité qu'ils n'ont point vû chez leurs parens.

Concluons donc avec le plus ſage de tous les Rois : » La gloire du Roi & ſa » Dignité, eſt la multitude du Peuple : » ſa honte eſt de le voir amoindri & di- » minué par ſa faute. « *Prov. XIV.* 28.

Heureux le Roi qui eſt né avec des ſentimens de *Juſtice*, & de compaſſion pour les pauvres ; que l'on a accoûtumé dès ſon enfance à connoître la *Vérité* : mais plus heureux encore les Peuples, qui ſont gouvernés par un tel Roi !

Nous ſommes ces Peuples heureux, & pour le Prince qui commence à règner ſur nous, nous n'avons plus de vœux à faire, il ne nous reſte que des graces à rendre.

La candeur, l'ingénuité, l'amour du travail, même au-deſſus de ſon âge, nous ont déjà découvert la grandeur & la ſublimité de ſes ſentiments naturels.

La bonté, la compaſſion envers les malheureux, la Juſtice, ont prévenu ſa raiſon, & l'uſage de ces Vertus a commencé en lui avec celui de la parole.

Mais ce qui doit combler notre eſpérance, c'eſt que la vérité s'offre à ſes yeux; il la cherche, il la demande, il s'empreſſe à la reconnoître : il importune, il ſollicite chaque jour les ſages conſeils de Miniſtres auſſi éclairés qu'ils ſont intègres, auſſi vertueux qu'ils ſont bons patriotes. L'Ange tutélaire de la France les lui a indiqués ; il les a choiſis parmi les plus honnêtes gens de ſon Royaume.

Quelles actions de graces n'avons-nous pas à rendre aux Hommes illuſtres, qui ont cultivé par leurs talents particuliers, l'eſprit de notre jeune Roi : ils l'ont orné des connoiſſances qui lui ſont propres ; qui, réunies en ſon auguſte Perſonne, forment très-certainement un Prince éclairé dans tous les genres. Ces hommes vertueux & reſpectables l'ont accoutumé à entendre la

vérité, à la connoître, à la diſtinguer de l'apparence ; il en goûte préſentement les fruits ſolides ; il ſera en garde contre les fauſſes douceurs du menſonge ; la flatterie n'empoiſonnera pas ſon cœur ; nous avons un Roi ſelon le cœur de Dieu, un Roi juſte & prudent, en qui les pauvres trouveront un Juge éxempt de préventions ; & compatiſſant, qui leur rendra la Juſtice dans la vérité. *Miſericordia & veritas cuſtodiunt Regem, & roboratur clementiâ Tronus ejus.* Lib. Prov. Chap. XX. ℣. 28

Ce n'eſt pas envain, Seigneur, que nous l'eſpérons ; le cœur du Roi eſt entre vos mains, vous l'avez formé pour notre bonheur, vous ne laiſſerez pas vos dons imparfaits.

Rendez par ſes ſoins à ce Royaume ſon ancienne ſplendeur.

Il me ſemble entendre ce jeune Roi annoncer à ſes Sujets, des maximes conformes à ſon cœur & à ſa religion. Oh ! mes Peuples, ſouvenez-vous, que *Dieu eſt*

la protection de ceux qui mettent leur confiance en lui. Que tout François ſoit *parfait honnête homme, & parfait chrétien.* Oh! mes Peuples, ſachez, & ne l'oubliez jamais; que *la Douceur eſt une vertu qui a ſa récompenſe dès ce monde.*

ARTICLE PREMIER.

Dieu eſt la protection de ceux qui mettent leur confiance en lui.

IL eſt preſque également dangereux à l'homme de connoître ſa foibleſſe, & de l'ignorer. S'il ſent toute ſon impuiſſance, il ſe décourage, il demeure ſans mouvement & ſans action ; ou s'il ſe met en état d'agir, ce n'eſt qu'avec une inquiétude qui s'oppoſe au ſuccès de ſes deſſeins, & qui ſouvent lui ôte juſqu'à l'eſpérance d'y réuſſir. Si au contraire la préſomption l'aveugle, il ſe précipite dans les dangers, il ne forme que des entrepriſes téméraires, il s'attire malheurs ſur malheurs ; ſes diſgraces ſont ſans reſſource, & ſon élévation lui devient même plus fatale que les chûtes.

Entre ces deux extrêmités, la Raiſon s'offre de le conduire ; mais plus capable de le plaindre que de l'aider, elle ne fait qu'augmenter ſon trouble. Non contente de le convaincre en même tems de ſa miſère, & de ſa vanité, elle lui montre un nombre infini d'ennemis dans les objets qui l'environnent, & preſque toute la Nature ſoulevée contre lui.

A voir tant d'obſtacles & de calamités, qui croiroit qu'il ne tient qu'à lui d'en triompher ? La Religion lui tend les bras, & lui préſente un ſecours auſſi grand que ſes beſoins, auſſi prompt que ſes déſirs. Si la Raiſon nous découvre ce que nous avons à craindre, la Religion nous révèle ce que nous devons eſpérer. Elle ſeule, plus forte que la Nature, & plus éclairée que la Raiſon, loin de nous abattre, nous élève ; elle établit notre bonheur ſur un fondement éternel ; elle nous apprend que nous ne dépendons que de Dieu, & qu'il ſuffit d'être parfaitement ſoumis à ſa Puiſſance, pour être en droit de tout attendre de ſa bonté.

Ce Dieu à qui tout obéit, qui n'a rien d'égal à lui que lui-même, ne dédaigne pas de ſe communiquer à l'homme : il en fait ſes délices : il veille ſur chacun en particulier. Voilà le véritable, l'unique Protecteur dont nous devons rechercher l'appui. Toute autre protection, que la ſienne, eſt vaine ou pernicieuſe. Lui ſeul eſt ſage dans ſes conſeils, fidèle dans ſes promeſſes, magnifique dans ſes dons. En nous abandonnant à lui, nous ſommes aſſurés qu'il ne nous abandonnera jamais : ſoyons ſeulement attentifs à ſa voix, & laiſſons-nous conduire.

Comme il ſçait mieux que nous, ce qui nous

convient ; il nous ouvre différentes routes, pour aller à la gloire. Il délivre les uns des plus grands périls, il éprouve les autres par des afflictions. Mais dans ces divers états, ſi nous tournons les yeux vers lui, nous voyons les ſiens attachés ſur nous. Son bras nous porte, ſa droite nous ſoutient. Sa protection n'éclate pas moins en nous donnant la force de ſouffrir qu'en nous donnant celle de vaincre. La foi des Machabées ne fut pas moins récompenſée par leur conſtance héroïque, qui déſeſpéra le cruel Antiochus ; que celle des enfants Hébreux par leur délivrance miraculeuſe, qui confondit l'orgueilleux Nabuchodonoſor.

Entrons donc dans les Puiſſances du Seigneur. Également éloignés d'une confiance préſomptueuſe, & d'une crainte inquiète, reconnoiſſons les ſources de notre félicité, ſoit dans les victoires qu'il nous fait remporter, ſoit dans les ſouffrances dont il nous apprend l'uſage.

Si les hommes euſſent été toujours en paix avec le Créateur, ils auroient été en paix avec eux-mêmes, & avec toute la Nature. Mais ce ſont des rebelles, qui ſe puniſſent réciproquement de s'être ſouſtraits à la domination légitime. L'obéiſſance dont ils ſont ſortis leur étoit glorieuſe ; celle dont ils ſont menacés les

dégrade & les rebute. Leurs déſirs oppoſés comme les flots de la mer, ſe preſſent, ſe choquent, ſe détruiſent les uns les autres. Trop peu de prix à obtenir, trop de rivaux à les diſputer. Les Rois arment des Troupes pour aſſervir leurs voiſins; les Citoyens arment contre leurs concurrents le crédit, les richeſſes, l'artifice; & les Guerres de ceux-ci, pour être moins ſanglantes, ne ſont pas cauſées par des intérêts moins vifs.

Outre ces contradictions extérieures, combien en éprouverons-nous de ſecrettes? La chair & l'eſprit ſe combattent ſans ceſſe; les ſens nous portent vers la terre; un reſte de lumière excuſe la baſſeſſe de nos penchans; un Peuple de paſſions s'agite dans nos cœurs. Nous ſommes en proie à tous les objets capables de nous ſéduire. Nous vivons au milieu d'une foule d'ennemis viſibles & inviſibles.

Qui pourra échapper à tant de dangers? celui que vous conduirez, *ô mon Dieu!* tous les autres périront dans un ſommeil d'illuſion; ou ne ſe réveilleront, que pour rencontrer mille obſtacles inſurmontables.

En effet, il en eſt hors de nous, au-deſſus de nous, & au-dedans de nous. Les moyens qu'on choiſit, la manière dont on les applique, les inſtrumens

trumens dont on ſe ſert, la main qui les employe ; tout nous peut être également funeſte. Ce Conquérant part pour renverſer des ennemis redoutables. La terre ſe tait devant lui, on ne parle que de lui. Ses Armées couvrent les Campagnes, & tariſſent les fleuves. Toute la face du Monde va changer à ſon gré... Non, il ſe trompe, & ceux qui le lui promettent ſe trompent auſſi. Il a uni une multitude innombrable d'hommes par un intérêt paſſager ; mais a-t-il éteint le principe de déſunion né avec eux ? Dans ce grand corps de troupes marchent toutes les paſſions humaines ; Monſtres qu'il faut apprivoiſer, pouſſer, retenir, animer, réduire, & dont on n'eſt jamais le Maître. Sçait-il ſi ſes amis ne ſont pas des inconſtans, qui l'abandonnent ; des imprudents, qui éventeront ſes projets ; des jaloux, qui les traverſeront ; des perfides, qui le trahiront ; des barbares, qui après l'avoir adoré comme Alexandre, le feront périr comme lui ?

Les hommes ſont donc pour les hommes une reſſource bien incertaine. Heureux le Prince qui élève ſes regards vers la montagne d'où lui viendra le ſecours : il n'a pas beſoin de meſurer ſes forces, de compter ſes légions. Que Gédéon renvoie ces Troupes formidables, qui cependant ſuffiſoient à peine contre les Madianites ;

il ne menera que trois cents combattans à la victoire, ou plutôt que trois cents témoins que Dieu appelle à ſes merveilles. Ainſi le vouliez-vous, *Seigneur*, de peur qu'Iſraël ne mît ſon eſpérance dans le nombre de ſes défenſeurs. Ainſi vouliez-vous que votre gloire fût toute pure. Vous êtes jaloux d'opérer ſeul notre délivrance; ſoyons jaloux de ne la pas devoir à d'autres, non pas même à notre propre force: elle nous manque, quand celle des hommes ne nous manqueroit pas. Notre Raiſon s'étonne de la grandeur des objets, elle ſe confond dans leur multitude, elle n'en voit qu'une partie; les rapports des choſes lui échappent; notre volonté chancelle, notre conſtance s'épuiſe, notre jugement ſe trouble, tous les vents nous emportent, comme un vaiſſeau ſans voile & ſans bouſſole.

Secrets de Politique, reſſorts d'habileté, vains noms dont notre orgueil s'étourdit! Il ne faut qu'un inſtant, que l'oubli d'une ſeule circonſtance, pour déranger les plus juſtes meſures. Notre propre cœur nous trahit; il ne nous eſt pas plus connu, que celui des autres. La mort que nous bravions dans l'éloignement, ſe préſente, & nous terraſſe à ſon aſpect.

Nuit cruelle, où Saül, abandonné à lui-même,

attendoit le combat de Gelboë ! il n'eſpéroit plus en Dieu, & il étoit déja confondu. Ce Guerrier autrefois intrépide, court à une femme pour le raſſurer. Tout conſpire contre lui, la voix du Prophête qui l'avoit toujours ſoutenu, ne ſe fait entendre que pour l'effrayer; les ombres & les douleurs de la mort l'environnent, il meurt mille fois avant ſon dernier moment; il l'appelle, il le hâte, & au refus d'une autre main, il périt par la ſienne.

Ah ! fuyez, fuyez ténèbres de l'Enfer. La confiance en Dieu fait éclorre une nouvelle lumière. A l'approche des objets la Raiſon n'eſt plus ébranlée; elle n'attend pas qu'ils viennent l'intimider, elle va au devant, elle prévoit les ſuccès; il ſemble qu'elle pénètre dans le ſecret des conſeils éternels. Devant elle les obſtacles décroiſſent. Tandis que des yeux profanes n'apperçoivent que le péril, des yeux éclairés de la foi percent le Ciel, & voyent les Anges combattre pour eux. C'eſt le ſpectacle qu'Éliſée donnoit à ceux qui s'effrayoient de le voir aſſiégé par les Syriens. Il frappe d'aveuglement les ennemis, il les mène juſqu'à Samarie, & les livre au jeune Roi d'Iſraël, qu'ils vouloient détrôner.

Le bras du *Seigneur* n'eſt pas affoibli par la durée des ſiècles; il renouvelle les miracles des

jours anciens, il les cache ſeulement aujourd'hui ſous des moyens qui paroiſſent naturels. Il ſemble qu'il veuille dérober quelque choſe à ſa gloire, pour notre utilité, pour nourrir notre foi, pour nous laiſſer le mérite de la ſoumiſſion ; il veut être cherché, & il eſt apperçu à travers ces obſcurités impénétrables à tout autre, qu'aux enfans de lumière. Ainſi lorſque des ennemis furieux par des ſuccès imprévus preſſeront un Peuple qu'il chérit, il excitera la vigilance d'un Roi pieux ; par lui, il encouragera les Peuples à de nouveaux efforts ; & le monde attribuera à la ſageſſe du Prince & à la valeur des Soldats, les ſuccès que le Prince ne rapportera qu'à la ſageſſe de ſon Dieu.

Hélas ! loin d'opérer de pareils prodiges, tous nos efforts peuvent-ils nous arracher aux plus foibles ennemis ? Interrogez ces hommes à qui la médiocrité ſemble ſervir d'appui. Laiſſez les Héros & les Monarques. Deſcendez à ces ambitieux du ſecond ordre. Voyez cet amateur des richeſſes & de la gloire ; ſes déſirs ont paru, c'eſt aſſez pour exciter l'averſion des autres. Leur amour-propre attaquera le ſien, le filet eſt tendu ſous ſes pas. Il s'agite pour s'en dégager, il ſe prend à tout ; il a beau s'étendre, que peut-il embraſſer ; il ligue des amis, la haine a lié

contre lui une partie plus forte ; il ſe roidit contre le torrent, & le torrent paſſera ſur ſa tête. Il ſera jugé ſans être entendu ; la langue des méchants prévaudra ; le jour eſt venu, où ſe renverſe tout le ſoutien de ſa foibleſſe. Il va tomber, & déja ſes adverſaires inſultent à ſon infortune.

Il n'en eſt pas ainſi de celui qui ſe confie en Dieu. Si Pierre chancelant, timide, enfonce dans la mer, les ondes s'affermiſſent avec ſa foi. Je verrai donc les complots des méchants, & j'attendrai que le Tout-Puiſſant les diſſipe. On m'a calomnié, celui qui tire l'eau des rochers, tirera la vérité des cœurs les plus endurcis. Une pierre ſe détachera de la montagne, & renverſera le coloſſe ; l'Éternel détruira mes ennemis, ou plutôt il ne détruira que leur inimitié ; c'eſt la victoire que je demande, elle couronne le vainqueur & le vaincu.

La dernière victoire & la plus difficile, eſt celle qu'il faut remporter ſur nous-mêmes : victoire plus glorieuſe à David que les Ours déchirés, & les Philiſtins taillés en pièces ; mais cette victoire, Dieu ſeul peut la donner. Le commerce des hommes, loin de nous aider, nous nuit, & notre cœur conſent à ſa défaite. Nous demandons les autres victoires & nous craignons preſque celles-

ci. Le tentateur nous parle par la voix de toutes les créatures, il anime les plus inſenſibles. Il trouve dans notre âme une idée du bonheur que nous avons perdu, & que nous cherchons encore; il nous en préſente de vaines images : phantômes après leſquels il nous fait courir : il aſſaiſonne le plaiſir aux voluptueux; il facilite ou il ennoblit la vengeance pour le vindicatif. En faut-il tant pour nous entraîner ? La cupidité eſt un poids toujours en action, une pente d'autant plus dangereuſe qu'elle eſt plus douce. Comment ſe retenir ? Qu'eſt-ce que nos forces comparées à celles de l'ennemi ? Mais auſſi, qu'eſt-ce que les ſiennes en comparaiſon des vôtres : *O Dieu Tout-Puiſſant !* Tandis qu'il demande à nous perdre, nous vous demandons de nous défendre. Vous nous couvrirez du bouclier de la foi contre ſes traits enflammés. Votre parole ſeule ne l'a-t-elle pas mis en fuite ? C'eſt en elle que nous eſpérons. Nous ne voulons point, comme l'infidele Roi d'Iſraël conſulter les Dieux étrangers, ni guérir par d'autres remèdes, que par les vôtres. Envain voudrions-nous, en Philoſophes, nous ſéparer des objets des paſſions, l'ennemi nous retrouveroit toujours : il nous perdroit par l'orgueil, s'il ne nous perdoit par les dérèglemens. Nous ſerons ſans ceſſe devant vous, & votre préſence nous garantira.

Par elle tous les objets changent de nature pour l'homme de foi. Dans les plaiſirs, il trouve un poiſon ſubtil, un rabaiſſement de ſa grandeur; dans l'eſtime des hommes un ſon paſſager, un jugement incertain né de l'ignorance, & tributaire du caprice; un bien, ſi l'on veut, mais inutile quand on ne le voit pas, & dangereux quand on le voit; dans les richeſſes & la grandeur, le vuide, la ſtérilité, & les beſoins multipliés; dans la puiſſance, un véritable eſclavage.

Ne craignons pas qu'un tel homme ſe conduiſe au hazard. Il eſt attentif ſur lui-même comme s'il avoit deux eſprits; l'un pour agir, & l'autre pour juger de ſes actions: car ſa confiance n'eſt pas oiſive. Dieu ne nous regarde pas comme des inſtrumens inanimés de notre ſalut. Il veut que nous travaillions à vaincre, & que nous attendions ſon ſecours. S'il défend l'inquiétude comme une recherche de nous-mêmes, & une révolte contre lui; il commande l'application à ſes ordres, il nous guide dès que nous avons cherché ſes voies. Cependant le déſir de les chercher vient-il de nous? Lui ſeul donc peut nous procurer la victoire. Mais quelquefois il aime mieux nous y faire renoncer: & c'eſt un autre effet de ſa miſéricorde de nous élever au-deſſus de nous-mêmes, au lieu de nous élever au-deſſus de nos ennemis.

Si les forces de l'homme ſont ſi bornées quand il lutte contre les obſtacles, que deviennent-elles au moment qu'il ſuccombe ? Du moins l'attention ſur ſa foibleſſe étoit-elle détournée par l'eſpérance du ſuccès, par les jugemens qu'il formoit ſur l'avenir ; ſon cœur ſe répandoit dans tous ces objets ; viennent-ils à lui manquer, ce cœur ſe reſſerre, l'eſprit ne lui fournit aucune reſſource, tout ce qui lui reſte de lumière augmente encore ſon ſupplice. Également malheureux, ſoit qu'il ait ou qu'il n'ait pas prévu ſon malheur ; ou il eſt accablé d'un coup inopiné, ou il eſt épuiſé d'avoir lutté contre les flots. Tendra-t-il la main aux hommes pour en être ſoutenu ? La honte eſt un premier obſtacle à franchir, la dureté de ſes égaux en eſt un autre. Auprès du monde intéreſſé, c'eſt preſque un crime que de n'être plus heureux. On lui refuſera les ſecours ; on lui en promettra qu'on ne lui donnera point ; on lui en donnera d'impuiſſans. Ses amis ſont des nuages trompeurs & vuides, qui promettent d'humecter la terre, & qui lui laiſſent ſa ſéchereſſe ; un vent les écarte. D'ailleurs, que de maux dont la guériſon échappe à l'induſtrie des hommes ! En vain s'eſt-il travaillé pour ſoutenir ſa fortune chancelante, pour détruire les calomnies qu'a approuvées une cré-

dulité maligne ; la prévention a fermé toutes les avenues à la vérité. Alors il rappelle tout ce qu'il devoit faire pour réuſſir, il ſe conſume en reproches & en remords, il devient auſſi cruel à lui-même que ſes adverſaires.

Une ſcène encore plus affreuſe va s'ouvrir. Il n'aura pas la conſolation de ſe plaindre de perſonne. Son corps eſt en proie à de vives douleurs, & l'Art s'eſt épuiſé à connoître ſeulement qu'elles étoient incurables. Une partie de lui-même eſt déjà morte, l'autre demande encore à vivre. Tous les objets fuyent devant lui, & ne lui laiſſent qu'un vif attachement pour eux ; il ſe voit, il a horreur de ſe voir, il eſt déſeſpéré.

Quel heureux ſecret ſeroit celui de changer les maux mêmes en remèdes, d'appaiſer les murmures du cœur, de nous rendre forts dans l'accablement, riches dans les pertes, tranquilles à la mort ? Cette découverte vainement tentée par le Philoſophe, étoit réſervée au ſeul fidèle, qui le rend ſi paiſible ? Eſt-ce l'inſenſibilité qui ignore le mal ? Eſt-ce l'orgueil qui en diſſimule le ſentiment ? Ah ! s'il ne ſentoit pas ſa peine, les coups du Ciel ſeroient perdus pour lui. Pour en profiter, il faut qu'il gémiſſe. Il ſouffre donc, il le ſçait, il l'avoue ; mais il ne regarde pas les accidens, comme des effets d'un hazard aveugle,

auquel Dieu l'abandonneroit, il les reçoit comme les arrêts d'une Providence éclairée, juſte, bienfaiſante. Ses liens ne ſe rompent point ſans lui donner de ſecouſſes; mais il a de quoi ſe remettre & ſe guérir. Le ſouvenir du paſſé ne le déſeſpère pas; ſe plaindroit-il d'avoir mal pris ſes meſures? Il eſt convaincu que toutes les circonſtances qui ont amené ſa diſgrace, ſont dans l'ordre de Dieu; il ne voudroit pas qu'elles fuſſent changées. Le préſent & l'avenir ne le troublent pas davantage, il ne craint plus rien. Toutes les penſées, dont la contrariété fait nos agitations, cèdent à une ſeule, *le Ciel le veut;* ou à une autre encore plus conſolante; *le Ciel le veut pour ma félicité.*

Job ne reconnoît dans l'infortune, que la puiſſance du Maître de l'Univers; le Chrétien mieux inſtruit y reconnoît la main d'un père. Les afflictions ſont à ſes yeux, ou une Pénitence que le Ciel lui choiſit, ou une épreuve que le Ciel lui demande, ou un fonds pour acquitter ſes dettes, ou une ſemence pour produire des fruits de juſtice.

Dans la jouiſſance des bienfaits, nous avions oublié le Bienfaiteur: plus la cupidité avoit trouvé d'ouvertures, plus elle s'étoit débordée. Les chûtes de nos pareils, loin d'effrayer & d'a-

mortir notre ambition, l'avoient allumée en lui faiſant place. Enfin une plaie ſalutaire nous frappe pour remettre la foi dans ſes droits. Que nos entrepriſes échouent; que l'on nous proſcrive; que l'on compte nos ſervices pour des récompenſes; que cet ami ſi cher nous ſoit enlevé, c'eſt un coup de votre Providence, *Seigneur*; vous briſez nos liens; le bruit du monde étouffoit votre voix; ce revers nous met ſeul à ſeul avec vous; notre âme étoit un Temple d'Idoles, vous la vuidez pour la remplir de vous. Miſéricordieuſe cruauté, ſoyez bénie; par les déſerts arides de l'Egypte, nous arrivons à la terre promiſe.

Mortels, retirez-vous; ne venez point ſoulager ce fidèle; laiſſez couler ſes larmes dans le ſein du Père des Miſéricordes, il préfère vos reproches à vos conſolations. Que David ſoit inſulté par Sémeï, outragé par ſes Sujets, perſécuté par ſon Fils; qu'il ſouffre en Père & en Roi, ces coups le pouſſent de plus en plus dans les bras du Seigneur. C'eſt-là que la ſouffrance l'abſoudra, & que ſes larmes effaceront le ſang d'Urie.

Ainſi Dieu ſoutient dans la ſouffrance celui qui l'avoit offenſé dans la proſpérité. Que ne fera-t-il point en faveur du juſte, qui n'a jamais abuſé de ſes faveurs? Celui-ci eſt encore plus

fort que le Pénitent. Son cœur n'eſt pas affoibli par les paſſions, ni par l'uſage du Monde.

Mais, Juſtice éternelle, oſerai-je vous interroger? pourquoi aſſembler les tempêtes ſur une tête innocente? pourquoi ne pas rendre vos ſerviteurs inacceſſibles aux traits des méchants.

Tombez, tombez, voiles de la chair & du ſang, & nous verrons combien Dieu eſt admirable dans ſes Saints. Ce Roi, tout libéral qu'il eſt, donnera-t-il la Palme à ſes favoris, s'il ne les envoie auparavant au combat? La Patience n'eſt point une Vertu de ſpéculation, & toutes les Vertus ne s'acquièrent qu'en les pratiquant. Sans les occaſions, nous prendrions la diſpoſition aux Vertus, pour les Vertus mêmes; & la conviction ſtérile de l'eſprit, pour les mouvemens du cœur.

Mais que ce fidèle ſorte donc victorieux du combat, afin que les impies ſoient confondus. Non, il ne choiſit pas ſes voies, il ſuit celles que la Vérité lui trace. Le Ciel n'expliquoit ſa colère ou ſa bonté aux Juifs groſſiers, que par des victoires ou des défaites; rebelles, il les livroit à leurs Ennemis; fidèles, il les chargeoit de dépouilles; c'eſt ainſi qu'il a traité ſes Eſclaves. Il en agit autrement avec les Enfans d'adoption. Il

n'avoit pour ceux-là que des récompenſes temporelles, il en réſerve à ceux-ci d'éternelles ; qu'il leur fait acheter, par la patience. Diſons mieux, il fait toujours vaincre celui qui eſpère en lui : il recule ſeulement le tems, & change la nature du triomphe. Au lieu d'un avantage momentané, il lui prépare par les ſouffrances un triomphe éternel.

Aveugles que nous ſommes, nous aimerions mieux vaincre dès à préſent : Lâches, nous refuſons d'achever le ſacrifice. L'holocauſte parfait éxige la conſommation de la victime. L'Eternel veut, au lieu du ſang des taureaux, des offrandes plus nobles, nos biens, notre vie, celle de nos proches ; les lui dénierons-nous ? Et s'il les prend, nous échapperons-nous en murmures ?

Le Père des croyants, celui à qui vous ſoumettiez l'orgueil des Rois, vous l'affligeâtes, *Seigneur* ; vous le mîtes ſur le point de perdre un Fils unique, mais vous le lui rendîtes pour récompenſer ſon obéiſſance. Un nouvel Abraham pleure un Fils auſſi cher qu'Iſaac, & vous n'avez pas détourné le glaive de la mort. Quelle conſolation reſte-t-il à ce Père ? Vous, *Seigneur*, & c'eſt aſſez. Sans vous, le plus grand cœur du monde étoit le plus abattu.

Dieu eſt l'ancre qui tient le vaiſſeau immobile

durant l'orage : il habite avec le juſte affligé : il le rend reſpectable même à des yeux profanes. Je n'admirerai plus tant les Sages ni les Conquérants. Ceux-là ont honoré l'Humanité, celui-ci l'a vaincue. Ceux-là demandent du retour aux hommes ; celui-ci ſe tient obligé de leur ingratitude ; il attend ſa récompenſe du Maître, les autres briguent la faveur des Eſclaves. L'offenſe abaiſſe ceux-là, elle relève celui-ci. Il reſpecte ſes ennemis contre les Miniſtres de la Juſtice céleſte, il les aime comme les canaux par qui la grace découle ſur lui, il n'appelle pas des jugemens du calomniateur, il ne dépend de perſonne, lui ſeul eſt libre dans l'Univers.

Que ſaint Paul étoit libre dans ſes chaînes, dans ces tourments qui ne pouvoient le ſéparer de ſon Dieu ! &, pour prendre des exemples dans notre patrie, que Saint Louis étoit grand au milieu de ces Barbares qui le chargeoient de fers ! les voilà tout d'un coup proſternés aux pieds de leur captif. Ne croiroit-on pas, que ſur le front du juſte affligé, on voit un éclat ſemblable à celui de Moïſe, après avoir converſé avec le Dieu d'Iſraël ? car la ſouffrance nous met en commerce avec *Jeſus-Chriſt*, elle retrace en nous ſon portrait.

Par les marques de ſes ſouffrances, il ſe fit

connoître à ſes Diſciples ; par des marques ſemblables, il les fait connoître au monde. Quoi donc, les Maîtres de la terre ne s'attachent leurs favoris, qu'en les flattant ; le Maître du Ciel ſe conſerve les ſiens, en leur paroiſſant ſévère ! ſon amour délicat veut voir, ſi le nôtre eſt déſintéreſſé. Utile délicateſſe, qui juſtifiera notre foi ?

A peine eſt-elle juſtifiée, qu'elle eſt récompenſée. Dieu donne au fidèle des conſolations d'autant plus ſingulières, qu'il ſemble plus l'abandonner. Delà ces Cantiques de louanges commencés en terre, & continués au Ciel ; ces cris de joie ſortis des Taureaux d'airain où les Martyrs étoient brûlés. On n'a pas toujours vû des Anges leur apporter des Couronnes, & alors Dieu faiſoit moins pour les ſpectateurs, & plus pour les Martyrs ; il vouloit les ſouſtraire aux conſolations, pour groſſir le tréſor de leur récompenſe. Et vous, Martyrs de tant d'années, Solitaires, qui avez porté votre Croix ſi loin ſans vous laſſer ; Habitans de ces cavernes où les éléments & les ſaiſons vous retranchoient chaque jour quelque portion de vous-mêmes ; Amis de *Jeſus-Chriſt*, redites-nous les ineffables douceurs qu'il vous fit goûter. La main qui par le feu rafraîchit les Enfans Hébreux, qui ſe ſert du limon pour rendre la vue aux Aveugles, peut faire d'heureuſes tri-

bulations. Elle en fait encore tous les jours. Il eſt un martyre de tous les tems, que le *Seigneur* ſçait adoucir. Si les tréſors du juſte fondent ſous lui & s'évanouiſſent, la privation lui peut devenir un bien plus grand que la poſſeſſion. Celle-ci eſt renfermée dans des limites étroites, l'autre n'en a point. Il ne poſſédoit qu'une petite partie du Monde, il la perd ; en étouffant ſes déſirs, il renonce à tout ; & on lui tient compte de ce renoncement, comme s'il eut ſacrifié le Monde entier.

Il ne manque plus que de le voir dans l'épreuve la plus cruelle pour lui, dans celle qui ſemble bleſſer davantage ſon amour pour Dieu. Il ſent tout le poids de la tentation ; il vous demande de le ſoulager, *Seigneur ;* & vous ne lui répondez pas encore. Voilà le ſeul coup qui pouvoit le déſeſpérer. Non, dans l'amertume de ſa douleur, il penſe que vous voulez par ces retardements lui rendre votre grace plus précieuſe ; il ſonge auſſi que ſi vos ſerviteurs étoient toujours délivrés des tentations, ils ſeroient trop viſiblement diſtingués des autres hommes ; il goûte la néceſſité d'être humilié ; la défiance de ſoi-même & la confiance pour vous augmenteront. Ainſi lorſqu'il ſemble reculer, c'eſt autant de pas qu'il fait vers le Ciel.

Eh!

Eh ! qu'importe par quelle route nous y arrivions, rien ne doit nous rebuter ; ſi nous conſidérons le prix réſervé aux généreux Athlètes. Nos jours de miſères ſe ſuccèdent, le tems de la félicité n'aura ni ſucceſſion, ni viciſſitude. Le Verbe dans un entretien éternel nous découvrira l'économie de ſes deſſeins ſur nous, la liaiſon incompréhenſible des biens aux maux ; il nous apprendra que ce revers, cette humiliation, cette tentation qui nous coûtoient tant, pouvoient ſeuls nous élargir la voie étroite ; qu'il a remué le Ciel & la Terre pour enfanter ſes élus.

Jours glorieux, où tous ces myſtères nous ſeront révélés, vous êtes déjà préſents au fidèle. S'il ſuccombe, il ſçait, comme Eléazar, que ſa mort eſt un triomphe. Il voit paſſer ſous ſes pieds la figure du Monde, la mort qui dépouille les hommes de tout ce qu'ils ont, le va revêtir de tout ce qu'il ſouhaite : auſſi meurt-il ſans inquiétude ; ou s'il eſt troublé, il l'eſt comme *Jeſus-Chriſt* voulut l'être à ſa mort, pour ajouter des rayons à ſa gloire.

ARTICLE SECOND.

Le parfait Honnête Homme, & le parfait Chrétien.

L'IDÉE la plus ordinaire que l'on ſe fait du monde, eſt de ſe le repréſenter comme une ſociété d'hommes corrompus, que le plaiſir unit & que le crime occupe; ſéjour de l'erreur & de l'injuſtice, où les pièges ſont inévitables, & les chûtes univerſelles; région empeſtée, où l'on s'empoiſonne réciproquement par l'air contagieux que l'on y reſpire, & par celui qu'on y exhale; mer orageuſe, où de fragiles vaiſſeaux ſe ſervent d'écueils les uns aux autres, ſe briſent & périſſent par un commun naufrage: Monde injuſte qui n'a point connu le Père céleſte; Monde réprouvé ſur lequel tombent toutes les malédictions terribles, dont *Jeſus-Chriſt* le charge dans ſa colère.

Or, il eſt conſtant que le Monde ainſi entendu, & regardé comme l'Empire du Prince des Ténèbres, eſt trop oppoſé à l'eſprit de vérité pour en allier les maximes impies, avec les règles ſaintes de l'Évangile; gardons-nous bien de mépriſer les anathêmes que *Jeſus-Chriſt* a ſi

juſtement prononcés, & de vouloir accorder le culte de Bélial, avec celui du Dieu d'Iſraël.

Mais à conſidérer le Monde comme une ſociété de perſonnes qui rempliſſent différentes profeſſions, comme un aſſemblage de conditions plus ou moins élevées; où les hommes engagés par leur naiſſance, ou par leurs talens, ſe prêtent des ſecours mutuels, veillent, chacun ſelon ſon état, à leur ſûreté, à leur commodité, à la gloire & au bonheur de la Patrie: ce commerce, cette liaiſon, cette utilité réciproque, qui forme les mœurs, qui polit la raiſon, qui nous rend néceſſaires les uns aux autres, eſt ſans doute dans l'ordre naturel, le chef-d'œuvre de la Sageſſe divine, le caractère particulier & le plus glorieux appanage de la nature humaine.

Ainſi donc c'eſt une erreur de prétendre que les maximes de l'Évangile & la pureté de ſa morale, ſoient manifeſtement incompatibles avec les devoirs & les bienſéances de chaque profeſſion; erreur d'autant plus groſſière, que même ce grand titre d'*Honnête Homme* ſelon le Monde, ne peut ſubſiſter ſans le ſecours de la Religion chrétienne.

Examinons ces deux vérités, & tâchons de faire ſentir, que non-ſeulement on peut être tout

enſemble, & *parfaitement Chrétien*, & parfaitement *Honnête Homme*; mais qu'on ne peut même être véritablement *Honnête Homme*, ſelon le Monde, ſans être en même tems véritablement *Chrétien.*

Un ancien préjugé attaqua la Religion dans ſa naiſſance, & lui porta des coups auſſi dangereux que ceux des Tyrans les plus déclarés & les plus cruels. Les Philoſophes accoutumés à juger ſelon les principes de l'amour propre, ne purent goûter une morale, qui, détruiſant l'orgueilleux édifice de leurs fauſſes vertus, ne les repréſentoit que comme des vices déguiſés; & ils ne purent ſoutenir les rayons pénétrants de cette lumière, qui faiſoit voir avec évidence que toutes leurs études & toutes leurs veilles n'avoient abouti qu'à flatter leurs goûts & leurs paſſions. D'autres mêmes plus prévenus, ne pouvoient découvrir dans la ſimplicité du Chriſtianiſme, cette Sageſſe profonde, & cette nobleſſe de ſentiments qui y ſont renfermés, & prenoient pour imbécillité, la modeſtie, l'humilité, le mépris des honneurs & de l'eſtime des hommes, dont le Chrétien fait profeſſion. Ainſi ſoit par malice ou par ignorance, on exclut dès-lors la Religion chrétienne du commerce & de la ſociété des hommes: & l'on n'en regarda l'éxercice poſſible,

que dans les deſerts où l'on releguoit chaque jour ſes ſectateurs.

Cette opinion ſi déraiſonnable n'eſt pas tombée avec les Idoles ; le Mondain s'en remplit, & s'en fait d'autant plus un rempart contre les remords de ſa conſcience, & les devoirs de la Religion ; que les nœuds qui l'attachent au monde lui paroiſſent plus légitimes & plus ſacrés, que la bonté de Dieu qui l'y a placé. Sa conduite eſt payenne, parce qu'il ne vit pas en Chrétien dans ſes emplois : ſon eſprit cependant eſt tranquille ; parce qu'il n'ignore pas, que c'eſt de Dieu qu'il tient tout. Son intérêt eſt la ſource de ſes déſordres, & l'abus de la vérité eſt le motif de ſa pernicieuſe confiance.

Et en effet, quoique l'obligation d'un Chrétien la plus indiſpenſable ſoit de vivre conformément à la loi qu'il a embraſſée ; cependant il ſeroit en quelque façon excuſable, ſi l'*Honnête Homme*, ſelon le monde, & le *véritable Chrétien* devoient marcher par des routes oppoſées ; & dans cette incompatibilité de maximes & de ſentiments, on lui pardonneroit peut-être d'être mauvais Chrétien en faveur de l'honnête homme. Mais ce vain prétexte lui eſt encore enlevé, l'*Honnête Homme* même ſelon le monde, & le *Parfait Chrétien* ſuivent la même route ; avec cette ſeule

différence, que l'un s'arrête, & l'autre pourſuit ſon chemin ; & de l'*Honnête Homme* au *véritable Chrétien*, il n'y a jamais qu'un pas à faire.

Car enfin quelle eſt l'idée que l'on ſe forme d'un *Honnête Homme* ſelon le Monde ? c'eſt un aſſemblage des qualités les plus eſſentielles du Chrétien. L'*Honnête Homme* a le cœur bon & les intentions droites ; ſon eſprit eſt éclairé pour diſcerner le bien, & ſa volonté s'y livre ſans réſerve ; ſes ſentimens ſont nobles & élevés ; attentif à la juſtice plus qu'à ſes intérêts, il n'a point dans ſes propres affaires de juge plus éxact & plus ſévère que lui-même : s'agit-il de l'avantage de l'État, ſes biens deviennent les tréſors publics ; prêt d'immoler ſa famille & ſa perſonne au premier beſoin de la patrie, en fut-il le libérateur, il ne perd rien de ſa première modeſtie. Ses ſervices n'ont pour principes, que la grandeur d'âme ; & pour but, que la gloire ; ſon obéiſſance eſt l'effet de ſa raiſon, & non d'une crainte ſervile. Sa généroſité agiſſante ne peut demeurer dans cette oiſiveté de ces hommes tièdes, nonchalants, éxempts de défauts, mais vuides de vertus. L'*Honnête Homme* quitte envers le Prince, ſe tourne auſſi-tôt du côté de ſes amis, & de ſa famille ; loin de lui cette amitié qui s'évapore en faux compliments, la ſienne eſt tendre, vive,

égale, conſtante. Elle a pour motif la vertu, & non pas le plaiſir ; pour objet la perſonne, & non pas la fortune.

Suivez l'*Honnête Homme* dans ſa famille, pénétrez dans le ſecret de ſon domeſtique ; la même Sageſſe, qui le conduiſoit dans ces deux états de l'égalité & de l'obéiſſance, le conduit encore dans cet état de ſupériorité. Eſt-il engagé dans le mariage ? avec quelle prudence diſſimule-t-il les caprices & les paſſions de ſa femme, ou de ſes enfants ! ne craignez pas qu'un *Honnête Homme* aille divulguer la honte de ſa maiſon, & mettre le public de la partie par un éclat infructueux. Sans préventions, ſans aigreur, ſans foibleſſe, il étudiera les caractères de ceux qu'il gouverne, il conformera les emplois aux talents ; la récompenſe au mérite, le remède à la néceſſité, & fera voir dans cette petite République un abrégé réel & effectif, de celle dont un grand Philoſophe nous a donné l'idée, & qui, pour être trop parfaite, ne pouvoit jamais ſubſiſter.

Mais donnez-moi des Chrétiens, diſoit un Père de l'Égliſe, & je vous aurai bientôt formé cette République ſi accomplie. En effet, eſt-ce le portrait d'un *Honnête Homme* ſelon le monde, ou le portrait d'un Chrétien que je viens de tracer ; & la Morale de *Jeſus-Chriſt* ne m'a-t-elle

point fourni les couleurs dont je le repréſente? Car avec quelle fidélité un véritable *Chrétien* eſt-il attaché à ſon Prince ! Quel reſpect pour ces traits de la Divinité répandus ſur la perſonne des Rois! Dix perſécutions firent cent mille Martyrs, & ne purent faire un rebelle. Auſſi ſoumiſes qu'intrépides, ces victimes obéiſſantes, après s'être couronnées dans les batailles, alloient ſans ſe plaindre conſommer leur ſacrifice ſur l'échaffaud, & chargées de chaînes, levoient au Ciel, pour la proſpérité des cruels Empereurs, ces mains triomphantes qui venoient de décider de la deſtinée de l'Empire.

Le Chriſtianiſme qui forme les Sujets les plus fidèles, produit auſſi les amis les plus effectifs; parcourez les Livres Saints, par-tout l'amitié reſpectée, ſes droits ſacrés, ſes liens indiſſolubles, les infidélités chargées d'imprécations. Malheur à quiconque abandonne ſes amis, trahit leur ſecret, ou cherche à leur en impoſer, dit l'Écriture ! il eſt auſſi coupable qu'un aſſaſſin, qui aiguiſe ſes flèches pour donner la mort. Sages du monde, portez-vous auſſi loin dans l'amitié, la délicateſſe & la vivacité de vos ſentiments?

Mais ſi la Religion s'introduit dans une famille, quelle douceur, quelle tranquilité, quelle ſubordination ! ſoupçons, jalouſies, infidélités,

caprices biſarres, préférence injuſte, dureté de commandement, écueils de la paix & du bonheur domeſtique, vous n'entrez point dans la maiſon d'un parfait *Chrétien.* Époux tendre, ſon amour conjugal ne le dépouille pas de ſon autorité ; Père équitable, il n'admettra point ces partages ſi inégaux de biens ou d'amitié, ſource des plus implacables fureurs, & des haines les plus irréconciliables ; Maître doux & modéré, il ſoulagera de ſa propre main, le joug de la ſervitude. Enfin, la Religion mèt la ſérénité ſur le viſage d'un *Chrétien*, les inſtructions dans ſa bouche, les éxemples dans ſa conduite, la modération dans ſes ordres, & la règle dans tous ſesprojets.

Quelle conformité de mœurs, de conduite, de ſentiments, entre l'*Honnête Homme* & le *Parfait Chrétien* ; dans ces circonſtances eſſentielles de la vie, qui ſont les points déciſifs de la Probité & de la Religion ! Mais, me dira-t-on, comment accorder les loix ſévères du Chriſtianiſme, avec des manières liantes que le Monde demande dans un *Honnête Homme* ; ces égards, cette complaiſance, ces attentions, ce tour d'eſprit agréable ? on ne peut faire deſcendre le *Chrétien* dans tous ces détails du grand art de plaire. Vous vous trompez, la Charité fait en l'un, ce que la Politeſſe

fait en l'autre. Le *Parfait Chrétien* eſt d'un commerce aiſé, ſes mœurs ſont douces, ſes manières prévenantes; il n'aime point à dominer dans les aſſemblées; ſon entretien eſt éxempt d'aigreur & d'amertume; ſon cœur ne connoît point les mouvements de l'envie, & ne reſſent jamais cette joie maligne que les diſgraces d'autrui répandent ſur le viſage & dans les diſcours. Enfin: la Charité fournit au *Chrétien* des raiſons générales d'aimer & d'honorer tous les hommes, en les lui repréſentant comme les frères, & les co-héritiers de *Jeſus-Chriſt*; & ſubſtitue ainſi des ſentiments à des paroles, & une tendreſſe ſincère à ce langage d'affection, que la politeſſe humaine a introduit dans le commerce du monde.

C'eſt donc en vain, que vous prétendez mettre une barrière inſurmontable, entre l'*Honnête Homme* ſelon le monde, & le véritable *Chrétien*: il ne faut, pour confondre votre malice, ou diſſiper votre ignorance, que vous les préſenter l'un & l'autre; même port, même action, même langage, même conduite; ajoutons un trait à l'*Honnête Homme*, & nous en ferons un *Chrétien*; c'eſt le Motif.

En effet, comme le Motif eſt l'âme de toutes nos actions, il en fait tout le caractère; c'eſt lui qui les détermine, il ne peut leur apporter

plus de ſolidité ou de conſtance, qu'il en a lui-même. L'*Honnête Homme* ne travaille, que pour une gloire vaine; & dès-là ſes vertus ſont empoiſonnées dans leur ſource, & ſon mérite n'a pas plus de réalité, que le prix qu'il ſe propoſe. Ainſi toute la Sageſſe des Stoïciens n'a pû parvenir qu'à former un fantôme, & cet *Honnête Homme* à qui la Philoſophie Payenne s'applaudiſſoit d'avoir donné l'être, n'eſt en effet qu'une belle idée, que le Chriſtianiſme éxécute, & qui prouve invinciblement, qu'on ne peut être véritablement *Honnête homme* ſelon le monde, ſans être en même temps véritablement *Chrétien.*

L'homme dégradé par le péché, de la nobleſſe de ſon origine, n'a conſervé de tout ſon bonheur, que le déſir d'être heureux. C'eſt préciſément par ce déſir ſi naturel, qu'il règle ſes ſentimens & ſes démarches; & qu'il rapporte à lui-même tous les objets qui l'environnent: ainſi comme il eſt trop intéreſſé pour pratiquer la vertu, par amour pour la vertu même, il a fallu ſoutenir ſa foibleſſe, par l'eſpérance du ſalaire; ou arrêter les effets de ſa corruption, par la crainte des châtimens.

Mais comme il y a une infinité d'actions, qui, pour n'être point connues, échappent aux loix humaines, ou font taire ces mêmes loix, par

l'autorité de ceux qui les commettent; il s'enſuit évidemment, que ſi l'homme ne craignoit pas après cette vie, un juge éclairé, puiſſant, ſévère, incorruptible; il ſeroit ou publiquement méchant, ou tout au plus exrérieurement vertueux; parce que ſe dérobant aux ſupplices préſens par l'éclat de ſa puiſſance, par l'obſcurité de ſes crimes, & n'attendant pour l'avenir, ni ſupplice, ni récompenſe; il pourroit ſuivre, ſans bleſſer ſes intérêts, la biſarrerie de ſes caprices, & l'impétuoſité de ſes paſſions.

En effet, à quels excès ſe portent les grands, lors qu'au-deſſus des loix par leur puiſſance, ils ſe ſont mis au-deſſus de la Religion par leur impiété! Que ne doit-on pas craindre de ceux, qui pouvant tout, ne ſont point retenus par ce frein ſacré, qui règle leur autorité ſur leurs devoirs! Qu'eſt-ce que le pouvoir ſuprême entre les mains d'un homme ſans religion, ſinon l'aiguillon de ſa cupidité, l'inſtrument de ſes paſſions, l'aſyle de ſes crimes, & un gage certain de toutes les calamités publiques. S'il paroît juſte & modéré, ou ce ſont des impreſſions d'une éducation vertueuſe qui le retiennent encore, ou c'eſt le péril d'une circonſtance préſente qui l'intimide. Mais attendez, ces impreſſions s'effacent, cette circonſtance change, ces fauſſes vertus vont bien-

tôt ſe démentir. Joas a ſecoué le joug de la Religion, le voilà ſacrilége, ingrat, parricide; il commence par abandonner le Temple; il finit par aſſaſſiner ſont parent, le Souverain Pontife, & le fils de ſon libérateur.

Les Loix (il eſt vrai) peuvent contenir ceux, qui, dans un rang moins éclatant, ſont ſoumis à leur autorité; mais au fond, que produiront-elles? Que plus de circonſpection dans le crime, ou plus d'hypocriſie dans la vertu; elles empêcheront peut-être les hommes d'être de fameux criminels; mais en feront-elles d'excellents Citoyens? non ſans doute. Car, qu'eſt-ce que les Loix? une règle ſuperficielle, qui dirige l'action ſans lui donner l'âme; un joug, qui aſſujettit le dehors, ſans le conſentement de la volonté; un appareil, qui couvre la plaie & ne la guérit point; un maître impérieux, qui commande avec dureté, auquel on obéit par force; contre qui l'on ſe révolte à la première occaſion. Enfin, le tyran de l'extérieur, qui établit une contradiction perpétuelle entre le cœur & le viſage, & au lieu d'une vertu réelle, & d'un *Honnête Homme* parfait, ne forme qu'un mérite impoſteur, & un véritable hypocrite.

Il faut donc, pour faire un *Honnête Homme* des reſſorts intérieurs, qui agiſſent ſouveraine-

ment ſur l'eſprit & ſur la volonté, & qui commencent par former une belle âme. Or, quel ſera ce principe ſecret de toutes nos actions, qui puiſſe répondre de leur réalité, & de leur conſtance ? ſera-ce l'eſtime des hommes ? mais que peut produire un motif ſi vain, ſi fragile ? Qu'a de ſolide ou d'avantageux, ce qui dépend preſque toujours du caprice, & qui paſſe comme une fumée ? ſera-ce l'amour d'une gloire pure & déſintéreſſée ? mais qu'eſt-ce que cette gloire ! eſt-elle bien pure, bien déſintéreſſée, ou n'eſt-ce point un intérêt plus délicat, & une cupidité moins groſſière ? Qui pourra donc affermir le cœur de l'homme dans la vertu ? le Sang, l'Amitié, l'Amour de la Patrie ? mais n'eſt-ce pas plutôt le cœur qui doit répondre de ces ſentiments. Ainſi, que produiront tous ces motifs ? les uns ſont faux, & ne peuvent agir : les autres ſont foibles, & ne peuvent vaincre : tous ſont finis, & ne peuvent ſubſiſter. Et comment donc triompheroient-ils pour toujours de l'opiniâtreté de nos habitudes & de la vivacité de nos mouvements !

Vous aurez beau, vous appuyant ſur ces motifs, & leur donnant la place de la Religion, vous faire des maximes inviolables de probité, & d'une conduite uniforme ; tant que le devoir ſera d'accord avec l'intérêt, vous le remplirez ſans

doute, vous vous éblouirez même, & l'amour-propre vous découvrant l'action, ſaura bien vous en cacher le principe. Mais ce lien vient-il à ſe rompre : s'agit-il de prononcer entre l'intérêt & le devoir ? le ſyſtême ſe déconcertera bien-tôt ; vous croirez avoir été vertueux, & vous n'aurez été qu'intéreſſé.

Il n'y a donc que la Religion qui puiſſe répondre du cœur de l'homme, & donner quelque conſiſtance à ſes vertus. Elle ſeule peut fixer nos vues, par le caractère de vérité qui l'accompagne ; elle peut enchaîner nos paſſions, par les punitions dont elle nous menace ; elle peut exciter notre indolence, par la grandeur du prix qu'elle nous propoſe. Sa morale auſſi conforme à la raiſon, que ſes myſtères ſont impénétrables, porte la conviction de l'équité de ſes précèptes. Enfin la Religion anime toutes nos actions, par des motifs immortels ; étend ſes droits, juſques ſur nos penſées ; examine avec attention tous nos déſirs les plus ſecrets ; détruit les vices par la racine, purifie les vertus dans leur ſource, accorde le cœur avec le dehors, & nous rend eſſentiellement tels, que nous déſirons effectivement de paroître.

Ceſſez donc, Sages du monde, ceſſez de vanter fierement une Sageſſe, qui n'eſt point éclairée par la Foi, ni animée par la Charité. C'eſt en

vain, que vous prétendez vous ſoutenir dans le ſentier gliſſant de la vertu; tant que vous n'aurez pour appui que votre cœur, & pour guide que votre raiſon : l'un eſt trop foible, l'autre trop aveugle. Vous nous trompez, ou vous vous trompez vous-même ; ainſi votre vertu n'eſt toujours qu'une impoſture ; & le *Chrétien* ſeul peut être le garant de l'*Honnête Homme*. Quelle eſt donc cette erreur, de vouloir qu'ils ne puiſſent s'accorder enſemble? eſt-ce ignorance, qui ne connoit ni l'*Honnête Homme*, ni le *Chrétien?* eſt-ce foibleſſe, qui ne croit pouvoir ſoutenir ces deux caractères? eſt-ce fureur, qui voudroit les détruire l'un par l'autre.

C'eſt toujours une prétention bien vaine, d'eſpérer être véritablement *Honnête Homme*, ſans être véritablement *Chrétien* ; & c'eſt une conſéquence bien claire, & une vérité bien conſtante, que l'on peut être tout enſemble, parfaitement *Chrétien*, & parfaitement *Honnête Homme*.

Ajoutons une grande preuve à ce ſujet. Donnons un grand ſpectacle à l'Univers, plaçons un parfait *Chrétien* ſur le Trône, pourquoi la Religion ne fera-t-elle pas d'excellents Citoyens, puiſque c'eſt-elle qui forme les Grands Rois? c'eſt la Religion, dit l'Écriture, qui affermit les Trônes, & qui donne aux Légiſlateurs l'eſprit de

de Juſtice & de diſcernement. C'eſt la Religion, qui n'inſpirant aux Souverains que des deſſeins équitables, les couronne d'un glorieux ſuccès. C'eſt la Religion, qui les rendant les Pères de leurs peuples, les vainqueurs de leurs ennemis, les arbitres des Nations étrangères, leur aſſure l'immortalité, & conſacre éternellement leur mémoire.

C'eſt ainſi que les Conſtantins & les Théodoſes, les Saint Louis & les Charlemagnes, plaçoient ſur un même Trône les devoirs du Chriſtianiſme & les qualités des plus grands Princes; que dociles aux vérités de l'Evangile, ils reconnoiſſoient *Jeſus-Chriſt* pour leur Maître; tandis que toute la terre les reconnoiſſoit pour ſes Souverains; qu'ils puiſoient dans les ſources pures de la vérité & de la Juſtice, leurs vertus politiques & militaires; & que l'Étendart de la Croix qui les rendoit vainqueurs de leurs paſſions, les rendoit encore vainqueurs de leurs ennemis. Ils n'alléguoient, ni les dangers de leur rang, ni la multiplicité de leurs occupations, ni la grandeur de leur deſtinée.

Faux Sages du ſiècle, quelle preuve pour la Religion, & quel argument contre vous! L'on ne peut, dites-vous, être *Honnête Homme* & parfaitement *Chrétien* tout enſemble; & de par-

faits *Chrétiens* ſont bien de Grands Rois ! leur règne qui fait l'admiration de l'Univers, fait la condamnation de vos vains préjugés, & l'éloge du Chriſtianiſme. Vous ne riſquez rien en vous réglant ſur ces principes ; puiſque ces Héros toujours craints, toujours révérés, toujours invincibles, ne paroiſſoient jamais plus ſages, plus grands, plus magnanimes, que quand la Religion les conduiſoit, & qu'ils la faiſoient triompher.

ARTICLE TROISIEME.

La Douceur eſt une vertu, qui a ſa récompenſe dès ce monde.

NOUS n'apportons pas tous en naiſſant ce caractère de *Douceur*, & de modération, qui contribue au bonheur : mais nous ſommes tous maîtres, juſqu'à un certain point, de réprimer notre humeur, d'étouffer nos reſſentimens, de préférer les voies de *Douceur*, à celles de violence & d'emportement. Quoiqu'il ſemble en un ſens, que les paſſions des uns ſoient une forte barrière à oppoſer aux paſſions des autres ; parce que l'envie de nuire eſt ſouvent arrêtée par la crainte de ne le pas faire impunément ; cependant il eſt vrai en général, que les diſſentions ne produiſent que des maux ; elles empoiſonnent le cours de la vie : ſi elles pouvoient amener quelque bien, jamais ce bien ne répareroit le mal dont il auroit été la ſuite. Attacheroit-on donc de la honte à céder quelquefois, à ne pas prendre toujours ſous le moindre prétexte, les partis extrêmes ? Ce préjugé ne pourroit ſubſiſter, qu'autant que les hommes ſeroient déraiſonnables : mais ils ſe poliſſent

de plus en plus, les mœurs s'adouciſſent, & le préjugé diſparoît.

Que les hommes reconnoiſſent donc, que ce qu'ils appellent vivacité, fermeté; n'eſt ſouvent qu'humeur, que roideur : les prétendues vertus dont le vulgaire ſe déclare l'admirateur, ne ſont ſouvent qu'un faux héroïſme, plus digne de pitié que de louanges. Au contraire, la *Douceur* marque ordinairement de la grandeur d'âme. C'eſt une vertu précieuſe à la ſociété; vertu qui a ſa récompenſe dès ce monde : elle procure à ceux qui la pratiquent, deux avantages ineſtimables; la tranquillité de la vie, & les agrémens de la ſociété.

L'orgueil, la cupidité, mille intérêts particuliers, nous tirent ſouvent de l'état de tranquillité où nous nous fixerions, ſi nous étions vraiment raiſonnables. La moindre contradiction, le moindre choc étranger nous agite. A n'enviſager les autres que comme nos rivaux, que comme nos ennemis qui nous envient nos avantages, ou qui nous les enlèvent; comment pouvoir nous contenir dans les bornes de la modération? Ce ſeroit cependant un grand mérite, que de ſçavoir ſupprimer ſes reſſentimens; ou du moins les diſſimuler, d'oppoſer la *Douceur* aux mauvais procédés.

De quelle reſſource cette vertu n'eſt-elle pas, quand même elle ne ſerviroit qu'à produire la paix intérieure ? Déja elle ſuppoſe dans ceux qui la pratiquent, l'égalité d'âme ; elle en eſt en même temps & l'effet & la cauſe. Si nous pouvions conſerver cette heureuſe égalité, elle nous procureroit les biens qui ſont l'objet de notre empreſſement : ou elle les remplaceroit d'une autre manière ; elle nous fourniroit pour dédommagement, le détachement de ces mêmes biens.

Il y a plus : la *Douceur* n'annonce pas, que l'on ſoit indifférent aux biens de la vie ; elle ne conſiſte pas à ignorer ſes droits, à les négliger, à les abandonner ; mais à en faire quelquefois le ſacrifice. Peſons donc les avantages de cette vertu ; prenons-la dans le point de vue où elle flatte notre cupidité même ; nous la verrons ſervir nos intérêts, faciliter l'exécution de nos deſſeins, nous procurer les moyens d'acquérir les biens de la terre, preſque ſans obſtacle ; & de les poſſéder ſans trouble.

Les paſſions dans la vivacité de leurs tranſports, ne connoiſſent guère l'uſage de la *Douceur*. L'amour propre, indépendant & avide de dominer, ſe méprend très-ſouvent ſur les moyens d'aſſurer ſa liberté ; ou d'uſurper la domination. Si on le laiſſoit le maître de porter ſes coups ſur

tout ce qui s'oppoſe à ſon élévation ; combien de victimes, on le verroit s'immoler ! Deſtructeur de ſes ſupérieurs, il deviendroit le tyran de ſes inférieurs. Nulle meſure de reſpect & d'obéiſſance ne pourroit le ſatisfaire. Heureuſement pour la ſociété, l'amour-propre des uns eſt croiſé par l'amour propre des autres. Si je veux m'élever, je vois des obſtacles au-deſſus de ma tête ; la puiſſance de mes ſupérieurs obſerve mes démarches, briſe mes efforts ; & me précipite, plutôt que de me voir à ſes côtés. A mes pieds, je trouve d'autres écueils ; mes inférieurs, de qui je voulois exiger un tribut qui ne m'étoit point dû, me refuſent même les devoirs ordinaires ; ils s'affranchiſſent d'une ſubordination, que je voulois leur rendre onéreuſe.

Voulez-vous voir rentrer les choſes dans l'ordre ? Le joug que l'on nous impoſe eſt, dites-vous, trop peſant ; paroiſſons nous y prêter : cédons pour quelque temps à la tempête : plaignons-nous, mais ſans fiel & ſans amertume : employons les armes de la raiſon, & non pas celles de la rébellion. Il ſeroit bien dur, ce ſupérieur, s'il continuoit d'appéſantir ſon bras, & s'il ne ſe laiſſoit pas déſarmer par la *Douceur*. D'un autre côté, nos inférieurs, que nos manières dures auroient rebutés, qui, au haſard de ſuccomber ſous

notre autorité, auroient peut-être eſſayé d'y atteindre, font de leur liberté un uſage qui leur plaît, en nous rendant des devoirs, en nous marquant de l'attachement. Dans quelque état que l'on prenne les hommes; de père, de maître, de Roi, la *Douceur* du gouvernement eſt le plus ſolide fondement de l'autorité; comme la *Douceur* de ceux qui ſont ſubordonnés, eſt le plus sûr moyen de ſe concilier les ſupérieurs.

Cependant, à quel point les hommes s'abuſent! s'ils aſpirent à des richeſſes, à de certains avantages, l'expédient auquel ils ont recours, eſt ordinairement celui de la force, & de la violence; mais la violence & la force font naître les obſtacles, au lieu que la *Douceur* ſauroit les écarter; ou même n'en trouveroit point à combattre.

Si vous remontez aux tems de barbarie, où la force décidoit du droit & des intérêts des hommes, vous voyez le fort dépoſſéder le foible, & dépouillé à ſon tour par un plus fort. La force dont les hommes abuſoient ne produiſoit que des injuſtices, que des cruautés, que des révolutions. L'uſurpateur ſe trouvoit réduit à prêter le Flanc à de nouveaux aggreſſeurs qui s'offroient pour le combattre. On n'a commencé à jouir des biens tranquillement, que dans le tems où les mœurs ſe ſont adoucies; & plus l'on réfléchira ſur ſes

vrais intérêts, plus l'on concevra combien la *Douceur* eſt utile à ceux qui la pratiquent.

Deux hommes briguent un poſte diſtingué ; l'un fait valoir ſes droits avec hauteur, s'annonce comme le ſeul homme capable de remplir la place ; l'autre plus modeſte, demande comme une grace, ce qu'il pourroit eſpérer à titre de juſtice, laiſſe au diſpenſateur du poſte, le mérite du choix & du bienfait. Si la modeſtie de ce dernier ne détermine pas le ſuffrage en ſa faveur, il ne ſe rebute point ; il paroiſſoit quitter priſe, il revient à la charge ; il attend un tems plus favorable, il redouble d'efforts. Et voici le fruit de ſa *Douceur* & de ſa modeſtie : dès qu'une fois ſes ſupérieurs ont démêlé ſon mérite, ſa *Douceur* ajoute à leurs yeux un nouveau prix à ſes bonnes qualités ; d'un autre côté, ſa modeſtie dérobe ſa marche à ſes rivaux, leur donne moins d'inquiétude ſur la concurrence : ils l'aiment, & ne le redoutent point ; double raiſon pour eux de ne le point traverſer. Enfin, il leur eſt préféré, & cette préférence ne leur eſt point à charge : il ne s'enorgueillit point de ſa victoire ; ils ſe font un point d'honneur de lui pardonner leur défaite, peut-être même vont-ils juſqu'à ſe réjouir de ſon ſuccès ; au moins, ils lui témoigneront y prendre part : & ne fût-ce qu'une ſimple démonſtration,

elle lui tient encore lieu d'un avantage réel; puiſqu'elle l'autoriſe à eſpérer la ſtabilité dans ſa ſituation.

C'eſt un privilége attaché à la *Douceur*, non-ſeulement d'obtenir les biens qui l'intéreſſent; mais encore de s'en aſſurer la poſſeſſion. Vous avez des mœurs douces, & dès-là vous n'avez point d'ennemis. Par une ſuite de votre caractère, vous n'étalez point une pompe frivole, & ce n'eſt que cet éclat apparent qui eût pû exciter l'envie, avertir les hommes de ſe rendre vos ennemis. Avez-vous de l'autorité ſur les autres? Ils ſupporteront le joug, parce que vous le leur rendez léger; parce que vous ne cherchez point à briller à leurs dépens. Si la cupidité s'éveille, vous aurez bien-tôt appaiſé l'homme avide, qui, ſur la foi de votre *Douceur*, vous croit diſpoſé à partager avec lui vos avantages.

Eh! pourquoi ne pas renoncer à quelques avantages, pour conſerver la poſſeſſion des autres? quelle ſatisfaction ſeroit-ce pour moi, d'avoir en mes mains des biens, qui devroient bientôt m'être enlevés; qui me laiſſeroient appréhender des revers, qui aſſembleroient autour de moi une foule d'ennemis? les honneurs & les richeſſes n'influent ſur notre bonheur, qu'autant que nous en jouiſſons tranquillement; & cette poſſeſſion tran-

quille ne fut jamais que le fruit de la *Douceur*.

Cette paix tant vantée, ſans laquelle les autres biens ne ſont rien ; & qui ſeule peut fixer notre ſort, tous les hommes la ſouhaitent : mais tous n'y tendent pas directement, & par la voie la plus courte ; ſouvent pour y parvenir, ils prennent le chemin tout oppoſé.

Les uns ſe plaignent d'une inſulte, d'un outrage, qu'il faut laver dans le ſang : inutilement voudriez-vous les ramener à la modération, à la *Douceur*. Leur colère eſt un feu qui ne s'éteindra point, qu'il n'ait conſumé leurs ennemis; ou eux-mêmes. Les autres s'emportent, ſe tourmentent pour des droits mal entendus, pour des intérêts mal éclaircis ; & répondent à de mauvais procédés, par des procédés peut-être encore plus condamnables.

Par quelle fatalité, les hommes qui pourroient mettre à profit pour leur bonheur, l'avantage qu'ils ont d'être réunis en corps de ſociété, ne ſont-ils le plus ſouvent occupés qu'à s'incommoder, qu'à ſe nuire réciproquement ? La plus légère offenſe les bleſſe, les aigrit ; & quand ils s'en tiendroient à vivre enſemble dans la froideur, c'eſt déjà un état violent qui les gêne, qui les fatigue. Mais l'animoſité a quelquefois des ſuites encore plus fâcheuſes. L'eſprit de vengean-

ce fait oublier les devoirs ; & ſi les Loix ne lui mettoient un frein, on nous verroit bientôt périr par les mains les uns des autres. Au défaut des armes, nous ſaiſiſſons d'autres moyens de nous venger : nous nous répandons en diſcours injurieux, nous ſemons des Ecrits ſatyriques les uns contre les autres, & quel eſt le fruit de nos emportemens ? les coups que nous portons, nous attirent les bleſſures que nous recevons. Si on épargne notre vie, on n'épargnera pas notre réputation ; le trait partira de la main d'un de nos ennemis, qui ne l'eſt devenu que parce que nous nous ſommes les premiers élevés contre lui : triſte état, & d'autant plus fâcheux, qu'il eſt notre propre ouvrage.

Pourquoi l'homme doux jouit-il d'un ſort tranquille ? c'eſt qu'il ne bleſſe point l'amour-propre ; il ne heurte point les paſſions : il abhorre la violence. Dans l'adverſité, on ne le voit point éclater en murmures, en impatience, accuſer la providence d'injuſtice. Dans la proſpérité, il ne ſe méconnoît point : s'il efface les autres par l'autorité, par les richeſſes, par les talens ; il ignore ſa ſupériorité, ou n'en fait uſage que pour procurer le bien d'autrui. Qui eſt-ce qui voudroit lui livrer la guerre ? que l'on ait contre lui les prétentions les plus chimériques, il imagine qu'elles

ne ſont pas ſans quelque fondement. Comme ſes mœurs ſont d'autant plus douces, qu'il a plus de lumières; ſi l'homme altier le traite avec hauteur, avec dureté; ſi l'homme inégal lui fait ſentir ſes caprices, il lit les effets dans les cauſes; il regarde moins ces mauvais traitemens comme des injures qui lui ſont perſonnelles, que comme des ſuites d'un caractère marqué, d'une paſſion dominante; ou dans un autre ſens, il ſe ſoupçonne de s'être attiré les déſagrémens qu'il eſſuye.

S'il a embraſſé la profeſſion des armes, expoſé par état aux vivacités d'une jeuneſſe fougueuſe, qui ne reſpire que les occaſions de montrer de la valeur : combien de différends & de querelles n'étouffe-t-il pas dans leur naiſſance! ſon moindre mérite eſt de ne les pas occaſionner. Le fonds de *Douceur* qu'il conſerve, vient perpétuellement à ſon ſecours; & au ſecours des autres. Comment lutter contre un homme qui ſçait acheter la paix, en n'ajoutant point de foi aux faux rapports, en interprétant dans le ſens le plus favorable, les termes équivoques dont on uſe avec lui, en fermant les yeux ſur les démarches peu meſurées des autres, & ſur leurs procédés peu obligeans? Il n'y a plus qu'une extrême férocité, qui ſoit capable de le pourſuivre & de le harceler : ſi elle s'acharne contre lui, il lui

oppoſe ſa *Douceur*, & elle donne le temps à l'aggreſſeur de ſentir le péril qu'il court lui-même, & l'inutilité de s'y expoſer : comme elle eſt très-compatible avec une fermeté bien entendue, elle eſt encore le ſigne de la bravoure elle-même ; & devient d'autant plus redoutable, qu'elle marche de concert avec la préſence d'eſprit, ſi déciſive dans toutes ſortes de combats. C'eſt donc en tout ſens un avantage bien conſidérable que ce calme, que cette tranquillité conſtante qui naît de la *Douceur* ; & ce repos n'eſt pas le ſeul bien, dont la *Douceur* diſpoſe en faveur des caractères doux & modérés ; elle leur procure encore les agrémens de la ſociété.

Une vie qui ne ſeroit que tranquille, pourroit devenir ennuyeuſe par trop d'uniformité. Combien de gens au milieu des commodités de la vie, n'éprouvent qu'un repos léthargique ? mais que le repos devient précieux, lorſqu'on y goûte les agrémens de la ſociété ; qui, de l'aveu de tout homme né ſenſible, ſont la ſource où l'on peut puiſer les vraies ſatisfactions, les vrais plaiſirs ? & ces agrémens, ce ne ſont pas toujours les talens & les vertus d'éclat qui les procurent, c'eſt bien plus ſouvent la *Douceur*.

Ne la confondons pas avec cette fade complaiſance, avec cette baſſe flatterie, qui ne ſont pro-

pres qu'à faire leur cour ſervilement, qui ſont plutôt des ſignes de foibleſſe, que des marques de bonté : car quel mérite y auroit-il à abandonner des droits, que l'on ne ſeroit pas capable de défendre ? La *Douceur* n'étouffe pas entièrement les paſſions, ſeulement elle leur impoſe ſilence ; & par l'habitude de les réprimer, elle parvient quelquefois à les dompter. Nous lui tenons toujours compte des ſacrifices qu'elle nous fait ; elle nous gagne, elle nous prévient : elle prend empire ſur les cœurs & ſur les volontés.

Celui dont les mœurs ſont douces eſt à nos yeux, l'homme de preſque toutes les vertus. Nous ſommes naturellement portés à les lui attribuer toutes. Il n'eſt *Doux*, que parce qu'il eſt équitable, que parce qu'il ſait rendre juſtice aux autres, & ſe la rendre à lui-même. Il eſt *Doux*, parce qu'il eſt déſintéreſſé, ou ſa *Douceur* le conduit à le devenir. La *Douceur* ſuppoſe encore en lui de la patience & de l'humilité ; elle ne ſe rencontre guère avec les vices.

Celui qui montre un caractère *Doux* : celui qui ſait être agréable, ou du moins n'être pas incommode dans la ſociété, ne commettra guère que des fautes légères, que des imprudences que nous lui pardonnons d'avance ; tandis que l'homme vertueux qui nous a choqué par ſa ru-

deſſe, ne peut pas ſe réconcilier avec nous par la pratique des vertus. Il eſt noble & généreux ; mais je ne ſuis point l'objet de ſes bienfaits : il eſt fidèle à ſes promeſſes ; mais je n'ai point contracté d'engagement avec lui.

Au contraire, quelle vertu eſt d'un uſage plus fréquent que la *Douceur* ? quelle vertu reçoit plus ſouvent ſa récompenſe ? combien d'avantages ne remporte pas ſur les autres, l'homme qui pratique la *Douceur* ; ſoit que cette qualité ſoit un don de la nature, ſoit que ſes réflexions aient encore contribué à l'augmenter ? Témoin impartial des déſordres qui ſe paſſent ſur la ſcène du monde, il voit ſans émotion les intérêts ſe croiſer, les paſſions ſe heurter, les humeurs ſe contrarier. Seul, il eſt à couvert des orages, il écarte les nuages, & conſerve toute ſa ſérénité.

Mettez-le aux priſes avec les différens caractères ; ſa *Douceur* eſt une Egide qui rompt tous les coups, un lien qui rapproche tous les eſprits. Quelqu'un l'attaque ou le repouſſe avec des expreſſions impérieuſes ? ſa *Douceur* lui dicte ſa réponſe : l'homme altier eſt vaincu, & s'il ignore ſa défaite, qu'il liſe dans les yeux des ſpectateurs ; il apprendra combien il perd dans leur eſprit, & combien il eſt humilié par celui-là même qu'il croyoit tenir attaché à ſon char. L'homme *Doux*

ne paroît pas plus ſenſible aux duretés ; il ſemble qu'elles ne puiſſent pas l'effaroucher : par ſa *Douceur*, il ſe maintient en bonne intelligence avec celui qui craignoit de l'avoir bleſſé, & il triomphe de cet autre, chez qui les termes durs étoient l'expreſſion des ſentimens.

Voyez encore, comment il ſe comporte avec ces gens qui apportent dans la ſociété une humeur inégale ; leurs inégalités nous déplaiſent, le caractère *Doux* ſait s'y prêter, ſait démêler leurs bonnes qualités, mettre à profit leurs talens, leurs vertus, leurs bonnes intentions, ſe charger de quelques uns de leurs torts, reconnoître qu'avec quelques défauts, ils peuvent n'être pas entièrement dénués de mérite ; en un mot, qu'on peut ſe donner le plaiſir de les aimer : & en effet, il n'y a que les vices qui puiſſent exciter & juſtifier notre haine ; les défauts ont droit à notre indulgence. N'approfondiſſons point les caractères d'un œil chagrin. Ayons la vue moins bonne, & le cœur meilleur. Sçavoir être content des autres, eſt le vrai ſecret d'en être goûté ſoi-même.

Pourquoi ne pas enviſager les hommes du côté favorable ? pourquoi nous éxercer perpétuellement à découvrir les travers & les ridicules, ſans porter notre attention ſur les bonnes qualités ? Si nous ne pouvons rectifier notre cœur, montrons du moins

moins de la *Douceur*. C'eſt elle qui eſt l'âme de la converſation, qui a le don de s'inſinuer dans les eſprits.

Qu'eſt-ce qu'une aſſemblée d'où l'on a banni l'eſprit de *Douceur* & de paix ? c'eſt un aſſemblage d'hommes, qui ne ſavent que ſe craindre, ſe combattre, ſe haïr. On eſt perpétuellement en garde les uns contre les autres. On s'épie, on s'éxamine avec malignité. On diſpute le plus ſouvent, ſans être convenu de l'état de la queſtion. Les diſputes, au lieu d'éclaircir les choſes, n'aboutiſſent qu'à aigrir, qu'à aliéner les perſonnes. On parle par envie de briller. On garde le ſilence par dépit & par orgueil. Les uns s'emparent de la parole, ſe croient féconds en idées, lorſqu'ils ne ſont qu'abondans en expreſſions ; ou parce qu'ils ont quelque grace, quelque éloquence, & ils perdent le fruit de leurs talens, parce qu'ils en abuſent. Les autres ſe retranchent dans un ſilence opiniâtre, dédaignent de ſe mêler dans des entretiens, où ils ne tiendroient pas une place aſſez honorable à leur gré, réſiſtent à qui veut les ſubjuguer, & ſe vengent du mépris par le mépris : mépris bien mérité de part & d'autre, quoique par une conduite toute contraire.

Vous, Tyrans de la converſation, vous voulez y régner ? vous n'avez point aſſez méſuré vos

forces & vos droits. Loin de vous accorder les honneurs que vous vous arrogez, on ne vous permettra pas de jouir tranquillement, même de votre domination imaginaire. Et vous, prétendus partisans de la liberté, qui harcelez, ou qui mépriſez quiconque peut nous plaire ou nous inſtruire; apprenez que vous détruiſez la liberté de la converſation par les moyens mêmes que vous employez pour l'établir. Tout excès de liberté eſt licence, & la licence eſt le renverſement de la liberté.

Que l'on introduiſe dans l'aſſemblée un homme d'un caractère *Doux* & aimable, tous les yeux ſe tournent ſur lui. Voilà un acteur intéreſſant qui change la ſcène, qui ranime la converſation. Bien intentionné pour nous, il nous met dans les diſpoſitions les plus favorables à ſon égard. Il jouit du progrès prompt & rapide, qu'il fait dans l'eſprit de ceux qui ne le connoiſſent pas; en un mot, de la place avantageuſe qu'il tient dans nos cœurs. S'il eſt doué des qualités de l'eſprit, que d'agrémens ne va-t-il pas apporter dans la ſociété! il répand dans nos entretiens, je ne ſais quelle teinture de gaieté, d'enjouement ſi propre à faire éclore les idées, à faire valoir la raiſon elle-même. Plus il eſt éclairé, & mieux il ſait parler le langage du cœur : langage bien ſupérieur à celui de

l'eſprit. Sa bonté ingénieuſe porte dans ſes diſcours & dans ſes procédés, des attentions & des égards, dont l'eſprit tout ſeul, ou la bonté toute ſeule, ne s'aviſeroient pas. Il nous plairoit par la ſeule *Douceur*, ſi la *Douceur* étoit ſon unique mérite. Par elle, il échauffe nos eſprits, il nous engage comme par un charme ſecrèt, à lui découvrir nos âmes, à lui faire part de nos vues & de nos ſentimens; & même dans les inſtans où la converſation eſt moins animée, notre ſenſibilité une fois remuée, ne trouve plus rien d'indifférent, eſt toujours agréablement occupée, dès que la préſence des perſonnes nous intéreſſe.

Que j'aime à voir l'homme *Doux* s'éloigner également par un effet de ſon bon naturel, & de cette circonſpection gênante, qui impoſe ſilence au cœur & à l'imagination; de cette envie de diſcourir immodérée, dont le but eſt trop ſouvent de briller & de dominer.

Dans un combat d'opinions, il eſt plus près du vrai, que ceux qui ſe laiſſent emporter par la fougue des paſſions; ou par le feu de l'imagination. Combien ſa *Douceur* n'eſt-elle pas utile, pour établir la vérité qu'il a ſaiſie! Il ne la préſente ni avec cette vivacité d'un homme, tout étonné d'avoir fait une découverte; ni avec ce ton d'autorité, qui veut perpétuellement ſubju-

guer l'auditeur, ſans lui donner le tems de l'éxamen & de la diſcuſſion. La vérité prend dans ſa bouche ce ton perſuaſif, auquel on ne réſiſte point. Il ne rejette point les objections, il les eſtime aſſez pour les combattre ; mais il emploie contre elles des armes qui ne portent que ſur l'opinion, & qui ne bleſſent point l'amour-propre. Il remporte aiſément la victoire, parce qu'on ſait qu'il a renoncé à l'honneur du triomphe.

Si par haſard il eſt dans l'erreur, il n'a point de reproches, ni d'inſultes à eſſuyer. Ses procédés ſont la meſure & la règle de ceux qu'on tient à ſon égard. On le reſpecte, on le ménage. Si les raiſons déciſives ne l'ébranlent point, on apportera des preuves plus rapprochées de ſa manière de penſer, & plus propres à le ramener, que d'autres peut-être plus concluantes. A quelque prix que ce ſoit, on veut obtenir ſon ſuffrage. C'eſt à proportion de l'eſtime que l'on a conçue pour lui, que l'on fait des efforts pour le perſuader.

Et ſi dans la diſpute aucun des combattans ne rend les armes, c'eſt l'homme *Doux* qui devient le médiateur. L'aigreur & l'emportement de ſes adverſaires, la foibleſſe de leurs raiſonnemens, la violence de leurs invectives ne le rebutent point. Il ſe ſert de toute ſa raiſon, pour conſerver l'équilibre qui alloit être dérangé. Il ſuſpend les

hoſtilités, il rompt les coups qu'il ne repouſſe point; & il nous apprend par ſon exemple, que la différence des opinions ne doit point troubler le bon ordre de la ſociété.

Mais il ne ſuffit pas de ne point troubler cet ordre; il faut encore contribuer de toutes ſes forces à le maintenir. Il eſt utile de faire taire ſes caprices, de ſoumettre quelquefois ſa volonté à celle d'autrui; par-là, on acquiert le droit de ne ſuivre dans d'autres rencontres que la ſienne propre, & même d'y aſſujettir les autres. Il n'en coûte qu'un premier effort. A-t-on une fois contracté l'habitude de ſe plier aux déſirs d'autrui, de ſe conformer au goût général, de ſe prêter aux amuſemens de mode; on auroit peine enſuite à ſe refuſer à ces attentions, & à ces égards réciproques, qui font l'agrément de la ſociété. Et c'eſt-là un avantage de l'homme qui a des mœurs douces, de paroître agir au gré d'une volonté étrangère; lorſqu'il ne fait que ſe contenter lui même. En faiſant la volonté des autres, il ne fait, à proprement parler, que la ſienne; parce qu'il a pris le pli général; parce qu'il ſait partager les plaiſirs des autres, quand même ils ne ſeroient pas le plus de ſon goût. D'un autre côté, il a l'avantage de n'être point contrarié dans les occaſions eſſentielles, & dans les choſes

qu'il a le plus à cœur. La complaiſance eſt le prix de la *Douceur*. On reçoit volontiers la Loi, de celui qui ne cherche point à la donner. Il n'éxige rien; il ne donne point ſon goût pour règle. On entrevoit ſes déſirs, ou on les devine; c'eſt une raiſon de plus d'y déférer.

Eſt-ce biſarrerie, eſt-ce Sageſſe de l'amour-propre, de ſe laiſſer dominer par quiconque a l'adreſſe de le ménager? Ce ſeroit mal le connoître, que de chercher à lui impoſer par les avantages extérieurs; au contraire, ſavoir gagner les hommes, ſavoir ſe rendre agréable dans la ſociété par la *Douceur* des mœurs; c'eſt obliger les hommes par un moyen plus sûr, que celui des bienfaits; c'eſt s'aſsûrer un ſort également tranquille & agréable.

ARTICLE QUATRIEME.

La Négligence dans les petites choſes, conduit inſenſiblement dans de grands déſordres.

S'IL eſt vrai, comme le dit un Père de l'Égliſe, qu'on peut tomber dans le Vice par la voie même de la Vertu, que ſouvent on va à l'Orgueil par l'Humilité, & que le poiſon de la Vanité s'avale quelquefois avec les amertumes de la Pénitence; faut-il s'étonner que le Sage, pour donner aux hommes une juſte crainte du Péché, les avertiſſe qu'un moindre mal engage à un plus grand; que le mépris des fautes légères aboutit preſque toujours à des fautes énormes, & que la *Négligence dans les petites choſes conduit inſenſiblement à de grands déſordres.*

En effet, s'il n'y avoit que le crime qui conduiſit au crime, l'iniquité ſeroit moins univerſelle. La laideur naturelle du Vice, la terreur des jugemens de Dieu, la crainte de ſe perdre, l'amour-propre nous en défendroit, & nous feroit trouver des préſervatifs ou les remèdes du mal, dans le mal même. Mais les voies les plus criminelles, celles qui mènent au déſordre ſans

détour, ne ſont pas toujours les plus dangéreuſes. Un Précipice ouvert eſt un avertiſſement qui en détourne. Les maux affreux qu'on trouve dans ces voies d'iniquité, vérifient l'horreur qu'elles inſpirent, les malheurs préſens y annoncent un avenir terrible, & la misère en fait ſentir le danger. Mais les périls où jettent les fautes légères, ſont des périls d'autant plus inévitables, qu'ils ſont cachés; les chaînes qu'elles forment, ſe fortifient d'autant plus aiſément, qu'elles pèſent moins à l'Innocence; & les coups qu'elles portent ſont d'autant plus funeſtes, qu'ils tuent ſans être ſentis. C'eſt véritablement ici cette voie qui paroît droite, mais dont la fin mène à la mort; c'eſt un calme plus dangereux que l'orage, c'eſt une mer tranquille, mais infidelle; & qui cache dans ſon ſein les cauſes de bien des naufrages.

Ainſi pour inſpirer aux âmes négligentes une crainte ſalutaire de leur état, faiſons-leur en voir le danger; montrons-leur le crime, comme le terme fatal où aboutira leur négligence; réveillons le juſte endormi; la vertu qui s'endort n'eſt pas en état de ſe défendre.

On peut conſidérer les *Fautes légères* ſous deux regards différens, par rapport à Dieu, ou par rapport à l'Homme. Par rapport à Dieu qu'elles offenſent, & par rapport à l'Homme qu'elles affoi-

bliſſent. Mais de quelque côté qu'on les conſidère, on verra toujours que cet état conduit au crime, parce que Dieu ſe laſſe de nous y ſoutenir, & que de nous-mêmes dans cette négligence, nous ſommes déjà tout diſpoſés à tomber.

Il n'y a dans le Péché rien de petit par rapport à Dieu, tout ce qui l'offenſe eſt énorme. Mais ce qui diminue en nous l'horreur des *Fautes* qu'on appelle *légères*; c'eſt la légèreté des peines qui y ſont attachées, ou une entière eſpérance d'impunité. Accoutumés à ne juger des choſes que ſelon nos intérêts, nous ne nous ſommes ici point démentis. Nous ne méſurons le Péché non ſur ſa malice & ſa grièveté naturelle, mais ſur les malheurs qu'il nous cauſe; nous ne regardons point la ſainteté de Dieu qu'il outrage & qu'il bleſſe, nous ne regardons que nous qu'il afflige, & qu'il accable; le Péché ne nous paroît plus ou moins énorme, qu'autant qu'il nous eſt plus ou moins funeſte: le nom même qu'on donne aux Grands Crimes, ſemble être impoſé par la ſeule Cupidité, & nous ne les appellons Mortels, que parce qu'ils nous damnent. Mais ſi nous pouvions regarder un moment le Péché avec des yeux purs & déſintéreſſés, nous découvririons, juſques dans les plus légers, des taches & des noirceurs capables d'attirer ſur nous les malédictions de Dieu;

ſi ſa juſtice ne ſe relâchoit de ſes droits, & ne ſe proportionnoit à notre foibleſſe.

Mais ce que Dieu veut bien ne regarder que comme une foibleſſe, quand il n'eſt que l'effet de la fragilité humaine; il le regarde comme une malice & un attentat, par le mépris qu'on en fait. Car ce ne ſont point préciſément les *Fautes légères* qui nous perdent. Créatures fragiles nous gémiſſons ici bas malgré nous, ſous le joug de la Vanité; & le plus juſte y ſuccombe ſept fois le jour. Auſſi l'avertiſſement, ou la menace du Sage ne regarde pas celui qui tombe dans les *petites choſes*; mais celui qui les mépriſe, *qui ſpernit modica.*

Ce ne ſont donc pas nos fragilités qui laſſent Dieu, c'eſt notre inſenſibilité & notre pareſſe. Dieu ſoutient & perfectionne la Vertu, quand elle eſt infirme; mais il la rejette & la réprouve, quand elle eſt tiède; & que ſes langueurs ne viennent que de ſa lâcheté. Or, voilà le Crime de la Négligence dans les *Fautes légères.* Une tiédeur & une pareſſe de l'âme, où l'on demeure par choix & par délibération.

En effet, ce n'eſt ſouvent dans cet état ni la Paſſion qui nous emporte, ni l'Occaſion qui nous entraîne, ni l'Erreur qui nous ſéduit; c'eſt la Raiſon toute ſeule qui eſt infidelle. Parce qu'il y

a de certaines offenſes que la Bonté de Dieu dérobe à ſa Juſtice, & ſur leſquelles il veut bien nous faire grace ; nous les réitérons chaque jour de ſang-froid. Parce que nous ne croyons pas nos chûtes mortelles ; nous nous en faiſons un état tranquille & réglé, & nos infidélités journalières entrent dans l'ordre & dans le plan de notre conduite ; parce que nous ne croyons pas qu'elles puiſſent entrer dans celui de notre Réprobation. Ainſi par une Malice digne des plus grands pécheurs, nous ſommes mauvais, parce Dieu eſt bon ; ſa facilité à nous remettre nos dettes, ne nous rend que plus hardis à en contracter de nouvelles ; & l'indulgence du Maître ne fait que rendre le ſerviteur plus négligent.

Quel attrait pour Dieu & pour ſes graces que de pareilles diſpoſitions, & quel motif pour attirer de nouveaux bienfaits, qu'un cœur ingrat à les reſſentir, ou infidèle dans l'uſage qu'il en fait ? Grand Dieu, eſt-ce ainſi que l'on vous ſert ; ou eſt-ce ainſi que l'on ſert le Monde ! L'homme n'eſt-il vif & ſenſible que pour le crime ; ou croit-il donc ſe dégrader en vous aimant ? Son cœur ſi grand, ſi magnanime dans la Paſſion, n'eſt plus qu'un cœur abattu dans la Piété ; s'il ſert le Monde, rien ne lui coûte, il court & vole avec un empreſſement inconcevable ; il ſe dé-

voue, il brûle, il se consume de ses propres ardeurs aux pieds de ses idoles ; & devant vous, *Seigneur*, sa force l'abandonne, tout son feu s'éteint.

Mais quelle apparence, que la Charité règne dans cette âme négligente ? La Piété, quand elle est conduite par l'Amour, est-elle si lente & si paresseuse ? Est-ce aimer, que de se contenter de ne pas déplaire ? Met-on, quand on aime, toute sa fidélité à n'être pas rebelle, & toutes ses complaisances à ne faire à l'objet aimé, que des insultes ou des offenses légères ? Il faut du moins convenir que la Charité est bien foible, quand elle se borne à l'obéissance. On est bien près du Péché, quand on se promène sur ses limites. Vous demeurez tranquillement infidelle dans les *petites choses*, bientôt vous serez tenté de l'être dans les grandes ; il n'y a pas loin de l'attention que l'on a à n'observer précisément que le précepte, au défir & à l'envie de le violer. Quand on dispute tant avec Dieu, il y a bien à craindre que l'on ait regret à ce qu'on lui donne ; si on obéit encore, ce n'est plus qu'une obéissance d'esclave, qui murmure du fardeau qu'il porte ; si on sacrifie quelque chose, le cœur gémit du sacrifice que la main est contrainte d'offrir ; l'idole brisée nous attendrit, & nous lui donnons sou-

vent nos ſoupirs & nos larmes, lors même que nous lui refuſons nos adorations & nos hommages. Ainſi on peut dire que dans cet état, on hait la Loi qu'on obſerve, & qu'on aime le Crime qu'on n'oſe commettre; que les Œuvres étant pour la Vertu, le Cœur & les vœux ſont pour le Péché; qu'on conſentiroit volontiers de voir le Ciel fermé, pourvu que l'Enfer le fût auſſi; & à perdre Dieu; ſi on pouvoit le perdre impunément.

Vous le perdrez donc, âme infidelle, ce Dieu que vous ne craignez, que parce qu'il vous menace; peut-être même l'avez-vous déjà perdu? Victime forcée, vous êtes peut-être dès-à-préſent rejettée de l'Autel. Le Dieu jaloux qui a des yeux pour voir & pour conſulter lui-même les entrailles des victimes, a horreur des ſacrifices mutilés où le cœur ne ſe trouve pas.

Que ſi l'âme négligente n'eſt pas encore tombée dans ce malheur, attendez un moment, & vous verrez ſa chûte; elle ne tient plus qu'à un fil de vie, que le moindre mouvement peut rompre; qu'à une étincelle de charité, que le moindre ſouffle peut éteindre; c'eſt la lampe qui fume, & qui ne rend plus qu'une clarté mourante; c'eſt Lazare languiſſant, il mourra bientôt.

Le trajèt du vice à la vertu eſt immenſe, mais

celui de la vertu au vice eſt preſque imperceptible. On deſcend plus facilement qu'on ne monte, & pour tomber, on n'a qu'à ſe laiſſer aller au penchant. Cependant comme le paſſage le plus ordinaire aux grandes choſes, ce ſont les petites; comme c'eſt le milieu qui conduit à l'extrêmité, & que naturellement la médiocrité précède toujours l'excès; il eſt naturel, que les petites fautes conduiſent aux grandes. Ainſi, le plus hardi pécheur a été timide; l'impiété n'eſt pas un abîme; qu'on ſe creuſe tout d'un coup; on balance, on recule toujours quelque tems avant que de franchir le pas; & rarement les grands crimes ont été les coups d'eſſais des plus méchans. Interrogez l'impie ſur ſes voies, & demandez lui la route qu'il a tenue pour ſe perdre; écoutez & tremblez, ſon hiſtoire deviendra peut-être la vôtre. Ce n'étoit d'abord qu'un oubli des devoirs les moins eſſentiels, ce n'étoit qu'une peſanteur & une laſſitude, qu'on ſe ſentoit dans les exercices de la piété; une occaſion dangereuſe qu'on n'a pas pris ſoin d'éviter, un regard trop arrêté ſur les plaiſirs de la terre, a rendu le cœur ſenſible. On ne s'eſt pas aviſé d'abord de ſe précautionner contre un ennemi, qui n'attaquoit que par ſes charmes, & ſouvent que par ſon innocence. On croyoit toujours que l'horreur du crime nous

retiendroit dans les bornes de la vertu, on ſe repoſoit ſur la foi de ſes bons déſirs, comme le Pilote imprudent qui s'endort pendant le calme; on expoſoit le vaſe fragile, comme ſi rien n'eut été capable de le briſer; & comme ſi dans le lieu l'éxécution étoit auſſi facile que le ſont les projèts, comme s'il ſuffiſoit, pour ſe ſauver, de ne vouloir pas ſe perdre, on tombe préciſément parce qu'on croyoit pouvoir ſe ſoutenir.

En effet, ce n'eſt pas toujours parce qu'on eſt foible qu'on tombe, c'eſt ſouvent parce qu'on ſe croit fort. La préſomption fait faire plus de chûtes que la foibleſſe : parmi les ſages, un péril connu, eſt un péril évité, & la foibleſſe que l'on ſent eſt facile à ſoutenir. L'Ange de Laodicée étoit pauvre & miſérable, mais ſa plus grande misère venoit moins de ſon indigence que de ſon aveuglement. S'il n'eut été que miſérable, il eut pû s'enrichir en puiſant dans les tréſors des richeſſes & des miſéricordes divines; mais parce qu'il étoit miſérable & aveugle ſur ſa misère, ſon orgueil en lui cachant ſes beſoins, lui ôtoit ſes reſſources.

Voilà votre état, âmes lâches & négligentes; ſi vous n'étiez que foibles, la vue de votre foibleſſe vous avertiroit de vous ſoutenir; & la précaution feroit en vous, ce que pourroit y faire la

force : mais parce que vous êtes foibles & préſomptueuſes vous tomberez, & fuſſiez vous même auſſi fortes que le rédoutable Samſon, le Philiſtin vous ſurprendra ſi vous vous endormez, & vous perdrez vos forces du moment que vous aurez perdu votre Prudence.

SAGESSE MONDAINE.

Pallas assise sur la proüe d'un Vaisseau agité des mers, nous rép
sente les écueils, les dangers du Monde. Le doigt de sa main droitte pos
sur la bouche, nous enseigne la Circonspection, *le* Silence. *Le Serpe*
et la Colombe dessinés sur son Bouclier; emblémes de Prudence, Simpl
Son Casque surmonté d'une Étoile, désigne la Droiture, Pureté. *La B*
*lance de Justice réprésentée sur sa Cuirasse, Symbole d'*Équité, Prob
On a peint dans le Lointain un port de mer, elle aspire d'y arriver
faire Naufrage.

Love est Surmonté d'une Boussole, a la droitte un Livre, Compas, R
Équarre; tous emblémes de Bonne Conduite, Sciences, Justesse, Ordr
Bonne foy. *A la gauche on apercoit un Miroir Cylindrique, Raquette*
Balles, Volants; Symboles de Récréations, Jeux innocents, Exercic
du Corps.

SAGESSE DU MONDE,

ou

DEVOIRS DE L'HOMME A L'ÉGARD DE LA SOCIÉTÉ.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Sur la Sageſſe Mondaine.

LA *Sageſſe Mondaine* nous donne la manière d'agir dans le monde, la ſcience de nous y conduire ſelon les bienſéances établies pour le rang, la naiſſance, le ſexe, l'âge, le temps & les lieux.

Chaque nation, chaque province, chaque

ville a ſes uſages ; c'eſt la cour & la ville qui décident le bon uſage en France.

L'uſage du Monde eſt préférable au ſçavoir & à l'eſprit, qui ne le ſuppléent pas. Souvent un ſot, qui en a, paſſe pour avoir de l'eſprit ; tandis qu'un homme d'eſprit, ſans uſage du monde, paſſe ſouvent pour un ſot.

Ce qu'on appelle l'uſage du monde, dit M. de Moncrif, conſiſte, ſi je ne me trompe, dans la préciſion avec laquelle on emploie le ſçavoir-vivre, la politeſſe, l'empreſſement ou la retenuë, la familiarité ou le reſpect, l'enjouement ou le ſérieux, le refus ou la complaiſance : enfin, tous les témoignages de devoirs ou d'égards qui forment le commerce de la ſociété.

Il ne faut jamais fréquenter que de bons eſprits : leur entretien eſt une école où l'on peut apprendre avec plaiſir, ce qu'ils ont appris avec peine.

L'on eſt plus ſociable & d'un meilleur commerce par le cœur, que par l'eſprit ; il faut donc s'accommoder à tous les eſprits.

Il n'y a point de gens plus à charge dans la ſociété, que ceux qui ne ſçavent les bienſéances qu'à demi : ils font déſirer de pouvoir toujours trouver des hommes.

La plûpart des hommes ne mèttent dans le commerce, que les foibleſſes qui ſervent a la ſociété : les honnêtes gens ſe lient par les vertus, le commun des hommes par les plaiſirs, & les ſcélérats par les crimes.

Ce ſont les qualités du cœur qui entrent dans le commerce : l'eſprit ne lie point aux autres, & vous voyez ſouvent des gens fort haïſſables avec beaucoup d'eſprit.

La règle de voir & de fréquenter de plus grands que ſoi, doit avoir ſes reſtrictions : il faut quelquefois d'étranges talens pour le réduire en pratique.

On doit regarder l'établiſſement des ſociétés, comme une eſpèce de traité contre l'injuſtice de la loi du plus fort, & deſtiné à établir entre les différentes parties du genre humain, une eſpèce de balance.

Nous ſommes communément fort jaloux & fort fiers de cette petite portion de biens de la campagne, que nous pouvons poſſéder en propre ; au lieu que nous n'avons que des idées baſſes & languiſſantes, de ce que nous poſſédons en commun. Nous croyons ne rien avoir, que ce qui nous eſt acquis dans ce petit coin du monde auquel nous ſommes attachés ; & nous regardons tout le reſte de l'univers

comme perdu pour nous; parce que nous n'y avons part qu'avec la ſociété de tous les hommes : mais ce n'eſt point un bout de terre qui fait notre domaine, c'eſt toute la nature; notre héritage ne nous fournit qu'une petite partie des choſes dont nous avons beſoin ; c'eſt la terre entière qui nous les donne ; c'eſt donc de toute la terre que nous ſommes Rois, & quoique la ſociété nous dépouille de notre ſouveraineté, c'eſt cette ſociété qui nous en aſſure la jouiſſance.

Pour nous en convaincre, entrons un moment dans une ſolitude profonde ; rompons avec le genre humain ; eſſayons de poſſéder notre patrimoine à l'écart, & d'y règner ſans concurrent. Réduits à nos ſeuls bras, deſtitués d'avis & de ſupports, de voitures & d'inſtrumens, c'eſt une néceſſité que nous manquions de tout : la terre auſſi-tôt ſe hériſſe autour de nous de chardons & de ronces : c'eſt pour d'autres qu'elle prodigue ſes fleurs & ſes fruits. Sans la ſociété nous perdons la communication de tous ces ſecours, & nous ne les recouvrons qu'en y entrant.

Pourquoi en effet ouvre-t-on les ports, les marchés & les places publiques ? Pourquoi les grandes routes, les ponts, les voitures publi-

ques ont-elles été faites ? Pourquoi les productions de tous les climats ſont-elles portées par-tout ? Il eſt viſible, que c'eſt pour chacun de nous. Toute la terre eſt donc à notre ſervice, & bien loin que les hommes nous en ôtent ni l'uſage, ni la propriété, c'eſt au contraire cette communauté qui nous met en poſſeſſion, & dans l'exercice de tous nos droits.

La ſociété eſt l'aſſemblée des hommes réunis en communauté, vivant ſous une même loi, & attachés les uns aux autres par des devoirs réciproques. Dieu, qui nous a inſpiré l'amour de la ſociété, afin de la maintenir, a attaché aux ſervices que nous lui rendons, le bonheur de cette vie : il punit ceux qui lui ſont inutiles par le mépris des hommes & l'ennui de la ſolitude.

Si rien n'occupoit l'homme, dit l'Auteur de l'*Eſſai de Politique & de Morale calculée*, il ſeroit contraint de penſer à lui-même ; ce qui lui paroît la plus triſte de toutes les occupations, parce qu'il eſt ſûr que ſon amour-propre ſera choqué de l'aſſemblage des foibleſſes dont il eſt paîtri, & dont elle travaille ſans ceſſe à écarter la vûe.

L'un des premiers beſoins des hommes, & l'un des moyens les plus propres à les écarter

d'eux-mêmes, c'eſt la ſociété. La nature, ou plutôt l'amour-propre[1], nous approchent les uns des autres, & forment les ſociétés civiles.

L'eſprit de ſociété conſiſte dans les attentions, les égards, les ſervices. On doit y cacher ſes prétentions & ſouffrir celle des autres; chercher à concilier les eſprits oppoſés, en n'adoptant aucun parti; éviter la médiſance & la raillerie; rendre au rang, à la naiſſance, aux dignités, au mérite, ce qui leur eſt dû, ſans baſſeſſe; ne pas ſe livrer à l'eſprit d'analyſe & de diſſertation; y prendre un air ouvert, y annoncer une politeſſe prévenante, & s'y accoûtumer à des propos obligeans & enjoués.

Ce qu'on nomme ſociété,
Eſt un amas d'eſprits raſſemblé,
Qui vivent réunis & ſe choquent enſemble.
La politique anime ce grand corps,
Un voile d'amitié couvre un vrai fonds de haîne:
Ses mains avec adreſſe entrelaſſent la chaîne,
Mais l'intérêt en briſe les reſſorts.

L. D. V.

La meilleure École de toutes pour la nobleſſe des manières, pour le bon air, la vraie politeſſe, & tout ce qu'on appelle la ſcience

du monde, eſt le commerce des Militaires. C'eſt de la manière de débuter dans le monde que dépend ordinairement la réputation, & particulièrement pour un homme de qualité : on n'y joue jamais un rôle indifférent. Le monde eſt rempli de perſonnes uniquement occupées à profiter des ridicules les uns des autres, à les faire ſentir, à vous en prêter même lorſqu'elles ne vous en trouvent pas ; le ſeul moyen de vous mettre à couvert de leurs traits ; c'eſt d'être ſimple, poli, affable ſans fadeur, complaiſant ſans baſſeſſe, doux ſans affectation, de n'ambitionner pas la frivole gloire de donner le ton, de ne dire pas toujours ce que vous penſez ; mais de ne trahir jamais votre penſée.

Il ſuffit qu'on connoiſſe le monde pour le mépriſer ; mais fort peu de perſonnes s'étudient à le connoître, & c'eſt la plus belle étude que l'on ſçauroit faire ; l'utilité qui nous en revient eſt hors de prix.

Il faut être bien ignorant dans l'uſage du monde pour aller chercher l'agrément & la douceur chez les ſçavans ; l'eſprit de conduite & de force chez les femmes ; l'argent chez les princes ; la reconnoiſſance chez les grands ; la bonté de cœur chez les gens d'affaires.

On a beau connoître le monde, il offre toujours à apprendre. Le monde de la cour ne reſſemble pas à celui de la capitale, ni celui de la capitale à celui des provinces. Chacun a ſes maximes ſur le monde ; les petits eſprits qui ont fait fortune à force de baſſeſſes & de cupidité, ne connoiſſent que la route qu'ils ont tenue pour réuſſir. Il n'y a pas de règle certaine pour faire ce qu'on appelle une grande fortune dans le monde : il y en a pour réuſſir, pour mériter au moins ſon eſtime. C'eſt à celles-ci qu'on doit s'en tenir : il y a de la *ſageſſe* à donner quelque choſe à l'incertitude des évènemens, & de la folie à s'y livrer tout entier.

Sur ce théatre de révolutions continuelles, c'eſt le hazard bien plus que la ſageſſe qui décide des chûtes & des ſuccès. On n'apprend jamais mieux le monde qu'en le voyant : c'eſt la meilleure manière de l'étudier ; mais il éxige de l'attention ; il faut ſçavoir profiter de ce qu'on voit, & de ce qu'on entend. Ceux qui prétendent le connoître par le ſecours des livres, ne le connoiſſent point.

Le monde, comme aſſemblage d'hommes de toutes les eſpèces & de toutes les ſortes, fournit à tout, au bien & au mal ; mais comme

intéreſſé au bien de la ſociété, il eſt en même temps un tribunal ſévère, où l'on juge ſans appel & avec rigueur, les vices & les défauts des hommes. Il ne pardonne point, quoiqu'on faſſe pour réparer ſes torts; quand on perd ſa faveur, c'eſt pour toujours.

Il fait pour les ouvrages de l'eſprit & de l'art, ce qu'il fait pour les hommes : il leur donne, ou il leur refuſe l'immortalité qu'ils demandent : il étend ſa cenſure juſqu'aux ridicules, & il s'en divertit.

Enfin, il eſt difficile à contenter : il ne ſuffit pas qu'on ſoit vertueux, il veut encore qu'on ſoit aimable. Il abandonne avec dédain ceux qui, fiers des avantages de leur eſprit, ne ſe prêtent à rien, rendent inſociables des vertus qui ne valent qu'autant qu'elles tournent au profit de la ſociété : il aime les graces & la figure, & plus encore celles de l'eſprit & du caractère.

Quand le dégoût que nous avons pour ce monde n'eſt pas un effet de la grace, mais de l'orgueil & de l'amour-propre, il nous ramène bien à nous-mêmes; mais il ne nous conduit point à Dieu.

Le grand uſage du monde, & la connoiſ-

ſance de ce qui s'y paſſe, tiennent lieu ſouvent dans la ſociété, de talens, d'eſprit, & même de vertus.

CHAPITRE PREMIER.

L'HONNÊTE HOMME.

I. LES grandes réputations d'être *honnête homme*, ſont ſouvent plus fondées ſur les manières & ſur un grand art de paroître *honnête*, que ſur un mérite véritable & ſolide.

Un *honnête homme* ſe paye pas ſes mains de l'application qu'il a à ſon devoir, par le plaiſir qu'il ſent à le faire; & ſe déſintéreſſe ſur les éloges, l'eſtime & la reconnoiſſance qui lui manquent quelquefois.

Un *honnête homme* qui dit *oui* & *non*, mérite d'être cru : ſon caractère jure pour lui, donne créance à ſes paroles, & lui attire toute ſorte de confiance.

L'homme eſt plein de beſoins : il n'aime que ceux qui peuvent les remplir, c'eſt un bon mathématicien, dira-t-on; mais je n'ai que

faire de mathématique ; c'eſt un homme qui entend bien la guerre, mais je ne veux la faire à perſonne : il me faut donc un *honnête homme* qui puiſſe s'accommoder à tous mes beſoins.

On n'apprend pas aux hommes à être *honnêtes gens*, & on leur apprend tout le reſte ; cependant on ne ſe pique rien tant que de cela : ainſi ils ne ſe piquent de ſçavoir, que la ſeule choſe qu'ils n'apprennent point. *M. Paſcal.*

Pour être un *honnête homme* dans le monde, il faut avoir l'eſprit juſte & poli par les plus fines converſations ; & acquérir cette urbanité tant eſtimée des Romains : les manières doivent être délicates ; le plus beau naturel a beſoin d'être cultivé par l'uſage du monde. Il eſt néceſſaire ſur-tout d'avoir une inviolable *probité*, une certaine complaiſance, qui, ſans avoir rien de bas, s'accommode à toutes ſortes de caractères ; un air modeſte & toujours favorable, l'adreſſe à bien ménager ce que l'on a de bonnes qualités.

Un *honnête homme* oblige ſans faſte, & par le pur principe d'une inclination bienfaiſante : il n'attend point qu'on le regarde pour faire une bonne action ; & il éxèrce ſes vertus à l'ombre, ſans avoir beſoin de ſpectateurs ; il ne veut que plaire aux perſonnes de bon

goût, & qui ſervent à rendre le mérite plus aimable. Le chagrin de l'envie qui ne peut pardonner aux autres leur mérite & leur proſpérité, ne troublent point ſon repos; & s'il eſt incapable des baſſeſſes de la flatterie, il ne mépriſe perſonne par une trop bonne opinion de ſoi-même.

On juge mal de la vie des hommes, quand on n'y conſidère que le détail des actions; les juſtes & les pécheurs ont des occupations communes, ils poſſèdent enſemble le monde, ils rempliſſent les emplois de la ſociété, ils ſe donnent aux ſoins particuliers de leurs familles & de leurs affaires perſonnelles; ce qui les diſtingue ce ſont les principes ſecrèts qui les font agir, & les fins qu'ils ſe propoſent, c'eſt la diſpoſition habituelle de l'âme. Les uns ne font qu'uſer du monde en paſſant, & les autres veulent en jouir. Ceux-ci font par affection ce que ceux-là font par néceſſité; les actions ſont les mêmes, mais l'eſprit & le cœur ſont différens; elles ſont d'un côté des élus, & de l'autre des réprouvés.

Il y a des gens qui demandent ſans ceſſe quel eſt leur crime, & quel mal ils ont fait: on ne voit point en eux de vices groſſiers, ils ne font point d'injuſtices éclatantes, ils ſont

appliqués à leur travail, à leur commerce, à leurs charges, à leurs commiſſions, aux beſoins de la vie. Juſques-là, rien ne les condamne; il eſt permis d'avoir des penſées pour la terre comme pour une choſe dont il faut uſer.

Mais le crime eſt de n'en avoir que pour la terre, comme pour un objet qui nous borne ſans aller plus loin; & c'eſt la diſpoſition dominante dans le monde; c'eſt ce qui en fait l'eſprit; ce ſont des vûes, des projets, des entrepriſes, des mouvemens qui n'ont point d'autre but que de ſe procurer un établiſſement ſolide, une ſituation tranquille, une vie douce, de s'avancer, d'établir ſes enfans, de travailler uniquement, comme dit le Sauveur, pour une nourriture qui périt: l'eſprit ne ſe porte point au-delà du temps, on vit comme on vivoit dans les jours de Loth & de Noé, avant les tragiques évenemens qui ont rendu leurs ſiècles ſi célébres: les hommes épouſent des femmes, & les femmes des maris; on mange, on boit, on achète, on vend, on plante, on bâtit; voilà ce qui fait juſqu'à la mort preſque tous les ſoins de ce qu'on appelle honnêtes gens; il ſemble que le ſiècle à venir ne les intéreſſe point aſſez pour les occuper, & ne ſoit pas digne de leurs

attentions. Une âme créée pour un bonheur éternel, ſe borne à la félicité préſente! elle renonce à ſon Dieu & réſerve la plénitude de ſon amour pour toute autre choſe que lui ! Comment peut-elle ſe croire innocente, & ſe raſſurer dans une telle diſpoſition ? Qu'on ne ſe raſſure pas même ſur certaines vûes foibles & paſſagères, qui rappellent quelquefois cette âme à ſa véritable deſtinée, & dont les plus indifférens ſont capables dans de certains intervalles; il faut que cette penſée ſoit en nous la première & la principale, que toutes les autres s'y rapportent comme à un terme fixe qui domine dans le cœur, que nous ne travaillions pour la terre qu'autant que le devoir & le beſoin nous y contraignent. Y chercher ſa tranquillité, y arrêter ſes déſirs & ſes affections, ne pas ſoupirer pour une autre vie, ne pas ſentir les dangers, les miſères réelles, & le poids de celle-ci, ne pas gémir comme captif à Babylone, c'eſt renoncer à la joie des citoyens du Ciel, & s'en rendre indigne.

CHAPITRE II.

Choix d'un État, Profeſſion d'un État.

CHOIX D'UN ÉTAT.

I. LA voye ordinaire par laquelle on ſe trompe dans le *choix* des *conditions*, eſt que la plûpart des états ayant leurs biens, leurs maux, leurs avantages & leurs déſavantages; l'eſprit de l'homme, qui eſt naturellement étroit & foible, & ſouvent prévenu de quelque paſſion, ne fait pas *choix* de ces *états*, en les conſidérant entièrement dans tous leurs avantages & leurs déſavantages; mais il ne conſidére ſouvent que ce qu'il y a d'avantageux en celui qu'il choiſit, & ce qu'il y a d'incommode dans celui qu'il ne choiſit pas.

Peu de perſonnes ſe connoiſſent aſſez pour faire le *choix d'un état*, faute de s'éxaminer mieux qu'on ne fait. On prend des inclinations & des goûts paſſagers, qu'un peu d'accoutumance détruit ſans peine, pour des inclinations fixes & durables; & on ne fait point de réfléxion à d'autres inclinations qui ſe font

ſouvent moins ſentir en certain temps; parce que notre état préſent éloigne les objets qui les pourroient exciter ; mais qui venant à être excitées, produiſent des ébranlemens incomparablement plus grands. Il y a des états qui flattent par une fauſſe apparence, & qui ne préſentent d'abord à l'eſprit que ce qu'ils ont d'attirant; mais dont les difficultés, quoique plus cachées, ſont extrêmes : & il y en a d'autres qui ont quelque choſe de rebutant, & qui dégoûtent d'abord, dont les difficultés s'applaniſſent dans la ſuite, & les dégoûts s'évanouiſſent.

Il n'eſt pas permis aux pères & aux mères de choiſir un emploi & une vocation à leurs enfans, ſans ſçavoir ſi Dieu les y appelle, & en ne conſidérant autre choſe dans ce choix, que des intérêts humains & des raiſons temporelles : il n'eſt pas permis, par exemple, de deſtiner un de ſes enfans à l'Égliſe, l'autre aux charges du monde; l'un au mariage, l'autre à la religion, par la ſeule conſidération de l'âge, de la coûtume & des intérêts de famille; parce que l'un eſt l'aîné, l'autre le cadet; parce que l'un a des talens pour le monde, & que l'autre n'en a point; parce qu'une fille eſt belle, & que l'autre ne l'eſt pas.

Il n'eſt pas permis, lorſque Dieu ſe déclare par avance, & qu'il donne à un enfant une forte inclination de le ſervir dans l'Égliſe ou dans la Religion, de s'oppoſer à ce choix de Dieu; & bien loin de s'y oppoſer, les pères & mères doivent le favoriſer, ſe croire honorés de cette vocation, & même la ſeconder.

A conſidérer le monde comme une ſociété de perſonnes qui rempliſſent différentes profeſſions, comme un aſſemblage de conditions plus ou moins élevées, où les hommes ſe prêtent des ſecours mutuels, quelle erreur de s'imaginer qu'il ſoit inaliénable avec la vertu!

J'avoue que c'eſt un triſte ſéjour, où les pieges ſont fréquens & les chûtes ordinaires; mais la grace ne manque pas pour découvrir les uns, & pour éviter les autres.

Je ſçais que c'eſt une région empeſtée, où l'on s'empoiſonne réciproquement par l'air contagieux que l'on y reſpire, & par celui que l'on éxhale; mais il y a des préſervatifs, & nous étant offerts, il ne tient qu'à nous d'en uſer.

Je n'ignore pas que c'eſt une mer orageuſe, où de fragiles vaiſſeaux ſe ſervant d'écueils les uns aux autres, ſe briſent, & périſſent par un commun naufrage; mais la perte n'eſt jamais plus inévitable, que lorſque s'agiſſant

d'un *état de vie*, on s'y précipite, on le néglige, on s'en dégoûte.

N'avez-vous encore aucun engagement ? Choiſiſſez votre *état*, & ne vous précipitez pas.

Etes-vous engagé ? Rempliſſez votre *état*, & ne le négligez pas.

Fidèle à vos devoirs, aimez votre *état*, & ne vous en dégoûtez pas.

De toutes les vérités les plus eſſentielles au ſalut, il n'en eſt point de plus importante que celle qui regarde le *choix de ſa condition*; les fautes que l'on y fait ne ſont jamais petites, & ſont preſque toujours irréparables.

Il ne s'agit pas dans cette affaire de ſe rendre heureux ou malheureux ſeulement un jour, mais encore tous les jours de la vie, & même pour une éternité.

Pour ne ſe pas tromper dans ce choix, que de qualités à réunir, que de meſures à prendre, que d'écueils à éviter!

Il faut un eſprit vif & pénétrant, qui découvre d'un coup d'œil ce qui convient & ce qui ne convient pas.

Un eſprit juſte, qui dans les différens partis qui ſe préſentent, ne prennent jamais le change.

Un eſprit ſolide, qui ne ſe laiſſe point éblouir par les apparences & les fauſſes lueurs.

Un eſprit vaſte, que la multitude des objèts ne confonde point.

Un eſprit ſublime, qui ſache s'élever au-deſſus des amuſemens.

Un eſprit ferme, qui ſe ſoutienne dans la grandeur de l'entrepriſe, & dans le nombre des obſtacles.

Plus encore un eſprit maître de ſon cœur, & ſupérieur à ſes paſſions.

Mais quels eſprits n'entrevois-je pas? Eſprits ſuperficiels, qui ne pénètrent rien; eſprits faux, qui prennent toujours le change; eſprits bornés, que tout arrête; eſprits légers, incapables de ſe fixer; eſprits confus, qui brouillent tout.

Ici des opiniâtres, qui s'entêtent; là des étourdis, qui ſe précipitent; & par-tout des imprudens, qui ne voyent pas ce qui eſt, ou qui voyent ce qui n'eſt pas, & qui, dans l'obligation de prendre un état, s'y jettent ſans vocation, ſans diſpoſition, ſans délibération.

Nul ſoin de conſulter Dieu, d'étudier ſes forces, de prendre conſeil.

Il faut, dans le *choix de ſon état*, conſulter la volonté Divine, & on ne la conſulte pas.

Il faut, dans le *choix de ſon état*, étudier ſes propres forces, & on ne les étudie pas.

Il faut, dans le *choix de ſon état*, ſe conſeil-

ler avec des perſonnes non ſuſpèctes, & on ne ſe conſeille pas.

N'eſt-ce pas s'y précipiter, au lieu de le choiſir ?

L'homme, inſuffiſant à ſoi-même, doit s'adreſſer à Dieu, pour lui demander la ſageſſe qu'il donne toujours libéralement à celui qui la demande, cette ſageſſe amie de la paix, ennemie du trouble, modeſte dans ſes deſſeins, diſpoſée à la juſtice, éxempte de préventions, toujours prête à faire le bien, appliquée aux bonnes œuvres, ſincère, ouverte, déſintéreſſée, ſeule capable de conduire l'homme dans ſes voies avec une éxacte circonſpection.

Sans cette ſageſſe, qui pourroit démêler ce qui lui eſt propre? Nos penſées ſont timides, nous ne ſçavons ſi ce qui paroît bon, eſt bon en effet, & ſi ce qui nous plaît, nous eſt toujours convenable; nos prévoyances ſont incertaines, nous doutons du préſent, comment pourrions-nous prévoir l'avenir ? Le corps qui ſe corrompt, appéſantit l'âme; & donnée en proie à la concupiſcence, elle ne reçoit que des vapeurs de corruption; diſſipée par un nombre preſque infini d'affections différentes, elle cherche un repos qu'elle ne pourroit trou-

ver : il faut, pour réuſſir dans ſes recherches, que Dieu lui faſſe connoître ſes deſſeins ; mais les connoîtra-t-elle, à moins que du haut des cieux, il ne lui envoye ſa ſageſſe ?

Vous qui dans vos établiſſemens vous faites le plan d'une fortune aiſée, demandez-la cette ſageſſe ; les richeſſes ſont dans ſa main, & les ſciences ſont à ſa ſuite.

Vous qui, dans la condition où vous aſpirez, prétendez vous diſtinguer, demandez cette ſageſſe ; c'eſt elle qui vous accréditera parmi les nations, & rendra votre nom célèbre dans tous les ſiècles.

Je veux qu'il y en ait eu qui ayent paru conſommés parmi les enfans des hommes ; mais ſi cette ſageſſe n'a pas été en eux, leur gloire n'a pas tardé à s'évanouir, & leurs biens ſe ſont malheureuſement diſſipés.

Dieu de mes pères, Dieu de miſéricorde, qui avez fait tout par votre parole, donnez-moi cette ſageſſe qui eſt aſſiſe auprès de vous dans votre trône, & ne me rejettez pas du nombre de ſes enfans ; envoyez-la moi de votre ſanctuaire, afin qu'elle ſoit, & qu'elle travaille avec moi, & que je ſçache ce qui vous eſt agréable.

C'étoit là prière de Salomon au commen-

cement de ſon règne, & ce doit être la nôtre dans le *choix de notre état.*

PROFESSION D'UN ÉTAT.

II. Il y a des pères & des mères qui aiment mieux deſtiner leur fils à des emplois, où la probité la plus ſcrupuleuſe, le ſçavoir le plus profond, & le ſens le plus exquis peuvent échouer, que de leur donner des vacations où une honnête induſtrie ne ſçauroit manquer de réuſſir. Combien y a-t-il de Curés de village, qui auroient pu devenir Echevins de Londres, s'ils avoient appris à faire valoir une ſomme plus petite, que ce qu'il en coûte d'ordinaire pour étudier dans les Univerſités? (C'eſt un Anglois qui parle.) Un honnête homme, d'une vie frugale, avec un eſprit médiocre & une conception lente, auroit pu s'enrichir dans le commerce; quoiqu'il meure de faim dans l'exercice de la médecine: tout de même que vous ſeriez bien aiſe d'acheter des étoffes d'un autre, à qui vous ne voudriez pas confier votre bras pour vous tâter le pouls. Le malheur eſt que dans une des plus importantes affaires de la vie, les pères & mères ont plus d'égards à leur propre inclination, qu'au génie

& à la capacité de leurs enfans. *Spect. Anglois.*

Les hommes contractent un certain air particulier & de mauvaiſes habitudes, ſuivant les profeſſions qu'ils embraſſent. L'emploi auquel on s'attache, ne donne pas ſeulement un certain tour à l'eſprit; mais il paroît ſouvent dans la conduite extérieure. Les arts libéraux, quoiqu'ils ayent peu d'influence ſur l'extérieur, font néanmoins une ſi grande impreſſion ſur l'eſprit, qu'ils le tournent abſolument d'un certain côté. Le Mathématicien ne veut admettre dans les choſes les plus triviales, que ce qui approche de la démonſtration; & le Scholaſtique aime beaucoup les définitions & les ſyllogiſmes. Le Médecin & le Théologien font ſouvent les docteurs en compagnie, avec la même autorité qu'ils éxèrcent ſur leurs diſciples; pendant que le Juriſconſulte poſe de nouveaux cas, & plaide ſur tout ce qui s'offre dans la converſation.

En général, les hommes ont l'eſprit de leur état: c'eſt la raiſon pour laquelle nos Magiſtrats, nos Avocats, nos Médecins & beaucoup d'Eccléſiaſtiques, ont d'ordinaire plus de lettres, de goût & d'eſprit, que l'on n'en trouve dans d'autres profeſſions; c'eſt que réellement leur état eſt d'avoir l'eſprit cultivé, comme

celui d'un marchand eſt de connoître ſon négoce.

La probité eſt l'habitude des actions utiles à la ſociété : c'eſt l'obſervation conſtante des loix que nous impoſe la juſtice.

Le premier principe de la probité, dit M. Duclos, eſt l'obſervation des loix. Mais indépendamment de celles qui répriment les entrepriſes contre la ſociété politique, il y a des ſentimens & des procédés d'uſage qui ſont la ſûreté ou la douceur de la ſociété civile, du commerce particulier des hommes, & dont l'obſervation eſt d'autant plus indiſpenſable, qu'elle eſt libre & volontaire ; au lieu que les loix ont pourvu à leur propre éxécution. Qui n'auroit que la probité qu'elles éxigent, ſeroit encore un aſſez malhonnête homme.

Les loix ſe ſont prêtées à la foibleſſe & aux paſſions, en ne réprimant que ce qui attaque ouvertement la ſociété. Si elles étoient entrées dans le détail de tout ce qui peut la bleſſer indirectement, elles n'auroient pas été univerſellement compriſes, ni par conſéquent ſuivies : il y auroit eu trop de criminels, qu'il eût quelquefois été dur & ſouvent difficile de punir, attendu la proportion qui doit toujours être entre les fautes & les peines.

Les hommes venant à ſe polir & s'éclairer, ceux dont l'âme étoit la plus honnête, ont ſuppléé aux loix générales, en établiſſant, par une convention tacite, des procédés auxquels l'uſage a donné force de loi parmi les honnêtes gens. Il n'y a point, à la vérité, de punition prononcée contre les infracteurs; mais elle n'en eſt pas moins réelle. Le mépris & la honte en ſont le châtiment; & c'eſt le plus ſenſible pour ceux qui ſont dignes de le reſſentir. L'opinion publique, qui éxerce la juſtice à cet égard, y mèt des proportions éxactes, & fait des diſtinctions très-fines.

On juge les hommes ſur leur état, leur éducation, leur ſituation, leurs lumières. Il ſemble qu'on ſoit convenu de différentes eſpèces de probités, qu'on ne ſoit obligé qu'à celle de ſon état, & qu'on ne puiſſe avoir que celle de ſon eſprit. On eſt plus ſévère à l'égard de ceux qui, étant expoſés à la vûe, peuvent ſervir d'éxemple, que ſur ceux qui ſont dans la ſécurité. Moins on éxige d'un homme dont on devroit beaucoup prétendre, plus on lui fait injure. En fait de procédés, on eſt bien près du mépris, quand on a droit à l'indulgence.

L'opinion publique, étant elle-même la peine des actions dont elle eſt juge, ne ſçauroit

manquer d'être ſévère ſur les choſes qu'elle condamne. Il y a telle action dont le ſoupçon fait la preuve, & la publicité le châtiment.

Pour éclaircir enfin ce qui concerne la probité, il s'agit de ſçavoir ſi l'obéiſſance aux loix, & la politique des procédés d'uſage, ſuffiſent pour conſtituer l'honnête homme. On verra, ſi l'on y réfléchit, que cela n'eſt pas encore ſuffiſant pour la parfaite probité. En effet, on peut avec un cœur dur, un eſprit malin, un caractère féroce, & des ſentimens bas, avoir par éducation, par orgueil ou par crainte, par intérêt; avoir, dis-je, cette probité qui met à couvert de tout reproche de la part des hommes.

Mais il y a un Juge plus éclairé, plus ſévère, & plus juſte que les loix & les mœurs; c'eſt le ſentiment intérieur, qu'on appelle la conſcience.

Les loix n'ayant pas prononcé ſur des fautes autant ou plus graves en elles-mêmes que pluſieurs de celles qu'elles ont condamnées, & les mœurs n'ayant pas embraſſé tout ce que les loix avoient omis; il eſt honteux pour les hommes, que chacun d'eux ait dans ſon cœur un juge qui défend les autres, ou qui le condamne lui-même.

Combien y a-t-il de choſes tolérées dans les mœurs, & qui ſont plus dangéreuſes que ce qu'elles ont preſcrit ? Doit-on regarder comme innocent un trait de ſatyre, ou même de plaiſanterie, de la part d'un ſupérieur, qui porte quelquefois un coup irréparable à celui qui en eſt l'objèt, un ſecours gratuit refuſé par négligence à celui dont le ſort en dépend, tant d'autres fautes que tout le monde ſent, & qu'on s'interdit ſi peu ?

Voilà cependant ce qu'une probité éxacte doit s'interdire, & dont la conſcience eſt le juge infaillible. Il y a même bien des choſes condamnées par les loix, qui ſont tolérées dans les mœurs.

Je ne prétends pas ici parler en homme religieux ; la Religion eſt la perfection, & non la baſe de la morale : ce n'eſt point en Métaphyſicien ſubtil, c'eſt en Philoſophe moral, qui ne s'appuie que ſur la raiſon, & ne procède que par le raiſonnement. Je n'ai donc pas beſoin d'éxaminer ſi cette conſcience eſt ou n'eſt pas un ſentiment innè : il me ſuffit qu'elle ſoit une lumière acquiſe, & que les eſprits les plus bornés ayent encore plus de connoiſſance que les loix & les mœurs ne leur en donnent.

Cette connoiſſance fait la meſure de nos obligations. Nous ſommes tenus à l'égard d'autrui de tout ce qu'à ſa place nous ſerions en droit de prétendre. Les hommes ont encore droit d'attendre de nous, non ſeulement ce qu'ils regardent avec raiſon comme juſte, mais ce que nous regardons nous-mêmes comme tel, quoique les autres ne l'aient ni éxigé, ni prévû. Notre propre conſcience fait l'étenduë de leurs droits ſur nous.

Plus on a de lumières, plus on a de devoirs à remplir: ſi l'eſprit n'en inſpire pas le ſentiment, il ſuggère les procédés, & démontre l'obligation d'y ſatisfaire.

Il y a un autre principe d'intelligence ſur ce ſujèt, ſupérieur à l'eſprit même; c'eſt la ſenſibilité d'âme, qui donne une ſorte de ſagacité ſur les choſes honnêtes, & va plus loin que la pénétration de l'eſprit ſeul.

On pourroit dire que le cœur a des idées qui lui ſont propres.

On remarque, entre deux hommes dont l'eſprit eſt également étendu, profond & pénétrant ſur des matières purement intellectuelles, quelle ſupériorité gagne celui dont l'âme eſt ſenſible, ſur les ſujèts qui ſont de cette claſſe là. Qu'il y a d'idées inacceſſibles à ceux

qui ont le ſentiment froid ! Les âmes ſenſibles peuvent, par vivacité & chaleur, tomber dans des fautes que les hommes à procédés ne commettroient pas; mais elle l'emporte de beaucoup, par la quantité de biens qu'elles produiſent.

Les âmes ſenſibles ont plus d'éxiſtence que les autres : les biens & les maux ſe multiplient à leur égard. Elles ont encore un avantage pour la ſociété ; c'eſt d'être perſuadées des vérités dont l'eſprit n'eſt que convaincu. La conviction n'eſt ſouvent que paſſive ; la perſuaſion eſt active, & il n'y a de reſſort que ce qui fait agir; l'eſprit ſeul peut & doit faire l'homme de probité ; la ſenſibilité fait l'homme vertueux. Je vais m'expliquer.

Tout ce que les Loix éxigent, & que les mœurs recommandent, ce que la conſcience inſpire, ſe trouve renfermé dans cet axiome ſi connu, & ſi peu développé : *ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait* : l'obſervation éxacte & préciſe de cette maxime, fait la probité. *Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait* : voilà la vertu.

Il ſemble au premier coup d'œil, que les légiſlateurs fuſſent des hommes bornés ou in-

téreſſés; qui, n'ayant pas beſoin des autres, vouloient empêcher qu'on ne leur fît du mal, & ſe diſpenſer de faire du bien. Cette idée paroît d'autant plus vraiſemblable, que les premiers légiſlateurs ont été des Princes, des chefs de peuples; ceux en un mot qui avoient le plus à perdre & le moins à gagner : auſſi les loix ſe bornent-elles à défendre. En y faiſant réfléxion, nous avons vû que c'eſt par ſageſſe qu'elles en ont uſé ainſi. Les mœurs ont été plus loin que les loix; mais c'eſt en partant du même principe. La conſcience même ſe borne à inſpirer la répugnance pour le mal. La vertu, ſupérieure à la probité, éxige qu'on faſſe le bien, & en inſpire le déſir.

La probité défend, & la vertu commande. On eſtime la probité, on reſpecte la vertu. La probité conſiſte preſque dans l'inaction : la vertu agit. On doit de la reconnoiſſance à la vertu : on pourroit s'en diſpenſer à l'égard de la probité, parce qu'un homme éclairé, n'eût-il que ſon intérêt pour objèt, n'a pas, pour y parvenir, de moyen plus ſûrs que la probité.

Je n'ignore pas les objections qu'on peut tirer des crimes heureux; mais je ſçais auſſi qu'il y a différentes eſpèces de bonheur, qu'on

doit évaluer les probabilités du danger & du ſuccès, les comparer avec le bonheur qu'on ſe propoſe, & qu'il n'y en a aucune dont l'eſpérance la mieux fondée puiſſe contre-balancer la perte de l'honneur, ni même le ſimple danger de la perdre. Ainſi, en ne faiſant d'une telle queſtion qu'une affaire de calcul, le parti de la probité eſt toujours le meilleur qu'il y ait à prendre. Il ne ſeroit pas difficile de faire une démonſtration morale de cette vérité; mais il y a des principes qu'on ne doit pas mettre en queſtion. Il eſt toujours à craindre que les vérités les plus évidentes ne contractent, par la diſcuſſion, un air de problême qu'elles ne doivent jamais avoir.

La vertu eſt dans le cœur; c'eſt un ſentiment, une inclination au bien, un amour pour l'humanité : elle eſt aux actions honnêtes ce que le vice eſt au crime; c'eſt le rapport de la cauſe à l'effet.

En diſtinguant la vertu & la probité, en obſervant la différence de leur nature, il eſt encore néceſſaire, pour connoître le prix de l'une & de l'autre, de faire attention aux perſonnes, aux temps, & aux circonſtances.

Il y a tel homme dont la probité mérite plus d'éloges que la vertu d'un autre. Ne doit-

on attendre que les mêmes actions de ceux qui ont des moyens ſi différens ? Un homme au ſein de l'opulence, n'aura-t-il que les devoirs, les obligations de celui qui eſt aſſiégé par tous les beſoins ? Cela ne ſeroit pas juſte. La probité eſt la vertu des pauvres ; la vertu doit être la probité des riches.

On rapporte quelquefois à la vertu des actions où elle a peu de part. Un ſervice offert par vanité, ou promis par foibleſſe, fait peu d'honneur à la vertu : la ſimple vérité éxige alors qu'il ſoit rendu.

On retire un homme de ſon nom, d'un état malheureux, dont on pourroit partager la honte. Eſt-ce généroſité ? C'eſt tout au plus décence, ou peut-être orgueil.

D'un autre côté, on loue, & on doit louer les actes de probité où l'on ſent un principe de vertu. Un homme remèt un dépôt dont il avoit ſeul le ſecrèt : il n'a fait que ſon devoir, puiſque le contraire ſeroit un crime ; cependant ſon action lui fait honneur, & doit lui en faire. On juge que celui qui ne fait pas le mal dans de certaines circonſtances, eſt capable de faire le bien. Dans un acte de ſimple probité, c'eſt la vertu qu'on loue.

Un malheureux, preſſé de beſoins, humi-

lié

lié par la honte de la misère, résiste aux occasions les plus critiques. Un homme, dans la prospérité, n'oublie pas qu'il y a des malheureux, les cherche, & prévient leurs demandes. Je les estime, je les loue tous deux; mais c'est le premier que j'admire.

Les éloges qu'on donne à de certaines probités, à de certaines vertus, ne sont que le blâme du commun des hommes, cependant on ne doit pas les refuser. Il ne faut pas rétrograder avec trop de sévérité sur le principe des actions, quand elles tendent au bien de la société. Il est toujours sage & avantageux d'encourager les hommes aux actes honnêtes: ils sont capables de prendre le pli de la vertu comme du vice.

On acquièrt la vertu par la gloire de la pratiquer. Si l'on commence par amour-propre, on continue par honneur, on persévère par habitude. Que l'homme le moins porté à la bienfaisance vienne par hasard, ou par un effort qu'il fera sur lui-même, à faire quelque action de générosité, il éprouvera ensuite une sorte de satisfaction, qui lui rendra une seconde action moins pénible; bientôt il se portera de lui-même à une troisième, & dans peu

la bonté ſera ſon caractère. On contracte le ſentiment des actions qui ſe répètent.

D'ailleurs, quand on chercheroit à rapporter des actions vertueuſes à un ſyſtème d'eſprit & de conduite plutôt qu'au ſentiment, l'avantage des autres ſeroit égal, & la gloire qu'on voudroit rabbaiſſer n'en ſeroit peut-être pas moindre. Heureuſe alternative, que de réduire les cenſeurs à l'adminiſtration, au défaut de l'eſtime !

CHAPITRE III.

Mœurs, Politeſſe, Talens.

DES MŒURS.

1. LES *mœurs* ſont les qualités de l'âme : elles ſont bonnes ou mauvaiſes, ſuivant ſon élévation ou ſa baſſeſſe : elles ſont formées par la coutume & la façon de penſer, & ſe manifeſtent par les actions & les diſcours.

Les *mœurs*, en parlant d'un particulier & de la vie privée, ne ſignifient autre choſe, dit M. Duclos, que la pratique des vertus morales,

ou le dérèglement de la conduite, ſuivant que ce terme eſt pris en bien ou en mal : mais, relativement à une nation, cela s'entend des coûtumes ; non pas de celles qui, indifférentes par elles-mêmes, ſont du reſſort d'une mode arbitraire; mais des uſages qui influent ſur la manière de penſer, d'agir & de ſentir, qui en dépendent.

Voici de quelle façon le même Auteur peint les *mœurs* actuelles des François, qu'il met en oppoſition avec celles de nos ancêtres, plus ſenſibles à l'honneur que nous.

L'homme d'honneur penſe & ſent avec noblesſe. Ce n'eſt pas aux loix qu'il obéit; ce n'eſt pas la réfléxion, encore moins l'imitation qui le dirigent : il penſe, parle & agit avec une ſorte de hauteur, & ſemble être ſon propre légiſlateur à lui-même.

On s'affranchit des loix par la puiſſance, on s'y ſouſtrait par le crédit, on les élude avec adreſſe ; on remplace le ſentiment, & l'on ſupplée aux *mœurs* par la politeſſe ; on imite la vertu par l'hypocriſie. L'honneur eſt l'inſtinct de la vertu, & il en fait le courage. Il n'éxamine point; il agit ſans feinte, même ſans prudence ; & ne connoît point cette timidité, ou cette fauſſe bonté qui étouffe tant de vertus

dans les âmes foibles; car les caractères foibles ont le double inconvénient de ne pouvoir ſe répondre de leurs vertus, & de ſervir d'inſtrumens aux vices de tous ceux qui les gouvernent.

Quoique l'honneur ſoit une qualité naturelle, il ſe développe par l'éducation, ſe ſoutien par les principes, & ſe fortifie par les éxemples. On ne ſçauroit donc trop en réveiller les idées, en réchauffer le ſentiment, en relever les avantages & la gloire, & attaquer tout ce qui peut y porter atteinte.

Les réfléxions ſur cette matière peuvent ſervir de préſervatif contre la corruption des *mœurs* qui ſe relâchent de plus en plus. Je n'ai pas deſſein de renouveller les reproches que de tous temps on a fait à ſon ſiècle, & dont la répétition fait croire qu'ils ne ſont pas mieux fondés dans un temps que dans un autre. Je ſuis perſuadé qu'il y a toujours dans le monde une diſtribution de vertus & de vices à peu près égale; mais il peut y avoir dans différens âges des partages inégaux, de nation à nation, de peuple à peuple. Il y a des âges plus ou moins brillans; & le nôtre ne paroît pas être celui de l'honneur.

On n'eſt pas certainement auſſi délicat, auſſi

ſcrupuleux ſur les liaiſons, qu'on l'a été. Quand un homme avoit jadis de ces procédés, tolérés ou impunis par les loix, & condamnés par l'honneur, le reſſentiment ne ſe bornoit pas à l'offenſé : tous les honnêtes gens prenoient parti, & faiſoient juſtice par un mépris général & public.

Aujourd'hui on a des ménagemens, même ſans vûe d'intérêt, pour l'homme le plus décrié. Je n'ai pas, vous dit-on, ſujet de m'en plaindre perſonnellement ; je n'irai pas me faire le réparateur des torts. Quelle foibleſſe ! C'eſt bien mal entendre les intérêts de la ſociété, & par conſéquent les ſiens propres. Si les honnêtes gens s'aviſoient de faire cauſe commune, leur ligue ſeroit bien forte. Quand les gens d'eſprit & d'honneur s'entendront, les ſots & les frippons joueront un bien petit rôle. Il n'y a malheureuſement que les frippons qui faſſent des ligues : les honnêtes gens ſe tiennent iſolés.

On ſe cachoit autrefois de certains procédés, & l'on en rougiſſoit, s'ils venoient à ſe découvrir. Il me ſemble qu'on les a aujourd'hui trop ouvertement ; & dès-là il doit s'en trouver davantage, parce que la contrainte & la honte retenoient bien des hommes.

Je ne ſçache que l'infidélité au jeu qui ſoit

plus décriée aujourd'hui, que dans le ſiècle paſſé; encore voit-on des gens ſuſpects à cet égard, qui n'en ſont pas moins accueillis d'ailleurs. La ſeule juſtice qu'on en faſſe, eſt d'employer beaucoup de politeſſe & de détours pour ſe diſpenſer de jouer avec eux; cela reſſemble moins au mépris qu'à une précaution; mais un homme du monde, qui eſt irréprochable par cet endroit & par la valeur, eſt homme d'honneur décidé. Quoiqu'il faſſe profeſſion d'être de vos amis, n'ayez rien à démêler avec lui ſur l'intérêt, l'ambition ou l'amour-propre. S'il craint ſeulement d'uſer ſon crédit, il vous manquera ſans ſcrupule dans une occaſion eſſentielle, & ne ſera blâmé de perſonne. Vous vous croyez en droit de lui faire des reproches, mais il en eſt plus ſurpris que confus; il reſte homme d'honneur. Il ne conçoit pas que vous ayez pu regarder comme un engagement de ſimples propos de politeſſe; car cette politeſſe ſi recommandée, ſauve bien des baſſeſſes : on ſeroit trop heureux qu'elle ne couvrît que des platitudes.

Il y a, à la vérité, telle action ſi blâmable, que l'interprétation ne ſçauroit en être équivoque. Un homme d'un caractère leſte, trouve encore alors le ſecrèt de n'être pas deshonoré;

s'il a le courage d'être le premier à la publier, & de plaiſanter ceux qui ſeroient tentés de la blâmer. On n'oſe plus la lui reprocher, quand on le voit en faire gloire : l'audace en fait ſa juſtification, & le reproche qu'on lui feroit, ſeroit un ridicule auquel on n'oſe s'expoſer. On commence alors à douter qu'il ait tort, & on craint de l'avoir.

Dans la façon commune de penſer, prévoir une objection, c'eſt la réfuter, ſans être obligé d'y répondre; dans les *mœurs*, prévoir un reproche, c'eſt le détruire.

Un homme qui en a trompé un autre avec l'artifice le plus adroit & le plus criminel, loin d'en avoir des remords ou de la honte, ſe félicite ſur ſon habileté : il ſe cache pour réuſſir, & non pas pour avoir réuſſi : il s'imagine ſimplement avoir gagné une belle partie d'échècs, & celui qui eſt ſa dupe ne penſe guere autre choſe, ſinon qu'il a perdu par ſa faute : c'eſt de lui-même qu'il ſe plaint. Le reſſentiment eſt déjà venu un ſentiment trop noble : à peine eſt-on digne de haïr : la vengeance n'eſt plus qu'une revanche utile ; on la prend comme un moyen de réuſſir, & pour l'avantage qui en réſulte.

Cette manière de penſer, cette négligence

de *mœurs*, avilit ceux mêmes qu'elle ne déshonore pas, & devient de plus en plus dangéreuſe pour la ſociété. Ceux qui pourroient prétendre à la gloire de donner l'éxemple par leur rang ou par leurs lumières, paroiſſent avoir trop peu de reſpect pour les principes, même quand ils ne les violent pas. Ils ignorent qu'indépendamment des actions, la légèreté de leurs propos, les ſentimens qu'ils laiſſent appercevoir, ſont des éxemples qu'ils donnent. Le bas peuple n'ayant aucun principe, faute d'éducation, n'a d'autre frein que la crainte, & l'imitation pour guide. C'eſt dans l'état mitoyen, que la probité eſt encore le plus en honneur.

Le relâchement des *mœurs* n'empêche pas qu'on ne vante beaucoup l'honneur & la vertu; ceux qui en ont le moins, ſçavent combien il leur importe que les autres en ayent. On auroit rougi autrefois d'avancer de certaines matières, ſi on les eût contredites par ſes actions; les diſcours formoient un préjugé favorable ſur les ſentimens : aujourd'hui les diſcours tirent ſi peu à conſéquence, qu'on pourroit quelquefois dire d'un homme, qu'il a de la probité, quoiqu'il en faſſe l'éloge. Cependant les diſcours honnêtes peuvent toujours

être utiles à la ſociété ; mais on ne ſe fait vraiment honneur, & l'on ne ſe rend digne de les tenir, que par ſa conduite. C'eſt un engagement de plus ; & l'on ne doit pas craindre d'en prendre, quand il eſt avantageux de les remplir.

On prétend qu'il a règné parmi nous un fanatiſme d'honneur, & l'on rapporte cette heureuſe manie à un ſiècle encore barbare. Il ſeroit à déſirer qu'elle ſe renouvellât de nos jours ; les lumières que nous avons acquiſes ſerviroient à régler cet engouement, ſans le réfroidir : d'ailleurs, on ne doit pas craindre l'excès en cette matière. La probité a ſes limites ; & pour le commun des hommes, c'eſt beaucoup que de les atteindre : mais la vertu & l'honneur peuvent s'étendre & s'élever à l'infini ; on peut toujours en reculer les bornes, on ne les paſſe jamais. *Connoiſſances de l'homme.*

POLITESSE.

II. La vraie *politeſſe* ne conſiſte pas à faire des complimens & des révérences ; mais à dire & à faire des choſes agréables à ceux avec qui nous vivons.

Ce que nous appellons *politeſſe de mœurs*,

eſt purement une altération de notre ſimplicité primitive, comme la politeſſe d'une langue eſt ſa corruption. Nous ſommes polis à proportion que nous nous éloignons de la nature : on a remarqué que la *politeſſe* des Grecs & des Romains, avoit altéré leur courage, & bien d'autres qualités naturelles.

C'eſt le déſir de plaire dans la ſociété, qui en fait prendre l'eſprit. On a étudié les hommes, leurs humeurs, leurs caractères, leurs déſirs, leurs beſoins, leur amour-propre. L'expérience en a marqué ce qui déplaît : d'une infinité de réfléxions ſur le beau, l'honnête, le décent, s'eſt formé un art précieux, l'*art de vivre avec les hommes*, de tourner nos beſoins en plaiſirs, de répandre des charmes dans la converſation, de gagner l'eſprit par les diſcours, & les cœurs par des procédés : égards, attentions, prévenances, complaiſances, reſpect, autant de liens qui nous attachent mutuellement : plus la *politeſſe* s'eſt perfectionnée, plus la ſociété a été utile aux hommes. On s'eſt plié aux bienſéances, ſouvent plus puiſſantes que les devoirs : les inclinations ſont devenues plus douces, les caractères plus liàns, les vertus ſociales plus communes.

Il entre dans la *politeſſe des mœurs*, plus de

de philoſophie qu'on ne penſe : elle reſpècte le nom & la qualité d'homme ; elle ſeule conſerve entr'eux une ſorte d'égalité fictive, mais précieux reſte de leur ancien droit naturel : il ne s'enſuit pas de-là que les hommes ne ſoient des perfides ou des dupes, parce qu'ils éxercent habituellement ces démonſtrations de douceur & de bienveillance : car enfin, nos cœurs ne ſont pas aſſez parfaits pour ſe montrer ſans voile.

La *politeſſe* eſt le ſacrifice perpétuel de l'humeur, de l'amour-propre, & de l'eſprit de ſingularité ; c'eſt un vernis qui adoucit les teintes tranchantes des caractères : elle rapproche les hommes & les engage à s'aimer par les reſſemblances générales qu'elle répand ſur eux ; ſans elle, la ſociété n'offriroit que des diſparates & des chocs. La *politeſſe* ne ſe perfectionne que trop ſouvent aux dépens des mœurs : la charlatannerie eſt devenue commune & hardie, parce qu'elle eſt plus ſûre de réuſſir aujourd'hui qu'autrefois.

Les Grands ont quelquefois une *politeſſe* ſi mortifiante, qu'on leur préfèreroit volontiers une bruſquerie.

Il y a dans le monde une eſpèce de tarif, qui règle les égards qu'on doit aux noms, aux

titres, aux places, aux fortunes; mais il n'y a point de tarif pour apprécier les qualités perſonnelles : à rang égal, on ne fait pas une révérence de moins à la fatuité qu'au vrai mérite.

La *politeſſe* eſt une convention tacite, que les hommes ont faite entre eux de ſupporter mutuellement leurs défauts, & de gliſſer légèrement ſur leurs ridicules; ſous une apparence de modeſtie, elle met notre amour-propre, & celui des autres à ſon aiſe; voile trompeur, mais néceſſaire dans la ſociété : c'eſt un commerce de complaiſance, qui fait les délices de la ſociété, & le lien des eſprits. Il ſemble aujourd'hui qu'on néglige un peu trop la *politeſſe* dans le beau monde parmi les jeunes gens : on la portoit à l'excès dans le ſiècle dernier. Le relâchement a conduit inſenſiblement dans l'excès contraire. Ne pourroit-on pas conjecturer, que la licence & la corruption des mœurs en ſont cauſe? Comment un jeune homme, qui paſſe la plus grande partie du jour avec des femmes mépriſables, qui lui vendent la liberté de ne ſe point gêner en rien avec elles, pourroient-ils ſe contraindre avec des femmes reſpectables, juſqu'au point de ne leur manquer jamais? L'habitude d'une familiarité criminelle, laiſſe dans l'eſprit des impreſſions, qui s'effa-

cent difficilement : ce ſont les femmes qui ont le plus contribué à la *politeſſe* de la nation; le François, naturellement porté à la galanterie, ſe plioit à tout pour leur plaire : attentions, ſoins prévenans, tout étoit mis en uſage ; l'amour étoit leur maître : mais l'amour n'étoit alors qu'un ſentiment, le reſpect & la ſincérité étoient des qualités indiſpenſables ; mais depuis que notre jeuneſſe éffrénée a fait un ridicule du ſentiment, & qu'elle a mis la débauche & la licence à la place de l'amour, elle ne garde preſque plus de ménagement, même avec des femmes vertueuſes ; & cela par le dégoût que lui ont inſpiré celles qui ne le ſont point.

La *politeſſe* n'inſpire pas toujours la bonté, l'équité, la complaiſance, la gratitude : elle en donne du moins les apparences, & fait paroître l'homme au dehors, comme il devroit être intérieurement.

Les manières polies donnent cours au mérite, le rendent agréable : car il faut avoir de bien éminentes qualités, pour ſe ſoutenir ſans la *politeſſe*.

L'eſprit de *politeſſe* eſt une certaine attention à faire, que par nos paroles & par nos

manières, les autres ſoient contens de nous, & deux-mêmes.

Il ne faut preſque rien pour être cru fier, incivil, mépriſant, déſobligeant : il faut encore moins pour être eſtimé tout le contraire.

Il faut très-peu de fonds pour la *politeſſe* dans les manières : il en faut beaucoup pour celle de l'eſprit.

L'éducation dans les monarchies, éxige dans les manières une certaine *politeſſe* : les hommes nés pour vivre enſemble, ſont nés auſſi pour ſe plaire; & celui qui n'obſerveroit pas les bienſéances, choquant tous ceux avec qui il vivroit, ſe décréditeroit au point, qu'il deviendroit incapable de faire aucun bien.

La *politeſſe* eſt naturaliſée à la Cour : le Prince étant infiniment élevé au-deſſus des autres, les rend tout petits. De-là les égards que l'on doit à tout le monde : de-là naît la *politeſſe*, qui flatte autant ceux qui ſont polis, que ceux à l'égard de qui ils le ſont.

L'époque de la *politeſſe* des Romains, eſt la même que celle de l'établiſſement du pouvoir arbitraire : le gouvernement abſolu produit l'oiſiveté, & l'oiſiveté fait naître la *politeſſe*. Plus il y a de gens dans une nation qui ont

beſoin d'avoir des ménagemens entr'eux, & de ne pas déplaire, plus il y a de *politeſſe*: mais c'eſt plus la *politeſſe* des mœurs, que celles des manières, qui doit nous diſtinguer des peuples barbares.

De même que le bon goût ne s'acquiert point par des remarques ſerviles ſur les phraſes, les expreſſions & les tours des bons Ecrivains, mais par la lecture de leurs ouvrages; de même la *politeſſe* s'apprend par le commerce du grand monde. On ne s'y propoſe pas d'imiter préciſément les manières des perſonnes; ceux qui s'en tiendroient là, ne parviendroient qu'à une affectation ridicule & provinciale; mais à force de voir avec plaiſir les égards délicats que les gens polis ont les uns pour les autres, on parvient à cette *politeſſe* générale, qui n'eſt qu'un ſentiment prompt des bienſéances, & que chacun aſſaiſonne différemment, ſelon ſon humeur & ſon caractère perſonnel. *M. de la Motte.*

Une trop grande application à ne manquer en rien en fait de *politeſſe*, eſt une affectation déſagréable.

La *politeſſe* eſt le vêtement de l'eſprit: elle doit ſervir comme les habits de tous les jours, qui n'ont rien de trop recherché, & cachent

les défauts du corps : elle ne doit pas empêcher l'eſprit d'agir librement. *Bacon.*

Preſque toutes choſes ſont bienſéantes à celui qui eſt véritablement eſtimé ; quand ce point manque, il faut chercher un appui dans la complaiſance & dans la *politeſſe*.

Les manières polies & engageantes ſont, comme diſoit la Reine Iſabelle de Caſtille, de perpétuelles lettres de recommandation pour celui qui les a.

La *politeſſe* préſente l'homme au-dehors, tel qu'il devroit être au-dedans : elle ſe montre en tout ; dans l'air, dans le langage, dans les actions : elle conſiſte dans l'attention de plaire & de dire à chacun ce qui lui convient. La plûpart du monde ne demande que des manières qui plaiſent : il faut avoir bien du mérite, pour que ce mérite perce au travers des manières groſſières.

La *politeſſe* eſt un des plus grands biens de la ſociété, puiſqu'elle contribue le plus à la paix : elle eſt une préparation à la charité, une imitation même de l'humilité. L'éducation la donne, & le monde l'augmente.

La *politeſſe* eſt un ſupplément de la vertu. Les perſonnes les plus polies, ont ordinairement de la douceur dans les mœurs, & des qualités

qualités liantes. Avec une *politeſſe* fine & délicate, on vous paſſe bien des défauts, & on étend vos bonnes qualités. Enfin la *politeſſe* coûte peu, & rend beaucoup. Ceux qui manquent de manières ont plus beſoin de qualités ſolides; & leur réputation ſe forme lentement. *Avis d'une mère.*

Le commerce continuel ſi vif & ſi poli des deux ſexes, a introduit en France une *politeſſe* aſſez ignorée ailleurs. *M. de Voltaire.*

La *politeſſe* n'eſt jamais entrée chez aucun peuple, que par les lettres. On ſçait que les Romains ne devinrent polis, que depuis qu'ils eurent participé aux ſciences de la Grèce; comme les Grècs ne l'étoient devenus, que par la communication qu'ils avoient eu des ſciences de l'Egypte. Quoique ceux qui ſe livrent à l'étude, ne ſoient pas toujours polis eux-mêmes; ce ſont eux néanmoins qui, par leurs ouvrages, ont toujours jetté le vrai fondement de la *politeſſe* parmi leurs concitoyens. L'amour des ſciences & le repos qu'elles demandent, éloignent des eſprits toute penſée de révolte & de ſédition. Outre que les ſciences éxercent & ornent l'eſprit, elles lui donnent encore une certaine ſolidité, & une certaine droiture, qui empêchent ordinaire-

ment les hommes, non-ſeulement d'être frivoles, mais encore d'être méchans : auſſi a-t-on vû dans tous les temps, les grands Princes, & les grands Miniſtres, favoriſer les lettres ; non-ſeulement par goût, mais par politique, & récompenſer ceux qui s'y diſtinguoient.

Un auteur, qui eſt ſans doute un étranger, & qui a critiqué les mœurs des François, s'exprime ainſi au ſujet de la *politeſſe* : Les François ont pouſſé la *politeſſe* à un point, où les autres nations ne la porteront ſans doute jamais : on peut dire même qu'ils l'ont portée trop loin ; car ils la mettent ſouvent en des bagatelles, & ils ſe gênent pour des riens.

Les moindres actions d'un François, ſes plus petits mouvemens, ſont embellis de *politeſſe*... « Il préſente la main à une femme qui paſ-» ſe d'une chambre à l'autre, & accourt pour » la lui préſenter, comme ſi le paſſage étoit » difficile, & le pas dangéreux : de même » il accourt pour ramaſſer un gant ou un mou-» choir, avec autant de précipitation que s'il » s'agiſſoit de le tirer du feu... La choſe la » plus indifférente devient une grace pour lui, » c'eſt en grace qu'il la demande ; ou enſuite » de cette façon de parler, *oſerai-je*, *per-*

» *mettez-moi*, ou autres ſemblables. Il uſe du » terme d'*honneur* juſques dans les manières, » il a l'*honneur* de voir celui qu'il voit, de » ſuivre celui qu'il ſuit, de dire ce qu'il dit. » Ils étendent cette *politeſſe* juſqu'à leurs in- » férieurs, & le plus ſouvent ils ont l'*honneur* » *d'être les très-humbles & très-obéiſſans ſer-* » *viteurs, de ceux qui ont l'honneur d'être les* » *leurs, &c.* »

C'eſt au demeurant une très-utile ſcience, que la ſcience de l'*entregent*, (c'eſt-à-dire, la *politeſſe*;) elle eſt comme la grace & la beauté, conciliatrice des premiers abords de la ſociété & familiarité, & par conſéquent nous ouvre la porte à nous inſtruire par les éxemples d'autrui, & à produire notre propre éxemple, s'il a quelque choſe d'inſtruiſant & de communiquable. *Montaigne.*

« La *politeſſe* nous défend d'exprimer par » paroles les choſes licites & naturelles, & » nous l'en croyons : la raiſon nous défend de » n'en faire point d'illicites & mauvaiſes, & » perſonne ne l'en croit. Nous ne ſommes que » cérémonies; la cérémonie nous duit, & nous » laiſſons la ſubſtance des choſes : nous tenons » aux branches, & abandonnons le tronc & » le corps. *Ibidem.* »

Un Auteur a dit, que les trois quarts de la *politeſſe* conſiſte à ſçavoir ſa langue; en effet quand vous ſçaurez porter avec grace un pied devant l'autre, on dira que vous avez eu un bon maître à danſer; & quand vous ſçaurez dans un cercle prendre la place qui vous convient, on dira que vous avez de l'attention; mais avec toutes les apparences d'éducation, ſi vous parlez mal, vous paſſerez pour impoli ou mal élevé. A quoi ſert de tant s'appliquer aux langues mortes ou étrangères, ſi vous ne ſçavez pas la vôtre parfaitement?

Que direz-vous d'un homme qui, pour faire valoir le bien d'un autre, laiſſeroit le ſien en friche?

TALENS.

III. Le *talent* eſt une diſpoſition naturelle, une aptitude à un art méchanique ou libéral: ce qui conſtitue deux ſortes de *talens*; ceux de l'eſprit, & ceux du corps. Les *talens* de l'eſprit ſont ceux des belles-lettres, la muſique, &c. Les *talens* du corps ſont, la danſe, l'art de monter à cheval, &c.

Il n'y a que deux ſortes de *talens*: l'un, qui ne s'acquiert que par la violence qu'on fait aux organes; l'autre, qui eſt une ſuite d'une heu-

reuſe diſpoſition, & d'une grande facilité qu'ils ont à ſe développer. Celui-ci appartient plus à la nature, eſt plus vif, plus actif, & produit des effets bien ſupérieurs : celui-là au contraire ſent l'effort, le travail, & ne s'élève jamais au-deſſus du médiocre.

Tous les *talens*, de quelque éſpèce qu'ils ſoient, ne dépendent pas de nous, & ne doivent par conſéquent nous inſpirer ni orgueil pour nous, ni mépris pour les autres. Ils ne deviennent eſtimables, que par le bon uſage que nous en faiſons; & ne ſe rendent recommandables, que par la modeſtie qui en relève le mérite & l'éclat.

Que ſont les grands *talens*? que de grands vices, ſi nous ne les employons que pour nous-mêmes : que deviennent-ils entre nos mains? ſouvent les inſtrumens des malheurs publics, toujours la ſource de notre condamnation & de notre perte.

Repaſſons ſur tous les grands *talens*, qui rendent les hommes illuſtres. Si ils ſont donnés aux impies, c'eſt toujours pour le malheur de leur nation & de leur ſiècle. Les vaſtes connoiſſances, empoiſonnées par l'orgueil, ont enfanté ces chèfs, & ces docteurs célèbres de menſonge, qui, dans tous les âges,

ont levé l'étendard du ſchiſme & de l'erreur, & formé dans le ſein même du Chriſtianiſme, les ſectes qui les déchirent. Ces beaux eſprits ſi vantés, & qui, par des *talens* heureux, ont rapproché leur ſiécle du goût & de la politeſſe des anciens, dès que leur cœur s'eſt corrompu, ils n'ont laiſſé au monde que des ouvrages laſcifs & pernicieux, où le poiſon, préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs publiques, & où les ſiècles qui nous ſuivront, viendront encore puiſer la licence & la corruption du nôtre.

Comment ont paru ſur la terre ces génies ſupérieurs, mais ambitieux & inquiets, mis pour faire mouvoir les reſſorts des Etats & des Empires, & ébranler l'univers entier ? Les peuples & les Rois ſont devenus le jouet de leur ambition & de leurs intrigues. Les diſſenſions civiles, & les malheurs domeſtiques ont été les théatres lugubres où ont brillés leurs grands *talens*. Un ſeul homme obſcur, avec les avantages éminens de la nature, mais ſans conſcience & ſans probité, a pu s'élever dans le dernier ſiécle ſur les débris de ſa patrie : changer la face entière d'une nation voiſine & belliqueuſe, ſi jalouſe de ſes droits & de ſa liberté : ſe faire rendre les hommages que ſes

citoyens diſputent même à leurs Rois : renverſer le Trône, & donner à l'univers le ſpectacle d'un Souverain, dont la couronne ne peut mettre la tête ſacrée à couvert de l'arrêt inouï qui le condamna à la perdre.

Eſprits vaſtes, mais inquiets & turbulens, capables de tout ſoutenir hors le repos, qui tournent ſans ceſſe autour du pivot même qui les fixe & qui les attache, & qui aiment encore mieux ébranler l'édifice, & être écraſés ſous ſes ruines, que de ne pas s'agiter & faire uſage de leurs talens & de leurs forces : malheur au ſiècle qui produit de ces hommes rares & merveilleux ! *M. de Maſſillon.*

Cette diſpoſition que la nature nous donne, portée au dégré de perfection dont elle eſt ſuſceptible, forme ce qu'on appelle le génie.

Il eſt aiſé de voir par cette définition, que comme un même homme peut avoir des diſpoſitions à bien faire pluſieurs choſes, il peut avoir pluſieurs *talens*, & en même temps du génie pour une choſe particuliere. Le Cardinal de Richelieu en eſt un éxemple. Avec le génie des grandes affaires, il avoit du *talent* pour la poëſie & l'éloquence, ce qui eſt cependant fort rare ; car l'effet du génie eſt d'occuper tout entier celui qui les poſſède.

Les vûes courtes, *dit la Bruyere*, je veux dire les eſprits bornés & reſpectables dans leur petite ſphère, ne peuvent comprendre cette univerſalité de *talens* que l'on remarque quelquefois dans le même ſujet. Où ils voient l'agréable, ils en excluent le ſolide : où ils croient découvrir les graces du corps, l'agilité, la ſoupleſſe, la dextérité, ils ne veulent plus y admettre les dons de l'âme, la profondeur, la réfléxion, la ſageſſe. Ils ôtent de l'hiſtoire de Socrate, qu'il ait danſé.

Voici comme M. de Fontenelle définit le *talent*, qu'il compare à l'eſprit, & qu'il lui oppoſe en quelque façon.

On entend par le mot de *talent*, un certain mouvement impétueux & heureux, qui nous porte vers certains objèts, & qui les fait ſaiſir juſtes, ſans avoir aucun beſoin du ſecours de la réfléxion : je dis aucun ; car, pour peu qu'on en ait beſoin, c'eſt autant de rabattu ſur l'eſſence & ſur le mérite du *talent*. L'eſprit par oppoſition au *talent*, eſt la raiſon éclairée, qui éxamine les objèts, les compare, fait choix à ſon gré, & y mèt autant de temps qu'elle le juge néceſſaire. Le *talent* eſt comme indépendant de nous ; & ſes opérations ſemblent avoir été produites en nous par quelque Etre

ſupérieur, qui nous a fait l'honneur de nous choiſir pour ſes inſtrumens : d'ailleurs, elles ſont promptes, ce qui a encore très-bonne grace. Pour ce qu'on appelle eſprit, ce n'eſt que nous. Nous ſentons trop que c'eſt nous qui agiſſons ; la difficulté & la lenteur des éxécutions ne nous permèttent pas de l'ignorer. Voilà la cauſe de cette préférence, que l'on donne volontairement au *talent* ſur l'eſprit : car la raiſon humaine, ſouvent trop orgueilleuſe, peut auſſi quelquefois être trop humble.

Ce qu'on appelle inſtinct dans les animaux, eſt le *talent*, purement *talent* ; & porté à ſon plus haut point. Nous admirons les loges des caſtors, les ruches des abeilles, & mille autres effets d'une induſtrie nullement ou du moins peu éclairée par une intelligence. Une infinité d'hommes n'en feroient pas autant, ſans y mettre toute l'intelligence qu'ils auroient en partage. Une ruche eſt d'une ſtructure, ſans comparaiſon, plus ingénieuſe que la cabane d'un héron. Dans l'enfance du monde, les ruches ont été auſſi parfaites qu'elles le ſont aujourd'hui. Voilà bien des ſujèts d'exalter l'inſtinct ou le *talent* : mais les endroits par où on l'éxalteroit, ſont ceux qui découvrent ſon extrême imperfection. Il fait bien ce qu'il

fait, mais il ne le fait jamais que de la même manière : il eſt renfermé dans de certaines bornes bien marquées, d'où abſolument il ne peut ſortir : il ne ſe perfectionne jamais. La première ruche valoit mieux que la première cabane; mais elle vaut infiniment moins que les maiſons qui ont ſuccedé aux cabanes, que les palais, que les temples. L'eſprit eſt donc préférable au *talent*; c'eſt de leur accord que naît la perfection. *M. de Fontenelle.*

CHAPITRE IV.

Prudence, Tempérance, Juſtice, Force.

DE LA PRUDENCE.

1. LA *prudence* eſt l'art de choiſir des moyens convenables, pour arriver à une fin honnête. Elle ne veut point tromper, & elle ne peut être trompée que rarement; c'eſt l'œil de l'âme, & le flambeau de la raiſon. Elle ne conſiſte pas dans une ſeule action, mais dans l'habitude formée des projets mûrement concertés, ſagement déterminés, promptement

exécutés. Il ne faut pas la confondre avec la ruſe qui s'inquiète peu de nuire, pourvu qu'elle parvienne à ſes fins bonnes ou mauvaiſes. Ce ne ſeroit plus une vertu, mais un vice, & le plus odieux de tous.

On diſtingue trois ſortes de *prudence*.

La *prudence* politique, qui a pour objet le bonheur de tout un peuple, & dont la règle fondamentale eſt que les loix d'un Souverain tendent à rendre ſes ſujets bons & heureux, & qu'elles ſoient rigoureuſement obſervées.

La *prudence économique*, dont la ſphère eſt le cercle étroit d'une famille, & dont les règles ſont les mêmes, proportion gardée, que celles de la prudence politique; car ſi un royaume n'eſt autre choſe qu'une grande famille, une famille peut bien s'appeller un petit royaume.

Enfin la *prudence monaſtique* ou individuelle, qui a pour but la félicité d'un homme conſidéré comme iſolé & dégagé de toute liaiſon ou ſociété.

Je dois parler ici de cette troiſième prudence.

L'homme prudent, doit avoir l'eſprit orné de connoiſſances, & le cœur enrichi de vertus, afin que ni l'ignorance ni la malice ne

puiſſe jamais le détourner de ce qui eſt raiſonnable.

Il ne ſe propoſe rien que d'utile, & il ne regarde comme tel, que ce qui eſt juſte & honnête.

Pour le faire agir, il ne ſuffit pas qu'une fin lui paroiſſe bonne; il n'y tendra point ſi on n'y peut arriver que par d'injuſtes moyens.

L'homme vraiment prudent, eſt perſuadé que ce qui plaît n'eſt pas toujours permis, & qu'il faut ſouvent s'abſtenir de ce qui l'eſt.

Il pèſe avec ſoin tous les moyens, & de pluſieurs il choiſit le meilleur, relativement aux circonſtances du lieu, du temps, des perſonnes; d'autant que le bien & le mal, l'avantage & le déſavantage conſiſtent ſouvent plutôt dans les circonſtances, que dans la ſubſtance même des choſes.

Quand il a une fois dirigé ſes vûes, il rappelle ſans ceſſe au terme de ſes penſées toutes les puiſſances de ſon âme. Sa mémoire lui retrace des poſitions ſemblables à celle où il ſe trouve, des éxemples de ſuccès bons ou mauvais dans une affaire toute pareille: ſon attention éxamine les différences; ſa prévoyance le met en garde contre les obſtacles; ſon courage les lui fait franchir. Il ne connoît

rien de plus honteux, que d'être contraint de ſe dire après avoir échoué : je n'avois point penſé à cela ; *non putabam.*

Il ne ſe détermine pas aiſément ; il réfléchit beaucoup : mais s'il eſt décidé, il éxécute auſſi-tôt.

Conſtant dans la réſolution qu'il a priſe, il n'en change point, que les circonſtances ne changent ; &, lorſque cela arrive, il ne ſe fait aucune peine de ſe déſiſter de ſon premier deſſein, le changement n'étant point alors en lui, mais dans l'objet.

Ses actions ne ſont jamais l'effet du hazard ou de la précipitation. Il en eſt le maître autant que de lui-même. L'évènement répond-il à ſes eſpérances, il en devient plus actif, plus courageux. A-t-il mal réuſſi, il en acquiert plus de précaution pour l'avenir.

Il ne regarde aucune choſe comme aſſez facile pour ne pouvoir pas ſouffrir de grandes difficultés, ni comme ſi difficile qu'avec de la conſtance & de la fermeté on n'en puiſſe venir à bout : & ainſi il ne commence rien qu'il ne finiſſe.

Il agit, & l'évènement eſt bon ou mauvais ; mais il ne ſe repent jamais, parce qu'ayant eu l'intention droite, & l'ayant éxécutée, s'il réuſ-

ſit, il mérite des éloges; s'il échoue, il bénit ſans ſe troubler les ſecrets impénétrables de la Providence; & d'ailleurs il n'ignoroit pas qu'un ſuccès fâcheux ſuit quelquefois la conduite la plus meſurée. Il eſt aiſé de voir que pour l'accompliſſement d'une action vraiment prudente; il faut, 1°. que la volonté ne déſire rien que d'utile, & qu'elle engage l'entendement à trouver les moyens propres pour acquérir la jouiſſance de la choſe déſirée: 2°. que l'entendement obéiſſant à la volonté, cherche les moyens qui peuvent conduire à la fin propoſée: 3°. qu'il les examine, les compare, & juge quel eſt le plus convenable: 4°. qu'il annonce à la volonté celui qu'il a jugé le meilleur, & qu'il la détermine à l'embraſſer: 5°. que la volonté ſuivra le conſeil de l'entendement: je parle ici d'un homme prudent, & dont par conſéquent l'entendement eſt juſte & ſain, & la volonté droite & pure.

Mais où l'entendement trouvera-t-il les moyens dont il s'agit? Dans quelqu'une des ſources que je vais indiquer.

La première eſt la lumière naturelle. Toutes les réflexions de l'homme prudent roulent ſur ces deux queſtions. Telle choſe eſt-elle poſſible? Convient-il de la faire? Voici les prin-

cipes généraux ſur leſquels la première de ces deux queſtions éxige qu'on s'arrête.

Tout eſt poſſible quand le pouvoir répond au vouloir; parce que poſez la fin & les moyens, l'effet ſuit néceſſairement.

Lorſque la volonté eſt ferme, la choſe eſt à moitié faite; d'autant qu'une réſolution conſtante étend les lumières de l'eſprit, & en aiguiſe la perſpicacité.

Un prompt ſecours rend aiſé, ce qui ſans aide ſeroit très-difficile.

Qui a fait plus, peut faire moins.

Si vous avez pu une choſe, vous en pourrez une ſemblable. Ce qu'un homme a fait, un autre homme peut le faire.

Chacune de ces trois dernières propoſitions ſuppoſe mêmes circonſtances & toutes choſes égales.

Voici les principales maximes ſur ce qui eſt convenable.

Ce qui eſt utile à la vie de l'homme eſt convenable; tout dans la nature conſpirant à la conſerver.

Tout convient quand il eſt louable, puiſque l'honnêteté ſeule mérite des éloges.

Rien de ce qui convient n'eſt injuſte; ne pou-

vant y avoir de compenſation entre l'utilité perſonnelle, & le déſavantage d'autrui.

Tout ce dont nos amis ſe réjouiſſent, & dont nos ennemis s'attriſtent, nous eſt convenable & avantageux : en effet, ce que nous ſouhaite celui qui nous veut du bien, ne peut être un mal ; & nous ne trouverons jamais le bien dans ce que nous déſire celui qui nous veut du mal.

De deux choſes qui ne conviennent point, celle qui eſt la moins déſavantageuſe doit être réputée convenable, lorſqu'on ne peut éviter ni l'une ni l'autre ; parce que dans la néceſſité abſolue, le moindre mal eſt regardé comme un bien : au reſte la pratique de ces maximes doit ſe règler ſur les circonſtances dont elles dépendent.

La ſeconde ſource des moyens de *prudence*, conſiſte dans les préceptes des Sages ; & je ne rougis point d'ajoûter, dans les proverbes même les plus communs. Ils ſont la voix du public, la philoſophie du temps, & comme anciens on doit ſouvent les prendre pour autant d'aphoriſmes de la prudence.

La troiſième eſt une attention réfléchie ſur les effets de la nature & de l'art, où nous appercevons

appercevons des vérités de pratique, des règles de conduite dans le commerce des hommes. Plus les animaux ſont parfaits, plus la nature eſt de temps à les faire éclore; & plus des projets ſont importans, plus on doit les péſer, les combiner, y réfléchir avant que de les produire au grand jour.

Un frélon pareſſeux naît dans une ruche d'abeilles induſtrieuſes, & il en dévore le miel; c'eſt l'image ſenſible de ce fils inſenſé, qui par ſes débauches anéantit un bien que lui ont laiſſé ſes pères, & dont il eſt redevable à toute une famille.

La médecine a deux parties : elle nous préſerve du mal que nous craignons, & nous en guérit, lorſque nous en ſommes attaqués. Il en eſt ainſi de la *prudence*, qui empêche l'homme de mal agir, & le corrige des fautes qu'il a pû faire.

L'agriculture nous fait voir qu'un petit champ bien cultivé, rapporte beaucoup plus qu'un champ vaſte ſans culture; & la réfléxion nous apprend qu'un eſprit médiocre, mais qui étudie beaucoup, fait bien plus de progrès qu'un grand génie, qui ne cultive ſes talens que rarement & nonchalamment.

Un bon pilote eſt le parfait modèle de

l'homme *prudent* : celui-là éxamine ſouvent ſa carte, & obſerve ſous quel pôle, à quel dégré de longitude ou de latitude, & à la faveur de quel vent il vogue, afin d'éviter les courans, les écueils, les bancs de ſable, contre leſquels il pourroit échouer : celui-ci, dans quelqu'entrepriſe qu'il s'engage, ne ceſſe en la pourſuivant de conſidérer attentivement les circonſtances des lieux, des temps & des perſonnes, pour ſe ſouſtraire à tous les inconvéniens.

La quatrième & la cinquième ſource où nous devons puiſer des moyens ſûrs de nous bien conduire en tout, ſont l'éxemple & l'expérience.

L'éxemple nous montre les bons & mauvais ſuccès de ceux qui nous environnent, nous en découvre les cauſes, & nous rend plus courageux ou plus attentifs ; & quand nous ſommes l'un & l'autre, c'eſt alors que nous méritons d'être appellés véritablement *prudens*.

L'expérience propre opère la même choſe, mais avec plus d'efficace, d'autant que ce qui nous affècte perſonnellement, fait dans notre âme une impreſſion bien plus intime & bien plus vive.

J'ai déjà averti qu'on ne confondît point

la *prudence* avec la malice ou la ruſe, qui ne peuvent tendre qu'à une fin mauvaiſe & injuſte, & qui par conſéquent ſont des vices monſtrueux.

L'imprudence leur ſeroit préférable : celle-ci n'eſt qu'un vice de l'eſprit, les deux autres ſont la corruption même du cœur. L'imprudent & le ruſé ont des défauts; mais avec cette différence, que l'un ſe conduit ouvertement & découvre les ſiens avec ſimplicité, & que l'autre n'emploie que des ſouterrains, & cache ſous le voile de la diſſimulation les paſſions les plus déréglées. Celui-ci, en comparaiſon du premier, ſemble *prudent*; & l'imprudent mis en parallèle avec le ruſé, paroît innocent. La ruſe naît des familiarités contractées avec tout ce qu'il y a de méchans & de fourbes dans le monde, & devient une ſource féconde de maximes impies, pernicieuſes & cruelles : l'imprudence vient au contraire de l'inexpérience & des bornes naturelles de l'eſprit : elle enfante une certaine ſimplicité qui paroît une vertu à la ſtupidité, & que les effets prouvent bientôt être un défaut; mais bien moins dangéreux que la ruſe, celle-ci étant le mal des autres, lorſque la première n'eſt nuiſible qu'à elle-même ; auſſi chacun plaint celui qui a échoué

par imprudence, & tous ſe réjouiſſent du mauvais ſuccès d'un fourbe, dont les ruſes & la malice ont trompé les criminelles eſpérances.

TEMPÉRANCE.

II. Mettre un frein à ſes appétits corporels, être autant attentif à la voix de la raiſon que ſourd à celle des ſens, ne ſe livrer à aucun excès lorſqu'il eſt néceſſaire de pourvoir aux beſoins de la nature; c'eſt être *tempérant*: la chaſteté & la ſobriété ſont les deux branches de la *tempérance*.

On entend auſſi par *tempérance*, cette modération de déſirs, cette égalité d'âme, que le Sage conſerve dans la bonne, comme dans la mauvaiſe fortune.

La *tempérance* renferme la modération dans les déſirs, ſi néceſſaire au bonheur de l'homme.

Etre perſuadé que les diſgraces de la vie ne ſont pas ſi déſavantageuſes à l'homme qu'on pourroit ſe l'imaginer, c'eſt n'être détrompé qu'à demi; mais être convaincu que les plaiſirs du ſiècle portent des coups plus dangéreux que les atteintes de la douleur, c'eſt être déſabuſé tout entier.

De-là un ancien diſoit, que celui qui n'eſt

encore venu aux priſes qu'avec la mauvaiſe fortune, n'a éprouvé qu'une partie de ſes forces ; elles ne ſe déployent pleinement que lorſqu'on ſçait ſe modérer dans les heureux ſuccès, l'abondance étant plus redoutable que la diſette.

De-là encore, ſelon l'ingénieuſe penſée de S. Ambroiſe, le Prophète Éliſée, obligé de vivre parmi les délices de la Cour, comblé d'honneurs auprès des Rois, eut beſoin du double eſprit de ſon Maître, ayant tout à craindre d'un état qui n'eſt que trop propre à flatter la vanité, à nourrir la molleſſe, à rendre l'âme eſclave des ſens & des paſſions.

Tant qu'il n'y a eu que des Jéſabels à fuir, & des perſécutions à eſſuyer, il n'a fallu qu'un ſeul eſprit ; mais s'agiſſant de ſe roidir contre les charmes de la faveur, contre les attraits du plaiſir, on a beſoin d'un redoublement de vertu.

Mais il y a plaiſirs & plaiſirs ; ſi les uns ſont criminels, les autres peuvent devenir innocens.

Le premier homme, placé dans un jardin délicieux, pouvoit ſans crime goûter des fruits de tous les arbres, à un ſeul près ; & Saint Auguſtin a obſervé que la Providence attache

aux alimens je ne ſçais quelle douceur qui nous les fait déſirer, & nous y porte naturellement; ils ſont néceſſaires à la conſervation de la vie.

Néanmoins, comme il n'arrive que trop ſouvent qu'on paſſe de ce qui eſt permis à ce qui eſt défendu, on ne ſçauroit trop s'étudier à la *tempérance*.

Vertu dont l'emploi eſt de modérer les plaiſirs; vertu qui ne les recherche jamais pour eux-mêmes, & qui n'en uſe que dans la néceſſité.

Deux écoles différentes ont partagé les anciens Philoſophes ſur le ſujet des plaiſirs.

Les Épicuriens diſoient qu'ils étoient tous permis.

Les Stoïciens au contraire ſoutenoient que tous étoient défendus. Ceux-ci, pour faire rougir ceux-là, repréſentoient la Volupté comme une Reine délicate, aſſiſe ſur ſon trône, & les Vertus à ſes pieds.

Elle diſoit à la Prudence, prévoyez avec ſoin tout ce qui pourroit s'oppoſer à mon repos. Vous, Juſtice, faites-moi des amis par les bons offices que vous rendez, de peur que, ſi les loix étoient violées, ma tranquillité ne fût troublée. Votre emploi, *Tempérance*, ſera

de meſurer mes plaiſirs; & comme je m'empêcherai de languir par le défaut, ce ſera à vous de modérer l'excès. Si, malgré tant de précautions, il arrive quelque déſordre, Force, vous ſerez toujours diſpoſée à le repouſſer avec vigueur.

Quelle indignité d'aſſervir ce qui eſt de plus ſublime dans la morale, à ce qu'il y a de plus bas dans la nature, tels que ſont les plaiſirs des ſens!

C'eſt pourtant l'injuſtice que nous commettons, & nous renverſons tout pour nous ſatisfaire.

L'homme, malgré ſa corruption, ne ſçauroit ſe défendre de donner ſon eſtime à la *tempérance*; admirée où elle ſe trouve, quelles louanges n'acquiert-elle pas à ceux qui la pratiquent? La victoire qu'on remporte ſur le plaiſir, eſt préférable aux lauriers qui couronnent le conquérant; & réſiſter aux charmes de la volupté, eſt un plus beau triomphe que de rompre les efforts des ennemis; ici on n'eſt vainqueur que des hommes, mais là on devient maître de ſon propre cœur.

Il ne faut pourtant pas s'y méprendre, je parle d'une vertu & non d'un tempérament; je marque un acte de Religion, & non une inſen-

ſibilité de naturel, & je m'exprime en Chrétien plus qu'en Philoſophe.

Saint Paul parlant de l'œconomie des Vertus, met la *Tempérance* avant la Juſtice & la Piété, comme pour nous inſinuer qu'elle diſpoſe à l'une & à l'autre ; ſemblable à ces tableaux qui ne ſçauroient recevoir les traits les plus fins, qu'on n'y ait auparavant couché les couleurs les plus communes.

Comment un homme qui ne cherche qu'à ſe ſatisfaire, & à réunir en ſa perſonne tout ce qu'il y a de doux & de commode, pourroit-il penſer aux autres & le partager avec eux ? Il s'imagine que pendant qu'il eſt dans l'abondance, ils ne ſont pas dans la diſette ; & comment pourroit-il rendre à Dieu les hommages qui lui ſont dûs ? Il ne s'occupe que de ce qu'il croit ſe devoir à lui-même.

Tout eſt borné dans l'homme, & lorſqu'il n'a que ſon plaiſir en vûe, nul autre objèt ne ſçauroit l'en détourner ; tout l'y conduit, tout l'y entraîne, & je ne vois pas par quel endroit il ſeroit poſſible de le déſabuſer ; il ſuit ſon penchant, & à meſure qu'il avance, il court à ſa perte, ſans même qu'il s'en apperçoive.

Retenu par des liens d'autant plus forts qu'ils ſemblent agréables, loin de ſonger à

les rompre, il ne s'applique qu'à les reſſerrer; & pour ſe tromper plus ſûrement, il ſe fortifie dans ſes illuſions; le déſordre eſt trop frappant pour ne pas y apporter le remède, & c'eſt à quoi le Fils de Dieu s'eſt étudié dans l'Evangile qu'il a donné au monde.

J'ouvre ce divin livre, & je ne vois que des maximes du crucifiement pour tous les ſens.

Maximes du crucifiement pour les yeux, ne leur permettant pas de regarder ce qui leur eſt défendu de ſouhaiter.

Maximes de crucifiement pour les oreilles, leur interdiſant d'écouter avec plaiſir ce qu'elles ne ſçauroient entendre ſans péché.

Maximes de crucifiement pour la langue, par la circonſpection qu'elle doit avoir à ſes paroles.

Maximes de crucifiement pour le goût, ne cherchant pas à contenter ſon appétit, s'agiſſant d'affoiblir ſa ſenſualité.

Maximes de crucifiement pour les mains, n'en uſant que pour le beſoin.

Maximes de crucifiement, même pour le ſommeil, ne le prenant que dans une juſte médiocrité.

Maximes de crucifiement expliquées ſans

ombres, ſans voile, ſans figure & ſans paraboles.

Maximes de crucifiement répétées en différens endroits, afin que tout le monde en ſoit inſtruit.

Maximes de crucifiement inébranlables, éternelles, malgré l'orgueil des ſçavans, le faſte des grands, la puiſſance des riches, la molleſſe des voluptueux.

Maximes de crucifiement d'une néceſſité ſi étroite, qu'on ne ſçauroit autrement être diſciple de JESUS-CHRIST, & avoir part au royaume de ſa gloire.

Maximes de crucifiement qui regardent tous les hommes ſans diſtinction d'âge, de conditions, d'états.

Aux Rois, ſur l'élévation du trône; & aux courtiſans, à la ſuite des Rois: aux Prêtres, dans le miniſtère des autels; & aux ſolitaires, dans l'obſcurité de la retraite: aux riches, dans l'opulence; & aux pauvres, dans la diſette: aux jeunes, dans la fleur de l'âge; & aux vieillards, ſous le poids des années: aux Magiſtrats, dans l'autorité des emplois; & aux Guerriers, dans le bruit des armes: aux Marchands, dans les ſoins du négoce; & aux Artiſans, dans les

travaux du corps. Il eſt dit à tous : ſi quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à ſoi-même, qu'il ſe charge de ſa croix, & me ſuive.

JUSTICE.

III. La *juſtice* eſt la reine de toutes les vertus, elle en eſt auſſi le lien. C'eſt par elle que nous ne faiſons rien que d'honnête & de raiſonnable, ſoit en public, ſoit en particulier, & que nous rendons à Dieu ce qui appartient à Dieu, & aux hommes ce que nous leur devons. C'eſt par elle que nous ſommes pieux envers notre Créateur, bienfaiſans à l'égard de la ſociété, reconnoiſſans des ſervices reçus, prudens dans nos conſeils, ſages dans nos démarches, modérés dans nos déſirs, courageux pour vaincre les obſtacles qui s'oppoſeroient à l'accompliſſement de nos devoirs : un homme amateur de la *juſtice*, ne conçoit aucun projet dont il pourroit réſulter pour autrui le moindre dommage, & préfère toujours l'utilité publique à ſes avantages perſonnels. Voilà une idée de la *juſtice* proprement dite.

Ariſtote & Cicéron la diviſent en deux branches, qui ſont la *juſtice* diſtributive, & la

juſtice commutative. La première conſiſte à donner à chacun ce qui lui eſt dû; reſpect, amour, honneur, dignité, récompenſe ou punition. La ſeconde à garder la foi dans les choſes promiſes & contractées. Mais qu'il y a peu de *juſtice* dans le monde! L'injuſtice au contraire n'y règne-t-elle pas avec audace & même avec impunité? L'eſprit d'indépendance perſuade aux inférieurs, que la ſubordination eſt un ſyſtème de la politique, & que pour rétablir autant qu'il eſt en eux, parmi les hommes, l'égalité prétendue naturelle, ils ſont en droit de refuſer des hommages à des gens qui, ſelon eux, ne ſont devenus leurs ſupérieurs que par ſtratagême & par violence.

L'ingratitude aveugle les enfans au point de ſe croire éxempts d'amour & de reconnoiſſance envers leurs parens, qui en contractant, diſent-ils, n'ont écouté que la voix de l'intérêt, ou les fureurs de la cupidité.

Sans doute il y a des ſupérieurs qui ne le ſont devenus que par force ou par artifice, & des pères & mères qui n'ont jamais eu d'autre vûe que de ſatisfaire leur paſſion; mais, quoique les uns & les autres ſoient indignes de nos reſpects & de notre amour, nous ne ſommes pas moins dans l'étroite obligation de

les honorer & de les aimer. La loi eſt formelle ſur ce point. Toute puiſſance, toute ſupériorité vient d'en haut ; c'eſt Dieu même que nous reſpectons & que nous aimons dans nos ſupérieurs & dans nos parens ; & ſi nous devons mépriſer le vice, nous ne pouvons que prier & pleurer ſur les vicieux.

Mais revenons : où eſt la *juſtice* dans la recherche & dans la diſpenſation des honneurs & des dignités ? De vingt compétiteurs, il n'y en a ſouvent pas deux capables d'occuper la place qu'ils briguent, & cette place eſt rarement accordée au mérite. Je ne parle ni des intrigues & des baſſeſſes des aſpirans, ni de l'avarice ou de la préoccupation des nominateurs. Dans les tribunaux ne rend-on aucun jugement avec acceptation de perſonne ? Le bon droit dans la bouche du pauvre ne perd-il rien de ſa force, & la puiſſance ne peut-elle pas quelquefois ce qu'elle oſe ? Par-tout, en toute occaſion la récompenſe ou la punition ſont-elles éxactement proportionnées au mérite, ou au délit ?

Récompenſer modiquement, c'eſt toujours, il eſt vrai, récompenſer : mais punir avec rigueur, c'eſt ſe rendre coupable d'une injuſtice criante : *Summum jus, ſumma injuria.*

Or, un jugement eſt porté avec rigueur, lorſque le juge ſe dépouille de tout ſentiment d'humanité. Je ſçais qu'un juge doit être inflèxible, & qu'il ne doit point écouter les prières, les larmes & les promeſſes du coupable, ni aucune ſollicitation étrangère; mais je n'ignore pas qu'il eſt d'uſage dans toutes les Cours Souveraines, d'invoquer la voix de la douceur, qui, toutes les autres étant égales, devient la prépondérante, & conclut à la peine la plus légère.

La *juſtice* commutative eſt encore plus ſouvent bleſſée que la diſtributive. Combien de perſonnes promettent ſans avoir ou le pouvoir ou le déſir d'obliger? N'eſt-ce pas abuſer les gens, ou inſulter à la poſition fâcheuſe où ils ſe trouvent? Que de créanciers victimes de leur confiance en de belles paroles! Combien d'acquéreurs ſont le jouèt des vendeurs, ou les dupes des dépoſitaires de la bonne foi du public! Dans le commerce on ne cherche qu'à ſe tromper mutuellement: le marchand vend une choſe pour l'autre, ſouvent à faux poids ou à fauſſe meſure, rarement à juſte prix: l'acheteur demande un crédit dont il ſe promèt bien d'abuſer: s'il donne du papier, au jour de l'échéance il diffère & cherche à éluder le

payement : la chicane ne manque point de moyens pour embrouiller les traités les plus clairs ; & après avoir long-temps plaidé, on en revient enfin à un accommodement que les frais multipliés ont rendu onéreux pour les deux parties. Les banqueroutes arrivent, qui brochent ſur le tout. Témoin de ces déſordres, l'homme juſte & de probité ne peut que s'écrier : *ô tempora ! ô mores !* ô temps ! ô mœurs !

FORCE.

IV. La *force* ou la magnanimité entreprend des choſes grandes & excellentes, eſpère heureuſement une heureuſe réuſſite, ne s'abbat, & ne s'impatiente point des obſtacles qu'elle rencontre, eſt ferme & conſtante dans les réſolutions une fois priſes conformément aux loix de la raiſon & de l'équité.

On ne mérite point le nom de magnanime pour ne ſe porter que vers des objets auxquels on peut atteindre avec facilité & ſans danger. La grandeur d'âme ſuppoſe d'un côté des obſtacles, & de l'autre des efforts ſupérieurs. Un Roi, qui, avec une armée de cent mille hommes, (toutes choſes d'ailleurs étant égales,) ſubjugueroient dix mille ennemis,

paſſeroit-il pour un Héros du premier ordre ? Non, ſans doute ; ces derniers, au contraire, ſeroient autant de ſoldats magnanimes, ſi, dans une circonſtance urgente, ils ſe déterminoient à attaquer cette armée ſi nombreuſe, plutôt que de ſe rendre à ſa diſpoſition. Mais la magnanimité eſt auſſi éloignée de la témérité, que de la lâcheté. Si elle doit toujours avancer ſans craindre les dangers, elle ne doit pas s'y expoſer imprudemment. Le véritable courage n'agit pas ſans néceſſité. Avant d'exécuter il conſulte, il délibère ; & une fois déterminé, il s'élance avec ardeur & avec précaution vers le but qu'il s'eſt propoſé. La hardieſſe eſt ſon caractère, & non l'audace : s'il entreprend des choſes difficiles, il ne tente point l'impoſſible ; & quelques exemples de téméritéſ heureuſes, ne le font point ſortir des bornes que la raiſon lui preſcrit.

La *force* étant une vertu, ne combat jamais que pour la juſtice ; & un cœur magnanime ne ſçait point déſirer ou pourſuivre la jouiſſance des objèts preſcrits par la raiſon, par l'honneur ou par l'équité. C'eſt une erreur groſſière du vulgaire d'appeller *force*, courage, grandeur d'âme, ce qui n'eſt ſouvent que cruauté, imprudence, & déſeſpoir.

L'eſpérance

L'eſpéranee eſt inſéparable de la magnanimité; c'eſt elle qui la rend active & entreprenante : elle lui prête des aîles pour voler à ſon terme, & une nouvelle force pour franchir toute barrière. On voit des gens entrer avec courage dans une carrière glorieuſe, y courir ſans relâche, tant qu'ils ne trouvent point d'obſtacles, ou qu'il ne s'en rencontre que d'aiſés à ſurmonter; & perdre toute eſpérance, s'arrêter ou même reculer, lorſqu'ils éprouvent une réſiſtance opiniâtre. Ils ignorent ce que c'eſt que la magnanimité.

L'homme courageux redouble ſes efforts à la vûe des obſtacles, ſemblable à ces fleuves qui roulent leurs eaux avec d'autant plus de violence, que leur canal ſe retrécit davantage. Loin de ſe dépiter contre tout ce qui s'oppoſe à ſes deſſeins, il s'arme d'une patience invincible, ſupporte les travaux & les peines, ne s'abat point par des revers imprévus; il en ſent tout le fâcheux; mais ſa ſenſibilité eſt moins vive, plus ſa patience eſt grande : *durum, ſed levius ſit patientia quidquid corrigere eſt nefas.* Il différe, il temporiſe, attend les circonſtances favorables, ſe tient, pour ainſi dire, à l'affût des occaſions; & s'il échoue, il lui ſuffit de n'avoir fait aucune démarche qu'après

de mûres délibérations : ces projets ont été concertés par la prudence ; mais il ſçait que l'homme le plus ſage n'eſt pas le maître abſolu des évènemens.

La conſtance eſt encore un caractère propre de la grandeur d'âme. Lorſqu'en hommes vertueux & ſages, nous nous ſommes déterminés, il ne doit y avoir ni blâme ni louange, ni promeſſe ni menace, ni tourment ni plaiſirs, qui puiſſent nous faire changer de réſolution. Nous ſommes ſûrs que nous ſuivons le devoir ; nous ne craignons donc point le repentir, & par conſéquent nous n'aurions aucun motif légitime de changer.

Cette réſolution inaltérable de perſévérer dans nos deſſeins injuſtement conçus, cette fermeté d'eſprit & de cœur, que rien ne peut ébranler, qui n'agit jamais qu'avec connoiſſance de cauſe, n'obtient pas toujours, comme je l'ai inſinué, l'effet déſiré, lorſqu'elle ſe porte vers les choſes d'ici-bas. Il n'eſt rien de ſtable dans la nature : de quelque côté qu'on jette les yeux, on ne voit que changemens, viciſſitudes, contraſtes & mêlanges de faveurs & de diſgraces, de joies & de plaintes, de gloire & de honte, de plaiſirs & de douleur ; dans cette révolution univerſelle, le but fuit ſouvent les

traits lancés avec le plus d'adreſſe & de force. Mais que notre conſtance ait pour objèt l'acquiſition de la ſageſſe, nos déſirs ſeront enfin remplis ; la ſageſſe eſt immuable & permanenté : ne détournons pas les yeux du trône où elle préſide ; marchons avec zèle vers cette aimable ſouveraine, le centre fixe de la vraie félicité ; elle ne ſe dérobera point à nos efforts, & nous couronnera d'une gloire immortelle.

CHAPITRE V.

1°. *Fuir la vanité.* 2°. *Prêter à intérêt licite.* 3°. *Etre galant.* 4°. *Eſtimer le mérite.* 5°. *Ne point s'adonner au vin.* 6°. *Supporter les injures.* 7°. *Vie de travail.*

FUIR LA VANITÉ.

I. L'ORGUEIL naît d'une perſuaſion ſouvent mal fondée, d'un mérite intérieur & perſonnel ; & la *vanité* prend ſa ſource dans le déſir d'être admiré, eſtimé pour des avantages extérieurs & vraiment étrangers à l'homme. Avec de l'eſprit & des talens, on ne ſeroit

qu'orgueilleux : l'homme *vain* eſt toujours un ſot. Il n'a que de fauſſes idées de ſa grandeur, de ſa nobleſſe, de ſes richeſſes. Au lieu de les conſidérer comme n'ayant aucun rapport immédiat avec ſon être, & de réfléchir qu'elles n'empêchent pas qu'il ne ſoit parfaitement égal au reſte des hommes, ſelon l'âme & ſelon le corps, qu'elles ne lui donnent pas un dégré de plus de jugement ou de probité, qu'elles n'ajoutent rien aux graces réelles de ſon viſage & de ſa taille, ou qu'elles ne diminuent rien de leur difformité ; il incorpore en quelque ſorte dans ſon eſſence toutes ces qualités de grand, de noble, de riche; & il ne ſe préſente jamais à lui-même qu'au milieu de ſes courtiſans, de ſes titres, de ſon opulence. Sa ſottiſe eſt ſi grande, que tout lui ſert à groſſir l'idée qu'il a de lui-même. Il ſe croit plus digne de nos hommages, s'il habite un ſuperbe palais, que s'il étoit réduit à loger dans une maiſon; qui pour être moins vaſte, n'en ſeroit que plus commode, il s'eſtime bien davantage à cheval ou en carroſſe, qu'à pied. Il eſt vrai que la ſtupidité des autres hommes ne contribue pas peu à lui inſpirer cette haute opinion de ſa prétendue excellence. Il eſt très-difficile, même aux plus ſages, de ſe ſouſtraire à l'impreſſion

ſecrette que le luxe & le faſte font ſur l'eſprit; l'homme *vain* conclut ridiculement qu'il peut bien avoir pour lui-même les ſentimens d'admiration & d'eſtime que tout ſon attirail & tout ſon train font concevoir aux autres.

Quelle folie de ſe croire plus grand, pour avoir un plus grand nombre de laquais, de meſurer ſes perfections ſur la beauté de ſes édifices, ſur la magnificence de ſes habits, ſur la richeſſe de ſes ameublemens!

Chryſogon, en faiſant briller à nos yeux un diamant des plus rares, ne ſemble-t-il pas nous dire qu'il eſt un homme unique? Un riche *vain*, une eſpèce de paon, auquel on feroit bien d'arracher les plumes; afin que, n'ayant, plus d'ornemens ſuperflus, il pût appercevoir la laideur de ſes pieds, & devenir enſuite plus traitable. Auſſi quelque fâcheux revers lui enleve-t-il tout ce qui étoit hors de lui, & conſéquemment l'adminiſtration publique, qui ne méritoit rien en lui; il eſt alors plus humilié & plus petit qu'il n'avoit jamais été glorieux & altier.

La *vanité* ou l'amour déſordonné de l'eſtime des hommes, enfante ſouvent une eſpèce de vaine gloire, dont les effets ne ſont pas moins odieux que pernicieux, qui empêche qu'on ne faſſe le bien qu'on pourroit faire, qui engage

à commettre le mal qu'on devroit éviter, & quelquefois à ſe vanter de crimes dont intérieurement on ſeroit bien fâché de jamais ſe ſouiller.

Combien de perſonnes n'oſent embraſſer ouvertement les pieux éxercices de notre ſainte Religion, pour ne pas s'expoſer aux railleries des ſupérieurs incrédules, ou des gens indévots, de l'eſtime deſquels ils font trop de cas?

Combien, pour s'acquérir la réputation de braves, ont plongé un fer vengeur dans le ſein d'un ami à qui ils auroient pardonné ſans peine, ſi l'inſulte qu'ils en avoient reçue eût été ignorée de tout le monde!

Saint Auguſtin nous apprend dans ſes confeſſions, que pour plaire à ſes compagnons de débauches, & ne pas paroître leur céder en aucun genre de vices, il ſe ſuppoſoit des vols & autres péchés qu'il n'avoit point commis. Il a eu beaucoup d'imitateurs en ce point, & ſur-tout dans le ſiècle où nous ſommes. La plûpart de nos petits-maîtres, jaloux de paſſer pour hommes à bonnes fortunes, ne ceſſent de ſe louer des bons accueils des femmes dont ils n'ont jamais connu que le nom. Y a-t-il rien de plus monſtrueux que de flétrir ainſi l'honneur de perſonnes innocentes, par d'af-

freux menſonges? Et pourquoi? Pour ſe concilier la bienveillance de cœurs déréglés & corrompus.

L'unique & ſûr remède à la *vanité* & à toute vaine gloire, eſt de réfléchir ſur le néant des objets qui nous environnent, de nous convaincre de plus en plus, que les mépris & l'eſtime des hommes, mérités ou non, ne nous rendent ni pires ni meilleurs; que le vrai mérite ne peut avoir ſa ſource que dans la bonté & l'excellence de notre être même, & non de tout autre hors de nous; & que c'eſt par la vertu ſeule, que nous pouvons devenir bons & agréables aux yeux de notre Créateur, dans l'amour & les miſéricordes duquel à notre égard nous devons faire conſiſter notre unique & ſolide gloire.

PRÊTER A INTÉRÊT LICITE.

II. Comme l'argent eſt le ſigne des valeurs, il eſt clair que celui qui a beſoin de ce ſigne, doit le louer, comme il fait toutes les choſes dont il peut avoir beſoin. Toute la différence eſt que les autres choſes peuvent ſe louer ou s'acheter, au lieu que l'argent qui eſt le prix des choſes, ſe loue, & ne s'achète pas: c'eſt

bien une action très-bonne de prêter à un autre ſon argent ſans intérêt, mais on ſent que ce ne peut être qu'un conſeil de Religion, & non une loi civile. La loix civile a fixé & déterminé cet intérêt : ſi le prêteur éxige au-delà, il commèt le crime qu'on appelle uſure, & il eſt juſtement puni par la loi : car, pour que le commerce puiſſe ſe bien faire, il faut que l'argent ait un prix, mais que ce prix ſoit peu conſidérable. S il eſt trop haut, le négociant qui voit qu'il lui en coûteroit plus en intérêt qu'il ne pourroit gagner dans ſon commerce, n'entreprend rien : ſi l'argent n'a point de prix, perſonne n'en prête, & le négociant n'entreprend rien non plus, ou plutôt l'uſure s'établit; parce qu'il faut que les affaires de la ſociété aillent toujours. La loi de Mahomet confond l'uſure avec le prêt à intérêt. L'uſure augmente dans les pays Mahométans à proportion de la ſévérité de la défenſe : le prêteur s'indemniſe du péril de la contravention.

Depuis que l'or & l'argent ſont ſortis des ténèbres où la providence les avoit cachés pour notre repos, la vérité eſt retournée dans le ciel, & n'a été qu'étrangère ſur la terre; innocente par elle-même, mais corrompue par les hommes, elle eſt contrainte de céder à l'*intérêt*.

On voit le mal, & on n'avertit pas du bien ; on devroit parler, & on juge à propos de ſe taire ; on craint de s'attirer des affaires, de ſe rendre incommode, de paſſer pour critique, d'altérer ſon crédit, de manquer ce qu'on pourſuit.

J'avoue qu'il faut être un Elu, pour reprendre un Achab ; & il n'appartient qu'à Jean-Baptiſte de dire à Hérode, ce commerce ne vous eſt pas permis ; mais, quoique nous n'ayons pas des Rois à ménager, comme le Prophète Nathan, nous enveloppons enſemble la vérité & la diſſimulation, ſans ſcrupule.

Combien de flateurs, qui, pour conſerver un rayon de faveur, une étincelle de protection, un grain de bienveillance, une ouverture d'emploi, une apparence de réuſſite, conſacrent les plus grands déſordres, donnent au vice le caractère de la vertu, autoriſent les plus énormes péchés !

Bien ou mal, juſtice ou injuſtice, ſoumiſſion ou révolte, piété ou ſacrilège, tout eſt ſouffert s'il paroît utile.

Eſpère-t-on devenir grand, en adorant le vrai Dieu, on l'adore ; mais croit-on mieux réuſſir en ſuivant l'idole, on s'y conſacre.

Si les pécheurs ſçavoient qu'ils ſont des ob-

jets d'horreurs à ceux qui les connoiſſent, ils pourroient ſe corriger, & peut-être quitteroient-ils un commerce que la conſcience leur reproche; mais n étant environnés que de flatteurs qui les gâtent, ils s'applaudiſſent dans les iniquités, & ne reviennent preſque jamais de leurs égaremens.

Si le vice ſe perpétue, c'eſt à cauſe qu'on le loue, charme funeſte que l'ennemi a trouvé pour faire mourir la vertu.

On ne donne pas indifféremment ſon encens, on appréhende d'être ſuſpect, on ſe ménage pour ceux qui ſe ſçauront mieux payer; on regarde s'ils ſeront utiles avant que d'entreprendre de leur être agréable; c'eſt ainſi que ce qui accommode, paſſe pour une flatterie permiſe; *quod volumus ſanctum eſt*; & c'eſt ainſi que le menſonge prend la place de la vérité; *quod amant dicunt eſſe veritatem.* Cette penſée de Saint Auguſtin eſt fondée ſur le reproche qu'il faiſoit aux Romains; &, pour le mieux faire ſentir, il leur demande quelle a été leur intention dans le culte qu'ils ont introduit dans leur Empire.

Vous avez, leur dit-il, élevés des autels au meurtrier d'un frère, & au corrupteur des Sabines, pendant que vous avez oublié l'auteur

de vos loix, & le reſtaurateur de votre République ; falloit-il honorer un aſſaſſin, & mépriſer un ſage ; récompenſer le crime, & négliger la vertu ? Deviez-vous porter ſi loin votre flatterie ? *Quæ vobis ratio, aut potiùs adulatio eſt ?*

Si notre ſiècle eſt moins groſſier, eſt-il plus équitable ? On laiſſe les perſonnes qui ont du mérite, pour aller à d'autres qui pourront reconnoître celui qu'on leur ſuppoſe ; le ſacré eſt confondu avec le profane, le juſte avec l'impie ; on déteſte le déſordre, & on approuve le ſcélérat.

Combien de langues vénales, combien de cœurs mercénaires ? Rien ne paroît difficile, rien n'arrête, rien ne révolte à la vûe de l'*intérêt* ; on entre dans toutes les voies qui peuvent y conduire, & celle-là ſemble toujours la meilleure où le profit eſt le plus ſûr.

On a vû autrefois ſacrifier à la Peur, à la Peſte, à la Fièvre, & à tout ce que l'imagination déréglée pouvoit ſe figurer de fauſſes divinités ; toutes ont eu leurs temples & leurs autels ; mêmes cérémonies, même culte, comme pour le vrai Dieu ; quels en étoient les motifs ? L'amour ou la crainte ; mais quelle en étoit la fin ? Le propre *intérêt*.

Le bien paſſe aujourd'hui pour mérite, & on ne reconnoît point d'autre Dieu que la fortune; on ne parle que d'elle; on n'adore qu'elle; on ne ſouffre, on ne ſe contraint que pour elle; c'eſt elle qu'on remercie; c'eſt vers elle qu'on ſe tourne; elle rencontre par-tout autant de profanes & d'idolâtres, qu'il y a des perſonnes intéreſſées.

Qu'un homme ſoit élevé au-deſſus des autres, ſans autre titre que ſon ambition, & peut-être que ſes intrigues, on eſt prêt à faire toutes choſes pour lui, ſes volontés ſont des loix, ſes crimes des vertus; ce n'eſt que ſoins aſſidus, que proteſtations continuelles, que reſpècts infinis; on adore juſqu'à ſes viſions, tous s'épuiſent en panégyriques, tout retentit de ſon nom, c'eſt le héros du ſiècle; on lui donne le nom de créateur; on ſe dit ſa créature; mais le moment du revers commence-t-il à paroître? Faux adorateurs, vous êtes les premiers à méconnoître cet homme tombé dans la diſgrace. A peine conſerve-t-on pour lui les devoirs de l'humanité; amis, courtiſans, tous ont diſparu; il ne voit autour de lui qu'une affreuſe ſolitude; pourquoi? C'eſt qu'on ne regardoit en lui que l'idole de la fortune; idole dont l'Evangéliſte Saint Jean a fait le portrait

dans le chapitre dix-ſeptième de ſon Apocalypſe.

Le démon inſpire ce culte idolâtre, & ne fait-il pas toujours monter l'amour de ſoi-même juſqu'au mépris de Dieu ? Je n'y vois que des noms pleins de blaſphêmes, noms abominables, dont les gens intéreſſés ſe ſervent pour opprimer le peuple ; le nombre en eſt infini ; & la mémoire la plus fidèle ne ſçauroit les recueillir tous ; la coupe eſt d'or, ce n'eſt que prétextes ſpécieux pour s'enrichir ; plus on boit de cette liqueur, plus on en veut boire.

Se porte-t-on à quelque entrepriſe hardie ? Mon *intérêt* : fait-on des recherches ? Mon *intérêt* : contracte-t-on des amitiés ? Mon *intérêt* : rend-on des ſervices ? Mon *intérêt* : pratique-t-on même la vertu ? Mon *intérêt*.

En vain la voix de la raiſon vient rappeller le cœur à des ſentimens déſintéreſſés ; l'amour-propre qui le ſuit par-tout, qui le domine, qui le poſſede, fait que, tournant toujours autour de lui-même, il ne ſçauroit jamais s'en éloigner ; ſi peu d'*intérêt* qu'on voudra, mais perſonne n'en eſt pleinement éxempt.

Funeſte aſcendant, qui entretient l'orgueil & la vanité de l'homme, & fait que ſon cœur devient un myſtère impénétrable ; aſcendant qui

force les villes, ouvre les priſons, diſſipe les vertus; aſcendant qui en a perdu pluſieurs, & en perd encore tous les jours; aſcendant qui rend les hommes injuſtes, traîtres, ingrats, impitoyables, ſans religion, ſans équité, ſans conſcience; exemples dans l'un & l'autre Teſtament.

Un certain Michas, dans le chapitre dix-ſeptième du livre des Juges, fait rencontre d'un Lévite qui cherchoit à s'établir où il trouvoit plus ſon avantage, & il lui dit, demeurez chez moi, vous me tiendrez lieu de Prêtre, je vous donnerai chaque année dix pièces d'argent, deux habits, & ce qui eſt néceſſaire pour la vie; le Lévite y conſent, & demeure chez cet homme qui le traite comme un de ſes enfans.

En ce temps-là les eſpions de la Tribu de Dan entrent dans la maiſon de Michas, & emportent tout ce qui tombe ſous leurs mains; le Lévite leur dit, que faites-vous? Ils lui répondirent, taiſez-vous, n'ouvrez pas ſeulement la bouche, venez avec nous, ne vous eſt-il pas plus avantageux d'être Prêtre dans toute une famille d'Iſraël, que dans la maiſon d'un particulier?

Diſcours flatteur, l'intérêt l'emporte ſur le

devoir; le Lévite ſe rend à ce qu'on lui promèt, & prenant l'éphod & les idoles, il s'en va avec eux.

Michas n'en uſoit-il pas bien avec lui ? Il l'aimoit, il l'honoroit ; mais l'intéreſſé Lévite ſe laiſſe vaincre par le déſir d'être mieux, malgré la fidélité qu'il devoit à ſon ami, & la reconnoiſſance qui étoit dûe à ſon bienfaiteur; ce n'eſt ici qu'une lâcheté d'homme à homme, voici une ingratitude d'un Roi à l'égard du Seigneur, par le même eſprit d'*intérêt*.

Dieu, qui donne & qui ôte la puiſſance, la tranſporte d'un peuple à l'autre, d'une maiſon à l'autre, d'un homme à l'autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, & qu'il eſt le ſeul en qui elle réſide naturellement, fait prédire à Jéroboam qu'il ſera Roi, & que des douze Tribus d'Iſraël, il y en aura dix qui reconnoîtront ſon empire : le temps propre à ce grand deſſein arrive, dix Tribus opprimées ſe révoltent contre Roboam, fils de Salomon; Jéroboam ſe mèt à leur tête; il anime, il promèt, il encourage, il monte ſur le trône par la prédiction d'un Prophète; cependant la fête de Pâques s'approche, il faut que le peuple, ſelon la loi, aille adorer Dieu à Jéruſalem; le nouveau Souverain ap-

préhende ce voyage, il ſe perſuade que la vûe du temple & du palais, ſont capables de faire impreſſion ſur le cœur de ſes nouveaux ſujets, que cette inclination naturelle qui nous porte vers nos Rois légitimes, ſe renouvellera dans leur cœur, & que n'ayant qu'un Dieu & une Religion, avec la Tribu de Juda, ils ne voudroient avoir qu'un même Prince.

Ce nouveau Roi, agité de ces penſées, croit devoir détourner cette cérémonie, & propoſer d'autres Dieux, & d'autres ſacrifices. Il eſt aſſez perſuadé que le même Dieu, qui, pour punir l'idolatrie de Salomon, a ôté une partie du Royaume à ſon fils, peut également le lui ôter, & que ce n'eſt qu'à condition d'être plus religieux & plus fidèle, qu'on lui a prédit & donné la Royauté; mais la fauſſe politique l'emporte ſur la véritable ſageſſe, il a pris de la Religion ce qui lui étoit favorable; & dès qu'il ſe figure ſeulement qu'elle lui peut nuire, il l'abandonne, il la change, il élève des autels à des veaux d'or.

Ouvrez l'Evangile, le Sauveur du monde paſſe au pays des Généſaréniens, & deux poſſédés ſortant des tombeaux, viennent au devant de lui, & crient, JÉSUS, Fils de Dieu, qu'y a-t-il entre vous & nous? Êtes-vous venu ici

ici pour nous tourmenter avant le temps ? Si vous nous chaſſez d'ici, du moins envoyez-nous dans ce troupeau de bêtes immondes ; il leur répond, allez, & auſſi-tôt ils entrent dans le corps de ces animaux, qui courent avec fureur ſe précipiter dans la mer. Les ſpectateurs épouvantés s'enfuyent, & en rapportent l'hiſtoire ; toute la ville ſort pour aller au-devant de JESUS-CHRIST.

Suſpendez vos eſprits pour un moment, oubliez à deſſein le ſuccès de ce voyage, pour en examiner le motif ; ces habitans ne viennent-ils point remercier le Fils de Dieu, du grand honneur qu'il leur fait ? Ne lui diſent-ils point, Seigneur, nous étions tourmentés par deux démons furieux, & vous nous avez délivrés par un miracle ? Daignez nous faire la grace complette, entrez pour nous inſtruire, nous ſommes diſpoſés à vous entendre. Rien moins : *rogabant eum ut à finibus exiret* : ce peuple le prie de ſe retirer de leur pays. Généſareth, Généſareth, que faites-vous ? la vertu de ce Dieu-homme vous eſt connue, il peut rompre les chaînes qui aſſerviſſent votre âme, après avoir chaſſé les démons qui poſſédoient vos corps ; n'importe, il a déja perdu

nos troupeaux, il acheveroit notre ruine, s'il demeuroit avec nous.

Quand un homme conſidère, que ſi le Fils de Dieu vient dans ſon cœur, il l'obligera de renoncer à ſoi-même, de porter ſa croix, de reſtituer le bien mal acquis, de payer ſes dettes, de ne pas uſer de ces ſortes de lettres, qui fraudent plutôt les créanciers, qu'elles n'accommodent les affaires; il refuſe de le recevoir, & la crainte d'une diſgrace l'emporte ſur la crainte du Seigneur: *Rogabant eum ut à finibus exiret.*

Que l'*intérêt* eſt violent! Peu ſatisfait d'aller juſqu'au mépris de Dieu, il pouſſe ſa violence juſqu'à la condamnation de Dieu même; ni le nombre des miracles, ni la ſublimité de la doctrine, ni l'applaudiſſement des peuples, rien ne fait impreſſion lorſqu'on eſt intéreſſé.

Que faiſons-nous, diſent les Phariſiens? Cet homme fait des prodiges qui convainquent, prononce des oracles qui confondent, il entraîne tout; & ſi nous ne le perdons, nous nous perdrons nous-mêmes; les Romains viendrons aſſiéger Jéruſalem, ils ſe ſaiſiront du temple, & tout le monde ayant changé de

Religion, il n'y aura perſonne qui défende notre lieu : *locum noſtrum* ; ce ſanctuaire qui nous diſtingue, cette chaire d'où nous commandons, cet autel dont nous vivons ; il faut, pour conſerver nos privilèges, détruire l'innocent, traiter ſes paroles de blaſphêmes, ſes miracles de preſtiges, ſon crédit de révolte : eſt-ce l'autel, eſt-ce le peuple, eſt-ce même l'Etat qui vous animent, ſacrilèges que vous êtes ? L'autel, le temple, & l'Etat que vous croyez défendre, ce n'eſt que le plan déteſtable que vous avez dreſſé à la fortune & à l'*intérêt*, ſelon le reproche d'un *Prophète* ; victime délicate que vous lui offrez, & qui n'eſt rien moins que le Juſte & le Meſſie, Dieu de Dieu, & Dieu lui-même.

Pilate en eſt perſuadé, & il tiendroit la balance dans l'équilibre, ſi l'*intérêt* dominoit moins dans ſon cœur : mais ces menaces intéreſſées retentiſſent à ſes oreilles ; pour être ami de Céſar, il faut faire périr cet homme ; il tremble, il frémit, il eſt ébranlé, il ſuccombe ; l'*intérêt* a plus d'aſcendant ſur lui, que toute la force de la vérité connue, & de l'innocence manifeſte.

Perdre les bonnes graces de Céſar ; perdre le crédit que cette faveur m'attire ; ne plus voir

cette perſonne qui ſoutient ma fortune; être dégradé de mes charges; quitter la Cour; vivre ſans emploi; mener une vie pauvre, languiſſante, miſérable; ah! périſſe l'innocent accuſé, ſi par-là l'heureux qui le condamne, ne périt point.

Probité, religion, bonne-foi, vertus, vous êtes des noms; emploi, crédit, bonne fortune, vous êtes des choſes; & la ſageſſe du monde veut qu'on ſacrifie les noms aux choſes; ainſi probité, vertu, juſtice, je ne ſuis plus ſurpris ſi vous n'êtes que trop ſouvent la victime de l'*intérêt*.

Qu'on ne demande plus, quelle eſt la choſe du monde la plus forte? C'eſt l'intérêt; les Rois ne ſçauroient lui réſiſter, il débauche leurs ſujèts; les femmes ſont trop foibles, pour tenir contre ſes attaques, il ſurprend leur vertu.

Eſprit principal du genre humain, il remue & appaiſe les paſſions comme il lui plaît.

Une perſonne nous eſt-elle contraire, tourne-t-elle ſa haîne & ſa perſécution contre nous, quelle critique ne faiſons-nous point de ſes actions? Nous donnons à ſes défauts une étendue qui les rend énormes, & nous mettons ſes bonnes qualités dans un jour ſi déſavantageux, qu'elles deviennent plus dégoûtantes

que ſes imperfections ; mais cette même perſonne nous devient-elle favorable, ou quelqu'un de nos *intérêts* la réconcilie-t-elle, notre ſeule ſatisfaction rend à ſon mérite le luſtre que notre averſion venoit de lui ôter. Les mauvaiſes qualités s'effacent, les bonnes paroiſſent avec plus d'avantage qu'auparavant, nous rappellons toute notre indulgence pour la juſtifier de la conduite que nous trouvions injuſte ; cet homme avoit raiſon, j'avois tort ; il eſt ſujet à ce vice, il n'y tombe pas ſouvent, il paſſe pour emporté, on eſt déraiſonnable à ſon égard.

Voyez un cœur agité du chagrin d'être mis en oubli, ou de la fureur de ce qu'on lui a été infidèle, il médite, pour ſe venger, tout ce que la paſſion inſpire de cruel, il ne parle que de foudres ; mais elles lui tombent des mains auſſi-tôt ; qu'on lui donne un regard obligeant ; épris de ce qu'il voit, confus de ce qu'il a marqué, il n'amuſe que ſoi ; il condamne, pour ainſi dire, ſes condamnations ; & par cette vertu ſurprenante du propre *intérêt*, il ôte la noirceur aux mauvaiſes actions, & il en ſépare le crime, pour s'en charger lui-même.

Vous dites que cet homme eſt votre ennemi,

qu'il eſt en colère contre vous, & qu'il a réſolu votre ruine : faites-lui couler quelque faveur, il rectifiera ſes ſentimens, il ſe déclarera votre ami ; vous dites que cet autre ſollicite contre vous, & qu'il vous traverſe dans vos beſoins ; voulez-vous l'arrêter ? Mettez-lui quelque choſe à la main.

On eſt quelquefois ſurpris de voir des affaires changer de face en un moment ; d'abord rien ne paroît de plus douteux, de plus incertain, de plus mauvais ; mais dans la ſuite tout devient aiſé, tout s'applanit, tout s'accommode, ſi on dit, il y a tout à gagner.

Prenez vos conſeils ſur un point délicat ; expoſez-vous le fait avec tôute la juſtice imaginable, on ne vous comprend point, pendant que vous ne parlez pas de donner ; mais flattez-vous par des promeſſes, en montrez-vous des effets ? On vous écoute, & vous avez ſujet de tout eſpérer.

Cet homme eſt bienfaiſant, libéral, magnifique, c'eſt un honnête homme ; on n'en donne pas toujours cette raiſon, de crainte de paſſer ſoi-même pour corrompu ; mais au fond c'eſt la raiſon véritable : que chacun examine ſon cœur ſur cet article.

Heureux celui qui n'a point poſé ſon eſpé-

rance dans l'argent & dans les richeſſes périſſables, s'il a été trouvé ſans taches; mais qui eſt celui-là? & nous le louerons; il a fait des choſes merveilleuſes pendant ſa vie.

Le ſage déſeſpère preſque de le trouver, cet homme déſintéreſſé, cet homme innocent, & le peu d'eſpérance qu'il en a eſt pardonnable; il n'y a point d'état, il n'y a point de condition où l'eſprit d'intérêt ne règne avec empire.

ETRE GALANT.

III. La *galanterie* diffère de l'amour, en ce que celui-ci eſt un beſoin du cœur, & l'autre un vice de l'eſprit. Cependant la *galanterie* n'eſt pas toujours un vice. On ſe ſert quelquefois de ce terme, pour exprimer le penchant qu'un ſexe a pour un autre : penchant épuré par l'eſprit, & qui n'a pour objet que le commerce délicat des ſentimens, plus vif d'un ſexe à un autre, que celui qu'on voit entre les perſonnes d'un même ſexe.

Ce commerce eſt propre à polir l'eſprit, & à former le cœur : mais il conduit quelquefois à l'amour, qui, comme je l'ai déjà dit, eſt un bien ou un mal, ſuivant ſa nature & ſon objet.

On peut, dit M. de Voltaire, conſidérer ce mot ſous deux acceptions générales; 1°. c'eſt dans les hommes une attention marquée à dire aux femmes, d'une manière fine & délicate, des choſes qui leur plaiſent, & qui leur donnent bonne opinion d'elles & de nous. Cet art, qui pourroit les rendre meilleurs & les conſoler, ne ſert que trop ſouvent à les corrompre.

On dit que tous les hommes de la Cour ſont polis; en ſuppoſant que cela ſoit vrai, il n'eſt pas que tous ſoient galans.

Les hommes véritablement galans ſont devenus rares; ils ſemblent avoir été remplacés par une eſpèce d'hommes avantageux, qui ne mettant que de l'affectation dans ce qu'ils font, parce qu'ils n'ont point de graces, & que du jargon dans ce qu'ils diſent, parce qu'ils n'ont point d'eſprit, ont ſubſtitué l'ennui de la fadeur aux charmes de la *galanterie*.

Il y a des hommes dont les mœurs ont tenu toujours plus à des ſyſtêmes particuliers, qu'à la conduite générale; ce ſont les Philoſophes: on leur a reproché de n'être pas *galans*; & il faut avouer qu'il étoit difficile que la *galanterie* s'alliât chez eux avec l'idée ſévère qu'ils ont de la vérité.

Cependant le Philoſophe a quelquefois ces

avantage ſur l'homme du monde, que, s'il lui échappe un mot qui ſoit vraiment *galant*, le contraſte du mot avec le caractère de la perſonne, le fait ſortir & le rend d'autant plus flatteur.

2°. La *galanterie*, conſidérée comme un vice du cœur, n'eſt que le libertinage auquel on a donné un nom honnête. En général, les peuples ne manquent guère de maſquer les vices communs par des dénominations honnêtes.

ESTIMER LE MÉRITE.

IV. Le *mérite* d'une choſe eſt l'eſtimation de ce qu'elle vaut; le *mérite* d'une action eſt le fruit de la bonne intention. Le vrai *mérite* de l'homme conſiſte dans la vertu.

On peut dire d'un homme qu'il a du *mérite*, ſans que ce ſoit pour cela un homme de *mérite*. On a du *mérite*, quand on a des talens, ou de bonnes qualités : mais pour être homme de *mérite*, il faut être aimable & eſſentiel.

C'eſt la nature qui fait le *mérite*, dit M. de la Rochefoucault ; mais c'eſt la fortune qui le met en œuvre.

Un grand *mérite* doit faire pardonner de grandes fautes.

Les grandes âmes ont toujours de l'émulation, pour le *mérite* éclatant.

Peu de gens ont un *mérite* univerſel, & il eſt rare de voir l'homme exceller autant dans le *mérite* de la guerre, que dans les autres fonctions de la ſociété civile.

La marque d'un *mérite* extraordinaire, eſt de voir que ceux qui l'envient le plus ſont contraints de le louer.

Il n'y a point d'homme de ſi peu de valeur, qui n'ait quelqu'endroit ſur lequel on le puiſſe louer; & il n'y a point d'homme ſi accompli, qui n'ait quelque foibleſſe.

Il y a plus de *mérites* ignorés dans les affaires que dans l'étude, parce qu'il eſt plus aiſé de parler ou d'écrire, que de réuſſir & de parvenir à des ſuccès éclatans.

Il arrive quelquefois que les étrangers nous apprennent le *mérite* de nos propres concitoyens, que nous négligeons peut-être, parce que leur modeſtie leur nuit de près.

Il y a des *mérites* enveloppés, qui ne percent qu'à travers d'un extérieur triſte & ſombre.

Le *mérite* qui ſe cache eſt le plus ſolide, parce qu'il eſt d'ordinaire le plus déſintéreſſé : ainſi on doit faire un extrême cas des perſonnes qui ſe contentent du témoignage de leur

conſcience : un Prince doit animer & ſoutenir le *mérite* de toute eſpèce, & le récompenſer.

Quel nouveau ſiècle pour une Nation, où le *mérite* ſeroit l'unique moyen de parvenir, où tout ſeroit refuſé à la brigue & à l'ambition, où les richeſſes ne pourroient rien acheter, qui ne fût de même nature qu'elles, où les ſollicitations n'auroient aucun effet, où les hommes ſeroient choiſis pour les places, & non les places uſurpées par les hommes ? Mais une félicité ſi parfaite ne convient point à cette vie, où il eſt néceſſaire que le *mérite* ſoit éprouvé : c'eſt beaucoup qu'un Prince s'applique à le découvrir & à le récompenſer.

Les hommes d'un grand *mérite*, & d'une grande vertu, s'attirent quelquefois de la part des perſonnes du premier rang, qui viennent à les connoître, une ſorte de reſpect qui n'a point été établi par les loix de la ſociété, & dont la nature s'eſt réſervée le droit de diſpoſer en faveur de la vertu.

Le vrai *mérite*, & l'unique à qui nous puiſſions donner des louanges légitimes, conſiſte dans les diſpoſitions de l'âme, & dans les motifs qui la font agir. Or, ces diſpoſitions ne ſont point connues à l'homme en cette vie ; il n'en ſçait ni le dégré, ni le véritable prix ;

parce qu'il dépend des ſituations, des ſecours, ou des obſtacles que chacun trouve à la vertu. Ces diſpoſitions ſont incertaines à celui même qui les reſſent : elles ne lui viennent point de lui-même, & il ne peut preſque s'en louer ſans en perdre le *mérite*, ou ſans en diminuer le prix. Il eſt donc comme impoſſible qu'il ſe faſſe connoître au vrai, tel qu'il eſt, & que les autres ne l'eſtiment toujours ou plus ou moins qu'il ne vaut en effet. Il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe louer les hommes, parce qu'il n'y a que lui qui les connoiſſe, & qui puiſſe les faire connoître.

NE POINT S'ADONNER AU VIN.

V. Le *vin* eſt un antidote contre la mauvaiſe humeur : pris avec modération, il rend le cœur gai, il fortifie le corps, & fait oublier le chagrin : il aſſaiſonne la converſation des gens d'eſprit, il fait ſouvenir des bons contes, produit des reparties vives, & *mille* autres traits propres à réjouir l'eſprit; car il me ſemble que ſouvent on ne tire pas moins d'utilité d'une converſation gaie, qu'on en tire d'un commerce ſérieux.

On n'a qu'à faire réfléxion ſur l'état diffé-

rent où l'on ſe trouve, ſi lorſqu'on a bu du *vin* plus qu'à l'ordinaire dans un repas, ou lorſqu'on ne boit que de l'eau dans un autre: il eſt conſtant que l'on ſentira auſſi-tôt de la gaieté, ou quelque petit aſſoupiſſement : le *vin* eſt ſi ſpiritueux, que ce ſont des eſprits animaux preſque tous formés, mais des eſprits libertins qui ne ſe ſoumettent pas volontiers aux ordres de la volonté, à cauſe apparemment de leur facilité à être mus. Ainſi dans les hommes, même les plus forts, & les plus vigoureux, il produit de plus grands changemens dans l'imagination, & dans toutes les parties du corps, que les viandes & les autres breuvages : il donne du croc au jambe pour parler comme Plaute, (*luctator doloroſus*), & il produit dans l'eſprit bien des effets, qui ne ſont pas quelquefois ſi avantageux, que ceux qu'Horace décrit. Il eſt conſtant qu'il abrutit avec le temps, quand on en fait excès. *Rech. de la vérité.*

SUPPORTER LES INJURES.

VI. Je vous conſeille, dit Platon, de ſouffrir ceux qui vous mépriſent & outragent, de recevoir leurs injures avec un eſprit tranquille

ſionne des beſoins, des déſirs, des efforts : les commodités propres & particulières à chaque province, en mettent les habitans dans la dépendance les uns des autres. Leurs beſoins deviennent autant de liens qui les uniſſent, & qui rapprochent les pays les plus éloignés par le tranſport & par la communication de leurs productions reſpectives. L'agriculture & le commerce, qui ſont les deux mobiles de la ſociété, donnent lieu aux hommes d'éxercer leur prudence dans le diſcernement des temps, des ouvrages, des marchandiſes & des occaſions ; leur patience dans les travaux, leur fidélité dans les échanges, leur œconomie dans l'uſage des choſes qu'ils n'ont pas toujours à ſouhait. La même vûe paroît dans l'inégalité des ſaiſons : dans de certains mois de l'année, l'homme fait ſur-tout uſage de ſa force & de ſes bras : il faut labourer, planter, ſemer, replanter, cueillir, vendre ; il a ſouvent la plûpart de ces choſes à faire à la fois. Dans un autre temps, il fait uſage de ſa prévoyance ; il ſauve ce qu'il peut à la malignité de la mauvaiſe ſaiſon : c'eſt ainſi que Dieu a voulu l'honorer & l'aſſocier, ſi cela ſe peut dire, à ſes opérations : il l'évertue & l'intéreſſe puiſſamment, en le laiſſant jouir de ce qu'il

qu'il cultive ou de ce qu'il cherche, & en le mettant dans la néceſſité de manquer de bien des choſes, quand il ne ſe les procure pas, ou de les voir dégénérer & périr, dès qu'il en néglige la culture.

CHAPITRE VI.

Les douze Conſeils de la Sageſſe du Monde.

1. *Air à la Société.* 2. *Plaire.* 3. *Éviter les Différends & Querelles.* 4. *Cacher ſes Ennuis & ſes Déplaiſirs.* 5. *Bannir la Raillerie.* 6. *Être complaiſant pour ſes amis.* 7. *Déteſter la Satyre.* 8. *S'éloigner de la Singularité.* 9. *Tenir ſa Parole.* 10. *Manières Obligeantes.* 11. *Peu de Liaiſons, mais choiſies & décentes.* 12. *Être bon Mari.*

AIR A LA SOCIÉTÉ.

I. L'AIR conſidéré par rapport à la ſociété, eſt une eſpèce de langage; car on parle des

yeux & de toutes les parties du corps où les paſſions ſe peignent : on les y voit mieux ſouvent que dans les paroles les plus dures : c'eſt donc une vaine excuſe, que d'alléguer qu'il n'y a rien à dire à nos paroles, lorſque nos paroles, jointes avec le langage du viſage, ont tout un autre ſens, & marquent notre colère, ou notre mépris, ou notre averſion pour quelqu'un.

Tous les différens *airs* des perſonnes de différente condition, ſont des ſuites naturelles de l'eſtime que chacun a de ſoi-même par rapport aux autres, comme il eſt facile de le connoître ſi on y fait un peu de réflexion. Ainſi, l'*air* de fierté eſt l'air d'un homme qui s'eſtime beaucoup, & qui paroît faire peu de cas de l'eſtime des autres. L'*air* modeſte eſt l'air d'un homme qui s'eſtime peu, & qui eſtime aſſez les autres. L'*air* grave eſt l'air d'un homme, qui, quelquefois, s'eſtime beaucoup, & qui déſire d'être eſtimé ; & l'*air* ſimple, celui d'un homme qui ne s'occupe guères de ſoi ni des autres ; ainſi tous les différens *airs* qui ſont preſque infinis, ne ſont que des effets, que les différens dégrés d'eſtime que l'on a de ſoi & de ceux avec qui l'on converſe, produiſent naturellement ſur notre viſage & ſur

toutes les parties extérieures de notre corps.

Il ne faut pas confondre les *airs*, les manières ou les façons, dit un petit-maître François, qui veut donner des leçons à un étranger ſur le *bon air*. Les *airs* ſont diſtingués des manières, & les manières des façons : on a des manières, on fait des façons, on ſe donne des *airs*. Un homme du monde, par éxemple, a des manières par égard pour les autres : eſt-il dans un cercle ? Il eſt toujours attentif à ne rien faire, à ne rien dire que d'obligeant : il prête poliment l'oreille à l'un, répond gracieuſement à l'autre, applaudit celui-ci d'un ſouris, fait agréablement une inclination à celui-là, dit une douceur à la mère, & regarde tendrement la fille.

Voici ce que c'eſt que les façons : un Provincial fait des façons par une politeſſe mal entendue, par une ignorance des uſages, & faute de connoître la cour & la ville. Complimenteur éternel, il vous aſſommera de ſa civilité mauſſade ; il vous eſtropiera pour vous témoigner combien il vous eſtime, & il fera coups de poing avec vous pour vous obliger à prendre le haut du pavé, ou vous jettera tout au travers d'une porte, pour vous faire paſſer

le premier : on nomme cela être poliment brutal, ou brutalement poli.

Vous allez comprendre ce que c'eſt que les *airs* : un joli homme ſe donne des *airs* par complaiſance pour lui-même, pour apprendre aux autres le cas qu'il fait de ſa perſonne, pour les avertir qu'il a du mérite, qu'il en eſt pénétré, & pour qu'on y faſſe attention. Eſt-il à la promenade ? Il marche fièrement la tête haute, une main dans la ceinture, l'autre derrière le dos, comme pour dire à ceux qui ſont autour de lui : rangez-vous, meſſieurs, regardez-moi paſſer, n'ai-je pas bon air, ſuis-je pas fait au tour ? Et vous, meſdames les friponnes, qui me parcourez des yeux, je vois que vous me trouvez à votre gré. Entre-t-il quelque part ? Il ſe précipite dans un fauteuil, une jambe ſur l'autre, tape du pied, marmotte un petit air, joue d'une main avec ſon jabot, & ſe careſſe le menton de l'autre : il ſemble qu'il s'en conte à lui-même. *Le François à Londres.*

PLAIRE.

II. Il n'eſt pas ſi facile qu'on ſe l'imagine de *plaire* aux gens : pour en venir à bout, il

faut de l'adreſſe & du bonheur ; ſur-tout lorſqu'on ne veut point employer la flatterie.

Les maîtres ſont comme les maîtreſſes ; quelque ſervices que vous leur ayez rendus, ils ceſſent de vous aimer, quand vous ceſſez de leur *plaire*.

Le moyen de *plaire*, ce n'eſt point de faire ſentir la ſupériorité, c'eſt de la cacher.

L'art de *plaire* dans le commerce du monde, demande plus de bonnes qualités qu'on ne penſe ; il ne ſuffit pas d'avoir de l'eſprit ; car il y a des gens qui ſont incommodes & dégoûtans avec beaucoup de mérite : il eſt des vertus haïſſables, pour ainſi dire, parce qu'elles ſont accompagnées de manières rudes & ſauvages, & l'on eſtime ſouvent ceux que l'on n'aime pas. Combien en voit-on qui font beaucoup de bruit par leur ſçavoir, ou par leur capacité, qui rebutent & fatiguent tous ceux qui les environnent ?

L'envie de *plaire* eſt à l'eſprit, ce que la parure eſt à la beauté.

Le talent de *plaire* eſt de tous les talens le plus déſiré, le plus agréable, le plus indéfiniſſable : il emploie les vertus, les graces, les ridicules ; il fait valoir le mérite, on y ſupplée. La nature le donne, l'amour-propre

le cultive, la ſageſſe même ne le néglige pas.

On ne plaît qu'en flattant l'amour-propre, & rien ne flatte davantage les hommes, que de leur montrer qu'on a d'eux l'opinion favorable qu'ils en ont eux-mêmes. Ils s'applaudiſſent d'être regardés comme ils ſe voyent, & comme ils ſouhaitent d'être vûs; leur prévention perſonnelle ſe trouvant autoriſée, retombe ſur celui qui l'autoriſe. C'eſt ſur ce principe que l'homme ſociable alligne ſa conduite. Il voit les défauts des autres avec tant d'indulgence, qu'il s'en ſert pour leur plaire; il voit leur mérite avec tant de ſatisfaction, qu'il ſemble s'y complaire.

Il lui eſt aiſé de *plaire* au parleur impitoyable, il lui ſuffit de ſe taire & d'écouter, en lui cachant l'ennui & la fatigue de l'entendre. Pour *plaire* à l'homme indiſcrèt, il le queſtionne, il s'intéreſſe aux premières ouvertures, elles ſe ſuivent de près; & de confidence en confidence, il le ſoulage d'un ſecrèt qui lui peſoit. Pour *plaire* à l'homme vain de ſon mérite, il l'engage à parler de lui-même, à ſe parcourir, & le mèt à même de s'encenſer. Pour *plaire* au ſuperbe, il lui paſſe ſes hauteurs & ſes dédains, il ne leur oppoſe que de la douceur & de la politeſſe. Pour *plaire* à

l'homme ſcabreux, il lui paſſe ſes ombrages, ſes épines, ſes ſoupçons, avec une conduite nete & candide, il ne leur donne aucune priſe. Pour *plaire* à l'homme groſſier, il lui paſſe ſon maintien agreſte, ſes façons rebutantes, & ſes bienſéances manquées; il ne voit en lui que la ſimple nature, qui n'eſt pas encore corrigée, ni peut-être gâtée par le commerce du monde. Pour *plaire* au ſatyrique, il lui donne à cenſurer les ſolies, les travers, les préjugés, les erreurs des hommes, matière féconde à éxercer ſa bile, il l'arrête aux applications; la critique générale eſt utile, la perſonnelle eſt dangéreuſe.

ÉVITER LES DIFFÉRENDS ET QUERELLES.

III. On peut remarquer que preſque tous les *différends & querelles* qui arrivent parmi les hommes, ſont lorſqu'on s'eſt emporté de part & d'autre en des paroles de chaleurs & de paſſion; chacun s'occupe à ſe juſtifier ſoi-même, à chercher des raiſons pour montrer qu'il a eu raiſon de parler comme il a fait, & à trouver au contraire que ceux avec qui il a eu le *différend* avoit un grand tort. La raiſon en eſt évidente, quoique peu de perſonnes

s'en apperçoivent ; c'eſt que les reſſorts qui font agir notre eſprit, & qui l'appliquent aux objèts, ſont l'amour-propre & l'orgueil, & non pas la raiſon & la vérité.

Qui ne conſidéreroit les choſes qui nous arrivent que par la raiſon, découvriroit ſans peine qu'il nous eſt fort peu important de ſçavoir, que ceux avec qui nous avons eu quelque conteſtation ont grand tort, qu'ils ſont injuſtes & déraiſonnables, qu'ils nous ont parlé avec paſſion & hauteur, que ce qu'ils nous ont dit étoit faux & offenſant, qui ſont néanmoins les objèts dont notre eſprit ſe repaît & s'occupe preſque toujours.

Quand tout cela ſeroit vrai, quel intérêt y avons-nous ? Ce ſont des maux pour ceux qui ſont tombés dans ces défauts ; mais cela ne fait pas le moindre mal réel à notre âme : nous ſommes tels que Dieu juge que nous ſommes, & les diſcours injuſtes des hommes ne changent en rien ce jugement qu'il porte de nous : mais ce qui ne nous a ôté aucun bien réel, ne laiſſe pas de bleſſer notre amour-propre: il veut avoir une place honorable dans l'eſprit des autres.

Que produit dans la ſociété cette préſomption inſenſée d'y dominer par eſprit ? Une diſ-

poſition ſecrette ou déclarée de n'en trouver à perſonne, ou de chicaner, & de ravaler même ceux qui en ont inconteſtablement. Une ſagacité maligne à épier leurs défauts, ou leurs foibles; la joie cruelle de les découvrir, & la lâcheté de s'en prévaloir; une baſſe jalouſie de ſon mérite, qui ne pardonne pas à celui qui l'égale, encore moins à celui qui l'efface, & ſur-tout une révolte, une conſpiration de tous les eſprits, qui ne paſſent plus rien, & qui relèvent tout. De-là, penſées réciproquement mal interpretées, ou mal priſes; expreſſions peu meſurées, ou trop vives; interruptions inciviles & fréquentes; tumulte, cris étourdiſſans. De-là, des ſcènes de diſputes & de contradictions, qui dégénèrent en querelles & en diviſion, dont le réſultat eſt une haine cachée, & peut-être éclatante.

Ces inconvéniens, & les dégoûts qui en ſont inévitables, doivent-ils ſurprendre dans la ſociété? Qui ſont ceux qui en font la foule? Des eſprits vains, parce qu'ils ſont frivoles, qui prévenus en leur faveur ſe reſpectent, & n'eſtiment qu'eux-mêmes; que la vanité ſeule fait parler, qui parlent avant que de penſer, & ne penſent qu'à la hâte & à demi. Des eſprits, qui pleins de leur idée n'accordent

aux autres qu'une oreille inattentive, & des regards diſtraits; ſongent plus à ce qu'ils veulent dire, qu'à répondre à ce qu'on leur dit: injuſtes, ils éxigent une attention qu'ils refuſent, & s'offenſent de trouver des auditeurs inappliqués. Des eſprits, à qui le ſilence eſt inconnu, & peut-être impoſſible, qui font un fatiguant uſage de la parole, & un abus ennuyant de l'eſprit même : leur entretien eſt inondé d'un déluge de riens. Des eſprits éblouis de quelques lueurs incertaines, ils les prennent pour le flambeau de la vérité. Toujours décidés, & déciſifs, le doute ſi prudent les incommode. D'un ton ſuffiſant & d'un air impérieux, ils donnent leurs préjugés pour des loix, & leurs opinions pour des oracles qui ne permettent que la ſoumiſſion; ce ſont des tyrans qui ne veulent, & ne ſouffrent que des eſclaves. Que ſçai-je? Tant d'autres caractères d'eſprits auſſi peu ſociables, & également propres à perſuader, que ces travers & ces déſordres ſont inſéparables de la ſociété, & qu'elle n'unit les hommes, que pour leur fournir des ſujèts de s'aliéner, & des raiſons de ſe fuir.

Eſprit liant & ſociable, ſi rare, ſi négligé dans la ſociété, viens lui rendre ſes charmes,

que ton abſence en bannit toujours. Montre-toi avec tes avantages & ton pouvoir, règne ſur l'eſprit des hommes, préſide à leurs entretiens, les génies les plus vains & les plus fiers, céderont aux attraits de ton empire.

Eh ! comment y réſiſteroient-ils ? Celui qui en ſçait faire uſage, ſe les concilie, par ce que la politeſſe a de gracieux, & la complaiſance a de prévenant. Il ſe prête à leurs idées, il entre dans leurs ſentimens, & ſe conforme à leur manière de penſer. S'il parle, c'eſt ſelon leur goût ; s'il s'exprime, c'eſt avec le langage des graces flatteuſes & ſincères ; il ſe métamorphoſe en eux pour leur plaire. Peuvent-ils ne pas goûter, ne pas aimer un caractère qui prend ainſi la teinture du leur, qui ſe préſente ſous les couleurs, & avec les traits dont ils ſe plaiſent à ſe voir, & à ſe montrer; & qui, pour flatter leur amour-propre, en entretient l'yvreſſe, & en nourrit la vanité. Alors ſéduits & gagnés par un intérêt ſi cher, ils ne diſtinguent, ils ne ſéparent plus l'impreſſion aimable qu'ils reçoivent de celui qui la leur donne ; & par une illuſion de ſentiment, ils lui attribuent les agrémens dont ils ſont touchés, ils s'y complaiſent, & s'y attachent comme à la cauſe de leur plaiſir.

CACHER SES ENNUIS ET SES DÉPLAISIRS.

IV. C'eſt un des grands ſecrèts de la vie, que de ſçavoir adoucir nos *ennuis*; & ſi nous ne pouvons nous défaire de nos douleurs, d'en affoiblir au moins les atteintes. Sans cela il faut nous réſoudre à être ſouvent miſérables; car étant en butte à une infinité de malheurs, il ne ſe paſſe aucun jour où nous ne nous reſſentions de quelque nouveau déplaiſir. Or, je ne ſçache point de plus puiſſant remède à cela, que la prévoyance; & quiconque aura fait une éxacte réflexion ſur les traverſes de la vie, trouvera un moyen de ſe pouvoir conſoler dans ſes diſgraces. Car comme on oppoſe toujours une vigoureuſe défenſe à une attaque préméditée, l'âme qui ſe prépare à la réſiſtance par la conſidération du péril, en eſt bien moins ébranlée. Je voudrois donc que chacun prévît & s'attendît tellement à toutes ſortes de malheurs, qu'il ne pût être ſurpris par aucune diſgrace. Le vulgaire trouve de la timidité dans la prévoyance, & ne pouvant concevoir le danger qu'avec crainte, ſe perſuade qu'on ne peut s'y jetter ſans aveuglement; mais comme c'eſt le défaut du peuple d'entreprendre

beaucoup de choſes qu'il ne connoît pas, & d'y renoncer auſſi-tôt qu'il les a connues ; il n'appartient qu'aux honnêtes gens de prévoir les dangers qui les menacent, & de ſoutenir avec une même égalité d'eſprit, les faveurs & les diſgraces de la fortune : mais nous ne devons pas ſeulement nous préparer contre la perte des proſpérités de la vie, il eſt bien d'autres épreuves de notre conſtance : la mort de nos parens, de nos amis, & la nôtre même, nous touche bien plus ſenſiblement ; ainſi on doit l'attendre avec bien plus de préparation qu'une ſimple privation de toutes les choſes étrangères.

BANNIR LA RAILLERIE.

V. Celui qui eſt d'un rang fort élevé au-deſſus des autres, & qui le mèt à couvèrt de la répartie, ne doit jamais faire une *raillerie* piquante.

De la plus douce *raillerie* à l'offenſe, il n'y a ſouvent qu'un pas à faire.

On peut apprendre à lire & à écrire, mais on ne peut pas apprendre à *railler* : il faut pour cela un don tout particulier de la nature ; & à dire vrai, je trouve heureux celui qui ne

veut pas l'acquérir : le caractère de *railleur* eſt dangéreux ; quoique cette qualité faſſe rire ceux qu'elle ne mord point, elle ne nous procure néanmoins aucune eſtime.

ETRE COMPLAISANT POUR SES AMIS.

VI. La *complaiſance* eſt une condeſcendance honnête aux idées & à la volonté des autres : elle diffère de la flatterie, qui eſt une condeſcendance criminelle. Souvent c'eſt le déſir de plaire qui nous la donne ; quelquefois c'eſt l'effet de la douceur, & d'un heureux tempérament. La *complaiſance* vient auſſi de la foibleſſe de l'eſprit, & annonce un homme incapable de penſer par lui-même, & qui reçoit avidement toutes les impreſſions qu'on lui donne. Ces ſortes de caractères ſont inſipides dans le commerce de la ſociété.

La *complaiſance* conſiſte à ne contrarier le goût de qui que ce ſoit, dans ce qui eſt indifférent pour les mœurs ; à s'y prêter encore autant qu'on le peut, & à le prévenir, lorſqu'on l'a ſçu deviner. Ce n'eſt peut-être pas la plus excellente de toutes les vertus ; mais c'en eſt une du moins bien utile & bien agréable dans la ſociété.

Sans caractère, ſans humeur, le *complaiſant* prend chez les autres ſa triſteſſe & ſa joie : elles s'emparent de ſon viſage, ſans paſſer dans ſon cœur. Toutes les opinions, tous les ſyſtêmes lui plaiſent également : il les adopte, il les abandonne, il les réfute, il les ſoutient. La vraiſemblance, qui le ſéduit, l'aide encore à tromper les autres : tout paroît probable à ſes yeux ; tout devient probable dans ſa bouche : il ne penſe point, il ne ſent point ; tout ſon talent eſt d'exprimer avec facilité des ſentimens & des penſées : ſon eſprit, chargé des idées d'autrui, ne ſçauroit en produire aucunes. Si quelquefois il a le courage de juger par lui-même, la plus foible contradiction l'effraye, le rebute ; bientôt il aſſujettit ce qu'il penſe au déſir de plaire ; bientôt même il oublie ce qu'il a penſé : ſa conduite n'eſt pas moins inégale ; ſon goût, ſon inclination, ſes mœurs ſont ſoumiſes au caprice de ceux qui l'environnent.

En pratiquant les hommes, on conçoit qu'il n'en eſt point ſans défaut, & que ceux qui en ont le moins ſont les parfaits ; que les paſſions ſont comme des hôtes qui les attendent dans le cours de la vie, chez qui le ſage ne fait que paſſer, & le reſte des hommes ſéjourne

plus ou moins de temps ; que les caprices du cœur viennent de notre impuiſſance à les contenter ; que les travers de l'eſprit ſont des preuves du foible crédit de la raiſon ; que les fougues & les petiteſſes de l'humeur dérivent du tempérament tranquille & pétulant ; que les défauts enfin tiennent néceſſairement à l'humanité ! Que de raiſons d'indulgence, pour les imperfections des hommes ! Ce n'eſt point aſſez pour l'homme *complaiſant*, de ne les pas relever, il va juſqu'à leur chercher des excuſes qui les pallient, à leur donner un vernis qui les colore, & par le parti qu'il en tire, il les fait entrer dans les agrémens de la ſociété.

S'il porte ſi loin ſa *complaiſance* pour leurs défauts, juſqu'où n'ira-t-elle pas pour leur mérite ? Quoique la naiſſance, les dignités & les richeſſes ne ſoient que la ſurface de l'homme ; quoique cet éclat extérieur ne ſoit pas un mérite réel, & ne ſerve au vrai mérite que de piedeſtal, & de luſtre, cependant le préjugé leur donne la préférence. Les qualités de l'eſprit & du cœur, quelque rares qu'elles ſoient, n'en impoſent pas comme les grands noms, les grands exploits, les grands biens. L'homme *complaiſant* ſe conforme à l'uſage établi, & rend à ces diſtinctions les divers hommages

hommages qui leur ſont dûs. La noble extraction n'eſt pas ſimplement un heureux hazard, auquel on n'a point contribué, & dont on jouit gratuitement; elle eſt à ſes yeux un écoulement de vertus, dont elle a été le prix, & qui, tranſmiſes par le ſang, ſe multiplient par les deſcendances. Il regarde avec reſpect les neveux d'illuſtres ancêtres, qui, parés & comptables de leur gloire, en relèvent l'éclat par leur mérite perſonnel, comme un fleuve qui groſſit en s'éloignant de ſa ſource. Ce reſpect que l'eſtime rend ſi flatteur, ne va pas juſqu'à ceux qui traînent un nom qu'ils ne peuvent, ou ne ſçavent pas porter. Comme il n'eſt qu'une décoration pour eux, il leur rend des devoirs ſuperficiels ; mais d'autant plus marqués que leur orgueil, ſeule qualité dont ils prétendent racheter celles qui leur manquent, en eſt plus conteſté & plus jaloux.

Si les dignités ſont les fruits de l'intrigue, ou les conquêtes de l'ambition, il honore ceux qui en ſont honorés, & ne laiſſe entrevoir, dans la cour qu'il leur fait, ni contrainte, ni cenſure. Si le mérite les a ſollicités, & que la juſtice les ait accordés, il a pour ceux qui les honore cette vénération qu'inſpire le mérite en place. L'opulence, toute brillante qu'elle

eſt, ne méritant pas elle-même ni eſtime, ni éloges; puiſqu'elle ne donne, ni ne ſuppoſe aucun vrai mérite, & qu'il eſt rare d'y parvenir par la voie de la vertu, il ſe contente de regarder le riche, qui fait un faſtueux uſage de ſes richeſſes, comme un homme qu'on croit heureux, & celui qui en fait un noble emploi, comme un homme qui mérite de l'être.

DÉTESTER LA SATYRE.

VII. Un homme *ſatyrique* fait craindre aux autres ſon eſprit, & doit à ſon tour craindre leur mémoire: le bon ſel n'a point d'amertume.

Si, avec de l'eſprit & de la malignité, un homme *ſatyrique* eſt d'ailleurs vicieux, c'eſt une des créatures les plus malfaiſantes qu'il puiſſe y avoir dans la ſociété civile.

Un caractère malin, accompagné d'une humeur agréable & badine, doit être ſouvent regardé du même œil; que penſer d'un homme qui n'eſt jamais plus ſatisfait, que quand il afflige un particulier qui ne lui dit mot; ou qu'il excite la diviſion entre les parens, ou qu'il expoſe des familles à la riſée du public, par des libelles *ſatyriques*?

Il faut avouer qu'une *ſatyre*, ou qu'un libelle n'emporte pas l'atrocité du vol ou d'un meurtre; mais combien y a-t-il de perſonnes qui aimeroient mieux perdre une groſſe ſomme d'argent, ou la vie même, que d'être miſes en butte à la raillerie piquante, ou à quelque trait qui les déshonore? Il eſt certain que dans ce cas on ne doit pas meſurer l'injure par l'idée de l'action que commet l'homme *ſatyrique*, mais par l'idée de celui qui en eſt bleſſé.

S'ÉLOIGNER DE LA SINGULARITÉ.

VIII. La *ſingularité*, dit M. Duclos, eſt une manière d'agir, de parler, de s'habiller, &c. oppoſée aux uſages.

Elle eſt le fruit d'une vanité cachée, qui cherche à ſe faire admirer par des ſentimens & des acclamations extraordinaires; & qui par cette conduite, s'attire le mépris des autres, dont elle ſemble faire la critique.

La *ſingularité* n'eſt pas préciſément un caractère : c'eſt une ſimple manière d'être, qui s'unit à tout autre caractère, & qui conſiſte à être ſoi, ſans s'appercevoir qu'on ſoit différent des autres; car, ſi l'on vient à le reconnoître, la *ſingularité* s'évanouit; c'eſt une énigme qui

ceſſe de l'être auſſi-tôt que le mot en eſt connu. Quand on s'eſt apperçu qu'on eſt différent des autres, & que cette différence n'eſt pas un mérite, on ne peut guère perſiſter que dans l'affectation ; & c'eſt alors petiteſſe ou orgueil, ce qui revient au même, & produit le dégoût : au lieu que la *ſingularité* naturelle mèt un certain piquant dans la ſociété qui en ranime la langueur.

Les ſots, qui connoiſſent ſouvent ce qu'ils n'ont pas, & qui s'imaginent que ce n'eſt que faute de s'en être aviſés, voyant le ſuccès de la *ſingularité*, ſe font ſinguliers ; & l'on ſent ce que ce projèt biſarre doit produire.

Au lieu de ſe borner à n'être rien, ce qui leur convenoit ſi bien, ils veulent à toute force être quelque choſe ; & ils ſont inſupportables. Ayant remarqué, ou plutôt entendu dire que des génies reconnus ne ſont pas toujours éxempts d'un grain de folie, ils tâchent d'imaginer des folies, & ne font que des ſottiſes.

La fauſſe *ſingularité* n'eſt qu'une privation de caractère, qui conſiſte non-ſeulement à éviter d'être ce que ſont les autres, mais à tâcher d'être uniquement ce qu'ils ne ſont pas.

On voit de ces ſociétés, où les caractères ſe ſont partagés comme on diſtribue des rôles ;

l'un ſe fait Philoſophe, un autre plaiſant, un troiſième homme d'humeur. Tel ſe fait cauſtique, qui penchoit d'abord à être complaiſant; mais il a trouvé le rôle occupé. Quand on n'eſt rien, on a le choix de tout.

Il n'eſt pas étonnant que ces travers entrent dans la tête d'un ſot; mais on eſt étonné de les rencontrer avec de l'eſprit. Cela ſe remarque dans ceux qui, nés avec plus de vanité que d'orgueil, croient rendre leurs défauts brillans par la *ſingularité*, en les outrant, plutôt que de s'appliquer à s'en corriger. Ils jouent leur propre caractère; ils étudient alors la nature, pour s'en écarter de plus en plus, & s'en former une particulière. Ils ne veulent rien faire ni dire qui ne s'éloigne du ſimple: & malheureuſement, quand on cherche l'extraordinaire, on ne trouve que des platitudes. Les gens d'eſprit même n'en ont jamais moins, que quand ils tâchent d'en avoir.

On devroit ſentir que le naturel qu'on cherche ne ſe trouve jamais, que l'effort produit l'excès, & que l'excès décèle la fauſſeté du caractère. On veut jouer le bruſque, & l'on devient féroce; le vif, & l'on n'eſt que pétulant & étourdi. La bonté jouée dégénère en politeſſe contrainte, & ſe trahit enfin par l'ai-

greur : la fauſſe ſincérité n'eſt qu'offenſante ; & quand elle pourroit s'imiter quelque temps, parce qu'elle ne conſiſte que dans des actes paſſagers, on n'atteindroit jamais à la franchiſe qui en eſt le principe, & qui eſt une continuité de caractère. Elle eſt comme la probité ; pluſieurs actes qui y ſont conformes n'en font pas la démonſtration, & un ſeul de contraire la détruit.

Enfin, toute affectation finit par ſe décéler, & l'on retombe alors au-deſſous de ſa valeur réelle. Tel eſt regardé comme un ſot, après & peut-être, pour avoir été pris pour un génie. On ne ſe venge point à demi d'avoir été ſa dupe.

Soyons donc ce que nous ſommes; n'ajoutons rien à notre caractère; tâchons ſeulement d'en retrancher ce qui peut être incommode aux autres, & dangéreux pour nous-mêmes. Ayons le courage de nous ſouſtraire à la ſervitude de la mode, ſans paſſer les bornes de la raiſon.

TENIR SA PAROLE.

IX. Chez les Écrivains anciens & modernes, il n'y a point de vertus plus magnifique-

ment préconisée, & dont la pratique ſoit plus vivement recommandée que la fidélité. Tous lui donnent les titres glorieux de lien indiſſoluble de l'amitié, de rempart inébranlable de la ſociété, de ſûrs garans des conventions mutuelles des hommes; & en effet enfreindre cette vertu, c'eſt manquer à tous ſes devoirs. La fidélité eſt la ſûreté d'un ſecrèt ou d'une promeſſe : révéler l'un, & ne pas tenir l'autre, c'eſt rompre toute liaiſon avec un ami. Elle eſt ſous le nom de foi publique, la dépoſitaire des droits réciproques des nations, & des citoyens: & violer ces droits ſacrés, c'eſt travailler à la ruine des Etats, & à la perte des particuliers. On pourroit alléguer qu'on eſt quelquefois contraint de le faire. Mais cette prétendue néceſſité n'eſt qu'une excuſe frivole; &, s'il étoit permis de s'en ſervir, il ne le ſeroit plus, en conſultant les loix de la prudence, de ſe fier à qui que ce ſoit. Les négociations publiques ou privées, de guerre ou de paix, les trèves, les accords, les traités ſont fondés ſur quelque utilité préſumée pour les parties contractantes. Si cette préſomption, ſuffiſante pour les conclure, ſuffiſoit auſſi pour les rompre; on ne manqueroit point d'en colorer la rupture à la moindre vûe d'intérêt, à la plus légère idée

de léſion. Alors la voie ſeroit ouverte aux ſubterfuges & à l'iniquité, & la fidélité n'étant plus inviolable, elle ceſſeroit d'être le fondement de toute juſtice. Mais, me direz-vous, ſi j'ai promis ou contracté à mon déſavantage, dois-je m'en tenir là ? Oui, ſans doute ; ſi vous l'avez fait librement & volontairement, ſans avoir été induit en erreur. Si, au contraire, vous avez de juſtes raiſons de vous dédire de votre parole, ou d'annuller le traité que vous avez fait, ne ſoyez point juge de votre propre cauſe ; il y a des arbitres & des tribunaux. Si vous avez promis, ou juré même avec ferment, ou que vous ſoyez engagé par écrit, à commettre une mauvaiſe action, vous avez fait une faute ; & vous en feriez deux, ſi vous teniez parole.

MANIERES OBLIGEANTES.

X. Le langage des *manières obligeantes* eſt entendu de tout le monde : celui du mérite n'eſt pas ſi univerſel : il faut en avoir pour le connoître & le diſcerner : mais il ne faut qu'être homme pour être ſenſible, & c'eſt à la ſenſibilité de juger des manières.

C'eſt dans les *manières*, où le goût d'un

Prince excelle. C'eſt par l'effet de ce goût qu'il connoît & qu'il ſent tout ce qui convient à ſa place; comment il doit parler, comment il doit agir; quel mélange il doit faire de la douceur & de la majeſté, ce qu'il faut qu'il écoute & qu'il approfondiſſe; ce qu'il doit mépriſer, ce qu'il importe de corriger d'abord, & ce qui peut être diſſimulé.

Ne perdez pas en *obligeant* le mérite d'*obliger*, diſoit un ancien, ce plaiſir ſi naturel aux cœurs bien faits, peut-il avoir un objet plus noble, & une récompenſe plus ſenſible que ce plaiſir même? Eh! quel eſt l'homme, s'il n'a pas les inclinations baſſes, qui n'aime mieux donner que de recevoir? Tel eſt le penchant dans les âmes généreuſes, que c'eſt leur faire une grace que d'accepter un bienfait; leur délicateſſe ſe trouve reconnoiſſante & flattée de la généroſité qui l'accepte.

Je conſens que le commun des hommes traite de rafinement & de chimères, ce ſentiment dont ils ne ſont ni touchés, ni capables; mais pour être *obligeans*, les hommes ont-ils beſoin d'autre aiguillon que leurs propres beſoins? L'impreſſion de leur foibleſſe, de leur indigence, de leur miſère, ne ſuffit-elle pas pour ſe regarder comme d'autres eux-mêmes,

ſans être pouſſés par d'autres motifs, ni attendre d'autre retour qu'un échange de ſoulagement & de bons offices? Paitris de la même argile, formés ſur le même modèle, expoſés aux mêmes accidens, aux mêmes révolutions, plus ou moins ſenſibles au plaiſir qu'ils cherchent, & à la peine qu'ils fuyent, ils doivent s'ent'raider, concourir à l'envi, à rendre rians leurs jours rapides, ſe conſoler des diſgraces de la vie & des malheurs de leur mortalité, & rendre ainſi la ſociété intéreſſante, par un concours généreux de ſecours & de ſervices.

Que c'eſt bien-là le caractère de l'homme *obligeant*! Les hommes ſont à ſes yeux ſes ſemblables, ſes frères, j'allois dire ſes amis; car ſa conduite les flatte de l'être. Toujours prêt, toujours prompt à obéir, ſon inquiétude eſt d'en chercher, d'en épier les occaſions, & ſa joie eſt d'en trouver, & de les ſaiſir. Il va au-devant des déſirs, dès qu'il peut les deviner, ou même les ſoupçonner. Ses ſervices ſont des droits pour ceux qui ont recours à lui; on le contriſte quand on les ménage, on l'offenſe quand on les néglige. Qui veut être ſon ami, l'employe; qui l'eſt véritablement, en abuſe; les jours où on le laiſſe oiſif, ſont

pour lui des jours vuides & péſans, il ſe plaint du malheur d'être inutile.

Une affaire vous eſt ſurvenue? Votre nonchalance eſt effrayée, ou votre vanité bleſſée des démarches, & des ſoins qu'elle demande. Les difficultés enviſagées vous rebutent, vous n'avez pas le courage de la ſuivre; cependant elle vous intéreſſe, & vous voudriez la voir terminée ſans faire tant de pas, ni dévorer tant de peines. Vos vœux ſont remplis, vous apprenez avec ſurpriſe que tout a ſuccédé au gré de vos déſirs. Qui a préparé ces voies, qui a vaincu ces obſtacles, qui a amené ces ſuccès? c'eſt un homme *obligeant* qui ſe fait un mérite d'être inconnu, & qui, pour ménager votre reconnoiſſance, vous en laiſſe attribuer l'objet aux jeux de la fortune.

Combien d'autres façons d'*obliger* auſſi délicates, & préférables au ſervice même le font aimer? Car, quelque ſoin qu'il prenne de ſe cacher, ſon caractère le trahit malgré lui, à force de preuves il eſt pris ſur le fait. En cherchant ſon bienfaiteur, on le découvre, & le cœur reconnoiſſant prend ſur lui le bienfait.

Cette nobleſſe de ſentimens n'eſt pas commune, elle n'eſt pas même abſolument néceſ-

faire dans la ſociété, elle eſt au-deſſus de la portée ordinaire des hommes; l'amour-propre y a trop de part, & ſouvent l'orgueil en abſorbe le mérite : mais les détails de la vie chaque jour renaiſſans; tous ces riens dont les hommes s'occupent, & qui deviennent importans par le goût qu'ils y prennent, & par le temps qu'ils y donnent, fourniſſent au penchant d'*obliger*, des ſujèts plus naturels, & des reſſources plus fécondes. Les petites choſes ſont plus déciſives en faveur du cœur, que les grandes, elles reparoiſſent plus ſouvent, & leur fréquence prouve qu'elles partent de ſource; une pluie aſſidue pénètre plus avant dans la terre, qu'une pluie d'orage.

Les occaſions d'*obliger* ne manquent pas à celui qui n'en laiſſe point perdre, c'eſt un Protée qu'on ſaiſit toujours, & qui n'échappe jamais. Il ſçait ſi bien prendre les inclinations, & les goûts de ceux avec qui il eſt lié, qu'il leur ſemble que c'eſt la ſimpathie qui joue; ils ſe retrouvent, ils ſe reconnoiſſent, ou ſe plaît dans ſa reſſemblance. De-là cette confiance qu'il s'attire, & qui ſe plaît à s'épancher quand elle tombe dans un cœur ſenſible. Ici ce ſont des peines qu'il rend plus légères, en les partageant. Là ce ſont des plaintes dont

on ſe ſoulage avec lui ; il y a de la douceur à ſe plaindre, quand on eſt écouté. Celui-ci cherche un témoin de ſon bonheur qu'il trouve imparfait, parce qu'il n'eſt point connu, il lui manque le plaiſir, peut-être la vanité d'en parler ; le confident *obligeant* le ſecrèt comme l'indiſcrèt même, la part qu'il y prend en renouvelle l'impreſſion & les charmes, & le rend & plus vif & plus chèr. Celui-là au contraire abſorbé dans ſon malheur, le dévore en ſecrèt; en le faiſant il croit l'affoiblir, & il s'accroît dans le ſilence. Il craint les ſpectateurs; pour la plûpart l'infortune eſt un crime, pour d'autres un ſujèt de froideur, de mépris & de rebuts. Pour l'homme *obligeant*, c'eſt un état touchant; au travers du malheur, il pénètre le mérite qui n'en eſt point gâté, & par des attentions, des égards, des conſolations, il attendrit le malheureux, (car les malheureux ſont délicats & ſenſibles) & donne à ſon cœur oppreſſé le ſoulagement de s'ouvrir & de ſe répandre. Une famille eſt-elle diviſée ? Son eſprit conciliateur y établit l'union. Des amis ont-ils rompu leur intelligence? Il la renoue, & en reſſerre plus étroitement les nœuds. Une haine mortelle éclate entre deux ennemis, ils ſe fuient par horreur, &

vrai que les gens que l'on ne connoît que ſur ce pied-là, ne doivent pas mettre l'*amitié* que l'on a pour eux à une épreuve un peu forte. Si l'on y fait un peu réflexion, on verra que c'eſt cette eſpèce d'*amitié*, qui, toute imparfaite & toute commune qu'elle eſt, ne laiſſe pas de former une ſorte de lien d'honnêteté, ſur laquelle on règle ſa conduite, & qui eſt comme le fondement du repos public. C'eſt elle qui apprend la manière de vivre, & cette manière comprend une infinité de petits devoirs ſans leſquels tout ſeroit en confuſion.

Cherchons, & développons les ſtratagêmes que l'eſprit de ſociété employe pour s'*inſinuer* dans les eſprits. Ils doivent être bien ſéducteurs, puiſqu'ils ſont les délices des entretiens. Quelque préſomptueuſe que ſoit l'opinion qu'ont les hommes de leur eſprit, il eſt aiſé de les ſéduire par leur propre orgueil, il ne s'agit que de les ménager. Dès qu'on ne leur conteſte plus la ſupériorité dont ils ſe flattent, & dont ils ſont ſi fiers, ils ceſſent d'en être jaloux; ils s'en relâchent à meſure qu'on la leur cède. Fait-on des pas vers eux, ils deſcendent, ils ſe rapprochent: ils prennent pour autant de droits, pour autant de tributs, les condeſcendances, les égards, les ménagemens

ménagemens qu'on a pour eux. Aveugles, ils ne voyent pas que ce ſont autant d'aſcendans qu'on prend ſur eux. En flattant les hommes, on les tourne, on les mène; tout dépend d'intéreſſer leur amour-propre, le piège eſt infaillible.

Se préſenter avec un air ouvert, & un abord ſatisfait de les voir; leur faire ſentir qu'on ſe plaît avec eux, & que leur commerce attache; les écouter avec une phyſionomie complaiſante, & avec une attention cauſée par le plaiſir de les ſuivre; prendre préciſément leurs penſées, & leur faire comprendre qu'on en doit l'intelligence à la clarté qu'ils y mettent, par des ſouris, enfans natifs de l'approbation; leur donner lieu de s'applaudir, en ſe flattant d'avoir plu, interdire dans ſes diſcours, non ſeulement la raillerie qui annonce le mépris, mais même l'ironie qui le fait ſoupçonner, & n'y faire entrer que ce que les manières, & le langage ont de poli & d'engageant. Voilà le ſecret immanquable de prévenir les eſprits, de s'attirer leur complaiſance, & de les préparer à devenir favorables.

La ſéduction n'eſt qu'ébauchée, & déjà leur vanité compoſe. Voulons-nous en triompher? nourriſſons-en l'illuſion, en donnant des ali-

mens réels à ſes chimères. Pour pénétrer, pour approfondir les différens caractères d'eſprit, fourniſſons-leur des tentations de ſouvenir, & des occaſions de ſe répandre. Pour cela choiſiſſons l'objèt favori de leur goût, ils le ſaiſiront. Le plaiſir de le tenir, & d'en parler le trahira, ils ſe prodigueront. Dans cet épanchement leurs qualités foibles & dominantes ſe développent, & ſe démêlent.

Mettons-les dans leur plus beau jour, plaçons-les à leur avantage, pouſſons-les juſqu'où elles peuvent aller; & par une adreſſe inſenſible conduiſons-les ſuivant leur ſphère & leur portée, dans les pays qu'ils connoiſſent, par les routes qu'ils ſçavent le mieux. Pour lors ils ſont à leur aiſe, & en état de parler avec intelligence, de paroître avec diſtinction, de ſe faire écouter; ils brillent, ils priment. Ils nous ſçavent gré de leur mérite apperçu, & mis en œuvre. Ils ſont contens de ceux avec qui ils ſont contens d'eux-mêmes. Le talent de l'eſprit de ſociété, eſt de faire valoir le talent des autres. Le grand art de ſe faire goûter dans les *converſations*, eſt de fournir les moyens d'y plaire; on trouve de l'eſprit à ceux qui en ſçavent donner.

Combien de génies, ou que la modeſtie re-

tient, ou dont la vanité ne peut ſe retenir! Celui-là renfermé en lui-même, n'a qu'un entretien aride ; il penſe beaucoup, parce qu'il parle peu ; on ne le croit capable que de ſe taire, & d'écouter. Il ſuffit de l'aiguillonner pour le tirer de la léthargie. Il ſe réveille, écoutez-le, il va vous charmer. Que de graces inattendues, que de richeſſes ineſpérées! Celui-ci n'a pas aſſez d'eſprit, pour ſentir qu'il n'en a point ; cet autre n'en a que ce qu'il en faut, pour préſumer en avoir beaucoup ; & par une conſéquence néceſſaire qui leur eſt commune, ils s'emparent du diſcours, & ſont les fléaux des cercles. Laiſſez courir ces torrens. Ne pas les contredire, c'eſt leur paroître charmé. Ils prennent le ſilence pour éloge ; les écouter, c'eſt leur applaudir.

Mais quel ſpectacle s'offre à mes regards étonnés! Quel bruit frappe mes oreilles étourdies! Les viſages ſont en feu, les yeux pétillent, tout le corps eſt dans l'agitation. J'entends des cris perçans, tous parlent enſemble, perſonne n'écoute, on ne s'entend pas ſoi-même. La cauſe de tant d'émotion, & de trouble eſt donc bien importante ? Rien de plus léger, & ſouvent rien de plus frivole. Un Ouvrage nouveau eſt donné au public, le parti

eſt pris ou pour, ou contre ; la ſatyre le blâme, la flatterie le loue ; les uns le ſoutiennent mépriſable, les autres le traitent d'excellent ; l'éloge & le blâme ſont également outrés : le critique & l'admirateur veulent que leur jugement l'emporte, & faſſe la deſtinée de l'Ouvrage & de l'Auteur. Qu'on ne penſe pas que l'un ou l'autre cède, ou même en rabatte. Leur ſentiment eſt une impreſſion, ils l'ont épouſé avec paſſion, ils s'y acharnent avec empreſſement, & traitent le ſentiment contraire d'aveuglement & de faſcination ; ils ſe forgent le ridicule point d'honneur de le ſubjuguer, ou de le mépriſer.

Avec des hommes ſi peu raiſonnables, le moyen de faire uſage de la raiſon. L'*eſprit ſociable* va lui faire reprendre ſes privilèges, ſon pouvoir & ſon crédit. Sans ſe déclarer pour aucun parti, il ſçaura rapprocher, & concilier les plus oppoſés. Il juge ſans prévention de l'ouvrage tout enſemble éxalté & proſcrit, & il en juge avec équité. Il a de véritables défauts, il a de réelles beautés, & les diſcutant ſans jalouſie, les peſant ſans intérêt, il les eſtime ce qu'ils valent ; & comme les avantages & les foibles ne ſont pas ſans reſtrictions, il les compare, & les compenſe. Les

imperfections ſont miſes ſur le compte de la foibleſſe humaine, & ce qui manque à la perfection, l'eſprit de l'homme ne le comporte pas : mais cette équité n'eſt pas ſi rigide qu'on ne s'appercoive bien que quand il n'approuve pas, c'eſt avec regrèt; & que quand il approuve, c'eſt avec plaiſir. Qui, l'Auteur même, fût-il poëte, ſe contenteroit d'une appréciation, & ſi judicieuſe, & ſi polie.

Que ſera-ce, s'il trouve dans les *converſations*, ou dans les ouvrages d'eſprit, des raiſons d'applaudir abſolument ? Ces génies dont l'étendue, la force ou la beauté ſont le ſupplice de l'envie, jettent dans ſon âme de l'admiration, & de la joie. Elles s'épanouiſſent par des traits vifs de louanges échappées. On ſent à leur naïveté ſubite, que le ſentiment en exclut la flatterie. Il reſpècte, il révère ces talens, ce mérite que la nature avare accorde ſi rarement aux hommes, & qui ſont tant d'honneur à l'humanité. Les beautés le frappent, les graces le charment, le délicat le touche, le bon l'intéreſſe, le vrai le convainc & le fixe ; rien n'eſt perdu, tout eſt ſenti ; & par ſes impreſſions diverſes, qui prouvent une admiration éclairée & intéreſſante, il s'attache

ceux qu'il admire ; les plus grands hommes ſe plaiſent avec leurs admirateurs.

Ce génie, ce caractère ſi propre à s'inſinuer dans les eſprits, & qui ſçait ſi bien ſe ſervir de leur mérite pour leur plaire, ne laiſſera-t-il pas échapper, ou appercevoir le ſien ? Ne ſe ſera-t-il pas écouter à ſon tour? quoi qu'un ſilence attentif ſoit ſouvent un perſonnage flatteur, & qu'il ſoit même le ſeul qu'on demande, & qui convienne à bien des perſonnes ; cependant la *converſation* eſt un commerce de penſées, de réfléxions, de ſentimens que chacun doit contribuer à rendre aimable, & qui ne l'eſt qu'autant qu'aimé & ſoutenu, la vivacité en fait le charme. Il en fait naître, il en répand à propos, ſans affectation, ſans recherche. On ne le voit pas courir après l'eſprit, il ne ſe pique pas d'en avoir, il ne ſe hâte point d'en montrer ; il ſemble qu'on le lui inſpire, & que le ſujèt qu'on traite, il en ſoit le créateur.

S'il ouvre la *converſation*, la matière qu'il entame ou amuſe, ou intéreſſe, ou applique. Toujours quelques circonſtances perſonnelles, quelques applications fines, quelques parenthèſes courtes, délicates & polies réveillent

l'attention, attachent avec intérêt, & ſement des graces qui, priſes du ſujet, en deviennent plus touchantes. S'il récite, ſa narration légère va rapidement au fait. Il écarte les aſpects rebutans, n'expoſe que les faces riantes, ménage ſcrupuleuſement les bienſéances, n'abuſe point de la crédulité, & ne joue jamais avec la vérité. S'il examine, s'il diſcute, ſon objet eſt préſenté comme il importe qu'il ſoit vû, pour frapper, & pour plaire; il expoſe ſes principes, & laiſſe aller le cours des conſéquences; il fait entrevoir ſes raiſons, & l'on s'en ſaiſit comme étant à ſoi; loin de les appéſantir, & de les épuiſer, il indique ce qu'il ſupprime; & au lieu d'étaler la fade abondance de tout dire, il ſe laiſſe prévenir, & ſuppléer; & la pénétration s'applaudit du mérite, ou de la vanité de l'avoir deviné.

S'il conteſte, s'il diſpute, (cet écueil eſt fréquent dans la ſociété,) que de circonſpection, que de ménagemens, que d'égards! Ce n'eſt point un ennemi qui combat, c'eſt un émule qui s'éxerce. Ce n'eſt point la perſonne qu'il attaque, c'eſt l'opinion qu'il contredit, non pour la convaincre d'erreur, mais pour l'amour de la vérité. S'il inſiſte, s'il preſſe, ce n'eſt point pour confondre, c'eſt pour dé-

tromper. Mais quelle voie prend-il ? C'eſt en ſe défiant de ſon opinion, qu'il n'avance qu'avec la timidité du doute, en la ſoutenant avec les preuves modeſtes de la raiſon, en la défendant avec les ſeules armes que met en main la vérité ; & en la pouſſant avec la retenue & la confiance qu'inſpire la bonne cauſe, ſans employer la chaleur dont on ſoutient ordinairement la mauvaiſe. Toujours prêt à ſe déſarmer, à céder, à ſe rendre dès qu'il ſent qu'il s'eſt trompé ; jamais ni triomphant, ni ſuperbe quand les autres ou s'échappent, ou ſe trompent ; bien éloigné de les forcer à cet humiliant aveu, ſes raiſons inſinuées, ſes preuves preſſenties, deſſillent les yeux, on lève ſoi-même le bandeau qui cachoit le jour & l'évidence. On n'eſt point entraîné, on ſe laiſſe aller ; on ne ſe croit point vaincu, on ſe trouve éclairé ; on n'eſt point réduit à la conviction, on ſe perſuade ſoi-même ; on a commencé comme adverſaire, on ſe quitte d'accord, & on reſte amis.

ETRE BON MARI.

XII. Je ne comprends pas, dit la Bruyère, comment un mari, qui s'abandonne à ſon hu-

meur & à ſa complexion ; qui ne cache aucun de ſes défauts, & ſe montre au contraire par ſes mauvais endroits ; qui eſt avare, qui eſt trop négligé dans ſon ajuſtement, bruſque dans ſes réponſes, incivil, froid & taciturne, peut eſpérer de défendre le cœur d'une jeune femme, contre les entrepriſes de ſon galant, qui emploie la parure & la magnificence, la complaiſance, les ſoins, les dons, la flatterie.

Les naturels graves, conduits par l'habitude, ſont ordinairement de *bons maris*.

L'*amour conjugal* eſt compoſé de différentes affections. C'eſt un ſentiment qui a plus de vivacité que les amitiés ordinaires, & moins de tranſports que l'amour naiſſant. Il eſt fondé ſur l'eſtime, la reconnoiſſance & la tendreſſe, que la nature nous inſpire pour nos enfans : l'amour du devoir & de la propriété s'y joint, & en augmente encore les charmes.

Qu'il eſt doux de trouver, dans un amant qu'on aime,
Un époux que l'on doit aimer !
Quinault.

Quoique les ſens entrent pour quelque choſe dans l'*amour conjugal*, cependant ils n'en ſont pas l'eſſence : on peut aimer ſa femme ſans beauté, & même ſans deſirs ; mais ce qui eſt

indiſpenſable dans l'union de deux époux, c'eſt le rapport des *caractères*, des *eſprits*, des *ſentimens*; l'oppoſition de ces choſes mine inſenſiblement les unions les plus vives dans leur commencement.

L'*amour conjugal* s'entretient, comme toutes les liaiſons, par les ſoins & les prévenances; il s'éteint dans la langueur, & périt par les apparences même de l'indifférence.

Non, il n'eſt point d'état plus heureux dans la vie,
Pour ceux que la raiſon & l'amour ont unis.
L'hymen ſeul peut donner des plaiſirs infinis:
On en jouit ſans peine & ſans inquiétude.
On ſe fait, l'un pour l'autre, une heureuſe habitude,
D'égards, de complaiſance, & de ſoins les plus doux.
S'il eſt un ſort heureux, c'eſt celui d'un époux,
Qui rencontre à la fois, dans l'objet qui l'enchante,
Une épouſe chérie, une amie, une amante.
Quel moyen de n'y pas fixer tous ſes déſirs!
Il trouve ſon devoir dans le ſein des plaiſirs.

Nivelle de la Chauſſée.

La différence qu'on remarque entre l'homme & la femme, vient non ſeulement de l'éducation, mais auſſi de leur nature. Les fibres de la femme ſont ordinairement plus déliées; ce qui rend les ſens plus fins, & le ſentiment intérieur plus délicat.

Cette diſpoſition naturelle leur fait préférer

les objets ſenſibles aux êtres métaphyſiques ; les qualités admirables aux qualités eſſentielles ; le brillant au ſolide, le luxe & le faſte à la propreté & à la commodité.

C'eſt auſſi ce qui les rend ſenſibles à la pitié, inconſtantes & légères, & ſouvent capricieuſes. La trace qu'y laiſſent les objets n'étant pas aſſez profonde, elle eſt aiſément effacée par une nouvelle impreſſion ; de ſorte que l'objet préſent l'emporte ſouvent chez elles ſur celui qui eſt abſent. Mais, ſi l'homme a quelque avantage du côté du jugement & de la raiſon ; avantage qu'il doit autant à l'éducation qu'à la nature, il faut convenir que le commerce des femmes bien nées, a un charme qu'on chercheroit vainement dans celui des hommes les plus aimables. Ce charme eſt la douceur & la délicateſſe de l'eſprit & des ſentimens, qu'on remarque dans tous leurs diſcours, & dans toutes leurs actions. L'uſage leur laiſſe la pratique des vertus obſcures, les plus difficiles ſans contredit, & les plus ingrates, tandis qu'il réſerve aux hommes les vertus d'éclat. Cependant, malgré tous ces avantages imaginaires qu'ils doivent au préjugé, ils ſont obligés de convenir que le

commerce des femmes eſt plus aimable, parce qu'elles ſe laiſſent plus conduire par le cœur que par l'eſprit; & que c'eſt toujours le cœur qui fait le charme de la ſociété.

Les femmes ont encore plus de ce qu'on appelle communément eſprit que les hommes. Elles l'ont plus naturel, parce qu'elles reçoivent leurs idées de l'impreſſion immédiate des objets, parce qu'elles penſent & raiſonnent d'après la ſenſation qu'ils produiſent; tandis que nous adoptons follement les penſées & les ſentimens des autres.

Le premier mérite auprès des dames, dit Saint-Evremont, c'eſt d'aimer; le ſecond eſt d'entrer dans la confidence de leurs inclinations; le troiſième, de faire valoir ingénieuſement tout ce qu'elles ont d'aimable. Faites-vous aimer, ou flattez-les ſur ce qu'elles aiment, ou faites leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux: car enfin il faut de l'amour, de quelque nature qu'il puiſſe être; leur cœur n'eſt jamais vuide de cette paſſion.

Les deux ſexes, dit M. Duclos, ont en commun les vertus & les vices. La vertu a quelque choſe de plus aimable dans les femmes, & leurs fautes ſont plus dignes de grace,

par la mauvaiſe éducation qu'elles reçoivent. Dans l'enfance, on leur parle de leurs devoirs ſans leur en faire connoître les vrais principes; les amans leur tiennent bientôt un langage oppoſé : comment peuvent-elles ſe garantir de la ſéduction ?

La célèbre Ninon l'Enclos, amante légère, amie ſolide, honnête homme & Philoſophe, ſe plaignoit de la biſarrerie & de l'injuſtice du préjugé à cet égard. J'ai réfléchi, diſoit-elle, dès mon enfance, ſur le partage inégal des qualités qu'on éxige dans les hommes & dans les femmes : je vis qu'on nous avoit chargées de ce qu'il y avoit de plus frivole, & que les hommes s'étoient réſervé le droit aux qualités eſſentielles : dès ce moment, je me fis homme.

Il ſemble que la vertu d'une femme ſoit dans ce monde un être étranger, contre lequel tout conſpire : l'amour ſéduit ſon cœur, elle doit être en garde contre la ſurpriſe des ſens. Quelquefois l'indigence, ou d'autres malheurs encore plus cruels, l'emportent ſur toute la fermeté d'une âme trop long-temps éprouvée : il faut qu'elle ſuccombe. Le vice vient alors lui offrir des ſecours intéreſſés, ou d'autant plus

dangéreux qu'ils ſe montrent ſous le maſque de la généroſité : le malheur les accepte, la reconnoiſſance les fait valoir, & une vertu s'arme contre l'autre. Environnée de tant d'écueils, ſi une femme eſt ſéduite, ne devroit-on pas regarder ſa foibleſſe, plutôt comme un malheur que comme un crime?

Il eſt une femme qui a de l'eſprit pour ſe faire aimer, non pour ſe faire craindre ; de la vertu pour ſe faire eſtimer, non pour mépriſer les autres; aſſez de beauté pour donner du prix à ſa vertu. Également éloignée de la honte d'aimer ſans retenue, du tourment de n'oſer aimer, & de l'ennui de vivre ſans amour, elle a tant d'indulgence pour les foibleſſes de ſon ſexe, que la femme la plus galante lui pardonne d'être fidelle ; elle a tant de reſpect pour les bienſéances, que la plus prude lui pardonne d'être tendre. Laiſſant aux folles, dont elle eſt entourée, la coquetterie, la frivolité, les caprices, les jalouſies, toutes ces petites paſſions, toutes ces bagatelles qui rendent leur vie nulle ou contentieuſe; au milieu de ces commerces contagieux, elle conſulte toujours ſon cœur qui eſt pur, & ſa raiſon qui eſt ſaine, préférablement à l'opinion,

cette reine du monde, qui gouverne ſi deſpotiquement les inſenſées & les ſots. Heureuſe la femme qui poſſède ces avantages! Plus heureux celui qui poſſède le cœur d'une telle femme!

Enfin il en eſt une autre plus ſolidement heureuſe encore. Son bonheur eſt d'ignorer ce que le monde appelle les plaiſirs, ſa gloire eſt de vivre ignorée. Renfermée dans les devoirs de femme & de mère, elle conſacre ſes jours à la pratique des vertus obſcures. Occupée du gouvernement de ſa famille, elle règne ſur ſon mari par la complaiſance, ſur ſes enfans par la douceur, ſur ſes domeſtiques par la bonté. Sa maiſon eſt la demeure des ſentimens religieux, de la piété filiale, de l'amour conjugal, de la tendreſſe maternelle, de l'ordre, de la paix intérieure, du doux ſommeil & de la ſanté : économe & ſédentaire, elle en écarte les paſſions & les beſoins; l'indigent qui ſe préſente à ſa porte n'en eſt jamais repouſſé ; l'homme licencieux ne s'y préſente point. Elle a un caractère de réſerve & de dignité, qui la fait reſpecter, d'indulgence & de ſenſibilité qui la fait aimer, de prudence & de fermeté qui la fait craindre. Elle répand

autour d'elle une douce chaleur, une lumière pure qui l'éclaire & vivifie tout ce qui l'environne. Eſt-ce la nature qui l'a placée, ou la raiſon qui l'a conduite au rang ſuprême où je la vois ?

Fin de la Sageſſe Mondaine.

FAUSSE SAGESSE.

Pallas dénuée de son Casque, Bouclier, Cuiraſſe, Javelot, Couchée nonchalemment sur des Coussins, se regardant avec Complaisence dans un miroir, exprime la Moleſſe, Sensualité, Coquetterie. *Le Génie a la droite assis sur le Casque et l'Egide formant des boulles de Savon, Signifie* Frivolité, Futilité. *Le Génie a la gauche tenant un flambeau renversé qui se consume, est l'Emblême de* l'Incontinence, Plaisirs sensuels. *dans le Lointain les uns a Table, les autres dansants, désignent la* Gourmandiſe, Folie, Extravagances.

L'Ove est surmonté d'une Cassolette, le Tirse et la Coupe de Bacchus, Marotte du Dieu Momus, Arc et Carquois de Cupidon, le tout enlassé du Bandeau de l'Amour. Symboles des Plaisirs, Yvrognerie, Critique, Voluptés, Débauches.

FAUSSE SAGESSE DE L'HOMME DU SIECLE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

« QU'EST-CE que le monde, pour les mon-
» dains eux-mêmes qui l'aiment, qui paroiſſent
» enivrés de ſes plaiſirs, & qui ne peuvent ſe
» paſſer de lui ? Le monde ? c'eſt une ſervi-
» tude éternelle, où nul ne vit pour ſoi, &
» où, pour être heureux, il faut pouvoir bai-
» ſer ſes fers, & aimer ſon eſclavage. Le
» monde ? c'eſt une révolution journalière

» d'évènemens qui réveillent tour à tour dans
» le cœur de ſes partiſans, les paſſions les plus
» violentes & les plus triſtes, des haines cruel-
» les, des perplexités odieuſes, des craintes
» amères, des jalouſies dévorantes, des cha-
» grins accablans. Le monde? c'eſt une terre
» de malédiction, où les plaiſirs mêmes portent
» avec eux leurs épines & leurs amertumes.
» Le jeu laſſe par ſes fureurs & par ſes capri-
» ces. Les converſations ennuyent par les op-
» poſitions d'humeur & la contrariété des ſen-
» timens. Les paſſions & les attachemens cri-
» minels ont leurs dégoûts, leurs contre-temps,
» leurs bruits déſagréables. Les ſpectacles ne
» trouvant preſque plus dans les ſpectateurs
» que des amis groſſièrement diſſolus, & in-
» capables d'être réveillés, que par les excès
» les plus monſtrueux de la débauche, devien-
» nent fades, en ne remuant que ſes paſſions
» délicates; qui ne font que montrer le crime
» de loin, & dreſſer des pièges à l'innocence.
» Le monde enfin eſt un lieu, où l'eſpérance
» même, qu'on regarde comme une paſſion
» ſi douce, rend tous les hommes malheureux;
» où ceux qui n'eſpèrent rien, ſe croient en-
» core plus miſérables; où tout ce qui plaît,
» ne plaît jamais long-temps; & où l'ennui

» eſt preſque la deſtinée la plus douce & la
» plus ſupportable qu'on puiſſe y attendre.
» Voilà le monde, & ce n'eſt pas ce monde
» obſcur qui ne connoît ni les plaiſirs, ni les
» charmes de la proſpérité, de la faveur & de
» l'opulence ; c'eſt le monde dans ſon beau ;
» c'eſt le monde de la cour & de la ville ; c'eſt
» vous-même. Voilà le monde ; & ce n'eſt pas
» ici une de ces peintures imaginées, & dont
» on ne trouve nulle part de la reſſemblance.
» Je ne peins le monde que d'après votre cœur,
» c'eſt-à-dire, tel que vous le connoiſſez, &
» le ſentez tous les jours vous-même.

» Rien n'eſt conſtant dans le monde, ni les
» fortunes les plus floriſſantes, ni les amitiés
» les plus vives, ni les réputations les plus
» brillantes, ni les faveurs les plus enviées.
» On y voit une ſageſſe ſouveraine qui ſe plaît,
» ce ſemble, à ſe jouer des hommes, en les
» élevant les uns ſur les ruines des autres, en
» dégradant ceux qui étoient au haut de la
» roue, pour y faire monter ceux qui rampoient
» il n'y a qu'un moment devant eux ; & pro-
» duiſant tous les jours de nouveaux héros ſur
» le théatre, & faiſant éclipſer ceux qui au-
» paravant y jouoient un rôle ſi brillant, en

» donnant ſans ceſſe de nouvelles ſcènes à » l'univers.

» Les hommes paſſent toute leur vie dans » des agitations, des projèts, & des meſures: » toujours attentifs ou à ſe ſurprendre, ou à » éviter d'être ſurpris : toujours empreſſés & » habiles à profiter de la retraite, de la diſ- » grace, ou de la mort de leurs concurrens, » & à ſe faire de ces grandes leçons de mé- » pris du monde, de nouveaux motifs d'am- » bition & de cupidité : toujours occupés de » leurs craintes, ou de leurs eſpérances : tou- » jours inquièts ou ſur le préſent, ou ſur l'a- » venir, jamais tranquilles ; travaillant tous » pour le repos, & s'en éloignant toujours » plus ».

Tout eſt danger dans le monde. Dangers dans la naiſſance ; elle eſt une eſpèce d'engagement à toutes les paſſions : dangers dans l'élévation ; elle nous fait une loi de tout ce que l'Évangile condamne : dangers dans les ſoins publics ; il faut prendre ſur ſoi les paſſions des grands, & la miſère des peuples ; allier les maximes de la Religion, avec celles de la prudence de la chair, & opter entre ſa conſcience & ſa fortune : dangers dans l'uſage des grands

biens; nous avons ſans ceſſe à nous défendre ou des profuſions qu'inſpire la vanité, ou de la dureté que produit l'avarice : dangers dans les éxemples; le vice perd ſon horreur par l'autorité de ceux qui nous les montrent, & nous ſommes raſſurés, en trouvant dans les foibleſſes d'autrui une excuſe à nos foibleſſes propres : dangers dans les entretiens, on veut plaire, & l'on ne plaît que par les paſſions ou qu'on reçoit, ou qu'on inſpire : dangers dans les amitiés; le venin s'inſinue par la conformité des humeurs, & par les douceurs de la ſociété; on ne peut ſe paſſer de délaſſement, & le monde n'en fournit que de funeſte à l'innocence : dangers dans les concurrens; on veut s'élever, & il eſt mal-aiſé d'aimer ceux qui nous ſupplantent & qu'on nous préfère; dès que les intérêts ſont diviſés, les cœurs auſſi ne tardent pas de l'être : dangers dans le mariage; la durée du lien réfroidit preſque toujours celle de la tendreſſe; il eſt rare que la conformité des humeurs ratifie un nœud que la conformité ſeule des intérêts forme preſque toujours; une ſociété ſainte devient une tentation domeſtique; & dès que le devoir devient un joug, le cœur s'eſt bientôt formé d'autres chaînes : dangers dans l'état de liberté; les

paſſions qui n'ont point de frein s'échappent malgré nous ; & l'éloignement d'un lien ſacré, n'eſt ſouvent que l'amour d'une ſervitude plus univerſelle : dangers dans la probité mondaine ; dès que le monde eſt content de nous, on ſe perſuade auſſi que le Seigneur doit l'être ; on confond la réputation de la vertu, avec la vertu même ; &, parce qu'on n'a pas de ces vices que le monde condamne, on croit avoir toutes les vertus que l'Évangile exige : enfin, dangers dans la piété même ; comme elle eſt rare dans le monde, les louanges qu'elle s'attire en corrompent ſouvent le principe : on avoit d'abord cherché Dieu dans la vertu ; on s'y cherche bientôt ſoi-même.

Voilà le monde. Si on échappe d'un péril, on vient bientôt échouer à un autre. Si l'exemple nous trouve inébranlables, l'amitié nous ſéduit ; ſi l'intérêt ne nous touche pas, la gloire & la réputation nous entraînent ; ſi nous nous défendons des grands excès, des paſſions plus douces & plus dangéreuſes ne nous trouvent pas inſenſibles ; ſi l'inclination nous éloigne du dérèglement & de la débauche, la complaiſance nous y jette ; ſi nous ſommes libres d'ambition pour nous-mêmes, nous la ſentons revivre pour nos enfans ; ſi nous ſommes fidèles

à ne pas chercher les occaſions, nous ne ſçaurions répondre de celles qui nous cherchent.

Qu'eſt-ce que le monde? Encore une fois; c'eſt un théatre public, où tous les acteurs ſe jouent mutuellement les uns les autres; où chacun ſe produit ſous le maſque du déguiſement & du menſonge; où la ſcène eſt toujours chargée d'intrigues; où la machine eſt toujours prête à fondre ſur ceux mêmes qui l'ont conſtruite, & où le dénouement ne manque preſque jamais d'être tragique pour ceux qui y repréſentent les premiers perſonnages. C'eſt une ſociété d'hommes & de femmes, répandue en tout lieu, perpétuée dans tous les temps, formée de preſque tous les âges, & de toutes les conditions de la vie, où l'on n'a pour l'ordinaire d'autre ami que ſoi-même, d'autre fortune en vûe que la ſienne propre, d'autre mérite pour parvenir, qu'une profonde diſſimulation, d'autre religion bien ſouvent que celle qui ſert à nos intérêts. C'eſt une école où, pour toute ſcience, on n'apprend que les détours de la ruſe & de l'artifice, où l'on n'eſtime que les gens ſouples & profondément couverts; où l'on ſe rit de la ſimplicité du juſte; où l'on donne à l'indifférence & à la haine, tous les dehors de l'amitié; où l'on ſe ſupplante avec bien-

ſéance ; où l'on ſe trompe avec cérémonie ; où l'on ſe détruit avec reſpect ; où l'on s'impoſe continuellement les uns aux autres, avec tout le ſérieux imaginable ; où l'on ſe trahit par compliment.

C'eſt un monſtre qui dévore ſes propres adorateurs. Il trahit ceux qu'il careſſe : il étouffe ceux qu'il embraſſe : il écarte ceux qui l'approchent : il oublie ceux qui s'éloignent : il inſulte à ceux qui tombent : il s'oppoſe à ceux qui ſe relèvent ; il craint, il hait ceux qui proſpèrent.

C'eſt un maître ſi difficile à cultiver, que les plus habiles & les plus expérimentés y échouent. Si vous le ſuivez, vous lui faites ombre. Si vous le perdez de vûe, vous le négligez. Ne lui demandez-vous rien ? Il ne ſonge pas même à vous. Lui demandez-vous quelque grace ? Dès-lors vous lui devenez importun, votre préſence lui pèſe, & c'eſt un titre pour n'en rien obtenir. On ne ſçait plus comment le prendre. Le monde ne nous préſente que des demandes rejettées, que des eſpérances trompées, que des ſervices mépriſés, ou même empoiſonnés.

Au lieu d'un maître doux, ſage, indulgent, dont vous ſecouez le joug aimable, vous vous

impoſez la fatale néceſſité de toujours dépendre d'un maître dur, cruel, impitoyable, dont le joug n'a qu'une douceur apparente, & des amertumes réelles; peu de conſolations, & mille dégoûts : d'un maître léger, capricieux, inconſtant, qui blâme dans l'un ce qu'il applaudit dans l'autre; qui donne des loix, & qui les détruit; qui veut qu'on obéiſſe à ſes coutumes, à ſes abus, & qui ſouvent fait un crime de l'obéiſſance ſervile qu'on lui rend : d'un maître dominant, impérieux, facile à condamner, prompt à punir : d'un maître qui enſeigne le vice, & qui ſacrifie le vindicatif; qui inſulte à la piété, & qui l'éxige; qui cenſure ceux qui ſont fidèles à la Religion, & qui lui ſont infidèles : d'un maître qui veut qu'on ſçache allier les intrigues avec la probité, les plaiſirs avec la décence, les écarts même avec la réputation : d'un maître qui, toujours ſoumis aux loix du reſpect humain, le condamne dans ceux qui s'y aſſujettiſſent, & ne pardonne pas davantage d'avoir des vertus de politique, que de n'en point avoir. Tel eſt le monde.

CHAPITRE PREMIER.

Unité de la fauſſe Sageſſe.

LE MONDE.

LE *monde*, tout miſérable qu'il eſt, auroit encore aſſez de force pour nous retenir, ſi Dieu ne nous en arrachoit, malgré que nous en ayons, pour nous mettre en un état de liberté que nous n'aimons pas aſſez. Le mal eſt que cette grace que Dieu nous fait n'eſt pas ſenſible, & qu'elle eſt même accompagnée de certains dégoûts; mais, pourvu qu'on ait le courage de ſe roidir un peu contre, ſes dégoûts mêmes ſeront paſſagers; & ſans attendre l'autre vie, l'on vient facilement dans celle-ci à un état, où l'on n'en ſçauroit goûter un autre.

Dieu a livré le monde *aux diſputes des hommes : la vraie raiſon appartient à Dieu, & il ne la découvre qu'à ſes amis.* Eccléſiaſte.

Comme la médecine n'a point de remèdes généraux pour guérir tous les hommes de différens tempéramens, on ne ſçauroit non plus

donner de règle univerſelle, pour réuſſir dans le *monde* : c'eſt l'expérience & le diſcernement du Médecin, qui doivent ſervir de guides dans le choix des remèdes ; & c'eſt le bon jugement qui doit décider des moyens qu'on doit prendre, pour faire ce qu'on appelle ſon chemin.

La meilleure école de toutes, pour la nobleſſe des manières, pour le bon air, la vraie politeſſe, & tout ce qu'on appelle la ſcience du *monde*, eſt le commerce des militaires.

C'eſt de la manière de débuter dans le *monde*, que dépend ordinairement la réputation, & particulièrement pour un homme de qualité : on n'y joue jamais un rôle indifférent. Le *monde* eſt rempli de perſonnes uniquement occupées à profiter des ridicules les uns des autres, à les faire ſentir, à vous en prêter même lorſqu'elles ne vous en trouvent pas : le ſeul moyen de vous mettre à couvert de leurs traits, c'eſt d'être ſimple & poli, affable ſans fadeur, complaiſant ſans baſſeſſe, doux ſans affectation, de n'ambitionner pas la frivole gloire de donner le ton, de ne dire pas toujours ce que vous penſez.

Il ſuffit qu'on connoiſſe le *monde* pour le mépriſer, mais fort peu de perſonnes s'étudient à le connoître ; & c'eſt la plus belle

étude que l'on ſçauroit faire : l'utilité qui nous en revient eſt hors de prix.

Le *monde* eſt pour ceux qui habitent les cours, ou qui peuplent les villes : la nature n'eſt que pour ceux qui habitent la campagne; eux ſeuls vivent, eux ſeuls du moins connoiſſent qu'ils vivent.

Il faut être bien ignorant dans l'uſage du *monde*, pour aller chercher l'agrément & la douceur chez les ſçavans : l'eſprit de conduite & de force chez les femmes; l'argent chez les princes; la reconnoiſſance chez les grands; la bonté de cœur chez les gens d'affaires.

On a beau connoître le *monde*, il offre toujours à apprendre. Le monde de la cour ne reſſemble pas à celui de la capitale, ni celui de la capitale à celui des provinces. Chacun a ſes maximes ſur le *monde*. Les petits eſprits qui ont fait fortune à force de baſſeſſes & de cupidité, ne connoiſſent que la route qu'ils ont tenue pour réuſſir. Il n'y a pas de règle certaine pour faire ce qu'on appelle une grande fortune dans le *monde* : il y en a pour réuſſir, pour mériter au moins ſon eſtime. C'eſt à celle-ci qu'on doit s'en tenir : il y a de la ſageſſe à donner quelque choſe à l'incertitude des évènemens, & de la folie à s'y livrer tout entier.

Sur ce théatre de révolutions continuelles, c'eſt le haſard bien plus que la ſageſſe, qui décide des ſuites & des ſuccès. On n'apprend jamais mieux le *monde* qu'en le voyant; c'eſt la meilleure manière de l'étudier; mais il éxige de l'attention; il faut ſçavoir profiter de ce qu'on voit, & de ce qu'on entend. Ceux qui prétendent le connoître par le ſecours des livres, ne le connoiſſent point.

Le *monde*, comme aſſemblage d'hommes de toutes les eſpèces & de toutes les ſortes, fournit à tout, au bien & au mal; mais comme intéreſſé au bien de la ſociété, il eſt en même temps au tribunal ſévère où l'on juge ſans appel, & avec rigueur, les vices & les défauts des hommes. Il ne pardonne point, quoiqu'on faſſe pour réparer ſes torts; quand on perd ſa faveur, c'eſt pour toujours.

Il fait pour les ouvrages de l'eſprit & de l'art, ce qu'il fait pour les hommes: il leur donne, ou il leur refuſe l'immortalité qu'ils demandent: il étend ſa cenſure juſqu'aux ridicules, & il s'en divertit.

Enfin, il eſt difficile à contenter: il ne ſuffit pas qu'on ſoit vertueux, il veut encore qu'on ſoit aimable. Il abandonne avec dédain ceux qui, fièrs des avantages de leur eſprit, ne ſe

prêtent à rien, rendent inſociables des vertus qui ne valent qu'autant qu'elles tournent au profit de la ſociété : il aime les graces & la figure, & plus encore celles de l'eſprit & du caractère.

CHAPITRE II.

De l'Opulence, & du Plaiſir.

DE L'OPULENCE.

1. L'*OPULENCE* eſt cet état d'abondance que procurent les richeſſes. Les richeſſes ſont un moyen facile d'acquérir de la gloire, pour peu qu'on en ſçache uſer. Pour bien juger d'un homme, il faut le regarder par les endroits qui ſont le moins en vûe; & il n'eſt pas de réputation ſi grande où l'on ne puiſſe parvenir ſans grand mérite, avec du bien, de l'eſprit & de l'ambition : on ne peut rien apprendre de plus utile aux jeunes gens, qu'à ſe connoître en vertus contrefaites, & à ne ſe laiſſer point prévenir par le bruit commun ſur le mérite des particuliers.

Il n'y a point de richeſſes plus grandes que

celle de la ſanté du corps, ni de joie plus grande que celle du cœur.

Les richeſſes ſont l'inſtrument de toutes les paſſions.

C'eſt un grand abus & un renverſement de tout ordre, dit Platon, de faire cas des hommes à proportion de leurs richeſſes.

Les richeſſes produiſent les grandes inquiétudes, puiſqu'il les faut quitter, & rendre compte de l'uſage qu'on en a fait.

N'envions point à une ſorte de gens leurs grandes richeſſes : ils les ont à titre onéreux, & qui ne nous accommoderoit point : ils ont mis leur repos, leur ſanté, leur honneur, leur conſcience, pour les avoir : cela eſt trop chèr, & il n'y a rien à gagner à un tel marché.

Rien ne fait mieux voir le peu de choſe que Dieu croit donner aux hommes, en leur abandonnant les richeſſes, l'argent, les grands établiſſemens, & les autres biens, que la diſpenſation qu'il en a faite, & le genre d'hommes qui en ſont mieux pourvus.

Si les richeſſes ſeules ſont la porte de toutes les charges & de tous les emplois, où ſera l'émulation des belles choſes? & ſi l'on rend ainſi inutiles les loix & les lettres, n'eſt-ce pas en éteindre l'amour & l'étude ?

Les richeſſes ſont le bagage de la vertu : le bagage eſt néceſſaire à l'armée, mais il empêche quelquefois la marche & fait perdre l'occaſion de vaincre.

Les richeſſes n'ont d'uſage réel que dans la diſtribution : tout le reſte eſt opinion.

Les richeſſes ordinaires proſpèrent ordinairement davantage.

Les richeſſes ſont devenues ſi néceſſaires, elles ont acquis un ſi formidable crédit ; on vient ſi facilement à bout de tout ce qu'on veut par elles, qu'il n'eſt pas ſurprenant que la multitude, plus éxercée à pourvoir à ſes beſoins, qu'à réfléchir ſur leur ſource, les adore, ne croit rien au deſſus d'elles, & s'aveugle ſur les moyens d'en acquérir. Le vrai philoſophe ne ſçauroit penſer ainſi : il efface du nombre des heureux ceux qui ne le ſont que par leurs richeſſes : il n'applaudit point à l'erreur du peuple qui les croit tels.

Quoique les richeſſes ſoient de beaux préſens, ce n'eſt pas ceux-là que les ſages déſirent : ils ne demandent aux Dieux que la connoiſſance du bien qui leur eſt néceſſaire, avec la grace de s'en ſervir utilement. *Séneque.*

Délivrez les hommes du déſir immodéré des richeſſes, il ne faudra plus de juges pour décider

décider à qui les biens conteſtés appartiennent: chacun ſera aſſez clairvoyant pour ſe rendre juſtice.

Les richeſſes & la ſanté ôtent aux hommes l'expérience du mal, leur inſpirent de la dureté pour leurs ſemblables.

Tout le mérite ſemble être réduit aux richeſſes, depuis que l'argent eſt devenu la paſſion univerſelle. Cette corruption eſt devenue commune parmi certaines nations : on mèt le ſouverain bien à devenir riche, & à ne l'être que pour ſe ſatisfaire. On ſe regarde ſeul dans toute ſa dépenſe : on conſidère comme perdu, tout ce qui n'eſt point employé en équipages, en meubles, en bâtimens, en jardins, en bonne chère, en domeſtiques. De-là il ſuit, qu'on ne connoît plus le plaiſir de prêter à un honnête homme dans le beſoin ; de donner à de jeunes perſonnes de naiſſance, de quoi être élevées ſelon leur condition ; de procurer à des filles de bonne maiſon, mais pauvres & ſouvent proches parentes, de quoi s'établir : on s'endurcit même contre ſa propre famille, qu'on laiſſe dans le découragement & la baſſeſſe, dont on s'ôte même la vûe en l'éxilant dans les monaſtères ſans aucune vocation, ou dont on charge l'Égliſe. Ces ſortes d'avares

ſont infiniment en plus grand nombre, que ceux dont l'avarice ſe borne à théſauriſer; car l'avarice des premiers eſt auſſi étendue que le ſont les cupidités qu'elle ſeule peut remplir.

DU PLAISIR.

II. Le *plaiſir* eſt une ſenſation agréable, que cauſent ſur nous les objèts qui y ont du rapport: c'eſt le ſentiment d'une âme ſatisfaite, qui a obtenu ce qu'elle déſiroit, & qui ſe complaît dans ſa jouiſſance.

L'état de l'homme a ſes *plaiſirs*, dit M. Rouſſeau de Genève; *plaiſirs* qui dérivent de ſa nature, & naiſſent de ſes travaux, de ſes rapports, de ſes beſoins: & ces *plaiſirs*, d'autant plus doux, que celui qui les goûte a l'âme plus ſaine, rendent quiconque en ſçait jouir peu ſenſible à tous les autres. Un père, un fils, un mari, un citoyen, ont des devoirs ſi chèrs à remplir, qu'ils ne leur laiſſent rien à dérober à l'avenir.

Le bon emploi du temps, rend le temps plus précieux encore; & mieux on le mèt à profit, moins on en ſçait trouver à perdre: auſſi voit-on conſtamment que l'habitude du travail rend l'inaction inſupportable, & qu'une

bonne conſcience éteint le goût des plaiſirs frivoles : mais c'eſt le mécontentement de ſoi-même, c'eſt le poids de l'oïſiveté, c'eſt l'oubli des goûts ſimples & naturels, qui rendent ſi néceſſaire un amuſement étranger.

On diviſe les *plaiſirs*, en plaiſirs des ſens, en plaiſirs de l'eſprit, en plaiſirs du cœur ou du ſentiment, en plaiſirs naturels & chimériques, en plaiſirs réels & imaginaires, en plaiſirs faux & véritables.

Les *plaiſirs* naturels ſont ceux que nous offre le ſpectacle de la nature ; un beau jardin, une belle prairie, un beau jour, &c. tout le monde peut jouir de ces *plaiſirs* là, le pauvre comme le riche.

Les *plaiſirs* chimériques ſont ceux qui ne ſont fondés que ſur l'opinion des hommes ; comme le plaiſir de paſſer pour beau, pour brave, pour riche, &c.

Les *plaiſirs* réels ſont ceux qui dépendent de nous, & qui ne ſont point ſujèts au changement. Je ne connois de ces plaiſirs là, que la ſatisfaction conſtante que nous procure la vertu.

Les *plaiſirs* imaginaires ſont ceux que nous procure l'imagination, & qui ne ſont pas tels pour tous les hommes. Ils naiſſent du rapport

que les objèts extérieurs ont avec notre façon de ſentir.

Tous les *plaiſirs* qui ne tiennent qu'à l'imagination, ne ſont pas durables; parce que l'imagination tôt ou tard s'affoiblit, & le plaiſir avec elle.

Les *plaiſirs* faux ſont ceux qui ſont ſuivis de peines, & qui cauſent les remords & le repentir.

Les *plaiſirs* véritables ſont ceux que la fortune ne peut nous enlever.

Les *plaiſirs* des ſens ſont ceux qui nous viennent immédiatement des objèts ſenſibles; ce ſont ceux que nous procurent l'imagination & les beſoins: c'eſt auſſi ce que l'on appelle plaiſirs naturels. Ils conſiſtent dans les vifs mouvemens de toutes les parties du corps, & dans l'éxercice de nos facultés.

Les *plaiſirs* de l'eſprit ſont ceux que la réfléxion nous procure: ils conſiſtent dans l'éxercice des facultés de l'eſprit.

Les *plaiſirs* du cœur ſont ceux qui naiſſent de nos affections: ils conſiſtent ſur-tout dans l'idée de la perfection qu'on découvre dans ſoi, ou dans les autres.

La nature, dit M. de Fontenelle, a fait aux hommes des *plaiſirs* ſimples, aiſés, tranquil-

les; & leur imagination leur en a fait qui ſont embarraſſans, incertains, difficiles à acquérir: elle a inventé l'amour, qui eſt fort agréable; & ils ont inventé l'ambition, dont ils n'avoient que faire pour leur bonheur.

C'eſt auſſi ce que Madame Lambert penſe des plaiſirs d'opinion. Les plaiſirs du monde, dit-elle, ſont trompeurs · ils promettent plus qu'ils ne donnent; ils nous inquiètent dans leur recherche, ne nous ſatisfont point dans leur poſſeſſion, & nous déſeſpèrent dans leur perte.

Tous ces *plaiſirs* ſont ſubordonnés les uns aux autres. Les plaiſirs des ſens ſont plus vifs, mais moins conſtans que ceux de l'eſprit: les plaiſirs de l'eſprit ſont plus durables & plus ſatisfaiſans; les plaiſirs du cœur ſont plus conſtans & plus pénétrans, les ſens ſe fatiguent, l'eſprit ſe laſſe, le cœur ſeul nous peut procurer des plaiſirs continuels.

Le *plaiſir* ſe trouve dans tous les âges, dans tous les états, dans toutes les conditions, dans toutes les ſituations de la vie.

L'ignorance & la vive impreſſion des objets ſont les plaiſirs de la jeuneſſe; l'exercice d'une charge ou d'une profeſſion ſont ceux de l'âge viril; l'expérience & la ſageſſe forment ceux de la vieilleſſe; la tranquillité de l'eſprit & le

repos du corps ſont ceux des perſonnes qui ont pris le parti de l'Égliſe ; le ſentiment de la tendreſſe conjugale & filiale eſt celui du mariage ; l'indépendance & la liberté, celui du célibat.

L'eſtime & la conſidération publique ſont les plaiſirs des magiſtrats, des militaires, des ſçavans, &c. l'eſpérance d'établir une fortune ſont ceux des commerçans; la ſanté, la tranquillité de l'eſprit, ceux de la vie ruſtique.

Croiroit-on que l'adverſité même a ſes *plaiſirs*? elle les trouve dans la fermeté avec laquelle elle ſupporte les peines, dans la ſoumiſſion aux décrets de la providence, & dans la modération de ſes déſirs. Enfin, tout ici bas ſe change en *plaiſirs*, pour ceux qui ſçavent en jouir : l'eſpérance de la ſanté fait ceux de la maladie ; & ceux d'une félicité éternelle, ceux de la mort.

C'eſt dans la modération des déſirs, dans la facilité de les ſatisfaire, dans le ſentiment de la poſſeſſion, que conſiſtent ſur-tout les *plaiſirs* : c'eſt pourquoi l'on doit ſe défier de cette ſoif inſatiable qui épuiſe l'âme, & la fait tomber dans la langueur. L'abus des *plaiſirs*, & ſurtout des plaiſirs des ſens, produit le dégoût, l'ennui, l'inquiétude, la douleur & les mala-

dies. Il n'appartient qu'au ſage d'en jouir : plus il connoît l'imperfection du plaiſir, & plus il eſt capable de le goûter. Un jeune homme s'en forme des idées fauſſes, & le dégoût ſuit infailliblement la jouiſſance & la connoiſſance de la vérité.

N'eſt-ce pas un miſérable animal que l'homme ? dit Montagne. A peine eſt-il en ſon pouvoir, par ſa condition naturelle, de goûter le plaiſir entier & pur ; encore ſe met-il en peine de le retrancher par diſcours : il n'eſt pas aſſez chétif, ſi, par art & par étude, il n'augmente ſa miſère. La Sageſſe Humaine fait bien ſottement l'ingénieuſe, de s'exercer à rabattre le nombre & la douceur des voluptés qui nous appartiennent ; comme elle fait favorablement & induſtrieuſement d'employer ſes artifices à nous peigner & farder les maux, & à en alléger le ſentiment.

Le *plaiſir* eſt relatif au tempérament & à la façon de penſer. Ce n'eſt pas tel plaiſir qui nous rend heureux ; mais nous ſommes heureux de jouir d'un tel plaiſir, parce qu'il a du rapport à notre façon de ſentir.

On peut ajouter, à tous les plaiſirs dont je viens de faire l'énumération, les plaiſirs purs, qui ne ſont mêlés ni de crainte, ni de trouble,

& qui ne ſont ſuivis ni de regrèts ni de repentir. Le naïf La Fontaine en fait ſentir tout le prix dans l'hiſtoire de Philémon & de Baucis, & dans la fable ſuivante.

Le Rat de ville, & le Rat des champs.

FABLE.

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert ſe trouva mis :
Je laiſſe à penſer la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquoit au feſtin :
Mais quelqu'un troubla la fête,
Tandis qu'ils étoient en train.

A la porte de la ſalle
Ils entendirent du bruit ;
Le Rat de ville détale,
Son camarade le ſuit.

Le bruit ceſſe, on ſe retire :
Rats en campagne auſſi-tôt ;
Et le citadin de dire
Achevons donc notre rôt.

C'eſt aſſez, dit le ruſtique,
Demain vous viendrez chez moi :
Ce n'eſt pas que je me pique
De tous vos feſtins de Rois.

Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout à l'oiſir :
Adieu donc. Fi du plaiſir
Que la crainte peut corrompre.

CHAPITRE III.

Oiſiveté ; bon Ton des Petits-Maîtres ; Préſomption.

DE L'OISIVETÉ.

I. AUTANT nos paſſions s'affoibliſſent par le travail, autant elles ſe fortifient par l'*oiſiveté*. L'âme n'eſt eſſentiellement que penſées, & ne s'occupant point d'objets ſolides & fructueux, elle ne peut que s'amuſer d'idées frivoles & dangéreuſes, qui flattent l'amour-propre & réveillent les appétits ſenſuels. C'eſt donc avec raiſon que les hommes de tous les pays & de tous les ſiècles, ont nommé l'*oiſiveté* la mère de tous les vices.

Elle eſt même l'injuſtice la plus monſtrueuſe; tout ſe réunit pour la condamner. Tout reproche au pareſſeux l'inutilité de ſon être. Tout le rappelle à ſes devoirs, à l'occupation, à l'avantage public. Le feu eſt dans une continuelle agitation, l'air eſt toujours en mouvement, l'eau coule ſans ceſſe, & tout cela pour notre utilité : la terre ne ſe laſſe jamais de produire les végétaux, les fruits, les minéraux, qui ſont pour nous d'une néceſſité ſi indiſpenſable; les animaux mêmes conſpirent par leurs différens travaux à pourvoir à nos beſoins. C'eſt l'induſtrie des vers à ſoie qui nous fournit une partie de nos vêtemens. Quelle activité chez les abeilles pour recueillir les meilleurs ſucs de toutes les plantes, & quelle attention jalouſe à en compoſer une manne admirable pour la nourriture & la ſanté de l'homme! Tout agit dans l'univers : le ſeul pareſſeux s'opiniâtre à reſter dans l'inaction. Il aime & veut le travail chez tout ce qui n'eſt pas lui. A-t-il une terre ingrate, il ſe plaint de ſa lenteur à fructifier; il exige de ſes domeſtiques des ſoins, des veilles, des peines ſans nombre, tandis que, nonchalamment étendu ſur un ſopha dans les bras de l'*oiſiveté*, il ſe croit ſeul exempt de la loi que l'Auteur

de la nature impoſe à tout ce qui éxiſte.

Quelle contradiction dans ſon procédé! Ne mériteroit-il pas que le ſoleil ceſſât de luire pour lui, que les élémens ne lui prêtaſſent aucun ſecours, que l'univers entier, ſourd à la voix de ſes beſoins, l'abandonnât à leur empire? Si c'étoit la punition ordinaire des gens livrés à l'*oiſiveté*, combien ſe réveilleroient de l'engourdiſſement où elle les tient enchaînés! Mais malheureuſement combien de charges, d'emplois, & ſur-tout de bénéfices ſont la récompenſe de la baſſeſſe & de la flatterie, & deviennent de nouveaux titres de pareſſe & d'inutilité!

Rien n'eſt plus pernicieux à la ſociété que l'*oiſiveté*. L'expérience nous apprend que les peuples les plus ennemis du travail ſont en même temps les moins vertueux, & les plus malheureux. Ils enviſagent une occupation ſérieuſe & continuée, comme contraire à leur bien-être : auſſi aiment-ils mieux manquer de beaucoup de choſes, que de travailler à les acquérir. Or, des hommes aſſez lâches pour ſe priver eux-mêmes de ce qui pourroit leur être utile & néceſſaire, ne s'inquiéteront guères des intérêts publics. De-là le commerce dépérit, les arts & les ſciences languiſſent, & un Etat

eſt moins un compoſé de parties animées ; qu'un ſquélette deſſéché ſans vie & ſans conſiſtance.

Il y a des perſonnes naturellement négligentes ſur leurs intérêts temporels. Si c'eſt la grande & unique affaire du bonheur éternel qui en eſt la cauſe, je ne les blâme point abſolument, quoique cependant il ſoit dans l'ordre du ſalut de veiller aux affaires du ſiècle, ſi ce n'eſt pas pour ſon avantage particulier, du moins pour l'utilité des ſiens ou de toute la ſociété; ſouvent même ce ſeroit une grande faute d'agir autrement.

Si l'homme oiſif eſt un poids inutile ſur la terre, celui qui fait toute autre choſe que ce qu'il devroit faire, n'eſt pas moins à charge à la communauté des hommes ; toutes ſes actions étant déplacées, elles ne peuvent être d'aucune utilité : & combien n'arrive-t-il pas qu'elles ſont nuiſibles par elles-mêmes, & contraires à celles qui ſe font ſelon l'ordre ? Et par conſéquent comme elles dérangent alors l'harmonie qui doit être l'âme de toute ſociété, il vaudroit mieux qu'elles n'exiſtaſſent point. Ainſi agir mal, eſt encore pis que de ne point agir. Au reſte, les hommes en n'agiſſant point, apprennent toujours à mal agir.

L'homme ne peut travailler ſérieuſement à ſon bonheur, qu'il ne s'efforce d'acquérir de la prudence dans ſes projets, de la modération dans ſes déſirs, de la tempérance dans ſes appétits corporels.

BON TON DES PETITS-MAITRES.

II. Depuis quelques années un certain jargon, que l'on ne peut guère appeller autrement, s'eſt emparé du ſtyle & des ſociétés, décoré du nom ridiculement myſtérieux de *bon ton*. Il conſiſte dans une ſuite de termes conſacrés & reçus dans une ſociété, comme par la force d'une convention : on y trouve des formules de deux façons.

Les premières préſentent l'union de deux termes, qui n'étant point fait pour s'allier, rendent le langage plus hardi & plus piquant; les ſecondes ne renferment autre choſe que des termes tirés des arts, ou des actions les plus familières, ſouvent baſſes, pour s'expliquer dans les ſciences ou dans la conduite des affaires de la vie. Voilà les métaphores de la bonne compagnie, & qui, reçues pour le modèle de la noble ſimplicité, ſont préciſément

ſimple, juſte & modeſte; vertus pénibles, parce qu'elles ſont obſcures : il faut avoir bien du mérite pour n'être vertueuſe qu'à ſes propres yeux.

Dans les femmes la modeſtie a de grands avantages, elle augmente la beauté, & ſert de voile à la laideur : elle en eſt même le ſupplément.

Rien n'eſt plus triſte que la vie des femmes qui n'ont ſçu être que belles ; car rien n'eſt plus court que le règne de la beauté : il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme & une qui ne l'eſt plus.

C'eſt plus par leurs défauts que par leurs bonnes qualités, que les femmes plaiſent aux gens du monde qui n'aiment que leurs plaiſirs : ils veulent profiter des foibleſſes des perſonnes aimables : ils ne feroient rien de leur vertu : ils n'aiment point à eſtimer : ils aiment mieux être amuſés par des perſonnes peu eſtimables, que d'être forcés d'admirer des perſonnes vertueuſes.

Les véritables graces ne dépendent pas d'une parure trop recherchée : il faut ſatisfaire à la mode comme à une ſervitude fâcheuſe, & ne lui donner que ce qu'on ne peut lui refuſer.

Quelques

Quelques femmes croient qu'il eſt d'un bon air de ne pas s'abaiſſer juſqu'à ſe mêler du détail de leur maiſon & de leur famille; d'autres n'oſent ſe donner aucun ſoin, dans la crainte de ſe fatiguer & de flétrir par là leurs appas. L'orgueil & l'amour-propre mal entendu leur font penſer, qu'elles ne doivent jamais deſcendre de leur grandeur, & qu'elles s'aviliſſent en s'occupant de devoirs qui ne leur paroiſſent pas aſſez élevés pour des femmes de qualité: mais le moyen qu'une femme s'attire du reſpect & de la conſidération, tandis qu'elle eſt fermement réſolue de ne mériter ni l'un ni l'autre. La beauté ſeule ne ſuffit pas: elle ne dure pas aſſez long-temps pour pouvoir donner droit de compter ſur elle; &, quand par haſard elle ne s'envole pas auſſi promptement qu'à l'ordinaire, ce ne ſeroit pas encore un ſûr garant; car, lorſque le temps a épuiſé la violence des premiers tranſports, & que la fraîcheur de la jeuneſſe eſt paſſée, quoiqu'il puiſſe reſter encore quelques attraits, les hommes recouvrent leur vûe que la paſſion avoit éblouie, & ſe livrent à la cenſure autant qu'ils s'étoient livrés à l'admiration. N'a-t-on pas raiſon de plaindre un mari que ſes affaires obligent d'être ſouvent hors de chez lui, & à qui la conduite

de ſa maiſon ſeroit même en quelque façon indécente, lorſqu'il ne trouve dans ſa famille ni ordre, ni tranquillité; & qui n'entend que des plaintes de toute eſpèce, qui proviennent toutes cependant de la même cauſe? Une femme aſſurément ſe tromperoit fort, ſi elle croit compenſer tous ſes défauts par des parures ſuperflues : mais on le convainc enfin de ſon erreur, & il ne lui reſte que le chagrin de ſentir le peu de cas qu'on fait d'elle.

Quand l'affectation vient mettre la dernière main à une femme de ce caractère, le ridicule eſt complèt, la ſingularité lui paroît la perfection la plus déſirable, parce qu'elle nous diſtingue des autres dans toutes les choſes de la vie, ſoit dans le bien, ſoit dans le mal, & cela lui ſuffit. Pour y parvenir, elle ne fait ni ne dit rien comme une autre femme, de crainte de reſſembler trop au vulgaire : il réſulte néceſſairement de ce principe, qu'il faut qu'elle ait un langage particulier qui n'appartienne qu'à elle : les expreſſions dont tout le monde ſe ſert, ſont trop communes & ne ſont pas d'ailleurs aſſez délicates. Les mouvemens ſont tous les jours plus étudiés : elle marche, comme ſi les membres n'étoient unis enſemble que par des reſſorts mal faits; on craint toujours

quand on la voit entrer dans une chambre, qu'un faux pas ne dérange l'œconomie de ce corps artificiel.

Une femme ſenſée ne doit pas paroître déſirer trop ardemment de s'attirer l'attention & les reſpects de tout le monde : elle doit ſe contenter qu'on lui rende ce qui lui eſt dû, & avoir des égards pour les autres, ſi elle veut qu'ils en aient pour elle : elle n'en eſt pas plus fière, parce que ſa robe eſt plus belle que celle d'une autre ; & elle ne ſe conſole pas d'avoir moins d'eſprit, parce qu'elle a de plus belles dentelles.

PRÉSOMPTION.

III. L'eſtime de notre propre lumière ne peut venir que des ténèbres de notre amour-propre, qui, nous appliquant trop à ce que nous connoiſſons, nous cache ce que nous ne connoiſſons pas, quoiqu'il ſoit infiniment plus vaſte & plus étendu. Ainſi la *préſomption* qui fait que nous nous paroiſſons à nous-mêmes ſages & prudens, n'eſt en effet qu'une petiteſſe d'eſprit & de lumière, & un jugement notoirement faux. Plus les hommes ont d'étendue d'eſprit, plus ils connoiſſent combien ils ſont éloignés de ſçavoir tout ce qui leur

eſt néceſſaire pour ſe conduire ſelon la vérité; & combien ils ont beſoin que Dieu les dirige lui-même, & les applique aux vérités qui doivent être les principes de leur conduite.

Le monde eſt plein de gens qui remarquent les défauts des autres avec un diſcernement admirable, & qui, étant ſujèts aux mêmes défauts, ou à de plus grands, n'y font pas la moindre réfléxion. Les perſonnes les plus vaines ne laiſſent pas de ſe moquer de la vanité des autres: les plus aigres font des leçons de douceur.

Comme l'ignorance de ſoi-même eſt la ſource de tous les vices, la connoiſſance de ſoi-même eſt le fondement de toutes les vertus: il ne faut que conſidérer la nature de chaque vertu pour en être perſuadé: cette connoiſſance nous empêche de nous élever au-deſſus du prochain, n'y ayant que l'oubli de nous-mêmes qui nous le puiſſe faire mépriſer. Cet oubli produit la dureté: les gens qui ſe croyent au-deſſus de tout, & qui s'imaginent que les maux dont les autres ſont affligés ne ſçauroient venir juſqu'à eux, ſont d'ordinaire impitoyables, parce qu'ils ne font pas ſur eux-mêmes ces ſortes de réfléxions qui attendriſſent le cœur à la vûe des maux d'autrui: par un effet con-

traire, la connoiſſance de ſoi-même doit produire la pitié.

Il en eſt de même de la plûpart des injuſtices que l'on fait aux autres : elles ne viennent d'ordinaire que d'un aveuglement qui fait que l'on ne ſe donne jamais le tort : on ſe croit éxempt de tous défauts, on rejette la faute de tout ſur les autres. Ainſi rien ne contribue tant à nous rendre juſtes & équitables envers les autres, que la connoiſſance de nous-mêmes. C'eſt ce qui nous fait découvrir dans le fond de nos cœurs l'impreſſion de la loi naturelle, qui nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fiſſent : c'eſt ce qui diſſipe tous les nuages dont l'amour-propre obſcurcit cette règle dans les rencontres où il eſt intéreſſé : c'eſt ce qui nous empêche même de nous plaindre avec aigreur des jugemens déſavantageux que l'on forme de nous, & des injuſtices qu'on nous peut faire, en nous convainquant que nous traitons ſouvent de même les autres ſans y prendre garde. Enfin, c'eſt ce qui réprime la fierté des hommes, en leur mettant une image vive de leurs miſères devant les yeux, & qui détruit ainſi la cauſe la plus ordinaire des injuſtices qu'ils font aux hommes. D'ailleurs, cette connoiſ-

ſance renferme néceſſairement la prudence ; car on ne fait guère de faute d'imprudence, que parce qu'on ne ſe connoît pas aſſez : la plûpart des entrepriſes mal concertées, viennent de la *préſomption* de ceux qui les forment, & de l'aveuglement où ils ſont à l'égard d'eux-mêmes.

Moyens de parvenir à la connoiſſance de nous-mêmes.

Il faut, 1°. tâcher de connoître ſes paſſions, ſes humeurs, ſes foibleſſes, ſes défauts, les déguiſemens dont l'amour-propre ſe ſert pour les couvrir : avec cette application, on découvrira un grand nombre de défauts. Il faut encore connoître l'étendue & la grandeur de ces mêmes défauts, & l'imperfection de nos vertus ; découvrir ceux qui nous ſont cachés par notre peu de lumière, ou par les adreſſes de l'amour-propre ; ſe ſervir même des défauts des autres pour nous mieux connoître, en nous demandant à nous-mêmes ſi nous ne tombons point en ces mêmes défauts, que nous remarquons en telle perſonne : s'inſtruire par les jugemens qu'on entend faire de ces défauts à ceux qui s'en entretiennent, & on apprendra

par ces ſortes de jugemens, que perſonne ne fait ce qu'on penſe de lui, ni quelle impreſſion ſes actions font ſur l'eſprit du monde, laiſſer aux autres la liberté de nous dire leurs ſentimens, en témoignant d'une manière non ſuſpècte, que nous nous tenons obligés qu'ils le faſſent, & diſſipant ainſi la crainte qu'ils auroient de ſe rendre odieux.

C'eſt avec raiſon que l'on plaint les grands de ce que leur grandeur fait que la vérité n'oſe approcher d'eux, & qu'ils paſſent ainſi toute la vie dans l'illuſion ; mais on n'a guère moins de ſujèt de plaindre ſur ce point la plûpart de ceux qui ſont en quelque conſidération dans le monde ; car s'ils ne ſont Princes par naiſſance, ils ſe font Princes par humeur, & répandent parmi tous ceux qui les approchent certaines terreurs qui empêchent leurs plus intimes amis de leur parler avec ouverture. D'où il arrive que ſouvent ils ne ſont pas informés de ce qui ſert d'entretien à tout le monde, & qu'ils s'imaginent être approuvés dans ce qui eſt preſque univerſellement condamné. Il eſt ſi dangéreux de donner cette impreſſion de ſoi, que quand elle eſt une fois formée, nos amis même ſe croient obligés de diſſimuler leurs ſentimens, & de nous abandonner à nos penſées.

Enfin, il faut ſe mettre dans l'eſprit, que comme la crainte de choquer & l'honnêteté même obligent nos amis, ou autres qui nous parlent de nos défauts, de ſe modérer beaucoup dans les expreſſions; ſi nous voulons connoître leur ſentiment au juſte, il faut que nous ajoutions de nous-mêmes ce qui manque à leurs paroles, & que nous tenions pour certain qu'on ne nous dit jamais qu'une bien petite partie de ce qu'on penſe de nous.

CHAPITRE IV.

Indéciſion, Inconſidération, Précipitation, Immodération.

INDÉCISION.

I. L'*HOMME indécis* ne ſe détermine jamais ſur ce qu'il s'eſt propoſé, parce qu'il craint toujours de ne point réuſſir; & cette crainte, excès de prudence, peut naître de deux ſources diamétralement oppoſées, de trop de ténèbres ou de lumières dans l'entendement.

Cléon médite le projèt de paſſer le reſte de

ſes jours à la Cour. Il ſçait que c'eſt le théâtre où la fortune diſpenſe en aveugle ſes faveurs & ſes diſgraces. Il n'ignore pas qu'il eſt des moyens de ſe la concilier, & une belle perſpective d'éclatantes dignités eſt ce qui l'invite à y aller jouer le rôle de courtiſan. D'un autre côté, l'éxemple illuſtre de tant de malheureux, que la jalouſie de leurs rivaux a dépoſſédés des premières charges, le détourne de ſon deſſein, & l'engage à mener dans le ſein de ſa famille une vie moins brillante, mais plus tranquille. Au milieu de ſes incertitudes, quel parti embraſſera-t-il ? Aucun, parce que la ſphère de ſon intelligence eſt trop étroite, & qu'il ne peut faire une juſte combinaiſon des avantages & des dangers de l'un ou de l'autre des deux états ſur lequel il délibère. S'il vit dévoué au repos & à l'obſcurité de l'intérieur de ſa maiſon, il reſtera enſeveli dans l'oubli, & ſes enfans n'entrerons jamais dans la carrière des honneurs, ni de la fortune. C'eſt un motif de ſuivre ſon projèt. S'il l'éxécute, il peut échouer contre les écueils les plus dangéreux : c'eſt une raiſon de l'abandonner.

Mais ſi Cléon, en politique habile, ſe faiſoit un ſyſtême raiſonné d'une conduite ſage;

s'il ſçavoit comment ménager les intérêts, ſans inſulter l'amour-propre ou l'ambition de ſes concitoyens. s'il étoit aſſez pénétrant pour découvrir les moyens équitables & ſûrs de s'attirer les regards de France: en un mot, ſi ſes lumieres n'étoient pas ſi bornées, & ſi ſa vûe ne tomboit toujours en deçà des objets, ſon indécision ceſſeroit bientôt.

Timaſmon, au contraire, voit toujours au-delà des inconvéniens & des dangers; il s'arrête ſur ce que les objets lui préſentent d'utile & d'agréable; il eſt ingénieux à y découvrir un mélange d'amertume & de frivolité, & de-là il croit agir avec prudence de ne ſe porter vers aucuns déterminément & conſtamment. Mais qu'il réfléchiſſe, qu'il n'y a pas ici bas de félicité pure, & qu'il eſt de la condition de tous les biens créés d'être inſéparables de quelque mal réel, ſa perſpicacité ne lui éxagérera plus le mauvais côté des choſes; il les verra dans leur vrai point de vûe, & il ceſſera dès-lors d'être un homme iſolé & ſans état.

En tout il y a le pour & le contre de la délibération. L'homme ſenſé combine, & pèſe les motifs reſpectifs; & tout éxamen fait, il ne ſe trouve preſque jamais de compaſſation

éxacte, ni d'équilibre parfait; ce qui pourroit ſeul autoriſer l'*indéciſion*.

Il y a des gens qui voyent aſſez, jamais trop; qui ne voyent que ce qui eſt à propos de voir, & qui cependant ne ſe déterminent point.

C'eſt moins *indéciſion* chez eux, qu'engourdiſſement d'eſprit, nonchalance d'habitude, & lenteur ou inaction de tempérament, dont il ne doit point être ici queſtion, n'ayant aucune oppoſition avec la prudence.

INCONSIDÉRATION.

II. L'homme prudent, avant d'agir, tend à une fin digne de lui, & éxamine par quels moyens légitimes il y arrivera plus ſûrement. L'homme *inconſidéré* manque à l'une de ces deux choſes, ou même à toutes deux à la fois. Nous voyons tous les jours des perſonnes nous tenir ce langage : je veux faire ceci; mon deſſein eſt de prendre ce parti-là, la Médecine, la Juriſprudence, la Théologie, &c. Demandez-leur à quel but ils viſent ? S'ils veulent par la méditation des merveilles de la nature, travailler à devenir meilleurs, ou ſe rendre utiles à la ſociété & à la Religion, par l'étude de la

Botanique ou de la Chymie, & par celle des loix civiles & évangéliques, ils ne pourront vous faire ſouvent de réponſe. Y a-t-il *inconſidération* plus grande que de vouloir ſe mettre en chemin, ſans ſe propoſer un terme de ſon voyage, & ſans ſçavoir quel enfin il doit être?

Parmi ceux-là même qui, dans leurs projèts, n'ont en vûe qu'une fin honnête & conforme aux principes de la raiſon, & aux ſentimens de l'honneur, combien de gens *inconſidérés* dans l'éxamen des moyens? Les uns, à proprement parler, ne réfléchiſſent point; ils s'imaginent que la première voie qui s'ouvre à leur imagination, les conduira ſûrement où ils ont deſſein d'aller. Ils ne font aucune comparaiſon des motifs, n'en ſondent point la liaiſon ni la ſolidité, n'enviſagent aucun inconvénient, & ſe décident en aveugles. Ils échouent; & leur intention, quoique droite, ne ſuffit pas pour les excuſer.

On peut dire, avec le Comte Oxinſtiern, que leurs deſſeins reſſemblent aux *fuſées* qui montent dans l'air avec rapidité, & réjouiſſent quelques momens la vûe des ſpectateurs; mais qui, venant à s'éteindre, ne leur renvoyent que les bâtons auxquels elles étoient attachées.

Les autres, (& c'eſt à la vérité le plus grand nombre,) voyent les différentes routes qui ſe préſentent pour arriver au même but, & ſouvent ils entrent dans celle qui les en écarte le plus. Il eſt vrai qu'elle leur a paru d'abord la plus courte; mais ils n'ont pas vû, parce qu'ils ne l'ont pas conſidérée attentivement, qu'elle étoit difficile, eſcarpée, ſemée d'écueils, & bordée de tout côté de précipices affreux.

L'héritage de Cléanthe ne ſe monte qu'à vingt mille livres; ce n'eſt pas aſſez pour mener une vie aiſée, j'en conviens : il projette de tripler cette ſomme. Je veux même que ce ſoit plutôt dans la vûe d'être utile aux indigens qui l'environnent, que de paſſer le reſte de ſes jours dans une molleſſe indigne d'un véritable Chrétien. Rien de plus louable, de plus honnête qu'une telle fin; mais par quel moyen y arrivera-t-il ? Il s'interdit ſcrupuleuſement toute uſure comme condamnée par la raiſon & par la Religion. Le jeu, quoique toléré, ne lui paroît pas permis, & il ne ſe trompe point. Il eſt ſi long de ſe faire une médiocre fortune par le commerce des villes ! celui des mers eſt d'un produit bien plus ample & bien plus court.

Il place ſon argent ſur un ſeul vaiſſeau, qui dans ſon retour échoue enfin après être échappé à vingt orages. Voilà Cléanthe ruiné, & juſtement puni du choix *inconſidéré* qu'il a fait d'un moyen légitime, mais dangéreux, pour obtenir plus promptement la fin qu'il s'étoit propoſée. Si la prudence l'eût dirigée, qu'elle eût été ſon conſeil, elle lui auroit fait appercevoir que la ſûreté d'un gain tardif étoit préférable à la rapidité d'une fortune incertaine.

PRÉCIPITATION.

III. L'homme ſans prudence n'eſt pas ſeulement inconſidéré dans ſes vûes, & dans le choix des moyens pour y parvenir ; mais il eſt encore ſouvent précipité dans ſes démarches. Preſſé d'atteindre à l'objèt qui enflamme ſes déſirs, & qu'il croit pouvoir contribuer à ſa félicité, il avance, les yeux continuellement fixés vers le terme, & ne les abaiſſe jamais ſur la route qu'il tient. Auſſi combien rencontre-t-il de pierres d'achoppement qui le font chanceler & tomber à chaque pas? Heureux! s'il peut ſe relever. Mais après bien des chûtes, il ſe voit forcé de demeurer, ou même

de retourner en arrière, parce qu'il ne s'eſt pas muni de ſecours ſuffiſans pour écarter les obſtacles qu'il apperçoit trop tard.

A-t-il pris une voie unie, où il ne court aucun riſque de s'arrêter ou de s'égarer? Il y marche à pas de géant; il perd bientôt haleine; il a beſoin de repos pour reprendre ſes forces, & il arrive à ſon but bien plus tard que s'il eût imité ces voyageurs prudens qui font peu de chemin les premiers jours, pour pouvoir aller enſuite d'un bon pas, & toujours égal.

L'homme que je peins ici reſſemble à cet Architècte qui, pour couvrir plutôt ſon édifice, en jette les fondemens à la hâte, & voit le tout s'écrouler en peu de temps. Il eſt en toute choſe une chaîne de rapports qui ne faut jamais rompre, ſi l'on veut réuſſir : un évènement conduit à l'autre; & ſi l'on paſſe par-deſſus certaines circonſtances néceſſaires, on échouera infailliblement.

En un mot, celui qui part d'un lieu, n'arrivera jamais à un autre lieu, qu'il n'ait parcouru l'eſpace qui eſt entre les deux termes. L'expérience nous découvre tous les jours les funeſtes effets de la *précipitation*. Tel ne gémit amèrement de la perte d'un procès con-

ſidérable, que parce qu'il n'a pas donné à ſes Juges le temps de diſcuter ſes moyens, & à ſon Avocat celui de recouvrer des pièces égarées ou ſouſtraites.

Philodoxe, abſorbé dans l'étude de l'Hiſtoire ancienne, ne verroit pas finir ſes projèts avec ſa vie, s'il ne ſe fût deſſéché jour & nuit ſur les manuſcrits orientaux. Si ce Général eût connu l'art de temporiſer à propos, il ne ſe ſeroit pas engagé par ſon trop d'ardeur dans des pièges inévitables; & pour vouloir vaincre trop tôt, il n'auroit point été battu à l'inſtant même du combat livré.

Il n'y a que la fuite du mal moral, qui ne peut être trop précipitée; le vice eſt un ennemi, avec lequel il ne faut ni paix, ni trève.

Mais, dès que nous l'avons quitté, pour embraſſer la vertu, ſuivons cette fille du ciel; courons après l'odeur de ſes parfums, & ſans *précipitation*, nous irons aſſez vîte, ſi nous allons toujours. Ne point regarder derrière ſoi, c'eſt avancer.

Rempliſſons éxactement tous nos devoirs, & ne cherchons point à nous en impoſer de nouveaux. Notre foibleſſe ne veut point être ſurchargée. Agiſſons-nous bien? Soyons contens;

tens ; & ſouvenons-nous que rien n'eſt tant ennemi du bien, que le mieux.

IMMODÉRATION.

IV. Nous devons être contens en cette vie, quand nous y trouvons le néceſſaire ; nous ne faiſons qu'y paſſer, & rien de tout ce qui ſe paſſe avec nous, ne doit être l'objèt des attachemens d'une âme immortelle, qui ſe ſent faite pour une vie meilleure.

Quel déſordre donc, & quelle ſurpriſe, pour ma foi qui réfléchit, de voir règner un tout autre eſprit parmi le monde même qui ſe dit Chrétien ! On s'y diſpute l'avantage de faire entrer beaucoup d'or & d'argent dans les États ; on y fait des apologies publiques du luxe que cette abondance de ſuperfluités procure : on le regarde comme un des moyens les plus propres à faire fleurir cette eſpèce de commerce ; & il ſemble que le bonheur des peuples ſoit de multiplier leurs vices, ou de les ſurcharger de beſoins nouveaux.

Le luxe, plus ou moins marqué, devient une tyrannie d'uſage, dont perſonne ne veut & ne croit plus devoir ſecouer le joug. Tout ſuccombe à la vanité de l'éxemple. Ce goût do-

minant des choſes ſuperflues l'emporte ſur les ſoins du néceſſaire ; & ce qui ſuffiſoit à tout, ne ſuffit plus ſouvent aux ſeules inutilités. Que ſont devenues avec cela les maximes mêmes de JÉSUS-CHRIST & de ſes Apôtres, ſur la modeſtie chrétienne, ſur la frugalité, ſur la tempérance ? Qu'eſt devenue même cette ſimplicité de la nature, qui ne veut rien d'inutile, & qui ſe contente de peu ? Nos mœurs ſont une énigme où la raiſon ſe perd ; & il faut avouer que c'eſt un vertige, une fureur, un vrai fanatiſme de mœurs. Que croit-on en effet, quand on reſſemble ſi fort à ceux qui vivent ſans Dieu dans le monde, à ceux dont le cœur ſe dit en ſecrèt, que Dieu n'eſt point ; ou qu'il ne le voit point, parce qu'il diſſimule ?

Bien loin donc d'entrer dans la maxime du grand Apôtre, pour ne point nous conformer au ſiècle, nous nous en faiſons une de nous y conformer. La multitude devient notre règle ; nous croyons ne pas devoir être ſinguliers dans notre façon de vivre ; nous ne faiſons, après tout, que ce que les autres font : nous voilà tranquilles, ſans ſcrupule, ſans remords, & bien contens de nous-mêmes ; & nous aurions raiſon, ſi les hommes ne s'étoient jamais dé-

tournés des voies que Dieu leur avoit preſcrites; ils auroient été donnés pour modèles & pour guides les uns aux autres : les enfans n'auroient eu qu'à marcher ſur les traces de leurs pères, & la vertu nous ſeroit devenue comme naturelle.

Mais aujourd'hui, ſans excepter les états les plus ſaints, l'exemple commun eſt ſouvent une leçon de vice, ou de relâchement & d'erreur; & l'attention de la vertu conſiſte à marcher dans des routes toutes contraires à celles que le grand nombre ſuit. C'eſt la cupidité qui domine plus ou moins dans les cœurs; c'eſt l'amour de ſoi-même, la recherche de la créature & des objets préſens. Voilà le gros des hommes par proportion dans chaque état, & l'eſprit qui y domine plus ou moins par la conduite; voilà ce qui forme par-tout ce torrent de mœurs & d'uſages, qui nous entraîne avec d'autant plus de facilité, que l'impreſſion de l'exemple ſe trouve fortifiée par le penchant de la nature & par l'attrait des objets : il eſt rare de s'en défendre; & le nombre de ceux qui prennent la raiſon & la foi pour guides eſt ſi petit, que leur conduite a l'air d'une ſingularité qui ſe fait craindre : du reſte, tout ſe gouverne par les opinions communes; c'eſt ce

qui décide du choix des états, des manières de penſer, de parler & d'agir, de la deſtinée des hommes, & de preſque tout le détail de leur vie.

CHAPITRE V.

Sept imperfections bien notables; SÇAVOIR,

Magnificence dans les habits, Prodigalité, Volupté, Jalouſie, Tables & ſes délices, Emportement, Jeu exceſſif.

MAGNIFICENCE DANS LES HABITS.

I. J'AI remarqué que les grands hommes de mon temps, auſſi bien que ceux de l'antiquité, ont ordinairement du mépris pour la *magnificence des habits*. L'homme qui a un mérite réel, aime ordinairement un habit ſimple.... L'exceſſive dépenſe en *habits*, eſt une marque de petiteſſe de génie, qui veut ſe diſtinguer par quelque endroit. J'ai obſervé que les nains

& tous ceux qui ſont diſgraciés de la nature, ſont ordinairement les plus entêtés de la parure.

Ce qui conſervoit les Romains dans leur force étoit l'amour de la ſimplicité, non-ſeulement dans les repas, mais en toutes choſes : ils s'habilloient ſimplement. La ſimplicité conſervoit en même temps l'héritage des biens & celui de la vertu.

Quelle différence entre cette modération & nos excès ! Quels revenus peuvent ſuffire aux profuſions que le mauvais exemple a rendues preſque néceſſaires ? par quels moyens légitimes peut-on fournir à ces nouvelles néceſſités que le ſiècle a introduites ? les plus opulentes maiſons y ſuccombent : tout ce qui étoit riche autrefois ne l'eſt plus !

Le luxe eſt toujours en proportion avec l'inégalité des fortunes. Si dans un Etat les richeſſes étoient également partagées, il n'y auroit point de luxe, car il n'eſt fondé que ſur les commodités qu'on ſe donne par le travail des autres. Le luxe eſt en raiſon compoſé des richeſſes de l'État, de l'inégalité des fortunes des particuliers, & du nombre d'hommes qu'on aſſemble en certains lieux. Ainſi plus il y a d'hommes enſemble, plus ils ſont

vains, & ſentent naître en eux l'envie de ſe ſignaler par de petites choſes. S'ils ſont en ſi grand nombre que la plûpart ſoient inconnus les uns aux autres, l'envie de ſe diſtinguer redouble, parce qu'il y a plus d'eſpérance de réuſſir. Le luxe donne une eſpérance, chacun prend les marques de la condition qui précède la ſienne; mais, à force de vouloir ſe diſtinguer, tout devient égal, & on ne ſe diſtingue plus : comme tout le monde veut ſe faire regarder, on ne remarque perſonne.

Mais il réſulte de tout cela, une incommodité générale. Ceux qui excellent dans une profeſſion, mettent à leur art le prix qu'ils veulent : les plus petits talens ſuivent cet exemple : il n'y a plus d'harmonie entre les beſoins & les moyens.

Le plus ſûr moyen de faire rentrer le luxe dans les bornes que lui preſcrit la ſaine politique, eſt de ramener dans l'eſprit des peuples le goût de l'agriculture, par des récompenſes proportionnées aux travaux.

Heureux les pays où le luxe & des mœurs trop délicates ne font pas craindre le nombre des enfans !

Les meubles précieux, les *habits magnifiques*, les maiſons faſtueuſes, les équipages,

la ſuite, &c. attirent néceſſairement les regards de la multitude, & c'eſt ce que les hommes prennent & prendront toujours pour de la diſtinction. Dans leur inſtitution primitive, ces choſes devoient ſervir à déſigner la puiſſance ; mais dès qu'elles ne déſignent plus que la richeſſe, dès-lors, ſelon moi, le luxe règne : l'émulation ſe tourne alors vers la richeſſe : or l'émulation de la richeſſe n'eſt autre choſe que la cupidité.

Les ouvrages des Gobelins, les tapis de la Savonnerie, ſont aſſurément des richeſſes très-eſtimables chez nous ; mais ils ſeront luxe pour les particuliers, qui s'épuiſent pour donner dans ce genre de faſte, & de ceux qui ne ſont pas faits pour ſe ſervir de l'ameublement des Rois. Depuis long-temps les différens ordres crient au luxe : chacun bleſſé de ſe voir ſurpaſſé par ſon inférieur naturel, s'efforce de ſe remettre à ſa place. Delà, les folles dépenſes, c'eſt-à-dire, diſproportionnées aux moyens, le dérangement, la ruine, la cupidité enfin & ſes conſorts.

Le luxe affoiblit l'eſprit, affaiſſe l'âme, avilit le cœur, & énerve le corps : il éveille la rapacité dans l'homme d'argent. Il faut bien, dit-on, que les parvenus mettent leur argent

en circulation par leurs folies, ſans cela l'on n'en verroit bientôt plus. On ne veut pas comprendre que de mille curieux, il n'y en a pas ſix qui le ſoient uniquement pour le plaiſir ou la manie d'amaſſer. Si cet homme devenu très-riche, n'avoit pas perdu toute crainte ou vergogne; s'il n'avoit qu'un équipage gris, qu'un domeſtique réglé & peu nombreux, qu'une maiſon modeſte; s'il n'oſoit faire des alliances que dans ſon état, ou à peu près; dès-lors tout le bruit qu'il a dans la tête tomberoit; les deux tiers de ſes néceſſités actuelles ſeroient nulles, & lui & ſes ſemblables ſe croiroient heureux, quand ils auroient gagné un million : en conſéquence, ſe trouvant au niveau de leurs déſirs avec quarante mille livres de rente, ils chercheroient à les mettre à l'abri des orages, par une retraite ſage & meſurée.

Au lieu de cela, il faut des équipages brillans du plus beau vernis, & par conſéquent ſans ceſſe renouveller des maiſons de ville & de campagne, qui brillent à côté du palais des Rois; un luxe de table & d'amuſemens qui abſorbe des ſommes immenſes, qui éveillent les déſirs monſtrueux, qui vont à la faveur de l'or porter la corruption juſques dans

les réduits les plus reculés où puiſſe ſe cacher l'innocence. Pour remplacer alors les traces que ce luxe dévorant fait à une fortune, il faut ſe jetter dans toutes ſortes d'entrepriſes, & entaſſer dans ſa famille les emplois les plus lucratifs.

Le luxe détruit l'induſtrie qui pourvoit à la néceſſité, & les arts. En effet, eſt-ce au luxe que nous devons l'agriculture, les moulins à eau & à vent, la conſtruction des navires, & toutes les inventions de l'induſtrie humaine? A l'égard des arts méchaniques, tout ce qu'ils ont d'utile & de ſolide, eſt étranger aux influences du luxe. Celui-ci ne mèt en mouvement que l'induſtrie de recherche & de curioſité, bijoux, parures, meubles; & qu'eſt-ce qu'un travail dont il ne reſte rien, quand toute la partie ouvrière d'un État ſe jette de ce côté-là? Qu'eſt-ce qu'un travail, que la moindre ſtrangurie dans le crédit & la circulation fait ceſſer tout à la fois?

Le luxe augmente de proche en proche la dépenſe de tous les ordres, juſqu'au moindre artiſan: la ſucceſſive rapidité de ſes déſirs changeans, rend la dépenſe tributaire de l'induſtrie; au lieu que celle-ci l'étoit autrefois de la dépenſe: il s'enſuit de-là que les ou-

vriers s'accoutument à ſurfaire leur travail dans les temps de proſpérité, & montent leur dépenſe ſur le pied du gain qu'ils font. De-là le peu d'ordre & de précaution contre la première calamité, au moyen de quoi le moindre ébranlement jette, faute de travail, plus d'ouvriers hors de la claſſe de l'induſtrie, que ne feroit vingt ans de guerre, ſi le travail avoit été ſur un pied fixe & réglé, & la dépenſe des artiſans proportionnée à des gains ſages & mérités.

Le luxe détruit la politeſſe & confond les rangs; car elle ne peut guère être obſervée dans une ſociété compoſée de gens tous déplacés, ou par leurs ſuccès, ou par leurs déſirs. Dans un Etat militaire en ſa conſtitution, il eſt impoſſible que la naiſſance d'une part, & les ſervices militaires de l'autre, ne conſtituent le premier grade des citoyens : la magiſtrature enſuite, & une prééminence acquiſe, par-tout où il y a des ſociétés : ces ordres différens n'ont aucun droit naturel ſur les ſources de l'or; & s'ils en retirent du Prince, ce n'eſt guère que proportionnément aux dépenſes de leurs places : ce ſont donc les claſſes au-deſſous qui font les fortunes pécuniaires; & qui, par le moyen de l'or, prennent le pas,

du moins dans le faſte & l'aiſance. Ils font, ſans qu'on y penſe, le *monde renverſé*. Faut-il s'étonner alors, ſi les hommes mêlés de la ſorte, n'ont plus entr'eux les mêmes égards qu'ils avoient autrefois ? L'homme de cour qui ſoupe chez le financier, ſe donne par compoſition, avec ſa vanité ſouffrante, des airs d'aiſance, reçoit à peu près l'équivalent de ſa miſe en monnoie d'égale valeur : on ſe met à ſon aiſe avec lui, comme il ne ſe gêne pas avec les autres. Cet état forcé de part & d'autre, devient par l'habitude une façon d'être. Le nouveau genre de mœurs, moins pénible beaucoup que la politeſſe, devient bientôt général : les gens ſages reſſerrent chaque jour leur ſociété, & les gens vains l'étendent.

PRODIGALITÉ.

II. L'oſtentation eſt la mère de la *prodigalité*. On voit que tout le monde aime & révère ceux qui donnent, qu'on adreſſe partout des vœux au ciel pour ces perſonnes charitables qui verſent une partie de leurs biens dans le ſein des familles affligées, & qui n'épargnent rien pour diminuer le poids d'une calamité publique. On n'a point de plus

forte paſſion, que celle de ſe voir révéré, adoré de la multitude : & dans cette vûe on s'épuiſe en libéralités mal entendues, & plus mal diſtribuées ; c'eſt-à-dire, en des vraies & condamnables *prodigalités*. Il ne faut pas fréquenter long-temps un prodigue pour le connoître à fond ; il ſe trahit lui-même dans ſa conduite privée. Vous le verrez ſouvent épargner chez lui la plus mince dépenſe, & ſe déployer dans le public en des profuſions exceſſives ; il refuſera aux ſiens le néceſſaire, pour fournir du ſuperflu à des étrangers. Il retiendra les gages de ſes ſerviteurs, & fera des préſens à ſes amis ; il ne payera pas ſes dettes, il en fera même de nouvelles pour prêter avec éclat. Rien n'eſt plus diamétralement oppoſé à la juſtice, que cette fauſſe apparence de libéralité. Ne ſeroit-il pas mieux de récompenſer un vieux domeſtique qui n'eſt plus capable de ſervir, de payer un ancien créancier dont on a cauſé la perte ?

Il y a deux ſortes de *prodigues* : les uns ſe ruinent eux & leurs enfans, en faiſant paſſer dans des maiſons étrangères des biens ſouvent plus que ſuffiſans pour ſoutenir & perpétuer leurs familles. Ce ſont des imprudens & des injuſtes, mais autant à plaindre qu'à

condamner. Le tort qu'ils font ne rejaillit que ſur eux-mêmes, ou ſur des perſonnes à qui ils ſont ſenſés ne devoir aucun compte de leur conduite. Les autres ſont des amis fripons qui, par mille intrigues & mille fraudes, ne cherchent qu'à vous ruiner, pour acheter au prix de leurs rapines, la bienveillance de ceux de qui ils attendent le ſuccès de leurs eſpérances & de leurs projèts.

Pour n'être point *prodigue*, mais ſeulement libéral, il faut ſçavoir comment, & à qui l'on donne : l'ordre & l'équité doivent diſtribuer les bienfaits, non le caprice & la vaine gloire. La honte du *prodigue* eſt de faire de magnifiques dons à des gens riches, tandis qu'il laiſſe languir la veuve & l'orphelin, qu'un léger ſecours pourroit tirer de la miſère; de ne proportionner jamais ſes bienfaits aux beſoins, & de les refuſer ſouvent au mérite & à la vertu, pour en gratifier ceux qui en ſont indignes à plus d'un titre. Sa *prodigalité* eſt une eſpèce d'inſolence, dont il uſe à l'égard des gens perſécutés de la fortune : il ſemble, par l'éclat de ſa dépenſe, vouloir inſulter à l'état de privation où ils ſont comme anéantis.

VOLUPTÉ.

III. Il eſt plus glorieux de triompher de la *volupté*, que des ennemis les plus redoutables.

Les conquérans ſont d'ordinaire vaincus par les *voluptés*.

On ne quitte guère les *voluptés* que par laſſitude.

La plûpart des plaiſirs nous chatouillent & nous embraſſent pour nous étrangler.

Si la douleur de tête nous venoit avant l'yvreſſe, nous nous garderions de trop boire; mais la *volupté* (le plaiſir) marche devant pour nous tromper & nous cache ſa ſuite.

La *volupté* ſe préſente à nos paſſions ſous une figure ſi riante, qu'elle les irrite, les enflamme en un inſtant; & par leur moyen offuſque ſi bien toutes les facultés de l'âme, qu'elle ne lui laiſſe, ni la force, ni le loiſir de réfléchir ſur le peu de ſolidité de plaiſir que produit la débauche, lequel en lui-même eſt d'une ſi courte durée, que cela ſeul devroit ſuffire, pour nous en inſpirer du mépris & de l'horreur. La conſcience, la réputation, la

ſanté, la bourſe, ſont des victimes qu'on ſacrifie à la *volupté*.

La vie humaine eſt comme un cercle agité d'un mouvement perpétuel. On boit, on mange, on dort; puis on ſe lève pour manger encore, & pour dormir. On amaſſe des richeſſes ſans ſe laſſer jamais d'en amaſſer. On veut vivre agréablement, & mourir le plus tard qu'il eſt poſſible. Il y a entre le baptême & le dernier ſoupir, un amas confus & monſtrueux d'occupations ſaintes & profanes; de ſacremens, & de crimes; de confeſſions, & de rechutes. Nul ne paſſe aucun jour ſans commettre quelque péché, & tout le monde court au hazard ſans regarder le terme où il tend. Tout le monde court, mais il y a peu de perſonnes qui arrivent au bout de la carrière, parce qu'il y en a peu qui conſidèrent la grandeur de la gloire qui eſt préparée dans le ciel à ceux qui triomphent du ſiècle, & qui gardent les commandemens du Sauveur.

Dieu ayant tiré le monde du néant, a créé l'homme à ſon image, & à ſa reſſemblance, & lui a donné un entendement pour le connoître, une volonté pour l'aimer, une mémoire pour ſe ſouvenir de ſes précèptes, &

pour les obſerver, des ſens pour le ſervir, & une bouche pour publier ſes louanges.

Il a créé pour l'homme toutes les choſes qui ſont dans le monde, & il les lui a aſſujetties; afin que, demeurant ſujèt à ſon Créateur, il ſe ſervît d'elles, & pour ſon ſalut & pour la gloire de Dieu. Mais les hommes étant corrompus par la *volupté*, ſe mettent au-deſſous de tout ce qu'il y a de plus bas parmi les créatures, & abuſent pour leur plaiſir, & au mépris de Dieu, de tous ſes dons intérieurs, & extérieurs; de la ſcience, des richeſſes, des honneurs, de la ſanté, & de la vie; au lieu que, s'ils en faiſoient un bon uſage, ils trouveroient que ce leur ſeroient des ornemens, des ſecours, des moyens très-propres pour arriver à leur fin. Le dérèglement & la malice de l'homme ſont ſi extrêmes, qu'il employe à ſa propre ruine les biens que Dieu lui accorde, pour obtenir la ſouveraine félicité.

JALOUSIE.

IV. Il y a dans la *jalouſie* plus d'amour-propre, que d'amour. La *jalouſie* eſt le plus grand de tous les maux, & celui qui fait le moins de pitié aux perſonnes qui le cauſent.

La

La *jalouſie* n'eſt qu'une défiance de ſoi-même, & un témoignage de notre peu de mérite.

Cette paſſion jette de plus profondes racines dans les hommes d'une complexion amoureuſe, & particulièrement dans ceux qui ont quelque défaut venant ſoit de l'âge, ou des infirmités, ou de la laideur : dans ceux encore qui ſont défians, pleins de précautions & de ruſes ; enfin, dans ceux qui ont été débauchés & vicieux; car, comme ils ont vu tant de maris être les dupes de leurs femmes, ils craignent toujours quelque ſouterrain dans les allures du ſexe.

La meilleure règle qu'une femme doit ſuivre, pour guérir ſon mari de la *jalouſie*, c'eſt d'être franche & ouverte avec lui, de ſouffrir qu'il éclaire ſes actions, de n'avoir aucun ſecrèt pour lui, non pas même ſur les moindres bagatelles. Un mari *jaloux* a de l'antipathie pour tous les clins d'œil, & les petits murmures de ceux qui cauſent à l'oreille; &, s'il ne voit tout ce qui ſe paſſe juſqu'à fond, à coup ſûr il portera ſes craintes au-delà des bornes. Vous ne ſçauriez lui ôter de l'eſprit que vous devez le choiſir pour votre principal confident; & s'il trouve qu'on lui ait fait un myſ-

tère de quelque choſe, il s'imagine qu'il y a plus de mal qu'il ne paroît.

Il n'y a point de douleur qui approche de celle des maris *jaloux*, qui viennent à perdre leurs femmes : ils ne penſent plus qu'aux bonnes qualités de la perſonne qui leur eſt enlevée ; ils ſe reprochent d'en avoir mal uſé à leur égard ; les ſoupçons dont ils avoient été tourmentés, s'effacent auſſi-tôt de leur eſprit.

La *jalouſie* eſt un vif ſentiment de crainte, qui accompagne la pourſuite d'un bien qu'on nous diſpute, ou la jouiſſance de celui qu'on veut nous enlever.

C'eſt moins la défiance que nous ſerions ſouvent fondés d'avoir pour nous-mêmes, qui fait naître la *jalouſie*, que la mauvaiſe opinion que nous avons des perſonnes de qui dépend ce qui fait l'objèt de nos déſirs ou de notre jouiſſance : cependant, quelque déguiſement qu'employe l'amour-propre pour ſe cacher ce qui l'humilie, avec un peu de retour ſur nous-mêmes, nous ſerons obligés de convenir que la défiance de nous-mêmes y entre pour beaucoup ; & que la *jalouſie* n'eſt qu'un ſecrèt aveu du peu que nous valons. L'éxemple des vieillards & des perſonnes laides & de peu d'eſ-

prit, qui ſont plus portés à la *jalouſie* que les autres, appuie cette réflexion.

La *jalouſie* eſt un vice de l'eſprit : elle eſt non ſeulement inutile, mais elle eſt même nuiſible à celui qu'elle poſſède.

Quiconque eſt ſoupçonneux, invite à le trahir, dit Voltaire. Ceux qui penſent que la *jalouſie* ne peut naître ſans amour, ſe trompent, dit Madame de Faguan : elle peut venir d'averſion pour une rivale, d'orgueil, du déſir d'une préférence dont on ne veut point uſer ſans pouvoir ſe réſoudre à voir un autre en profiter.

TABLE ET SES DÉLICES.

V. Les anciens Romains faiſoient profeſſion d'une grande frugalité : cette vertu les endurciſſoit à la peine, & les formoit à la patience. Ils menoient tous une vie dure : ils jouiſſoient de toutes ſortes de délices, & en étoient ennemis; le ſimple néceſſaire leur ſuffiſoient en toutes choſes. Aujourd'hui les nations qui ſe piquent d'une plus grande politeſſe, mettent leur gloire à diverſifier les beſoins : les délices de la vie ſont devenues pour elles une étude ſérieuſe; elles y ſont tous les

jours de nouvelles découvertes : une nation communique à l'autre ce qu'elle ſçait, & ce qu'elle invente. Il y a des maîtres pour toute eſpèce de *délices*, & qui ont leurs diſciples. L'amour de la vie, & de tout ce qui peut la rendre ſenſuelle, a pris la place de l'amour de la gloire : on ſe fait ſuivre à la guerre, par tout ce qui peut contribuer à la commodité & à la molleſſe. Les ſouverains ſont forcés de mettre des bornes à ce nouveau genre de luxe. Devant le ſoldat, réduit au pain de munition, des officiers généraux devroient-ils ſe piquer de profuſion & de délicateſſe?

La table des François a ſurpaſſé toutes celles des autres nations, par la délicateſſe de ſes mèts & de ſes vins. Toutes les nations de l'Europe ont emprunté ſon goût : elle préſide aux fêtes & aux plaiſirs dans les cours d'Allemagne & du Nord les plus reculées, & de l'Angleterre même, & par-là réveille & change le génie des cours & des riches étrangers.

Éliogabale, ou Héliogabale, nommé auſſi Marc-Aurele-Antonin, ſuccéda à l'empire à Macrin par les artifices de ſon ayeule Mœza, qui gouverna l'Etat pendant la minorité de ſon petit-fils. Il fut un monſtre d'impudicité, & de délicateſſe dans les repas. Il ne mangeoit

que des viandes extrêmement chères, & disoit que la cherté en étoit le principal assaisonnement. Chaque repas lui coûtoit six marcs d'or; il en faisoit quelquefois qui lui revenoient à cent cinquante marcs. Crêtes de coqs, langues de paon & de rossignols, œufs de perdrix, têtes de faisans, toutes sortes de poissons & d'oiseaux rares, vins des meilleurs crûs, & qu'on faisoit venir à grands frais des contrées les plus éloignées, garnissoit une longue suite de tables. Non seulement il ne se nourrissoit que de mèts exquis; mais encore, si l'on en croit les historiens, il en rassasioit ses domestiques, & même les animaux de sa ménagerie.

Sa fin fut aussi funeste que sa vie avoit été dissolue. Les soldats de la cohorte Prétorienne conspirèrent contre lui; &, après avoir massacré la plûpart de ses serviteurs & favoris, compagnons de ses débauches, ils le tirèrent d'un lieu sale & obscur, où il s'étoit caché, le mirent en pièces, & le jettèrent dans le Tybre: ce qui fut au grand contentement de tout le peuple & du sénat. Il n'étoit âgé que de dix-sept ans, selon quelques-uns, & de vingt, selon d'autres. *Lampride*, *Hérodien*, *Aurele-Victor*, *Eutrope*.

La ſanté, en quelque état que nous ſoyons, eſt le plus riche tréſor de la vie.

Le véritable moyen de ſe bien porter, eſt de manger peu, ſelon cet avis du Saint-Eſprit, dans le livre de l'Eccléſiaſtique, chapitre vingt-ſept : « *ne vous jettez pas ſur toutes les viandes ; la maladie eſt inſéparable d'une nourriture abondante* ».

Raiſon d'expérience, ſelon Saint Chryſoſtôme; d'où viennent les douleurs de tête, les maux d'eſtomach, les épuiſemens des forces, les douleurs d'entrailles, & un nombre preſque infini d'infirmités qui nous accablent, ſinon de l'intempérance?

De-là, nous ne ſommes jamais malades, qu'on ne parle de nous décharger des humeurs que nous avons contractées. L'abondance, dit Saint Jérôme, donne des forces à la concupiſcence; & ſi nous ne ſurmontons pas les ennemis qui ſont proches, quelle apparence que nous puiſſions vaincre ceux qui ſont éloignés? L'abſtinence, dit Saint Jean, produit de chaſtes penſées, de raiſonnables déſirs, de ſalutaires conſeils.

Sortant de table, ſouvenez-vous qu'après avoir mangé, il faudra s'acquitter de ſes devoirs; l'un reprendre ſon travail, l'autre s'ap-

pliquer aux affaires, chacun s'occuper ſelon ſa condition; mais en fera-t-on capable, ſi on ſort rempli d'alimens? Il faut manger pour le beſoin, & non pour le plaiſir; ce qui fait le Royaume de Dieu, ce n'eſt pas le boire & le manger; mais la juſtice, la paix, & la joie qui vient du Saint-Eſprit.

Epicure travaille pour la volupté; Hypocrate pour la ſanté; & le Fils de Dieu m'ordonne de mépriſer l'un & l'autre, écrivoit Saint Bernard ſur le cantique des cantiques chapitre onzième. Hypocrate emploie tout pour conſerver la vie du corps; Epicure apprend à rechercher tout ce qui la peut entretenir dans les plaiſirs & les délices; & le Sauveur nous avertit de l'affoiblir. Il faut vivre, mais il faut vivre chrétiennement.

Mettons un frein à notre bouche, pour nous en rendre tellement les maîtres, que nous ne la laiſſions aller que juſqu'où il faut, & que nous l'arrêtions où il faut. Ne ſoyons pas délicats ſous un chef couronné d'épines; revêtons-nous de Jéſus-Chriſt, & négligeons les ſoins de notre chair; traitons-nous comme Salomon traita Séméï, il lui donna la ville pour priſon; donnons des bornes à notre bouche; ſoupirons avant que de manger, à l'exemple

du ſaint homme Job; gémiſſons de nous voir aſſujettis à nourrir un corps qui n'eſt que trop ſouvent d'intelligence avec le démon; imitons ces ſoldats de Gédéon, qui ne prirent de l'eau qu'en paſſant, & que pour la ſoif la plus preſſante. Pour affoiblir notre ennemi, affoibliſſons-nous nous-mêmes.

EMPORTEMENT.

VI. L'*emportement* eſt un mouvement de colère, qui fait d'abord beaucoup de bruit: mais qui s'appaiſe enſuite fort aiſément. Il eſt l'effet de la vivacité de l'imagination & de la chaleur du ſang: c'eſt pourquoi il faut lui céder d'abord.

Il y a quantité d'affaires, & de devoirs dont nous ne ſçaurions nous diſpenſer. Il y a un grand nombre de perſonnes avec qui nous ſommes obligés de converſer, & il eſt difficile qu'elles ſoient toujours de notre avis, & que tout réuſſiſſe de la manière que nous ſouhaitons. C'eſt pourquoi nous devons avoir un ſoin tout particulier de conſerver la tranquillité de notre eſprit, & de ne point tomber dans l'impatience.

Il faut pour cela prévoir ce qui arrive d'or-

dinaire dans les affaires, dans les conférences, & dans les autres occaſions, ſans que nous puiſſions l'empêcher ni le changer. Car quand nous aurons une fois prévû tout ce qui peut arriver de plus fâcheux, de plus incommode & de plus déſagréable ; que nous nous ſerons préparés à le ſouffrir avec patience, nous éviterons ſans peine toute ſorte d'*emportement*, & d'inquiétude.

Le principal ſoin auquel nous devons nous appliquer, eſt d'uſer de toutes les choſes extérieures d'une manière qui ait rapport à leur nature. Or par leur nature elles doivent nous ſervir, & non pas nous commander. Par leur nature elles ſont ſujettes à quantité d'accidens, & ne ſont point en notre puiſſance ; & c'eſt pour cela que jamais elles n'ébranlent l'aſſiette d'un homme ferme. Si on l'emmène en éxil, ſi on le dépouille de ſes biens, ſi on le prive de ſes charges, ſi on le menace des ſupplices, & de la mort, il ne ſe laiſſe ni abattre, ni vaincre. Il ne ſe tient pas même offenſé de tous ces fâcheux traitemens, parce qu'il y a long-temps qu'il a prévû qu'ils ſont hors de lui, & qu'ils n'en dépendent point. Ce ne ſont pas tant les choſes qui nous incommodent, & qui nous inquiètent, que l'opinion que nous

Animés de l'ardeur d'une fauſſe vaillance,
Sur un léger ſoupçon, pour une foible offenſe,
Toujours prêts à ſe perdre, & prêts à ſe venger,
Ils prodiguoient un ſang qu'ils devoient ménager;
Leur orgueil violoit les droits les plus auguſtes:
En ſe faiſant juſtice ils devenoient injuſtes:
Dans leur propre ruine ils mettoient leur bonheur,
Et ſe déshonoroient pour ſauver leur honneur.
Dans le ſéjour affreux des ombres éternelles
Tomboient en un moment leurs âmes criminelles.
Leurs corps enſanglantés, triſtes objets d'horreur,
Sembloient garder encor un reſte de fureur;
Et tout morts qu'ils étoient, expoſés au ſupplice,
Reſpirer la vengeance, & craindre la juſtice.
La France recouroit au trône de ſes Rois,
Imploroit vainement l'autorité des loix,
Et diſoit dans l'excès de ſes douleurs mortelles:
« Quand verrai-je finir ces fatales querelles,
» Où contre les François, le François irrité
» Se fait une vertu d'une brutalité?
» Redoutable par-tout je gagne les batailles,
» Et je ne vois chez moi, que ſang, que funérailles.
» Hélas! victorieuſe & triſte en même temps,
» Je triomphe au dehors, je ſoupire au dedans.
» Ainſi que mon bonheur, mes malheurs ſont extrêmes;
» Ceux par qui j'ai vaincu ſe détruiſent eux-mêmes.
» Je vois par ma valeur mille peuple ſoumis,
» Et je crains mes enfans plus que mes ennemis.
» L'ami contre l'ami tranſporté de colère,
» Ou le frère jaloux du repos de ſon frère,
» Suivent aveuglément leur deſtin malheureux:

» L'un ou l'autre ſe perd, & je les perd tous deux.
» Dans ces combats ſanglans que la fureur excite,
» Où l'on trouve la mort, & l'autre la mérite,
» Le vaincu ſent le fer qui lui perce le cœur,
» La crainte & le remord tourmentent le vainqueur :
» Et contraints de mourir, ou de vivre ſans gloire,
» L'un pleure ſa défaite, & l'autre ſa victoire.
» Un fantôme d'honneur trouble leur jugement,
» Ils ſe font une loi de ce dérèglement ;
» Comme on court à la gloire, ils courent au carnage ;
» La fureur fait en eux ce que fait le courage ;
» Et dans les mouvemens d'une aveugle chaleur,
» Souvent leur déſeſpoir reſſemble à la valeur.
» Dans les nobles hazards des combats légitimes,
» Ce qui les fait brutaux les rendoit magnanimes.
» S'ils donnoient à leurs bras de plus juſtes emplois,
» Les grands crimes qu'ils font, ſeroient de grands exploits.
» Ciel ! faites bientôt naître un Prince ſur la terre,
» Révéré dans la paix, redouté dans la guerre,
» Juſte à récompenſer, juſte à punir auſſi,
» Qui ſe venge de ceux qui ſe vengent ainſi ;
» Qui réduiſe au repos ces âmes inquiètes,
» Et qui faſſe obſerver les loix qu'il aura faites ».
La France fit ces vœux, exprima ces regrèts,
Et changeant mille fois ſes lauriers en cyprès,
Quand l'univers trembloit au ſeul bruit de ſes armes,
Sur ſes guerriers mourans elle verſoit des larmes.
Mais elle ne craint plus ces funeſtes *duels*,
Les François ſont vaillans, & ne ſont plus cruels.
Leur invincible Roi les anime & les guide,
Et leur traçant le plan d'une gloire ſolide,

Il rompt ce cours fatal de meurtres infinis,
Tant de fois condamné, tant de fois impunis;
Et ſon autorité conſtante, inviolable,
Ou détourne le crime, ou punit le coupable.
Il n'eſt pas de ces Rois, dont la foible bonté
Autoriſe le vice, & bleſſe l'équité;
Qui bornent leur juſtice à de foibles menaces,
Qui d'une aveugle main ſignent graces ſur graces,
Qui, contens d'avoir fait des édits ſolemnels,
Laiſſent vivre le crime avec les criminels;
Et qui faiſant gronder leur inutile foudre,
Semblent ne condamner que pour pouvoir abſoudre.
Tout peut les ébranler, tout peut les éblouir.
Mais LOUIS ſe fait craindre & ſe fait obéir.
Il juge ſans erreur, & punit ſans réſerve.
Quand il a fait des loix, il fait qu'on les obſerve;
Contre un feint repentir ſon cœur eſt affermi.
Son ſujèt criminel devient ſon ennemi;
Et quand le ciel vengeur ordonne qu'il puniſſe,
Nulle fauſſe pitié ne corrompt ſa juſtice.
Mais ſa rigueur s'accorde avec ſa bonté,
Et c'eſt notre bonheur que ſa ſévérité:
Réprimant les tranſports d'une injuſte vengeance;
Il conſerve le ſang le plus pur de la France.
Sévère à ſes ſujèts, pour les rendre plus doux,
S'il en punit quelqu'un, c'eſt pour les ſauver tous.
Sa douceur fait agir ſa puiſſance ſuprême,
Et ſa juſtice naît de ſa clémence même.

JEU EXCESSIF.

VII. Le goût du *jeu*, lorſqu'il eſt vif, a des conſéquences de tant d'eſpèces, qu'il n'eſt pas poſſible de le tolérer. Il fait inſenſiblement contracter l'habitude de l'oiſiveté, & par conſéquent d'une perte de temps conſidérable : il oblige ſouvent à vivre avec telle compagnie, qui ne nous convient guere. Il fait négliger les devoirs de la ſociété, & ſes propres affaires : en un mot, il lie indiſpenſablement avec des perſonnes qui peuvent nuire à notre réputation. Les femmes particulièrement, doivent ſe donner de garde de ce dernier inconvénient.

L'eſprit du *jeu* eſt un eſprit de combinaiſon rapide, qui embraſſe d'un coup d'œil, & comme d'une manière vague, un grand nombre de cas, dont quelques-uns peuvent lui échapper ; parce qu'il eſt moins aſſujetti à des règles, qu'il n'eſt une eſpèce d'inſtinct perfectionné par l'habitude. Le Géomètre peut ſe donner tout le temps néceſſaire pour réſoudre ſes problêmes ; il peut ſe repoſer & partir de-là avec de nouvelles forces. Le *joueur*, au contraire, eſt obligé de réſoudre les ſiens

ſur le champ, & de faire dans un temps fixé & très-court, tout l'uſage poſſible de ſon eſprit : il n'eſt donc pas ſurprenant qu'un Géomètre ſoit ſouvent un *joueur* très-médiocre.

L'eſprit du *jeu* n'eſt pas aſſez eſtimé ce qu'il vaut : il eſt vrai qu'il eſt un peu deshonoré par ſon objèt, par ſon motif, & par la plûpart de ceux qui le poſſèdent ; mais du reſte il reſſemble aſſez à l'eſprit géométrique : il demande auſſi beaucoup d'étendue pour embraſſer à la fois un grand nombre de différens rapports, beaucoup de juſteſſe pour les comparer, beaucoup de ſûreté pour détourner le réſultat des comparaiſons, & de plus une extrême promptitude d'opérer. Souvent les plus habiles *joueurs* ne jugent qu'en gros, & avec beaucoup d'incertitude ; ſur-tout dans les jeux de hazard, où les parties qu'*il* faut prendre dépendent du plus ou du moins d'apparence, que certains cas arrivent ou n'arrivent pas. On ſent aſſez que ces différens dégrés d'apparences ne ſont pas faciles à évaluer : il ſemble que ce ſeroit meſurer des idées purement ſpirituelles, & leur appliquer la règle & le compas : cela ne ſe peut qu'avec des raiſonnemens d'une eſpèce particulière, très-fins, très-gliſſans, & avec un algèbre inconnu aux algébriſtes

algébriſtes ordinaires ; c'eſt cependant ce travail qu'entreprit M. de Montmort dans ſon Eſſai d'analyſe ſur les *jeux* de hazard, qu'il donna en 1708, & où il découvrit ce nouveau monde aux Géomètres.

Le *jeu* eſt pour la ſociété, ce que les ſpectacles ſont pour une grande ville : il y a trois heures dans la journée qu'on pourroit y employer plus mal. Que de gens ſans mérite & ſans occupation, qui ne tiendroient à rien dans la ſociété, ſi le *jeu* ne les y introduiſoit pas !

Si tous ceux qui jouent étoient de bons *joueurs*, ils ſeroient tous, ou grands algébriſtes, ou nés pour l'être : il faut avoir une tête algébrique & pleine de l'art des combinaiſons ; mais la plûpart des *joueurs* n'y entendent pas tant de fineſſe : ils ſe conduiſent par des vûes très-confuſes & à l'aventure ; & les *jeux* les plus ſçavans, les échècs même, ne ſont pour la plûpart des gens, que des *jeux* de hazard.

M. de Leibnitz a dit que les hommes n'ont jamais marqué plus d'eſprit, que dans les différens *jeux* qu'ils ont inventés.

Il me ſemble fort étrange de voir que des perſonnes qui ont de l'eſprit, paſſent douze

heures de ſuite à battre & à couper un *jeu* de cartes; ſans avoir d'autre converſation, que celle qui naît d'un petit nombre de termes de l'art employés à propos ; ni d'autres idées, que celles qui viennent des taches rouges ou noires différemment placées ſur les cartes. N'auroit-on pas ſujet de ſe moquer d'un homme de cette eſpèce, qui ſe plaindroit de la brièveté de la vie ?

La paſſion pour les *jeux* ſédentaires eſt une des grandes cauſes de la molleſſe des mœurs, & du peu de vigueur des corps. Nous tenons cette paſſion de la fréquentation des femmes, & de notre complaiſance ſans bornes pour ce ſexe enchanteur : cette paſſion eſt fille de l'oiſiveté & de l'avarice, & aſſez amie de toutes les autres : elle n'a d'autre fruit que de remplir la tête de trente mots baroques, & pour l'ordinaire aux dépens de la ſcience, de l'hiſtoire, & de la morale. Les converſations en cercle, ſi en uſage, ſi eſtimées chez nos pères, & ſi propres à faire paroître les talens, les bonnes mœurs, & à les former chez les jeunes perſonnes, ſont ou muettes, ou employées à faire des réfléxions ſur tous les colifichets qui décorent les dames, ſur toutes les babioles rares que poſſèdent les meſſieurs ; & quelle

eſt l'origine de ce mal ? Les éxercices du corps trop négligés.

CHAPITRE VI.

Douze défauts de l'Homme du ſiècle.

SÇAVOIR :

Peu Reconnoiſſant, Inquièt, mauvais Plaiſant, Vif, Pointilleux, Proceſſif, faux Ami, Grondeur, Impudent ou Effronté, Pédant, Indiſcrèt, Coquèt.

L'HOMME PEU RECONNOISSANT.

I. LA *reconnoiſſance* eſt le ſentiment d'un bienfait, joint au déſir de témoigner l'obligation qu'on a.

C'eſt une vertu d'autant plus eſtimable, qu'elle eſt le fruit pénible de la réfléxion ; car les hommes ſont naturellement ingrats, leur amour-propre ſe trouve humilié de recevoir ; & l'on voit ſouvent, à la honte de l'humanité, que, bien loin de chercher à témoigner la

reconnoiſſance d'un bienfait, on fuit le bienfaiteur. Cependant l'habitude de la *reconnoiſſance* nous en rend la pratique ſi facile, qu'elle nous ſemble à nous-même une diſpoſition naturelle. Connoît-on en effet ce que c'eſt que le vice de l'inquiétude, l'oubli des bienfaits reçus, l'outrage qu'il fait à celui qui en eſt l'auteur, & les ſuites ordinaires qu'il produit? Il n'y a point d'eſpèce de crime où elle n'entre pour quelque choſe, ſi on l'examine bien, & ſouvent elle a plus de noirceur elle ſeule que tous les autres.

L'ingratitude eſt par-tout un grand vice; mais il ſemble qu'elle ne ſoit nulle part plus commune, qu'où elle devroit l'être le moins. Plus on a reçu de biens, & plus on a de raiſon d'y paroître ſenſible; oui, ſans doute, mais on ſe fait une habitude de tout: l'orgueil oublie tout, il ne tient compte de rien, que de ce qu'il fait lui-même; & l'amour-propre s'accoutume à penſer qu'on lui doit par juſtice, ce qu'on ne fait que par bonté pure.

Il n'eſt certainement rien de plus gracieux, que les dons de Dieu pour nous: il nous a faits ſans nous-mêmes; c'eſt de lui que nous tenons tout ce que nous ſommes, & tout ce que nous avons: mais plus nous avons reçu

de talens & de graces, moins nous en ſommes touchés. Quand nous voyons quelqu'un ſauvé d'un grand danger, préſervé d'un grand accident, guéri d'une grande maladie, ramené de l'erreur, tiré du déſordre; nous croyons qu'il y a de grandes graces à rendre au Seigneur, & nous jugeons qu'un ſeul bienfait mérite toute ſa gratitude. Qu'on nous interroge aujourd'hui ſur les actions de graces que le lépreux Samaritain rend publiquement à Dieu; qu'on nous demande d'où vient qu'il eſt ſi ſenſible à la guériſon qu'il a obtenue, & qu'il paroît ſi reconnoiſſant: c'eſt, dirons-nous, qu'il avoit moins droit de s'y attendre de la part du Sauveur, & qu'il n'oublie pas ce qu'il eſt par état; c'eſt qu'après tout il n'y a point de graces ſi gratuites, & qui méritent plus de retour que celles qui ſe font à un étranger, à un inconnu, à un indigne, à un homme ſur-tout exclu du commerce de tous les autres, & regardé parmi eux comme capable d'y porter la ſouillure & la contagion.

Voilà ce qui nous vient d'abord en penſée à l'égard de ce lépreux, & ſur cela nous concluons, que ce n'eſt pas trop de toute ſa reconnoiſſance. Mais quoi donc! mille bienfaits en méritent-ils moins qu'un ſeul? Regardons,

nous un moment, indignes créatures : eſt-ce parce que Dieu nous a prévenus à tous égards, parce qu'en nous tirant de la maſſe commune de corruption, il nous a reçus par le baptême au nombre de ſes enfans, lorſqu'à peine nous jouiſſions de la vie ? Eſt-ce parce que ſa providence paternelle nous a conſervés ſans aucun danger, & qu'il a détourné de deſſus nous tous les fléaux du monde, que nous ſommes moins obligés de l'en bénir ? Ne vaut-il pas mieux avoir toujours connu la vérité, que d'être délivré des ténèbres de l'erreur ? Ne vaut-il pas mieux pour une âme, de n'avoir jamais perdu l'innocence, que de la recouvrer ? Par quel renverſement croyons-nous que ceux pour qui Dieu n'a pas tant fait que pour nous, lui ſont plus obligés ! Seroit-ce que nous en étions plus dignes qu'eux ? C'eſt là notre illuſion : ingrats & ſuperbes, nous nous familiariſons par l'uſage avec les biens propres de notre Maître ; les dons de Dieu nous font oublier notre indigence, & notre indignité : le pauvre qu'on a tiré de la miſère en devient plus orgueilleux, & ne penſe pas qu'il peut y retomber : tout occupé de ce qu'il eſt, il perd de vûe ce qu'il étoit, & ne prévoit point pour ſon malheur ce qu'il peut devenir encore.

C'eſt l'impreſſion que les graces de Dieu, continuées, font ſur nous; mais ſouvenons-nous qu'il ne nous en doit aucune, qu'il peut ceſſer de nous les accorder; & que le vrai moyen d'en arrêter à jamais la ſource, c'eſt de les oublier, ou de s'en croire digne.

L'HOMME INQUIET.

II. *L'inquiétude* eſt un déſir ſans objet; c'eſt une eſpèce de méſaiſe, qui n'eſt cauſée que par le ſentiment de beſoin, ou par la confuſion des idées; c'eſt ce qui fait que les perſonnes qui ont peu de connoiſſances, mais qui les ont bien diſtinctes, comme les femmes, par exemple, ſont moins inquiètes, que ces hommes univerſels qui veulent tout ſçavoir.

L'*inquiétude* eſt une maladie de l'âme mécontente de ſa ſituation préſente: le trouble de l'eſprit, le dérèglement de l'imagination, le peu d'exercice du jugement, le défaut des principes, & l'épuiſement des eſprits, en ſont les cauſes les plus ordinaires.

La prévoyance humaine eſt toujours bornée, & cependant toujours préſomptueuſe; elle réduit tout à ſa meſure, & s'imagine que tout ce qu'elle ne peut pas, eſt impoſſible.

C'eſt de cette illuſion pleine d'orgueil & d'erreur, que naiſſent toutes nos défiances ; & ſans elle, d'où pourroient nous venir tant d'*inquiétudes* ſi raiſonnables ſur ce néceſſaire, ſur les différentes reſſources de la vie, & ſur le ſuccès de nos juſtes entrepriſes ? Souvent tout dépérit entre les mains de l'homme, & il achève de ruiner ce qu'il entreprend de rétablir. Il y a des embarras où toute notre prudence ſe trouve en défaut ; le préſent trouble, l'avenir déſeſpère : on a beau ſe retourner de tous côtés, on ne voit rien qui puiſſe raſſurer ; l'eſprit ſe met à la torture, l'imagination s'épuiſe en vains efforts ; mais l'eſprit du Seigneur en devient-il moins étendu ? Son bras eſt-il raccourci ? Et, parce qu'il nous plaît de le meſurer à nos idées, en a-t-il moins de ſageſſe, de puiſſance & de bonté ? Eſt-ce donc véritablement notre induſtrie qui pourvoit à nos beſoins ? Sont-ce nos ſoins qui font réuſſir nos projets, & ſommes-nous nous-mêmes notre reſſource en quelque choſe ? Quel ſujet, hélas ! aurions-nous de nous *inquiéter*, ſi la reconnoiſſance nous rendoit plus attentifs à ce que Dieu fait pour nous ; ſi nous étions plus fidèles à lui rendre graces de toutes les faveurs dont il nous comble ; ſi notre foi s'étoit fait une

habitude de réfléchir ſur la manière dont il fait ſubſiſter les hommes dans les néceſſités les plus communes ? Ne nous a-t-il point donné en particulier des preuves de ſa providence ? Ne nous a-t-il jamais tirés des dangers plus preſſans, que ceux où nous nous trouvons peut-être ? & d'où nous ſont donc venus les ſecours ? Penſons-y ſérieuſement devant lui.

Mais ce qu'il y a de plus injuſte, & de plus injurieux à cette providence, c'eſt que ce ſont pour l'ordinaire, ceux qu'elle a toujours nourris & conſervés ſans ſoins, qui s'*inquiètent* le plus. Il ſemble que, s'il étoit permis d'être *inquiet*, ce ſeroit à ceux qui vivent du fruit de leurs veilles & de leurs ſueurs ; il leur ſeroit plus naturel, & ils ſeroient plus tentés de penſer qu'ils peuvent manquer des choſes les plus néceſſaires, s'ils ceſſent de ſe les procurer par un travail aſſidu ; ce ſeroit à ceux qui ſont ſans biens, ſans parens, ſans amis puiſſans, ſans domeſtiques ; & ce ſont ceux ſouvent qu'une foi plus conſtante ſoutient ſans le moindre trouble dans les viciſſitudes d'une vie pleine de beſoins. Le laboureur, dit ſaint Jacques, attend chaque année avec patience la révolution des ſaiſons ; &, après avoir jetté avec confiance ſon grain dans la terre, il ſe repoſe avec

une ſimplicité tranquille ſur celui qui eſt le maître abſolu des vents & des pluies : d'où vient donc l'*inquiétude* à ceux qui n'ont jamais fait que traîner leurs jours dans la molleſſe & dans l'oiſiveté, ou qui n'ont jamais eu peut-être d'autre affaire que celle de leurs plaiſirs? Encore une fois, penſons-y ſérieuſement devant Dieu; &, dans quelqu'état que nous nous trouvions, ou dans quelque ſituation que la naiſſance, ou notre propre choix nous ait mis, pauvres ou riches, foibles ou forts, plus ou moins laborieux, ſelon nos devoirs & nos talens, ne portons jamais nos *inquiétudes* juſqu'à la défiance.

L'HOMME MAUVAIS PLAISANT.

III. Il n'eſt pas ordinaire que celui qui fait rire, ſe faſſe eſtimer.

Il ne faut jamais hazarder la *plaiſanterie*, même la plus douce & la plus permiſe, qu'avec des gens poli ou qui ont de l'eſprit.

Rien ne plaît davantage que ceux qui *plaiſantent* de bonne grace, & qui ſçavent badiner ingénieuſement ſans bleſſer perſonne, par leurs bons mots : on les préfère volontiers à ces eſprits importans, qui, toujours enfoncés

dans les plus hautes matières, & pleins de leurs propres penſées, ne ſortent jamais d'une certaine gravité importune, qui glace les compagnies les plus enjouées; mais il faut avoir l'eſprit infiniment fin pour cela, & il faut prendre garde de ne rien dire de fade, de peur que ceux qui rient tout haut des *plaiſanteries*, ne rient tout bas de celui qui les dit.

L'HOMME VIF ET EMPORTÉ.

IV. Les mouvemens de colère ont plus d'une ſource, & ſont excités dans notre âme par différentes cauſes: les uns viennent du vice & de l'impatience, les autres de la vertu même, & de l'amour même de la juſtice: montrer une pieuſe colere pour ſoutenir les droits de Dieu, pour réprimer les ſcandales, pour punir les méchans dans les règles de l'équité, & avec la modération que la religion éxige, c'eſt un juſte & bon zèle; tout chrétien doit en être ému à la vûe des excès qui règnent dans le monde, & des outrages continuels qu'on fait à ſa majeſté divine.

Le ſage a dit, que ceux qui mépriſent & abandonnent la loi, louent le méchant & lui applaudiſſent; mais que ceux qui la gardent,

& qui la reſpèctent, s'irritent contre lui. Phinéez & Matathias étoient animés de cette ſainte colère, lorſqu'ils vengeoient avec tant d'éclat les intérêts du Seigneur. JÉSUS-CHRIST lui-même, la douceur incarnée, en étoit animé contre les profanateurs de la maiſon de ſon père, & contre l'aveuglement des Phariſiens, qui, toujours les premiers violateurs de la loi, apprenoient au peuple, par leurs traditions ſuperſtitieuſes, à la violer dans ce qu'elle a de plus eſſentiel. Saint Paul, ſon fidèle imitateur, fut animé contre les faux Docteurs qui ſéduiſoient les fidèles; après lui tous les hommes apoſtoliques, tous les vrais fidèles l'ont été contre la multitude des prévaricateurs; & qui pourroit, s'il eſt chrétien, dit ſaint Auguſtin, n'être pas animé du même zèle, en voyant l'horrible carnage que le tyran des âmes fait tous les jours dans l'Egliſe? Si nous ne ſentons pas en nous-mêmes les mouvemens de cette ſainte colère, à la vûe des offenſes qui ſe multiplient contre notre divin Maître, c'eſt que nous ſommes fort indifférens pour ſa gloire, & que nous manquons de charité pour le prochain; car la véritable charité qui aime toujours le pécheur, a toujours haï le péché d'une haine parfaite, & ne ſe

conſole pas de le voir règner dans le monde.

La *colère* eſt donc une émotion, un ſoulèvement de l'âme qui n'a rien de mauvais en lui, qui eſt même louable & néceſſaire, quand elle a pour objèt l'injuſtice; parce que ſi l'injuſtice eſt véritable, elle mérite de notre part une ſainte indignation. Mais prenons-y bien garde, elle devient un vice & ſouvent un crime en ce qui nous regarde, parce que l'amour-propre nous trompe, & nous fait regarder comme injuſte ce qui ne l'eſt pas. A nous conſidérer en effèt du côté de Dieu, jamais les hommes ne nous font d'injure : nous avons de la peine à perſuader, parce que nous ne voulons pas nous connoître, ni juger des choſes par leurs véritables principes ; cependant il n'eſt point de mauvais traitement, dont le pécheur ne ſoit digne, & cette ſeule penſée, qui eſt éxactement vraie, devroit étouffer en nous juſqu'aux moindres ſenſibilités; il eſt vrai que la juſtice de Dieu s'éxécute ſouvent ſur nous, par l'injuſtice des hommes, & que cette injuſtice ne peut que nous irriter; mais le ſentiment doit ſe renfermer dans ſes juſtes bornes, il faut peſer les intérêts, & non pas nous imaginer que tout nous ſoit permis contre ceux qui nous font quelque tort : leur âme vaut mieux que

notre vie; leur vie vaut mieux que notre honneur, que notre réputation, que tout ce qu'ils peuvent nous enlever ; & il s'en faut bien qu'il nous ſoit permis de nous mettre en *colère* juſqu'à ceſſer de les aimer, juſqu'à déſirer leur perte, juſqu'à leur rendre même injure pour injure, & leur faire autant de mal qu'ils nous en font : nous ne ſommes pas aſſez juſtes pour être juges dans notre propre cauſe, & nous meſurons les torts qu'on nous fait ſur notre ſenſibilité : une parole, qui bleſſe notre vanité, un défaut d'égards ou de complaiſance, une réſiſtance à nos volontés, quelquefois peu raiſonnables, nous paroît digne de l'émotion la plus marquée dans ſes éclats ; mais il eſt difficile de ne pas la ſentir quelquefois quand l'injuſtice eſt criante, il eſt ordonné de la modérer dans ſes ſentimens mêmes les plus juſtes : & le plus néceſſaire pour nous, c'eſt de la réprimer promptement & ſans délai, parce que les ſujets qu'on nous en donne ne ſçauroient être d'auſſi grands maux que ceux qu'elle nous fait commettre.

Reſpectons les oracles divins ſur cette matière, & ſouvenons-nous que la *colère* éloigne abſolument l'eſprit de Dieu, & n'opère jamais la juſtice ; qu'elle produit toujours du ſcandale ;

& nous rend reſponſables de toutes ſes ſuites ; qu'elle repoſe dans le ſein de l'inſenſé ; qu'elle répand tant de nuages dans l'eſprit, & de dérèglement dans la volonté, qu'on ne ſçauroit plus voir avec elle ce qui eſt éxactement juſte & vrai ; qu'elle eſt de ſa nature un vice capital, qui ouvre la porte à tous les autres ; & que ce n'eſt qu'en fermant cette porte qu'on peut mettre en repos toutes les vertus ; que celui enfin qui s'y abandonne ſera traité au jugement de Dieu, comme l'on traite les homicides au jugement des hommes, ſelon la rigueur de la loi.

L'HOMME POINTILLEUX.

V. Le *pointilleux* eſt querelleux, chicaneur ; homme difficile, qui fait des querelles, des difficultés ſur des choſes de néant, ou ſur un ſujèt qui n'en vaut pas la peine ; qui conteſte ſur de vaines formalités ; qui demande des éclairciſſemens ſur la moindre parole équivoque. On ne fut jamais ſi *pointilleux*, ni ſi délicat qu'aujourd'hui : on s'offenſe de tout, & l'on ne veut jamais être offenſé impunément. Il y a des amis ſi *pointilleux*, qu'il faut tou-

jours être ſur ſes gardes avec eux, tant leur amitié eſt fragile.

Ne ſoyez pas non plus follement ombrageux,
Moins délicat ami, que cenſeur pointilleux.

Les opinions des hommes ſont des déciſions de leur jugement, qu'il eſt difficile d'attaquer ſans bleſſer leur amour-propre. L'accueil qu'on fait à leur manière de penſer, l'approbation qu'on leur accorde, eſt une eſpèce d'empire dont ils ſont trop flattés pour n'en être point jaloux, & pour ne pas s'irriter de tout ce qui peut y donner atteinte.

C'eſt peu de vouloir les dépouiller par la contradiction de cet empire ſi cher à leur orgueil, on veut encore les humilier, les confondre, les ſubjuguer. Combattre le ſentiment d'un homme, c'eſt non ſeulement l'accuſer d'erreur, mais encore s'arroger ſur lui une ſupériorité de lumières qu'on veut lui faire ſentir; c'eſt non ſeulement préférer notre jugement au ſien, mais vouloir le forcer de ſouſcrire à cette préférence ; c'eſt nous élever un tribunal, où nous le jugeons, où nous le condamnons, où nous le dégradons pour fonder notre gloire ſur les ruines de la ſienne : ſon

amour-

amour-propre pourroit-il ne pas ſe révolter? il ſe croit la victime de l'uſurpation & de la tyrannie.

Que ſera-ce ſi le ſujèt de la diſpute n'eſt pas moins intéreſſant que la diſpute même, ſi ces autres paſſions attaquées avec l'orgueil ſe liguent avec lui, & le fortifient de toutes leurs forces? C'eſt alors que l'amour-propre doublement irrité, n'écoute plus que ſon reſſentiment, & devient d'autant plus difficile à calmer, qu'attaqué par plus d'endroits, il ſe croit offenſé par plus d'injuſtice. Voilà donc une guerre inteſtine ſemée dans le monde, voilà un principe domeſtique d'animoſité répandu parmi les hommes. Les voilà diviſés par le nœud même qui les unit. Un intérêt commun rend la ſociété néceſſaire à leurs beſoins; mais la diſpute eſt inſéparable de la ſociété, & la diviſion paroît inſéparable de la diſpute.

Celle-ci eſt-elle donc inalliable avec l'amour-propre des hommes? faut-il renoncer à les réconcilier? Ecoutons la raiſon & l'expérience.

Quelque idolâtres que les hommes ſoient de leur manière de penſer, nous attaquerons ſans péril leurs opinions, ſi nous ménageons leur délicateſſe. Il ne s'agit que de leur déguiſer

ce que la diſpute peut avoir d'offenſant pour eux. Rien de ſi amèr en lui-même, qui ne puiſſe leur adoucir le charme des manières. Tout dépend de la façon de leur préſenter les objèts.

Reſpecter une opinion en la combattant, ne paroître la combattre que pour s'en inſtruire, ne propoſer la nôtre qu'à titre de doute, inſinuer les preuves les plus victorieuſes avec ce ton modeſte qui les fait pardonner, s'interdire non ſeulement les termes vifs & emportés, les ironies piquantes, les railleries amères; mais encore ces airs hautains, ces ſouris inſultans qui bleſſent plus vivement que les paroles mêmes; c'eſt l'infaillible ſecrèt de contredire ſans déplaire, de diſputer ſans aigrir, de convaincre même & de détromper ſans offenſer.

Se livrer au contraire dans la diſpute à toute la fougue de l'humeur, n'épargner, ni manières dures, ni termes odieux, faire ſentir qu'on n'attaque une opinion, que parce qu'on la mépriſe, propoſer la nôtre d'un ton déciſif qui exclut le doute dans celui qui parle, & l'interdit à celui qui écoute, l'impoſer comme une loi irrévocable dont on ne permèt pas même l'éxamen, s'irriter contre ceux qui re-

fuſſent de s'y ſoumettre ; en un mot s'arroger dans la diſpute une eſpèce de deſpotiſme; c'eſt agir moins en adverſaire qu'en ennemi, c'eſt attaquer moins l'opinion que la perſonne, c'eſt révolter au lieu de convaincre, c'eſt en quelque ſorte faire aux autres une néceſſité d'uſer de repréſailles.

Ils ne tarderont pas à ſe ſervir d'un droit ſi chèr : leur amour-propre attaqué, bleſſé, tyranniſé, s'irrite, s'emporte, rend vivacité pour vivacité, mépris pour mépris, aigreur pour aigreur : vous avez voulu ſubjuguer votre adverſaire, il ſecoue le joug & cherche à le renverſer ſur le tyran. Vous prétendez lui donner votre opinion pour un principe, il veut vous donner la ſienne pour un axiome : irrité de ſa réſiſtance, vous le traitez d'aveuglement & d'opiniâtreté : outré de la vôtre, il l'appelle faſcination ou révolte contre l'évidence. Qui ſera l'arbitre entre vous & lui?

Bientôt la chaleur augmente, un terme peu meſuré échappe, il en attire un plus dur encore. Inſenſiblement la raiſon & la bienſéance perdent leurs droits ; on commence à parler, moins pour convaincre que pour piquer. La diſpute dégénère enfin en querelle ; quel en

eſt le réſultat? Une haine réciproque & quelquefois immortelle.

Ainſi naiſſent trop ſouvent les diviſions parmi les hommes. Les plus envenimées n'ont pas toujours les cauſes les plus marquées. L'emportement dans la diſpute allume un feu qui a paru s'éteindre avec elle; mais elle a laiſſé une étincelle aſſoupie, qui, réveillée par l'occaſion, produira peut-être un jour un embraſement. Un terme vif, une réponſe dure ont bleſſé un cœur; la bleſſure a paru ſe cicatriſer, mais le venin s'y eſt concentré: ce cœur eſt rempli d'une malignité ſecrète, d'autant plus à craindre qu'on la craint moins, & qu'on en a peut-être oublié la ſource.

Qu'eût-il fallu pour prévenir ce déſordre? Un peu moins de fiel dans la bouche des contendans, un peu plus de flègme & de ménagement réciproque, une expreſſion moins vive & plus meſurée, un air moins ſec, un ton moins bruſque. La paix pouvoit-elle être achetée moins chèrement?

Si nous défendons la vérité, pourquoi ne la pas défendre avec des armes dignes d'elle? Ménageons ceux qui ne lui réſiſtent qu'autant qu'ils la prennent pour le menſonge ſon en-

hemi : un zèle aveugle pour ſes intérêts les arme contre elle ; ils deviendront ſes défenſeurs ; ſi nous avons l'adreſſe de leur deſſiller les yeux ſans intéreſſer leur orgueil. Sa cauſe ne ſouffrira point de nos égards pour leur foibleſſe, nos traits émouſſés n'en ſeront que plus certains, nous vaincrons notre adverſaire ſans le bleſſer.

Mais qui nous répond que nous avons embraſſé le bon parti ? combien de fois nous y ſommes-nous trompés ? Quelle raiſon de doute dans nos erreurs paſſées ? & dans ce doute, quelle raiſon de modération & de ménagement : ſi par malheur nous défendions le menſonge en croyant le combattre, notre intention pourroit ſervir d'excuſe à notre erreur ; mais excuſeroit-elle notre emportement contre les défenſeurs de la vérité, inexcuſable même dans ceux qui combattent pour elle ?

Si nous ſçavions nous l'interdire, la diſpute, loin de ſemer dans la ſociété la diviſion & le déſordre, pourroit même y devenir une ſource d'agrémens. Quel charme ne jetteroit-elle pas dans nos entretiens ? N'y répandroit-elle pas avec la variété, l'âme & la vie ? Quoi de plus propre à les dérober, & à la ſtérilité qui

les fait languir, & à l'uniformité qui les rend inſipides ?

Quelle reſſource pour l'eſprit qui en fait les délices ; combien d'eſprits qui ont beſoin d'aiguillons ? Froids & arides dans un entretien tranquille, ils paroiſſent ſtupides & peu féconds. Secouez leur pareſſe par une diſpute polie, ils ſortent de leur léthargie pour charmer ceux qui les écoutent. En les provoquant vous avez réveillé en eux le génie créateur qui étoit comme engourdi ; quelle profuſion de richeſſes ! Elles étoient enfouies & perdues pour la ſociété, ſi la diſpute ne les avoit arrachées à leur indolence. Ainſi la terre oiſive & pareſſeuſe attend pour produire d'être remuée ; ainſi le caillou froid & immobile ne devient une ſource de lumière qu'autant qu'il eſt heurté.

La diſpute peut donc devenir le ſel de nos entretiens, mais il faut que ce ſel ſoit ſemé par la main de la prudence, & que la politeſſe & la modération l'adouciſſent & le tempèrent. Néglige-t-on ce tempérament ? Que devient la ſociété ? Elle n'eſt plus qu'un aſſemblage d'hommes, ou ennemis les uns des autres, ou prêts à le devenir. Point d'entretien

qui ne ſoit riſqueur, point de parole qui ne puiſſe devenir une ſource de diſpute, & par conſéquent de diviſion. Il faudra, pour vivre avec ces hommes, ou ſe condamner à un éternel ſilence, ou s'éxpoſer à répandre par ſes diſcours une ſemence de diſcorde & d'animoſité. Les liens du ſang & de l'amitié, loin d'affoiblir le reſſentiment qui naîtra de ces diſcuſſions emportées, lui prêteront une nouvelle force; la bleſſure ſera d'autant plus ſenſible, qu'elle partira d'une main plus chère. Chacun comptera; & parmi les raiſons qui l'offenſeront le plus, celles qu'on avoit de ne point l'offenſer.

Ainſi le commerce des hommes, deſtiné à faire leurs délices, deviendra une ſource de contrainte ou de dangers; & quel eſt l'homme qui ne préférera la ſolitude à une ſociété, ou gênante ou dangéreuſe, à une ſociété dont la paix eſt bannie? rien de ſi oppoſé à cette douce paix qu'un homme *pointilleux*.

L'HOMME PROCESSIF.

VI. Tout le monde cherche à ſe venger, ou par la langue, ou par la main; plume, ſilence, calomnie, médiſance, paroles, mé-

pris, tout eſt employé à la vengeance; combien qui mettent en uſage, contre leurs ennemis, les baiſers de Joab, les malédictions de Sémeï, les armes de Saül ? N'oſe-t-on les attaquer ouvertement? On leur fait une guerre ſecrette, tantôt leur propoſant de grands deſſeins, afin qu'ils échouent dans leurs pourſuites; tantôt les faiſant entrer dans une intrigue, où immanquablement ils ſe ruineront, imitant la cruauté de ces officiers, dont il eſt dit qu'ils opprimoient les Iſraélites avec ſageſſe : *venite, ſapienta opprimamus eum.*

On regrette le temps qu'on arrachoit œil pour œil, dent pour dent, quoi qu'on n'entende pas bien cette loi, ſelon la remarque de Saint Auguſtin; quand Dieu a fait ce commandement, ce n'a pas été pour allumer la colère, mais pour la réprimer; ce n'a pas été pour ſeconder les emportemens de la vengeance, mais pour la modérer, & pour y mettre de juſtes bornes.

Il y a une juſtice qui eſt dûe à celui qui eſt outragé injuſtement, continue Saint Auguſtin contre Fauſte : mais l'orgueil de l'homme offenſé eſt peu capable de ſe reſſerrer dans les limites que la raiſon lui preſcrit. Qui eſt celui qui meſure la vengeance à la qualité de l'in-

ſure qu'il a reçue; & qui, voyant qu'on lui aura fait perdre un œil, ne ſe mette pas en état d'ôter la vie à celui qui l'aura ainſi bleſſé? Il n'eſt pas même toujours néceſſaire que l'injure ſoit conſidérable pour en venir à ces ſortes d'extrémités; la moindre infidélité, une petite injuſtice, une parole mal entendue, un certain ton de voix qui ne ſignifie rien, un geſte qui aura échappé ſans réfléxion, il n'en faut pas davantage pour allumer un grand feu, & cauſer des inimitiés irréconciliables.

Graces immortelles vous ſoient à jamais rendues, ſageſſe incarnée, d'avoir voulu réprimer la fureur de nos paſſions par l'équité de votre loi, & arrêter le torrent de nos vengeances par la magnificence de vos promeſſes; vous ſçaviez que nous agiſſons toujours par intérêt; & pour nous flatter dans cette rencontre, vous nous avez propoſé votre adoption; quoi de plus flateur?

Quand Dieu nous donneroit le pouvoir de réduire l'univers en cendres, nous accorderoit le gouvernement du ſoleil & des étoiles, mettroit entre nos mains ſa foudre & ſes tonnerres, il ne nous feroit pas un ſi riche préſent, que de nous élever à ſon alliance. Je ſouhaite y parvenir : mais je ne ſçaurois voir

cette perſonne; je ne ſçaurois parler à cet homme: éxaminons ces paroles. Si c'eſt une perſonne qui ait été complice de vos crimes, ſi c'eſt un homme que vous ayez aſſocié à vos débauches, il eſt juſte que vous renonciez à leur amitié, & que vous n'ayez nul commerce avec eux.

Mais ſi vous entendez par ce terme, je ne ſçaurois, parlant d'un ennemi : je n'aime plus ces ſortes de gens; je m'intéreſſois pour eux, je n'y prends plus d'intérêt; je me réjouiſſois quand ils avoient quelque ſuccès, & préſentement je m'en attriſte; étoient-ils dans la proſpérité? Je les félicitois, maintenant rien ne me touche de ce qui les regarde; je ne puis autrement; *parole* qui vous rend d'autant plus coupable, que pour excuſer votre foibleſſe, vous prononcez un blaſphême; vous faites de Dieu un tyran, le conſidérant comme un maître inhumain, qui commande à ſes ſerviteurs ce qu'ils ne ſçauroient exécuter.

S'il vous commandoit un jeûne rigoureux, la délicateſſe de votre compléxion pourroit vous ſervir d'excuſe; s'il vous demandoit de longues prières, elles pourroient être incompatibles avec l'embarras de vos affaires; s'il éxigeoit de vous d'abondantes aumônes, vous

pourriez alléguer le malheur du temps, la diminution de vos revenus, & le poids de votre famille; s'il vous engageoit même pour pardonner, à tout ce que vous faites pour vous venger, vos raiſons ſeroient peut-être recevables.

Combien, pour aſſouvir vos reſſentimens, formez-vous de projèts, remuez-vous de reſſorts, dreſſez-vous d'embuches, gagnez-vous de perſonnes, épiez-vous d'occaſions, ménagez-vous d'eſprits, conduiſez-vous d'intrigues? Rien de ce fatigant manège pour ſe réconcilier avec ſon ennemi; il ne faut que le vouloir; un malade même en eſt capable dans la plus violente ardeur de ſa fièvre.

Cela eſt bien aiſé à dire, mais il n'eſt pas ſi facile à faire; quoi la difficulté vous arrêteroit quand il s'agit d'obéir à Dieu? Vous arrête-t-elle lorſqu'il s'agit d'obéir aux hommes?

Jamais n'avez-vous fait réfléxion ſur ce qui ſe paſſe dans les ſièges? On commande à un officier d'aller à l'aſſaut, de monter à la brêche, de ſe jetter dans la tranchée, de s'expoſer au feu; dit-il pour s'en défendre, que l'action eſt trop hardie, l'entrepriſe trop difficile, le commandement impoſſible? Au con-

traire, ne le voit-on pas non ſeulement marcher à ce choc, mais encore y courir ſans égard à la grêle des canons qui l'environnent, à la multitude des mouſquets qui le menacent, à l'effroi de la mort qui ſe préſente? Que deviendront mes enfans? Quelle déſolation pour ma maiſon! N'importe, le Roi attend de moi une action de valeur; il me ſera du moins glorieux d'être enſeveli ſous mes propres trophées; mais quel honneur pour moi de pardonner à un miſérable qui m'inſulte, me décrie, ne cherche que ma perte & ma ruine? Je ne ſçaurois lui pardonner; je ſuis du monde; ſes maximes en ſeroient heurtées; l'injure eſt trop atroce pour la diſſimuler; mes ſentimens éxigent une réparation proportionnée à l'outrage.

Raiſons ſpécieuſes; mais ſont-elles recevables? Il eſt indigne de l'honnête homme de ne pas reſſentir les injures, dites-vous: mais eſt-il indigne d'un homme chrétien? Votre naiſſance ne peut ſouffrir une inſulte ſans vous en ſouvenir: mais votre baptême vous oblige à l'oublier; l'affront eſt trop ſanglant pour l'étouffer: mais ce commandement eſt trop exprès pour y réſiſter; la nature marque ſes répugnances: mais la grace offre ſon ſecours;

Vous répliquerez : ſi je ſuis inſenſible aux injures qu'on me fait, je m'en attirerai tous les jours de nouvelles ; il eſt néceſſaire que je ne laiſſe rien paſſer ; on ſera plus circonſpect à mon égard, quand on ſçaura qu'on ne m'offenſe pas impunément ; au reſte, ſuis-je obligé d'avoir tant de ménagement pour un miſérable qui n'en a point pour moi ?

Vous demandez ſi vous y êtes obligé ? Et l'Evangéliſte Saint Jean vous apprend que c'eſt un devoir indiſpenſable ſous peine de péché ; il ajoute même que le Fils de Dieu ayant donné ſa vie pour nous, nous devons être dans la diſpoſition de donner la nôtre pour nos frères, fuſſent-ils nos ennemis, comme nous étions les ſiens ; nous devons, *debemus*. O devoir du chriſtianiſme, que vous êtes mal entendu, & encore plus mal pratiqué !

Ceux-là ne l'ont pas conçu, qui, ſollicités de céder de leurs droits, de pardonner à la mauvaiſe humeur des perſonnes qui les ont offenſés, d'avoir de la modération, d'uſer de condeſcendance, répondent d'un air fier & dédaigneux : qui eſt cet homme ? Pourquoi lui faire grace ? Je veux qu'il ſçache que je

ne lui dois rien. Si cela eſt vrai, l'Ecriture eſt fauſſe ; oſeriez-vous le penſer ? Et ſi vous demandez encore qui eſt cet homme, il ne paroît que trop qu'il vous eſt inconnu. Interrogez la foi, elle vous dira que c'eſt un homme qui doit vous être chèr, quoi qu'il ſoit votre ennemi. Interrogez l'Egliſe, elle vous répondra que c'eſt votre frère, & qu'en cette qualité vous devez l'aimer, quoi qu'il faſſe profeſſion de vous déſobliger. Interrogez même le Fils de Dieu, il vous répondra que c'eſt un homme qu'il a voulu rendre conſidérable, en lui cédant toutes les obligations que vous lui avez ; &, ſi vous ne devez rien à cet homme, comme vous dites, vous n'avez jamais rien dû à votre Créateur, à votre Rédempteur, à votre Dieu. Mais depuis pluſieurs années nous ne nous parlons point ; c'eſt comme ſi vous diſiez : depuis pluſieurs années cet homme & moi ſommes dans l'habitude du péché ; il en a uſé de cette manière à mon égard ; *jugez* qui a tort, de lui ou de moi ? C'eſt *vous* qui avez tort ; vous êtes un hypocrite, qui vous ſervez des pierres du ſanctuaire pour accabler votre frère ; vous êtes un inſenſible, qui ſans humanité, voulez avoir raiſon de tout ; vous

êtes un violent, qui faites retentir de vos emportemens tous les lieux, toutes les compagnies, tous les cercles.

FAUX AMI.

VII. N'ayez point pour *ami* un homme non ſecrèt, déguiſé, grand parleur, colère. *Prov. de Salomon.*

Un fidèle *ami* eſt une forte protection : celui qui l'a trouvé a trouvé un tréſor. *Idem.*

Les *amis* ſe font voir dans la bonne fortune, mais ils ne ſe connoiſſent que dans la mauvaiſe.

Il y en a beaucoup qui portent le nom d'*ami*, mais l'on en trouve fort peu qui ſoient dignes de cette qualité ; celle-ci eſt auſſi rare que l'autre ſe rend commune.

L'*ami* qui étudie nos défauts pour nous les repréſenter en ſecrèt, peut porter dignement cette qualité.

C'eſt beaucoup tirer de notre *ami*, ſi étant monté à une grande faveur, il eſt encore un homme de notre connoiſſance.

Pour remettre le cœur dans ſon état naturel, il n'eſt pas de meilleur remède qu'un vé-

ritable *ami*, auquel on puiſſe communiquer ſes joies & ſes afflictions.

Il n'y a rien qui contribue davantage à la douceur de la vie que l'*amitié*; il n'y a rien qui en trouble plus le repos que les *amis*, ſi nous n'avons pas aſſez de diſcernement pour les bien choiſir : les *amis importuns* font ſouhaiter des indifférens agréables : les difficiles nous donnent plus de peine pour leur humeur, qu'ils ne nous apportent d'utilité par leurs ſervices : les impérieux nous tyranniſent, il faut haïr ce qu'ils haïſſent, il faut faire violence à notre naturel, aſſervir notre jugement, renoncer à notre goût; & ſous le beau nom de complaiſance, avoir une ſoumiſſion générale pour tout ce qu'impoſe leur autorité.

L'HOMME GRONDEUR.

VIII. Celui qui gronde & qui querelle toujours, fait ſi bien, que tout ce qu'il dit de piquant ne touche plus, & ne produit aucun effet ſur ceux qu'il voudroit corriger, ſemblable à ces chevaux qui ſe ſont endurcis par l'uſage trop fréquent du fouet, & de l'éperon : il faut ſe ſervir de l'un & de l'autre, mais

mais toujours à propos; il vaut mieux les faire craindre que ſentir.

L'HOMME TROMPEUR ET MENTEUR.

IX. L'*artifice* & le *menſonge* ſont de grandes marques de la foibleſſe, & de la petiteſſe de l'eſprit humain, comme la fauſſe monnoie l'eſt de la pauvreté. Un homme de bien eſt trompé facilement; car celui qui ne trompe jamais ſe confie aiſément.

La candeur, la ſimplicité, la bonne-foi, la ſincérité ſont les premières loix & les plus doux liens de la ſociété: tout y eſt déréglé, tout y périt ſans elles; & quiconque en trompe un autre par quelque principe que ce ſoit, ne peut plus le conſidérer comme ſon prochain, ni comme un membre du même corps.

Le commerce de la parole enferme néceſſairement une promeſſe tacite de ſincérité, puiſque la parole ne nous eſt donnée que pour cela: c'eſt une convention commune de tous les hommes entr'eux, & une eſpèce de droit des gens, ou plutôt un droit & une loi de la nature; mais cette loi & cette convention ſont violées par le ſeul défaut d'une éxacte vérité

dans le langage, & ce violement eſt d'autant plus énorme, que la liaiſon que nous avons entre nous eſt plus étroite ; c'eſt pour cela que l'Apôtre, pour nous éloigner de toute duplicité envers nos frères, ajoute que nous ſommes membres les uns des autres ; or, dans le corps un membre ne trompe pas un autre membre, l'œil n'en impoſe pas à l'oreille, & le pied ne ſupplante pas la main; ils coopèrent tous à procurer l'avantage & le bien commun par un mutuel concert; & quiconque n'y coopère point par la ſincérité de la parole, renonce à la qualité de membre du corps de JÉSUS-CHRIST, qui fait toute la dignité du Chrétien.

Allons d'ailleurs à la ſource, pour nous inſtruire de plus en plus ſur cette importante matière; la candeur & la ſincérité des paroles, eſt une ſuite néceſſaire & naturelle de la droiture & de la pureté du cœur : qu'on ceſſe d'avoir des affections illégitimes, qu'on ne déſire rien que de juſte, qu'on n'aime que ce qu'on doit aimer, & qu'on ne l'aime que comme il faut : alors tout intérêt de tromper & de ſurprendre le prochain s'évanouit ; alors tout *menſonge*, toute diſſimulation, tout arti-

fice, tout déguiſement nous devient inutile, & doit nous paroître odieux. Nous aimons la vérité, nous n'aimons point à nous tromper nous-mêmes, & nous ne voulons point être trompés par les autres : uſons avec eux de la même meſure, & jugeons de l'injuſtice de la *tromperie* par le déplaiſir qu'elle nous cauſe dans les ſujets les plus indifférens. En effet, une fauſſe confidence, un faux rapport, une fauſſe aſſurance, nous bleſſent & nous humilient quand la fauſſeté vient à ſe découvrir ; c'eſt d'ailleurs une ſource de mauvaiſes impreſſions, de jugemens déſavantageux, de défiances injurieuſes, de mépris & d'erreurs de conduite : enfin, & encore une fois, nous ſommes membres les uns des autres, nous avons des devoirs réciproques à remplir, nous nous ſommes néceſſaires, & nous nous devons des ſecours mutuels. Or, tout cela demande que nous nous connoiſſions bien les uns les autres, que nous ſçachions, pour le témoignage de ceux avec qui nous ſommes liés, une infinité de choſes que nous ne pouvons ſçavoir par nous-mêmes : la ſociété ne peut ſubſiſter que par la confiance, & la confiance n'eſt fondée que ſur une conviction de ſincérité. En un mot, tout or-

dre eſt renverſé, tout principe de conduite eſt mal aſſuré, ſi le *menſonge* règne parmi nous.

Une vie tranquille bien entendue fut toujours une grande avance pour le ſalut, & le déſir de la procurer n'eſt pas un motif indigne de la piété, quand on conſidère cette tranquillité comme un avantage pour la piété même. Il ſemble qu'on ſerve Dieu plus fidèlement, du moins on le ſert plus ſûrement, & on s'épargne bien des tentations quand on eſt en paix du côté du monde; non pas en adoptant ſes maximes, en autoriſant ſes erreurs, & en ſe conformant à ſes uſages, mais en n'irritant point ſa malice, ſon envie & ſes autres paſſions. Or, rien ne peut plus contribuer à cette paix que de réprimer ſa langue, & de ne ſe permettre ni médiſances, ni *menſonges*, ni rapports, ni même certains entretiens frivoles & inutiles, dont on ne peut ſe diſſimuler les mauvaiſes ſuites, quand on a la conſcience droite.

Que cet avis eſt important! Qu'il y a de ſageſſe à le ſuivre, & qu'on éloigneroit bien des obſtacles au ſalut ſi on y étoit fidèle! Quand le bois manque, le feu s'éteint; dit le ſage; il n'y a plus de diſputes, de querelles,

de partages & de diſcuſſions, quand il n'y a point de mauvais diſcours & de faux rapports; mais l'homme peu ſenſé, le *menteur*, le médiſant, l'indiſcrèt, ſement par-tout la diſcorde & la diviſion : ils troublent la ſociété; ils brouillent les amis mêmes; ils mettent la méſintelligence dans leur propre maiſon, & ils ſe font d'ailleurs autant d'ennemis pour l'ordinaire, qu'il y a de gens qui les connoiſſent. Il n'y a point de caractère qui s'attire plus de haine & de mépris, qu'on déteſte & qu'on fuie avec plus de précaution dans le monde; ce ſont des méchans qui en pourſuivent d'autres, on n'épargne pas les langues médiſantes à leur tour, on leur rend ce qu'elles prêtent à d'autres; &, comme les hommes ſe font peu de juſtice, il n'en eſt point de plus ſenſibles aux médiſances, que ceux qui ſont ſujèts à médire. Quand ce ne ſeroit pas un grand défaut, ou plutôt, quand la conſcience n'y ſeroit pas ſi eſſentiellement intéreſſée, ne ſuffiroit-il pas, pour ſe l'interdire, qu'il trouble en mille manières la tranquillité de nos jours, & qu'il nous rende les autres devoirs de la vie plus pénibles ? Ils ne le ſont déja que trop, ſelon nous, à la nature, & nous ne manquons

pas de nous en plaindre. La paix de notre âme n'eſt que trop troublée par les combats du dedans ; pourquoi nous faire encore des ennemis au dehors ? Epargnons les autres pour notre propre repos ; guériſſons le mal inquiet de notre langue, pour prévenir d'autres inquiétudes ; & travaillons à rendre nos jours moins malheureux, afin de travailler plus tranquillement au bonheur de notre éternité.

L'HOMME PÉDANT ET FAT.

X. Le terme de *pédant* eſt fort équivoque ; mais l'uſage & même la raiſon veulent qu'on appelle pédant, ceux qui, pour faire parade de leur fauſſe ſcience, citent à tort & à travers toutes ſortes d'Auteurs ; qui parlent ſimplement pour parler & pour ſe faire admirer des ſots ; qui amaſſent ſans jugement & ſans diſcernement, des apophthègmes & des traits d'hiſtoire pour prouver, ou pour faire ſemblant de prouver des choſes qui ne ſe peuvent prouver que par des raiſons. Ce qui rend les *pédans* odieux aux perſonnes d'eſprit, c'eſt que les *pédans* ne ſont pas raiſonnables : car les perſonnes d'eſprit aiment naturellement à rai-

ſonner, ils ne peuvent ſouffrir la converſation de ceux qui ne raiſonnent point.

Les *pédans* ne peuvent pas raiſonner, parce qu'ils ont l'eſprit petit, ou d'ailleurs rempli d'une fauſſe érudition; & ils ne veulent pas raiſonner, parce qu'ils voyent que certaines gens les reſpèctent & les admirent davantage, lorſqu'ils citent quelque Auteur inconnu & quelque ſentence d'un ancien, que lorſqu'ils prétendent raiſonner. Les *pédans* ſont donc vains & fiers, de grande mémoire & de peu de jugement, heureux & forts en citations, malheureux & foibles en raiſons, d'une imagination vigoureuſe & ſpacieuſe, mais volage & déréglée, & qui ne ſe peut contenir dans quelque juſteſſe.

Un homme qui n'a fréquenté que les bibliothèques, & qui a lu quantité de livres ſans goût & ſans diſtinction, n'eſt pas d'une converſation fort agréable, & fait ce que nous appellons un *pédant*; mais il me ſemble qu'on devroit donner plus d'étendue à ce titre; l'appliquer à tous ceux qui, mis hors de leur profeſſion ou de leur genre de vie, n'entendent plus rien, & ſont incapables de raiſonner. Quel *pédant* y a-t-il, par exemple, qui ap-

proche d'un homme qui ne connoît que la ville : ôtez-lui la comédie, une liſte des beautés qui ſont en vogue, & le récit d'un petit nombre de mots à la mode par leſquels il a paſſé, & tout d'un coup vous le rendrez muet. Que dirons-nous du *pédant* militaire, qui d'un bout de l'année à l'autre ne parle que de former des camps, d'aſſiéger des villes, de faire des logemens, & de donner des batailles, tout ce qu'il dit ſent la poudre à canon : ſi vous lui ôtez ſon artillerie vous lui fermez la bouche. On peut mettre auſſi en ligne de compte le *pédant* en juriſprudence, qui paſſe toujours des cas, allègue une eſpèce, chicane ſur les choſes les plus indifférentes de la vie ; & ne convient de quoi que ce ſoit, qu'à force de preuves & d'argumens, &c.

Le *fat* eſt un homme dont la vanité ſeule forme le caractère ; qui ne fait rien par goût ; qui n'agit que par oſtentation ; & qui, voulant s'élever au-deſſus des autres, eſt deſcendu au-deſſous de lui-même. Familier avec ſes ſupérieurs, important avec ſes égaux, impertinent avec ſes inférieurs, il tutoie, il protège, il mépriſe. Vous le ſaluez, & il ne vous voit pas ; vous lui parlez, & il ne vous écoute pas ; vous

parlez à un autre, & il vous interrompt. Il lorgne, il perſiffle au milieu de la ſociété la plus reſpectable, & de la converſation la plus ſérieuſe. Une femme le regarde, & il s'en croit aimé ; une autre ne le regarde pas, & il s'en croit encore aimé. Soit qu'on le ſouffre, ſoit qu'on le chaſſe, il en tire également avantage. Il dit à l'homme vertueux de venir le voir, & il lui indique l'heure du brodeur & du bijoutier. Il offre à l'homme libre une place dans ſa voiture, & il lui laiſſe prendre la moins commode. Il n'a aucune connoiſſance, il donne des avis aux ſçavans & aux artiſtes ; il en eût donné à Vauban ſur les fortifications, à Lebrun ſur la peinture, à Racine ſur la poéſie.

Sort-il du ſpectacle ? Il parle à l'oreille de ſes gens, il part ; vous croyez qu'il vole à un rendez-vous, il va ſouper ſeul chez lui. Il ſe fait rendre, myſtérieuſement en public, des billets vrais ou ſuppoſés ; on croit qu'il a fixé une coquette, ou déterminé une prude. Il fait un long calcul de ſes revenus ; il n'a que ſoixante mille livres de rente, il ne peut vivre. Il conſulte la mode pour ſes travers, comme pour ſes habits ; pour ſes indiſpoſitions, com-

me pour ſes voitures ; pour ſon médecin, comme pour ſon tailleur. Vrai perſonnage de théâtre, à le voir, vous croiriez qu'il a un maſque ; à l'entendre, vous diriez qu'il joue un rôle. Ses paroles ſont vaines, ſes actions ſont des menſonges, ſon ſilence même eſt menteur. Il manque aux engagemens qu'il a, il en feint quand il n'en a pas ; il ne va point où on l'attend ; il arrive tard où il n'eſt pas attendu. Il n'oſe avouer un parent pauvre, ou peu connu ; il ſe glorifie de l'amitié d'un grand, à qui il n'a jamais parlé, ou qui ne lui a jamais répondu. Il a, du bel eſprit, la ſuffiſance & les mots ſatyriques ; de l'homme de qualité, les talons rouges, le coureur & les créanciers ; de l'homme à bonne fortune, la petite maiſon, l'ambre & les griſons. Pour peu qu'il fût fripon, il ſeroit en tout le contraſte de l'honnête-homme. En un mot, c'eſt un homme d'eſprit pour les ſots qui l'admirent, c'eſt un *fat* pour les gens ſenſés qui l'évitent. Mais, ſi vous connoiſſez bien cet homme, ce n'eſt ni un homme d'eſprit, ni un ſot ; c'eſt un *fat*, c'eſt le modèle d'une infinité de jeunes ſots mal élevés.

L'HOMME INDISCRET.

XI. Un *indiſcrèt*, & dont l'*indiſcrétion* provient d'un certain feu ou vivacité qu'il porte en lui, eſt plus à craindre qu'un méchant naturel ; parce que le dernier n'inſulte que ſes ennemis & ceux à qui il veut du mal, au lieu que l'autre attaque indifféremment ſes amis & ſes ennemis.

On peut mettre au rang des plus grands défauts, en le regardant comme la ſource de beaucoup d'autres, celui d'être trop prompt à parler. Il n'en eſt point qui approche plus de ce que nous appellons folie, tranſport, aliénation d'eſprit, ou dérèglement d'imagination. Les inſenſés ne diſcernent plus ce qu'il faut dire, ni ce qu'il faut taire ; & nous le paroîtrions ſouvent plus qu'eux, ſi notre langue alloit auſſi vîte que notre eſprit. C'eſt la réfléxion qui digère nos penſées, qui mèt de l'ordre & de la ſolidité dans nos diſcours ; & la ſageſſe conſiſte à dire chaque choſe dans ſon temps, après en avoir bien connu l'eſpèce & la valeur.

L'habitude de parler à tous propos, mar-

que donc un eſprit qui réfléchit peu, un eſprit léger qui s'échappe à lui-même, un eſprit inconſidéré qui ne ſent pas qu'il y a une infinité de choſes qu'il ne faut jamais dire, & qu'il ne faudroit même jamais penſer ; qu'il y en a d'autres qu'il vaudroit mieux diſſimuler, que de les dire à contre-temps ; que toutes enfin juſqu'aux plus inutiles qui auront paſſé par notre bouche, fourniront un jour la matière de notre dernier jugement.

Mais très-ſouvent & pour l'ordinaire, on perd de vûe ces grandes maximes dans le commerce de la vie. C'eſt la vanité qui brûle de produire ce qu'elle ſçait, ou ce qu'elle croit *ſçavoir* ; on ſe laſſe de toujours écouter, c'eſt un perſonnage humiliant dont l'amour-propre ne s'accommode point ; on veut être de la converſation pour quelque choſe, à quelque prix que ce ſoit ; on ne ſonge pas que ce qu'on va dire vaut bien moins que ce qu'on apprendroit ſi on ſçavoit ſe taire ; & on aime mieux *riſquer* d'ennuyer les autres, que de paroître *s'inſtruire* à leur école.

Quelquefois c'eſt l'envie de contredire & de conteſter qui fait répondre avant d'entendre ; c'eſt la malignité qui ne peut retenir un

trait de ſatyre ou de médiſance; c'eſt la plaiſanterie fauſſe & mal entendue qui veut débiter ſes fades inutilités, pour ne rien dire de plus, après le grand Apôtre, & qui ne tarit point. Or prenons-y garde: de tous ces caractères il n'en eſt aucun qui convienne à un Chrétien, & que le vrai ſage, ou l'homme de bien ne doive craindre ou déteſter. De quelque cauſe donc que puiſſe venir la démangeaiſon de parler, on ne doit rien négliger pour s'en guérir. Ceux mêmes dont le devoir eſt de parler, ne doivent le faire qu'avec beaucoup d'égards aux temps, aux lieux, aux perſonnes, & aux manières, craignant ſans ceſſe pour eux de reſſembler à de ſimples canaux, où l'eau ne fait que paſſer; & ſe ſouvenant toujours que la ſageſſe veut qu'on ſe rempliſſe ſoi-même, avant de ſonger à ſe répandre.

L'HOMME COQUET.

XII. La *coquetterie* eſt un art de plaire, qui nous prévient par des attentions recherchées, par des diſcours obligeans & flatteurs, & par l'étalage de tout ce qu'elle poſſéde d'avantages. Elle a ordinairement un mauvais

but. La vertu ſimple & ſans fard fuit tout ce qui ſent l'art & le manège ; elle plaît par un mérite ſolide : mais la frivolité & le mérite ſuperficiel ont recours à la *coquetterie*, qui ſert ſouvent à cacher des défauts inſupportables.

C'eſt dans une femme le deſſein de paroître aimable à pluſieurs hommes, l'art de les engager & de leur faire eſpérer un bonheur qu'elle n'a pas réſolu de leur accorder : d'où l'on voit que la vie d'une *coquette* eſt un tiſſu de fauſſetés, une eſpèce de profeſſion plus incompatible avec la bonté du caractère, de l'eſprit & l'honnêteté véritable, qu'avec la galanterie ; & qu'un homme coquet, car il y en a ; & c'eſt le défaut le plus miſérable qu'on puiſſe reprocher à une femme.

Bien des femmes n'ont d'autre but que la réputation de faire des conquêtes, & elles s'imaginent que leur honneur n'en ſouffre point : d'autres ſont portées à croire que leurs vertus ſont trop obſcures, & qu'on n'en fait point aſſez de cas, à moins qu'elles ne ſoient expoſées au grand jour, & qu'elles ne paroiſſent dans tout ſon avantage par quelque ſcène d'éclat. Ces expériences ſont toujours très-dangéreuſes &

réuſſiſſent rarement, n'ayant pour baſe qu'un fondement auſſi foible que la trop grande confiance dans nos propres forces : c'eſt jouer avec le feu, que de badiner avec la galanterie. L'amour eſt une paſſion dont les reſſorts ſecrèts ſont toujours en action : par conſéquent une femme ſage ne ſçauroit l'écarter avec trop de ſoin, pour n'être pas même en danger de commettre les fautes les moins importantes au milieu d'une foule de gens qui conſpirent tous pour ſa défaite ; ſans quoi l'amant ſoumis, qui ne paroît ſouvent admis que pour ſervir de trophée à la victoire d'une femme, devient très-ſouvent ſon vainqueur. Les premières réſolutions de s'en tenir à la bonne opinion & à l'eſtime, s'affoiblissent par degrés, & les charmes de la galanterie employés avec ſoin, ſubjuguent à la fin. Une femme eſt tellement portée à penſer, qu'un homme a raiſon quand il la loue, qu'elle en a beaucoup plus de peine à croire qu'il a tort quand il eſt amoureux d'elle. A cela ſe joint le penchant naturel qu'a le ſèxe pour la compaſſion. Lorſqu'une femme eſt une fois ſéduite par des diſcours flatteurs, elle eſt en grand danger d'être ſurpriſe, comme un oiſeau qui s'amuſe à écouter l'appeau de

celui qui lui tend un piége. Le plaiſir de faire une conquête eſt en lui-même ſi agréable, que les femmes ſont ſouvent trompées par les feintes ſoumiſſions des hommes. *Avis d'un père à ſa fille.*

Fin de la Fauſſe Sageſſe de l'Homme du ſiecle.

TABLE

TABLE RAISONNÉE
DES AUTEURS
SUR LA SAGESSE MONDAINE.

QUATRE LIVRES ſur la vie de la Cour & ſur la vie civile, compoſés par Daniel l'Hermite : avec divers petits Ouvrages du même Auteur. *A Utrecht, chez Guillaume Broedelet*, 1701 ; *in*-8°.

Cet Ouvrage, compoſé depuis près d'un ſiécle, avoit entièrement diſparu, ainſi il doit en quelque ſorte paroître nouveau. Il s'en eſt trouvé une copie entre les mains du Chevalier Maffei. M. Magliabechi la lui a fait demander par le Chevalier Guidé ; & il l'a communiquée à M. Græviuſ, à qui nous ſommes redevables de cette édition.

Daniel l'Hermite auroit pû intituler ſon Ouvrage *l'Homme de Cour :* car tout ce qu'il s'y propoſe, c'eſt de former un Courtiſan ; il écrit lui-même en Courtiſan, c'eſt-à-dire, avec beaucoup d'eſprit ; d'agrément & de politeſſe. Il parle d'abord de la Cour en général, & des moyens de s'y avancer ; & c'eſt le ſujet de ſon premier Livre : il apprend au Courtiſan, dans le ſecond, à ſe maintenir à la Cour, & ce qu'il doit éviter pour cela : dans le troiſième, comment il doit

ſe comporter envers les Particuliers : & dans le quatrième, il lui donne divers autres avis aſſez utiles.

L'Auteur a donné à ſon Ouvrage la forme d'Entretiens, qu'il a jugée plus propre au deſſein qu'il avoit d'inſtruire : & comme il ſuppoſe que c'eſt à Rome qu'il a eu ces Entretiens, il commence ſon premier Livre, par un Portrait de cette ville, qui n'eſt guères avantageux.

J'avois, dit-il, trouvé la ville de Rome très-belle dans les Ouvrages de Juſte-Lipſe : mais y étant venu par curioſité, j'ai long-tems cherché Rome dans Rome même. J'ai été ſurpris de n'y plus voir ni Capitole, ni Mauſolées, ni Amphithéâtres, ni Cirques. On n'y voit de Colonnes & d'Obéliſques, qu'autant qu'il en faut pour apprendre aux Spectateurs ce que Rome fut, & ce qu'elle n'eſt plus. Le Peuple même n'y conſerve aucun reſte de la vertu des anciens Romains. Les beaux Arts y ſont abſolument négligés.

Cette Deſcription ſatyrique de la ville de Rome eſt ſuivie d'une autre Satyre contre la vie des Courtiſans. L'Auteur parcourt enſuite les diverſes Cours des Princes anciens & des modernes ; & il trouve dans toutes des défauts conſidérables. Selon lui, la Cour d'Auguſte n'étoit pas ce que l'on penſe, & cet Empereur n'a paſſé pour un bon Prince, que parce que ſes ſucceſſeurs ont été plus méchans que lui. Tite & Nerva étoient des Princes aimables : Veſpaſien, Pertinax & Sévère avoient de grandes qualités : mais la facilité des deux autres, & la cruauté de Sévère rendoient le ſéjour de leur Cour peu sûr & dangereux. La Cour de Philippe de Macédoine étoit remplie de Fourbes : l'humeur fougueuſe d'Alexandre mettoit ſouvent ſes meilleurs amis en dan-

ger de perdre la vie. L'Auteur n'a guères plus ménagé les Cours modernes que les anciennes. Toute la grace qu'il fait à celles-là, c'eſt de ne les point nommer; mais il en peint les vices avec des traits ſi marqués, qu'il eſt aiſé de les reconnoître.

Ce qui ſurprend, c'eſt que l'Auteur, après avoir ainſi éxagéré les déſordres de preſque toutes les Cours de ſon tems, ne laiſſe pas de dire qu'il faut vivre à la Cour, & tâcher d'y gagner les bonnes graces du Prince. Le premier & le principal moyen qu'il en donne, c'eſt de s'accommoder aux inclinations du Prince, & de les ſeconder même autant que l'on peut. Caligula, Vitellius, Othon & pluſieurs autres, ajoute-t-il, ne ſeroient point parvenus à l'empire, ſi, pendant qu'ils étoient particuliers, ils avoient eu moins de complaiſance pour leur maître. L'Auteur a ſenti combien cette morale étoit pernicieuſe : car, dit-il, je ne parle ainſi que parce que j'ai le bonheur de ſervir un Prince, dont toutes les inclinations ſont pour la vertu.

Après ce léger adouciſſement, il revient à ſa première maxime, & il tâche d'établir par pluſieurs éxemples, qu'on ne gagne la faveur du Prince, que quand on ſçait entrer adroitement dans ſes inclinations. Sous un mauvais Prince, ajoute-t-il, les Délateurs font aiſément fortune : mais tôt ou tard on fait périr ceux qui ſe font un métier de faire périr les autres. L'aſſiduité auprès de la perſonne du Prince, eſt encore un bon moyen pour lui plaire. C'eſt par-là qu'Auguſte gagna l'amitié de Jules-Céſar, & que Cléopâtre ſe rendit maîtreſſe de l'eſprit d'Antoine. Mais de tous les moyens de faire ſa cour, le plus noble, le plus honnête & le plus ſûr, c'eſt de donner de ſages avis au

Prince, & de s'ouvrir par-là une entrée dans ſes Conſeils. Il faut pourtant en cela même uſer de beaucoup de circonſpection. On trouve mauvais qu'un jeune homme s'ingère de dire ſon avis : ainſi quand il le fait, il doit le faire avec beaucoup de modeſtie & de réſerve. Il gagnera cependant peu-à-peu la confiance du Prince, s'il dit ſon avis à propos, & ſi le Prince le trouve inſtruit & prêt ſur tout.

Un habile Courtiſan doit prendre garde de ne jamais choquer aucun de ceux qui ſont bien à la Cour; il ne doit pas non plus s'offenſer légèrement. Il doit être court dans ſes avis, garder un ſecret inviolable, ne point taire la vérité, mais la dire avec diſcrétion. Quand on eſt en faveur, il faut profiter de ces momens pour obtenir quelque charge ou quelque emploi plus conſidérable. Par-là on rend ſa fortune plus fixe & plus ſtable. L'Auteur apprend enſuite le moyen d'accroître ſa fortune, & de ſupplanter ſes concurrens. Ceux qui ont de la droiture & de la probité, ne doi-pas s'accommoder de ce qu'il dit ſur cette matière.

Dans le ſecond livre, l'Hermite preſcrit les moyens de conſerver ſa fortune à la Cour. Pluſieurs, dit-il, ſe ſont perdus pour n'avoir pas ſçu mettre de bornes à leur ambition : d'autres pour avoir un peu trop fait valoir leur crédit, & pour avoir dit trop librement leur penſée. La flatterie baſſe ſe fait mépriſer; une humeur hautaine & inflexible ſe fait haïr. C'eſt une vanité folle & dangereuſe de faire un étalage pompeux de ſes richeſſes, de ſa puiſſance, de ſon autorité : rien n'eſt plus capable d'exciter la jalouſie & d'attirer les diſgraces. On ne doit pas tellement s'attacher au Prince règnant, qu'on néglige celui qui doit lui

ſuccéder, & les perſonnes qui ont l'honneur d'approcher l'un & l'autre. Il faut ſe comporter en tout avec beaucoup de précaution, & s'attendre encore après cela à de grands revers; rien n'étant plus incertain que la faveur des Princes. Les maximes répandues dans ces deux Livres s'accordent aſſez avec la Politique mondaine: mais elles ſont ſouvent très-contraires à l'eſprit de l'Evangile.

Daniel l'Hermite paroît plus Chrétien dans ſon troiſième livre, où il ſe déclare hautement contre les athées & les impies. Il veut qu'un Courtiſan ait de la Religion: mais il n'éxige de lui qu'une foi ſimple, humble & ſoumiſe, & il prétend qu'il doit laiſſer aux Théologiens le ſoin d'apprendre les controverſes & de confondre les hérétiques. Enſuite il inſtruit le Courtiſan ſur la manière de cacher leurs ſentimens, & de découvrir ceux des autres; ſur le choix des amis & des perſonnes à qui ils devoient ſe fier, & ſur la modération des paſſions. Il examine ſi un Courtiſan doit ſouffrir ou venger les injures qu'on lui fait: & il juge qu'il ne doit point les venger, mais les diſſimuler, & en prévenir toutes les cauſes. Ceux qu'on offenſe, dit-il, y ont preſque toujours donné lieu par leur faſte, par l'indiſcrétion de leurs paroles, par un extérieur trop négligé, ou par leurs débauches. Evitons ces vices & nous recevrons peu d'injures.

Le quatrième Livre commence par une très-belle Deſcription de la Bibliothèque du Vatican que Sixte V. a ſi fort enrichie: & à cette occaſion, l'Auteur fait voir que le ſoin de faire des Bibliothèques eſt fort ancien. La première de celles qui ſoient venues à notre connoiſſance, eſt celle d'un ancien Roi d'Egypte,

nommé Oſymanduas, qui avoit fait mettre à l'entrée ces deux mots grecs ΨΥΧΗΣ ΙΑΤΡΕΙΟΝ, pour ſignifier qu'on trouve dans les livres, de quoi guérir les maladies de l'âme, & les peines de l'eſprit. Démétrius Phaléreus avoit ramaſſé juſques à ſept cent mille volumes, dans la fameuſe Bibliothèque d'Alexandrie: une incendie l'ayant conſumée, Cléopâtre la fit rétablir, & la rendit plus nombreuſe. Polycarte, Piſiſtrate, Euclide, Nicocrate, & ſur-tout Ariſtote, avoient dans la Grèce de très-belles Bibliothèques. Eumene en fit une à Pergame, où l'on comptoit juſqu'à deux cent mille volumes. Æmilius Paulus le Macédonien enrichit Rome d'un grand nombre de livres, qu'il trouva chez les peuples qu'il avoit vaincus. Il voulut même que le jour de ſon triomphe, ils fuſſent portés avec des ſtatues & les meubles précieux qu'il avoit enlevés à l'Orient, pour apprendre aux Romains l'eſtime qu'ils devoient faire de ces ſortes de dépouilles.

Ce n'eſt pas ſeulement dans les repas ſomptueux que Lucullus fit paroître ſa magnificence: il avoit auſſi une riche Bibliothèque, où les Grecs, & les autres Sçavans qui étoient à Rome, s'aſſembloient en forme d'Académie. Céſar auſſi avoit chargé Varron de lui faire une Bibliothèque. Ce fut par les conſeils d'Auguſte, qu'Aſinius Pollion fit la ſienne, & Auguſte en fit encore deux autres. Tibère, Veſpaſien, Trajan, imitèrent en cela Auguſte. Et nous voyons qu'à préſent la plûpart des Princes d'Europe ont auſſi des Bibliothèques: avec cette différence que les Bibliothèques d'aujourd'hui ſont incomparablement plus curieuſes que celles d'autrefois, à cauſe de la facilité qu'on a eu de multiplier les éxemplaires des livres, depuis qu'on a trouvé l'Art d'imprimer.

Après cette digreſſion, notre Auteur revient aux Courtiſans. Il les avertit qu'on ne fait pas toujours à la Cour l'eſtime qu'on devroit des Gens de Lettres, quoique les Alexandres, les Scipions, les Pompées, les Céſars & beaucoup d'autres Héros de l'antiquité, aient aimé les Sçavans. Il y a pourtant, dit-il, certaines études qui ne conviennent point à un Courtiſan; mais il y en a auſſi qui lui ſont très-utiles. Il doit ſur-tout s'appliquer à l'Hiſtoire; & il peut retirer de très-grands avantages de la lecture de Thucydide, de Polybe, de Xenophon, de Plutarque: il faut qu'il liſe auſſi Céſar, Saluſte, Quinte-Curce, & ſur-tout Tacite, ſans oublier de Comines, Guichardin, Emile & Paul Jove. Il faut encore qu'un Courtiſan ait voyagé. Il doit s'appliquer à augmenter ſon bien, & ſur-tout à en faire bon uſage.

Notre Auteur ajoute pluſieurs autres avis qu'il ſeroit trop long de rapporter dans le détail, quoique rien ne paroiſſe long dans l'ouvrage même; car il faut avouer que la lecture en eſt par-tout très-agréable, ſoit par la pureté & l'élégance du ſtyle, ſoit par la multitude des exemples toujours bien choiſis, & rapportés à propos, ſoit enfin par les traits de ſatyre qui y ſont mêlés.

L'ART DE CONNOÎTRE LES HOMMES, par M. L. D. B. *Paris, Proſper.* 1702, *in*-8.

Pluſieurs Auteurs de ce ſiècle ont traité de la Connoiſſance de ſoi-même; mais peu ont entrepris de nous faire connoître à fond les autres hommes: auſſi faut-il avouer qu'il eſt très-difficile d'y réuſſir. M. de la Chambre, dans ſon Art de connoître les hommes, nous

apprend plutôt ce que chaque homme en particulier pourroit être, que ce qu'il eſt en effet. C'eſt pour cela que Monſieur L. D. B. dit que cet ouvrage n'eſt qu'une anatomie sèche des vertus & des paſſions, qui peut ſervir aux Philoſophes, mais qui eſt tout-à-fait inutile à ceux que la ſociété civile & la néceſſité des affaires engagent à traiter avec les autres. Selon ce même Auteur, *l'Art de connoître les hommes* doit nous donner des règles, pour démêler les différens motifs qui font agir les hommes; & par-là nous mettre en état de prévenir les embuches qu'ils voudroient nous dreſſer. C'eſt-là le deſſein qu'il ſe propoſe: voici comment il l'a exécuté.

Il s'applique dans tout le livre à faire voir que les actes extérieurs des vertus morales viennent preſque toujours d'un mauvais principe & d'un fonds d'intérêt & de corruption. La juſtice des Princes n'eſt ſelon lui qu'un deſir ardent de règner. L'intégrité des Magiſtrats eſt le plus ſouvent une affectation d'une réputation ſingulière, ou un deſir de s'élever aux premières charges. La juſtice des perſonnes privées n'eſt qu'une adreſſe qui tend à mettre leur vie, leur bien, leur honneur à couvert des injures qu'on leur peut faire: comme celle des Philoſophes n'étoit qu'un deſir de ſe diſtinguer des autres hommes. La patience de Socrate étoit la plus délicate ambition qui ſe puiſſe former dans le cœur de l'homme: celle de ceux qui ne ſe vangent point, eſt une crainte des inconvéniens & des ſuites de la vengeance. La patience des Souverains eſt une diſſimulation politique, qui tend à faire croire qu'ils ſont dignes de leur rang. Les hommes ne ſont tempérans, que par la crainte de la

mort, par l'envie de jouir d'une parfaite ſanté, ou par avarice. L'intérêt fait la probité des âmes baſſes, & l'ambition, la probité des honnêtes gens. Il en eſt de même de toutes les autres vertus purement morales : ſelon notre Auteur, elles ont preſque toujours pour principe quelque paſſion, quelque crainte ou quelque déſir déréglé. C'eſt tout ce qu'il apprend dans ſon livre : enſorte qu'il ſemble qu'il devoit l'intituler non pas *l'Art de connoître les hommes*, mais *l'Art de juger témérairement de tous les hommes*; ou plutôt, *l'Art de n'eſtimer perſonne & de ſe défier de tout le monde.*

Que l'Auteur eſt à plaindre, s'il eſt bien perſuadé de ce qu'il écrit! Car que peut-on concevoir de plus fâcheux que l'état d'un homme, qui, s'imaginant qu'il n'y a dans le monde ni équité, ni probité, ni ſincérité, ſe défieroit de tout, ſe tiendroit en garde contre tout? Un excès de crédulité ſeroit un défaut beaucoup plus ſupportable, que cet excès de ſoupçon & de défiance. D'ailleurs, un homme qui croit & qui publie que tous les autres ſont des fourbes & des hypocrites, eſt en danger de paſſer lui-même pour tel dans l'eſprit de tout le monde. Car enfin il eſt naturel de penſer, que c'eſt par les réfléxions qu'il a faites ſur lui-même, qu'il s'eſt ainſi accoutumé à juger mal de l'intérieur de tous les autres hommes.

LES CARACTÈRES DE L'AMITIÉ, *Paris, Jacques Lefebvre*, 1702, *in*-12.

La plupart des Lecteurs aiment un livre, dont la lecture ne demande point de contention d'eſprit : & les Au-

teurs aiment un Ouvrage où le deſſein ni la ſuite ne les gênent. Il y a de l'eſprit, & de la politeſſe dans celui dont il s'agit, ſur-tout lorſque l'Auteur tâche de perſuader qu'un ami doit être libéral. On ne peut tourner cette penſée avec plus d'art, ni en plus de manières différentes, qu'elle eſt menagée dans ces caractères. Il ſemble, ou que l'Auteur ſouhaite qu'on lui donne, ou que lui-même donnant beaucoup, il veuille qu'on l'imite. Ce qu'il rapporte de Voiture & de Balzac à cette occaſion eſt agréable. Celui-ci envoïa prier le premier de lui prêter douze cens livres, & chargea le porteur d'une promeſſe de pareille ſomme. Quand Voiture eut vû la promeſſe où il y avoit ces mots, *je ſouſſigné confeſſe devoir à M. de Voiture, la ſomme de quatre cens écus qu'il m'a prêté*, &c. il prit la promeſſe, & y ſouſcrivit ces paroles: *je ſouſſigné confeſſe devoir à M. de Balzac la ſomme de huit cens écus, pour le plaiſir qu'il m'a fait de m'en emprunter quatre cens.* Après cela il renvoïa le valet de chambre avec les douze cens livres & la promeſſe.

On ne doit pas être ſurpris que l'Auteur diſe peu de choſes nouvelles: la matière & l'amitié eſt un ſujet uſé. Mais je ne ſçais ſi l'on goûtera certaines maximes qu'il débite. A l'entendre on n'eſt point ami, ſi l'on n'eſt éxempt de défauts; ſi l'on n'a une ouverture ſans réſerve; ſi l'on n'eſt prêt à ſacrifier tous ſes intérêts pour ſon ami; ſi l'on ne donne ſans meſure. Il ne paroît pas qu'on doive éxiger à la lettre des conditions de cette ſorte. Heureux celui qui auroit un ami de ce caractère! mais qui oſeroit l'eſpérer, à prendre les hommes tels qu'ils ſont? L'Auteur parloit d'une manière bien plus juſte, quand, ſuppoſant que les meilleurs amis ont des

défauts, il disoit, page 221, « mon ami est en colère » contre moi : il croit que je l'ai offensé : je pourrois » lui prouver mon innocence : mais il faudroit pour » cela lui faire voir qu'il a tort, & peut-être l'aigrir » davantage. Je rentre dans son cœur par la soumission, » & j'aime mieux qu'il me pardonne, que de me » justifier ».

L'ERUDITION ENJOUÉE. *Paris, Ribou*, 1703.

C'est un petit Recueil de Nouvelles sçavantes, galantes, & critiques. L'on y trouve d'abord un jugement éxact & solide sur plusieurs Ouvrages d'un mérite reconnu ; on juge par ces traits, de l'étendue des connoissances de ce spirituel Auteur. Ces Nouvelles de l'Empire des lettres sont d'autres plus enjouées, qui ne seront peut-être pas autant du goût des Sçavans, que de celui des Dames. A une grande histoire écrite avec beaucoup d'art & de pureté, succedent quelques traits de plaisanterie, qui font comme la troisieme partie de ce petit ouvrage ; on découvre que c'est une critique fine & déliée de quelques Précieuses, & de quelques Dames sçavantes ; & il est aisé de comprendre que ces portraits ne sont pas de fantaisie, qu'ils ont leurs originaux, mais il ne l'est pas d'en faire l'application à cause du grand nombre de Dames, qui se piquent aujourd'hui de science. L'Auteur a peint ces demi-sçavantes avec beaucoup de délicatesse, & on juge de celle de son pinceau par cette légère ébauche. Il n'est pas surprenant de voir sortir des ouvrages de la plume de cette spirituelle Dame, elle en a fait beaucoup en prose & en vers qui ont été fort applaudis, & on ne sçait dans lequel de ces deux genres d'écrire elle s'explique

mieux ; le talent déclaré qu'elle a pour la Poëſie, l'a fait choiſir par deux célèbres Académies, pour en être un des plus illuſtres membres.

LES ENTRETIENS de l'agréable Société, à Madame la Marquiſe de ***. *Paris*, *Mercier*, 1703.

Ce petit livre eſt écrit avec beaucoup de délicateſſe & de pureté de langage. On y remarque un grand feu d'imagination & beaucoup de brillant ſoutenu par de ſolides raiſonnemens. Titonville, lieu charmant, eſt celui de la conférence : on y raconte d'abord l'heureuſe avanture d'un jeune Comte, qui, ſe promenant aux Thuilleries avec deux aimables perſonnes, fut mandé par une jeune Dame inconnuë qui l'attendoit à la porte de la Conférence ; on y peint agréablement l'embarras du jeune homme, qui, ne voulant pas manquer une avanture, qui avoit toute l'apparence d'une bonne fortune, vouloit pourtant avoir tous les égards de la plus éxacte politeſſe envers deux jeunes Dames, qu'il auroit été fâché de quitter dans un autre tems. On trouve enſuite une petite hiſtoire fort agréable de l'Amour ; on y découvre les caprices, & les inégalités de l'Amour : ce petit livre finit par une fable du Moineau, de la Fauvette & du Faucon, dans laquelle on trouve une fine allégorie, & le tout eſt terminé par une lettre badine, qui peut faire oublier un moment les bizarreries de l'amour ; on croit que l'Auteur de cet Ouvrage eſt un Abbé, connu pour un homme d'un goût fin & délicat, & qui eſt capable d'écrire de très-jolies choſes.

TRAITÉ DU MÉRITE, fait par M. l'Abbé Vaſ-

Fetz, Curé de Saint Lambert. *Paris, Vandive*, 1703.

Rien n'eſt ſi commun que le mot de *Mérite*, & il n'y a rien dont on ſoit ſi libéral ; chacun en donne à ſes amis avec profuſion, les gens qui ſont en place, & qui peuvent rendre des ſervices importans, en ſont remplis, au ſentiment de ceux qui en attendent des grâces ; les amans ne parlent que du *Mérite* de leurs Maîtreſſes, & de quelque profeſſion qu'on ſoit, il s'en trouve pour tout le monde, & même du *Mérite* diſtingué ; car ces deux mots ſont preſque inſéparables. Enfin tout le monde en a, & cependant il s'en trouve peu de ſolide, & de véritablement diſtingué ; il s'en rencontre néanmoins ; mais le véritable eſt ſouvent confondu avec le faux.

L'Auteur du livre dont je viens de vous parler, traite d'abord du *Mérite* en général. Il s'arrête peu à chaque queſtion qu'il fait, il n'a point voulu entrer dans un grand détail qui l'auroit jetté hors de ſon deſſein, qui n'eſt que de rapporter les principes de ſon ſujet, & d'en laiſſer tirer toutes les conſéquences qui en dépendent.

Du *Mérite* en général, il paſſe à ſes eſpèces ; il commence par le *Mérite* ſolide, qui regarde les Sciences, les Arts, le Gouvernement politique, &c. & parle du *Mérite* appellé enjoué ; parce qu'il eſt pour l'agrément, pour la Politeſſe, & pour tout ce qui peut plaire ; il deſcend enſuite aux eſpèces de ces deux *Mérites* qui ſont le *Mérite* du ſçavant, & celui du bel-eſprit ; & comme l'enjouëment convient à la jeuneſſe, & la ſolidité à la vieilleſſe ; il traite du *Mérite* de ces deux principaux âges de l'homme, & parcoure les diffé-

rens états où l'on peut ſe trouver, & leur *Mérite* en particulier; mais comme tout le monde pourroit ne pas convenir qu'on puiſſe acquérir un *Mérite* qu'on n'a pas, il le prouve en peu de mots. Il donne enſuite les règles qu'il faut pratiquer, pour faire valoir les belles qualités qu'on peut avoir, & finit ſon traité par un diſcours ſur le droit de préférence entre le *Mérite* & les richeſſes; où il fait un abrégé de tout le vrai & le faux *Mérite*. Ce que j'ai lû de ce Livre m'a paru très-bien écrit.

LES CONSOLATIONS DE LA VIEILLESSE; par l'Abbé François Miloni, &c. Ouvrage poſthume, dédié au Cardinal Colloredo. *A Rome, Jean-François Buagni*, 1704, *in*-4.

Si les hommes étoient ſages, ils n'auroient pas beſoin de conſolation quand ils entrent dans la vieilleſſe. Les Chrétiens en auroient encore moins beſoin que les autres, parce que cet âge les approche du terme où ils doivent aſpirer. Mais comme tous les hommes, par une inclination naturelle, tiennent aux plaiſirs des ſens, & que les Chrétiens mêmes n'en ſont pas entièrement dégagés, on doit prendre ſoin d'adoucir en eux les penſées affligeantes qui les troublent, lorſqu'ils ſont près de voir éteindre la vivacité de leurs ſens, & diſſiper le charme de la volupté. Il faut donc leur mettre devant les yeux tout ce que Dieu, comme auteur de la nature, fournit d'avantages à la vieilleſſe; & tout ce qu'il y répand de bénédictions, comme Auteur de la grace. Ainſi l'on ſoutient la foibleſſe de ceux qui, parvenus au dernier âge de leur vie, en trouvent le fardeau peſant, & l'on y prépare les autres, qui, jeunes

encore, ne l'enviſagent qu'avec appréhenſion, quoiqu'ils ſouhaitent d'y arriver.

C'eſt-là le plan que M. l'Abbé Miloni s'eſt propoſé dans les deux parties, dont il a compoſé ce Livre. Car dans les dix Chapitres qui en font la première partie, il montre aux hommes que la nature n'a pas laiſſé ſans ſecours, ni même ſans plaiſirs, les dernières années de leur vie; que la pauvreté même, qui n'eſt jamais un ſi grand mal que ſur le déclin de l'âge, où les beſoins augmentent à meſure que les forces diminuent, devient néanmoins ſupportable à celui, qui, de bonne heure, s'eſt fait une habitude de la ſouffrir avec patience. Qu'un vieillard qui ſçait éviter la pareſſe, & occuper ſon loiſir, diminuë ſes peines conſidérablement; que la converſation des vieillards entr'eux, lorſqu'ils traitent quelque point de Morale ou de Politique, que le plaiſir de faire du bien à ceux qui doivent réſter après nous, & de laiſſer à la poſtérité le ſouvenir de ſes bonnes actions; tout cela doit tempérer l'amertume que la vieilleſſe répand ſur notre vie. Enfin, que l'homme vertueux vit & meurt avec la conſolation que lui donnent le reſpect, l'amour, & les ſoins des autres : toutes réflexions tirées du fonds d'une raiſon éclairée, & ſoutenues par les témoignages de Platon, de Cicéron, de Sénèque, de Plutarque, & de S. Jérôme, &c.

La ſeconde partie, qui, comme la première, eſt diviſée en dix Chapitres, contient les motifs de conſolation, que la Religion Chrétienne préſente aux perſonnes âgées. Il y enſeigne, par éxemple, que les Conſolations Divines ne ſont dans nul âge plus abondantes, que dans la vieilleſſe; que l'éloignement des emplois qui diſtinguent les hommes, & ſont l'objet de

leur ambition ; rend l'homme chrétien plus ſenſible & plus empreſſé pour la poſſeſſion des vrais biens, des biens céleſtes. Que l'amour de la retraite, & le goût de la ſolitude ; que les afflictions mêmes qui y engagent, ſont des graces de Dieu, & qu'il les faut recevoir avec reconnoiſſance. Que, ce je ne ſçai quoi de compatiſſant & de tendre, qui, étouffé par le feu des paſſions dans les jeunes gens, ſe fait mieux ſentir dans les vieillards ; & les porte à ſoulager les pauvres dans leurs beſoins : la douceur dont ils ſuivent les impreſſions en vue de Dieu ; la dévotion, qui leur devient plus naturelle, auſſi-bien que la conformité aux ordres de la Providence, ſont autant de prérogatives dont le mérite les paye avec uſure, & de ce que la caducité de l'âge retranche à leurs plaiſirs. L'Auteur veut que la Prudence, qui eſt comme l'appanage de la vieilleſſe, ſoit élevée par le ſecours de la grace divine ; de ſorte qu'elle devienne la prudence de l'eſprit par oppoſition à la prudence de la chair. L'ouvrage eſt terminé par la vue de la conſolation que trouve un homme de bien, à ſonger, que la fin de ſes maux approche, & qu'il touche au moment de ſe réunir à celui dont il attend la béatitude.

S'il eſt vrai que les Auteurs ſe peignent eux-mêmes dans leurs écrits, on doit croire que M. Miloni a été un homme très-ſage, & un chrétien très-religieux. L'ouvrage en ſoi auroit pû être mieux fait ; on y confond quelquefois les motifs de conſolation, & la diviſion des Chapitres n'en eſt pas aſſez préciſe, & aſſez démêlée. La Critique n'y eſt pas même obſervée, comme on le peut voir à la page 11, où l'Auteur, au ſujet de Thémiſtocle, adopte le ſentiment de S. Jérôme,

rôme, qui le fait vivre cent ſept ans, & mourir en ſe plaignant de la nature, qui le rappelloit, diſoit-il, dans le tems qu'il ne faiſoit que commencer à connoître la Sageſſe, lui qui mourut à 65 ans, & ſe tua lui-même, donnant plutôt lieu à la nature de ſe plaindre de lui, qu'il ne devoit ſe plaindre d'elle. Il y a d'autres négligences dans ce Livre; mais le Lecteur doit conſidérer, que c'eſt un Ouvrage Poſthume, & croire que l'Ecrivain auroit trouvé de la conſolation à le retoucher, ſi la Providence lui eût accordé une plus longue vieilleſſe, à laquelle il s'étoit ſi bien préparé.

TRAITÉ des Inclinations de l'Homme; où l'on explique leurs Principes & leurs Effets; & où l'on enſeigne la manière de les connoître, tant dans ſoi-même, que dans les autres. Par Jean Wolffgang Trier. *A Leipſic, Jean-Fréderic Gledilſch, 1709, in-12.*

L'Auteur déclare, qu'il n'a eu aucun deſſein de favoriſer par cet Ouvrage, le penchant naturel qui porte tous les hommes à juger mal les uns des autres. Il s'eſt propoſé, dit-il, de leur apprendre à pratiquer l'Humilité, en leur apprenant à ſe connoître. Il prétend qu'on eſt parvenu à une connoiſſance ſuffiſante de ſoi-même, lorſqu'on connoît ſon tempérament; & pour découvrir ſon tempérament, ou celui des autres, il ſuffit, ſelon lui, de remarquer en ſoi-même, ou dans les autres, quelques-unes des qualités qui caractériſent chaque tempérament en particulier. Dans cette vuë, il parcourt tous les tempéramens qu'il connoît; il en marque la

différence, & s'attache ſur-tout à rapporter leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités.

M. Trier admèt quatre ſortes de Tempéramens, qu'il appelle ſimples; parce que, ſelon l'Auteur, tous les autres ſont compoſés de ces quatre premiers; qui ſont le *Bilieux*, le *Mélancolique*, le *Sanguin*, & le *Phlegmatique*.

Il fait conſiſter le Tempérament *Bilieux* dans un ſang échauffé; & il prétend que les hommes de ce Tempérament ſont laborieux, ſuperſtitieux, & habiles dans le maniement des affaires. Comme ils ont beaucoup d'eſprit, ils conduiſent parfaitement une entrepriſe à ſa fin. Ils ſe mettent en colère fort facilement; ils ont de la peine à pardonner, & gardent long-tems leur haine. Ils aiment la gloire. Ceux qui leur rendent des honneurs, leur ſont toujours les plus agréables; & ils pardonnent aiſément les excès dans leſquels tombent ceux qui les honorent, plus que la juſtice & la vérité ne le demandent. Ce tempérament ne ſe trouve que dans les perſonnes qui ont le tein noir, quoique haut en couleur; la peau rude, les veines groſſes, la voix forte, & le regard fixe & hardi.

L'Auteur leur donne de la mémoire & du jugement; mais il dit qu'ils n'ont point de Religion, quoiqu'ils ſoient fort attentifs à en garder les apparences. Il les croit tous athées, libertins, ou fanatiques. Ils conſacrent tout à l'ambition, dit-il; leur ſang échauffé les porte au plaiſir; mais ils ne ſe le permettent, qu'autant qu'il peut s'accorder avec leur élévation à laquelle ils penſent toujours. Ils ſont doux & affables; mais l'Auteur ne veut pas qu'on ait aucune confiance dans leurs paroles. Il prétend qu'elles ſont toujours trom-

peuſes, & qu'ils ne careſſent que ceux dont ils croient avoir beſoin. Sont-ils mariés, ils traitent leurs femmes avec hauteur & avec fierté. Les femmes de ce tempérament ſont des furies; & s'il arrive que le mari & la femme ſoient tous deux d'un Tempérament *Bilieux*, ils vivront enſemble *comme deux Cocqs qui ſont obligés de vivre ſur le même fumier.* L'Auteur défend le vin, & l'uſage du tabac, à ceux qui ſont de ce Tempérament.

La paſſion dominante des Tempéraments *Mélancoliques*, eſt l'Avarice, ſelon notre Auteur. Vous les voyez toujours attentifs à leurs intérêts, ſe refuſer le néceſſaire, pour épargner la dépenſe; former tous les jours mille projets nouveaux, & tomber dans une triſteſſe qui va ſouvent juſqu'au déſeſpoir, lorſqu'ils ont manqué l'occaſion de groſſir leurs revenus. Ils ſont durs à l'égard de leurs frères. S'ils font l'aumône, ou quelqu'autre action de Religion, c'eſt toujours dans la vue d'attirer la Bénédiction du Ciel ſur leurs biens temporels, qui ſont les ſeuls qui les touchent. On ne gagne leurs bonnes graces, qu'à force d'argent. La converſation qui roule ſur les moyens de faire fortune, eſt la ſeule qui leur plaiſe. Ceux qui ſont d'un Tempérament *Mélancolique*, ont le teint d'un pâle un peu livide.

Si nous en croyons M. Trier, ils ont toujours l'air triſte & les yeux endormis. Les rides leur viennent de bonne heure au viſage; l'Auteur leur trouve peu d'eſprit & de jugement. Les hommes de ce caractère, dit-il, aiment peu leurs femmes, & ſont peu propres à vivre dans le mariage; car ſi la femme eſt du même Tempérament, le mariage ſera ſtérile; ſi au contraire

elle eſt d'une autre compléxion, elle ne pourra ſouffrir ſon mari.

L'Amour du Plaiſir eſt le plus grand défaut des Tempéramens *Sanguins*, ſelon M. Trier ; leur ſang qui coule facilement, les rend toujours d'une humeur enjouée ; ils aiment le commerce des Dames, la bonne chère & le jeu. Les perſonnes de ce tempérament ont ordinairement le teint blanc, avec du vermillon ſur les joues, la peau unie, le regard doux, la voix agréable & claire, & les veines petites. L'Auteur leur accorde beaucoup d'eſprit & un bon cœur. Ils ſont francs, dit-il, & comme ils parlent toujours à cœur ouvert, ils ſont ſouvent trompés. Ils aiment leurs domeſtiques, & vivent bien avec leurs femmes, quand elles ſont du même tempérament qu'eux.

Il ajoute que la joie règne dans la Cour des Princes de cette compléxion. L'adultère, la fornication, &c. y trouve un aſyle & des Protecteurs ; mais on y fuit les fatigues de la guerre. M. Trier ſemble préféret ce Tempérament à tous les autres. Les bonnes qualités qu'il y remarque, l'emportent ſur l'amour des femmes, qui eſt, ſelon lui, la paſſion dominante des Tempéramens *Sanguins*. De plus, dans l'éxamen qu'il fait des péchés, il trouve que l'impureté eſt le plus léger & le plus pardonnable de tous, parce que les ſuites lui en paroiſſent moins funeſtes que celles des autres.

Les Hommes d'un Tempérament *Phlegmatique* ne ſont bons qu'à table, ſelon M. Trier. Tous leurs déſirs ſe terminent à bien boire & à bien manger. Ils ont ordinairement beaucoup d'appétit ; parce que les humeurs qu'ils amaſſent par la quantité des alimens, augmentent en eux le déſir de manger. L'Auteur ne leur

donne ni jugement, ni eſprit; il leur accorde une mémoire heureuſe, mais il leur en ôte tout le mérite; car il prétend, qu'ils oublient avec la même facilité qu'ils apprennent. Il ajoute, qu'ils n'aiment point leurs frères, qu'ils ſont très-ſenſibles aux injures, & qu'ils ſont toujours prêts à ſe vanger; à moins qu'on n'ait ſoin d'appaiſer leur colère, par quelque bon repas. Voici les marques auxquelles on connoît les hommes de ce Tempérament. Si nous en croyons l'Auteur, ils ont le teint blanc & beaucoup d'embonpoint, les yeux endormis, & la marche peſante; ils ſont ordinairement ruſtiques, impolis, groſſiers, & peu propres au métier de la guerre.

M. Trier décrit enſuite les Tempéramens *Mixtes*, c'eſt-à-dire, qui participent à pluſieurs des quatre dont nous venons de parler. Nous ne le ſuivrons point dans toutes ces deſcriptions. Le Lecteur pourra aiſément juger du mérite de cet Ouvrage, par les endroits que nous venons de rapporter.

CONSEILS donnés à une jeune perſonne pour ſe conduire dans le Commerce du Monde, & pour éviter les fautes qu'elle y peut faire. *Paris, Veuve Claude Jombert*, 1710, *in*-12.

Il y a des Livres, dont on ne ſçauroit bien donner l'idée, qu'en rapportant nuëment les propres paroles des Auteurs, ſans y ajouter aucune réflexion; celui-ci eſt de ce nombre: nous nous contenterons donc, d'en copier ſimplement quelques éxemples; nous commencerons par la Préface.

Lorſqu'on imprima ces *Conſeils* pour la première fois, dit l'Auteur, j'eus peine à y conſentir; parce qu'ils

n'avoient été écrits, que pour une jeune perſonne qui me les demandoit, & à laquelle je les envoyai ſans ſuite, ni méthode; mais j'ai tâché d'y mettre plus d'ordre en cette ſeconde édition, ayant même aſſez augmenté l'ouvrage; pour avoir droit de le publier ſous un titre un peu plus étendu, que le premier. Le ſujet eſt délicat, ſur-tout dans un tems où le goût des Lecteurs eſt très-difficile à contenter. Faire ici l'éloge de mon Livre, ne ſeroit pas donner un exemple de modeſtie à la jeuneſſe, que je prétends inſtruire; mais il m'eſt bien permis de dire, que dans quelque eſprit qu'on le puiſſe lire, on en tirera de l'utilité; & le critique, pour peu qu'il ait d'équité, en conviendra.....

Ce qu'on a écrit juſqu'ici de meilleur ſur ce ſujet, ſont ou des précèptes trop généraux, qui n'inſtruiſent & ne touchent pas aſſez, ou des minuties que l'on mépriſe; il faut chercher un milieu entre ces deux extrémités, qu'il eſt mal-aiſé de rencontrer; il y a pourtant des règles fixes, pour ce qu'on appelle le *ſçavoir-vivre du Monde;* mais il y en a auſſi qui changent ſuivant les pays, les tems, les âges, & les perſonnes. Le Galathée de M. de la Caze, & le Courtiſan du Comte Balthazar, qui étoient autrefois ce qu'il y avoit de plus achevé dans ce genre d'écrire, ont donné dans les défauts dont je viens de parler; & quelque bonne que fût la traduction qu'on en feroit aujourd'hui en notre langue, je doute fort qu'ils fiſſent l'admiration de la France, comme ils firent autrefois celle de l'Italie. On m'avoit néanmoins demandé un grand détail, que j'avois fait pour obéir à une jeune beauté à laquelle il n'étoit pas permis de le refuſer; mais j'en ai retran-

ché quelque choſe, parce qu'il eſt fort différent de parler à un particulier & de parler au Public ; celui-ci pour l'ordinaire trouve ſuperflu ce que l'autre penſe fort néceſſaire. Le ſtyle n'eſt pas fort élevé, mais convenable au ſujet, qui demande une netteté ſimple, aiſée, naturelle, plutôt qu'une expreſſion trop étudiée : auſſi n'ai-je aſpiré qu'au plaiſir de perſuader ce que je dis, & à celui de contribuer à l'éducation d'une jeune Demoiſelle, qui fait aujourd'hui les délices de ſes amies, & de toutes les converſations où elle ſe trouve.

Après cet avis, l'Auteur vient à ſon deſſein. Les Conſeils qu'il donne ont pour ſujets la Religion envers Dieu, les Devoirs envers les Grands, la Converſation, la Nobleſſe, la Politeſſe, l'Amour, le Mariage, la Beauté, la Vanité, l'Amitié, la Société, les Viſites, la Modeſtie, la Prudence, la Prévention, la Bienſéance, l'Affectation, les moyens de plaire & de ſe faire déſirer, ce qu'il faut *obſerver lorſqu'on rit*, ce qu'il faut *obſerver lorſqu'on pleure*, les Devoirs envers les parens, la Curioſité & la Précaution, l'Envie, la Colère, le Secrèt & la Confidence, le mauvais Caractère, les Brutaux & les Préſomptueux, l'Etude, l'Emploi du tems & l'Œconomie, les Habits, les Divertiſſemens, la Table, le choix d'un état de vie. Tous ces Articles ſont autant de chapitres à part. Il faut en donner quelques éxemples : nous nous bornerons au chapitre de Religion, à celui de l'Amour, à celui de ce qu'il faut obſerver quand on rit, de ce qu'il faut obſerver quand on pleure ; & à ceux des Divertiſſemens, & des Habits. Sur quoi nous aurons ſoin de ne rapporter que les propres paroles de l'Auteur.

De la Religion.

Je commence donc nos entretiens, Mademoiſelle, par la plus importante de toutes vos obligations ; puiſque Dieu en eſt l'objèt, & que c'eſt ce qui s'appelle la grande affaire. La *Religion* eſt une connoiſſance de ce que Dieu éxige de nous, qui eſt d'abord reçuë dans l'eſprit par la Foi, & qui paſſe enſuite dans le cœur par l'Amour. C'eſt un ſentiment qui s'éleve au-deſſus de la nature, pour chercher & adorer le Créateur, & par ces moyens de ſoumiſſion, de juſtice & de reconnoiſſance, mériter un bonheur éternel que la même Foi nous fait eſpérer. C'eſt ſur la *Religion*, que vous devez règler toutes les actions de votre vie ; c'eſt à elle que doivent ſe rapporter tous les mouvemens de votre âme, vos penſées, vos lumières, vos mœurs, vos études ; tout cela doit regarder Dieu, non-ſeulement comme le principe de toutes les perfections ; mais encore comme la fin à laquelle vous devez uniquement aſpirer, &c.

De l'Amour.

Jeune & belle comme vous êtes, on ne vous entretiendra pas d'affaires fort ſérieuſes ; ne vous allarmez point d'une Galanterie, ou d'un bon mot que vous dira un homme d'eſprit ; vous en ſerez quitte au pis aller, pour un petit ſouris en rougiſſant ; pour marquer que vous n'êtes ni farouche, ni de méchante humeur ; mais comme le ſujèt eſt délicat, & qu'il eſt difficile de vous y ſoutenir long-tems, tâchez de rompre & de changer le diſcours ; ce petit artifice vous

tirera d'affaire, & ne fera point de tort à l'opinion que l'on a de votre eſprit, quoique le parti qu'on doit prendre dans ces occaſions ſoit ſouvent de ne rien dire; que vos reparties ſoient courtes, ſimples & judicieuſes. Vous pouvez prévoir toutes les jolies choſes qu'on vous peut dire ſur ce ſujet; vous pouvez auſſi penſer à répondre : ſouvenez-vous toujours que votre fierté ne doit être ni hautaine ni mépriſante, mais aſſaiſonnée de douceur & d'honnêteté; point affectée, mais ſoutenue & reſpectée également par la bonne opinion que l'on aura de votre ſageſſe & de votre retenue.

Vous pouvez donner votre eſtime & votre amitié au mérite; c'eſt-à-dire, à ceux ou à celles que vous connoîtrez en avoir, & qui auront cette réputation : mais ſi ce ſont des hommes d'un caractère à s'en prévaloir, gouvernez ſi bien vos yeux, votre langue & votre cœur, qu'ils ne puiſſent s'apperçevoir que vous ayez pour eux rien de particulier; autrement vous auriez fait un pas dangereux qui feroit eſpérer; & qui vous meneroit plus loin que vous n'auriez ſongé : cette découverte donneroit lieu à des aſſiduités, qui mettroient peut-être votre vertu à de rudes épreuves. En ce cas, votre réputation courroit riſque; & celles dont votre Sageſſe auroit frappé l'eſprit & les yeux, vous le pardonneroient bien moins, qu'à une autre. Cette Amitié qui engage, s'appelle ordinairement Eſtime; mais prenez garde qu'elle n'aille plus loin que vous ne voudriez; le mérite d'un homme bien fait a de grands charmes ſur l'eſprit des femmes; cette eſtime à laquelle elles vouloient s'en tenir au commencement, eſt preſque toujours le chemin qui conduit à leur cœur.

le ménager, & ne vous y abandonner que dans les grandes occaſions où la nature ſe rend Maîtreſſe de la raiſon.

Nous avons, ſans y penſer, rapporté le Chapitre tout entier, nous ſerons plus courts dans les deux exemples ſuivans.

Des Divertiſſements.

N'allez au Bal, à l'Opéra, à la Comédie, ou aux autres Spectacles, qu'en bonne compagnie; & lorſque vous y ſerez invitée par des perſonnes qu'il ſeroit mal-honnête de refuſer. Lorſqu'on va au Bal ſans autre intention que celle de danſer, ou de voir danſer les autres; & qu'il n'y a rien au-delà, ni de trop curieux, ni de trop libre, ce n'eſt point un mal. S. François de Sales le dit ainſi à ſa Philothée..... Faites-vous inſtruire des Pièces que vous irez entendre, tâchez d'en retenir les beaux endroits; & remarquez ceux ou celles qui recitent ou qui danſent le mieux, pour en pouvoir dire votre ſentiment dans l'occaſion; ce n'eſt pas vous engager à beaucoup, &c.

Des Habits.

Soyez propre ſans affectation; on a toujours mauvaiſe opinion de celles qui ne le ſont pas, & qui ſe négligent. Une Fille ne doit point être blâmée, pour vouloir être remarquée par une inclination auſſi louable que celle-là; pourvu qu'il n'y ait ni excès, ni vanité..... Je vous crois trop ſage & trop aviſée, pour approuver la mode de ſe peindre les jouës, qui eſt aujourd'hui ſi fort en uſage, tant à la Ville qu'à la Cour: vous auriez tort de chercher des ſecours qui ſeroient pernicieux à la délicateſſe de votre teint. Tous les artifices du monde

ne le rendroient jamais ni plus vif, ni plus beau, que l'a fait la nature : il m'échappe à regrèt de dire, que ce ſeroit une innocente induſtrie à une jeune femme pâle & infirme, qui voudroit ſe donner quelque air de ſanté. Le Fard, à proprement parler, eſt une invention du Luxe & de la Vanité, c'eſt un menſonge caché, qui dit qu'une femme eſt jeune, belle & ſaine ; lorſque ſouvent toutes ces qualités lui manquent. Ce qui ſurprend eſt de voir de jeunes perſonnes, qui ne devroient rougir que de pudeur, ſe laiſſer aller au torrent de la Mode ; & cacher leur beauté naturelle, ſous ce rouge qui les défigure. En un mot, je n'approuverois point, mais tout au plus je regarderois comme excuſables, celles qui en ayant beſoin, s'en ſerviroient avec tant d'œconomie ; qu'on auroit peine à s'en appercevoir, &c.

Nous pourrions copier ici quelques autres endroits : mais ceux que nous venons d'extraire, nous paroiſſent ſuffiſans.

Politique tirée des propres paroles de l'Ecriture Sainte, à Monſeigneur le Dauphin ; Ouvrage Poſthume de Meſſire Jacques Benigne *Boſſuet*, Evêque de Meaux, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils, & ordinaire en ſon Conſeil d'Etat, Précepteur de Monſeigneur le Dauphin, premier Aumônier de Madame la Dauphine, & de Madame la Ducheſſe de Bourgogne. *Paris, chez Pierre Cot*, 1710, *in*-4.

C'eſt dans la divine parole qu'il faut chercher la vraie *Politique*, dont les règles doivent être ſaintes, juſtes, certaines, invariables. La ſeule Ecriture Sainte a ces

avantages ſur les idées des hommes mêmes les plus ſages, qu'elle ne peut jamais s'écarter de la vérité, de la juſtice, ni de la ſeule route qui mène au vrai bonheur.

C'eſt auſſi cette parole ſeule, c'eſt la Doctrine qu'elle enſeigne, les grands éxemples qu'elle propoſe, les loix & la conduite d'un peuple dont Dieu lui-même a été le Légiſlateur & le Roi, que l'illuſtre Auteur donne à ſon Prince comme la règle & le modèle d'un parfait Gouvernement. C'eſt dans cette ſource vive & pure, qu'il puiſe la connoiſſance parfaite de cette Sageſſe qui apprend à bien gouverner. Ce ne ſont point ſes conjectures, ſes inductions, ſes raiſonnemens, que l'Auteur donne pour maximes à ſon Prince : c'eſt le propre texte de l'Écriture, ce ſont les propres expreſſions du Saint-Eſprit, qu'il mèt devant les yeux du Prince, comme ſa règle. Quelle impreſſion, quel ſaint reſpect, n'inſpire pas au Prince & à tout Lecteur, d'appercevoir dès le titre du Livre, que ce n'eſt point l'homme qui parle, mais à vrai dire, que c'eſt Dieu même ? C'eſt ce qui caractériſe cet Ouvrage & le deſſein de l'Auteur : c'eſt ce qui le rend différent de tous ceux qu'on a pû faire juſqu'à préſent ſur la même matière : mais en même tems, c'eſt ce qui excite une juſte curioſité dans le Lecteur, de voir comment l'Auteur aura pû trouver les Maximes de la plus belle Politique qui fut jamais, dictées par le Saint-Eſprit. Ce qui cauſe enſuite l'étonnement & l'admiration, quand on voit l'éxécution ſuivre éxactement le projèt, & donner une idée de l'Écriture que le monde n'a pas, & qui la mèt ſur cette matière même, au-deſſus de tous les autres Livres. Voici en abrégé le plan de l'Ouvrage.

Livre premier.

Les hommes n'ont qu'une même fin, qui eſt Dieu qu'ils doivent aimer. L'Amour de Dieu les oblige de s'aimer. De-là les principes de la Société. De la Société générale des hommes naît la Société civile; c'eſt-à-dire, celle qui unit les Membres de chaque État: Société détruite d'abord par les paſſions devenues naturelles à l'homme après le péché, & qui ne peut être rétablie que par la ſeule Autorité du Gouvernement: Autorité qui rend chaque homme plus fort & plus tranquille; puiſqu'en l'obligeant à renoncer au droit d'occuper par force ce qui lui convient, elle le met à couvert de ceux qui pourroient à leur tour employer la force pour le dépouiller. De-là les avantages d'un Gouvernement règlé. Il ne peut ſubſiſter ſans Loix: leur origine eſt divine. Parmi les Loix, il y en a de fondamentales qu'on ne peut changer: il eſt même très-dangereux de changer ſans néceſſité celles qui ne le ſont pas.

Le partage des biens qu'introduit le Gouvernement règlé, ne doit point altérer la Société générale du genre humain: nul homme n'eſt étranger à un autre homme. Il eſt vrai que la Société civile réunit plus étroitement certains hommes, & quelle impoſe à chacun le devoir d'un amour plus fort & plus tendre pour ſes Citoyens, & pour ſa Patrie; Amour auquel on doit ſacrifier & ſes biens, & ſa vie même.

Livre ſecond.

Dieu eſt le véritable Roi de tous les hommes. Les Pères & les Chefs de famille, ont été les premiers dé-

poſitaires de ſa puiſſance. Il s'établit pourtant bientôt des Rois, ou par le conſentement du peuple, ou par les armes. Il y avoit au commencement une infinité de Royaumes, & tous petits. La Royauté ne fût pas la ſeule forme de Gouvernement que les hommes choiſirent; mais c'eſt la plus commune, la plus ancienne, & la meilleure, ſur-tout quand elle eſt héréditaire, & quelle paſſe de mâle en mâle, d'aîné en aîné. On doit néanmoins s'attacher à la forme de Gouvernement qu'on trouve dans ſon pays; & il ne faut pas regarder les conquérans comme des uſurpateurs. Il y a un droit de conquête atteſté par l'Écriture: pour le rendre inconteſtable, la paiſible poſſeſſion eſt néceſſaire.

Livres troiſième, quatrième & cinquième.

L'Autorité Royale a quatre caractères. Elle eſt ſacrée; Dieu même établit les Rois comme ſes Miniſtres; leur perſonne devient une choſe ſainte & reſpectable; on doit leur obéir par principe de conſcience. Ils doivent eux-mêmes reſpecter leur propre puiſſance, & ne l'employer qu'au bien public.

L'Autorité Royale eſt paternelle: ſon propre caractère eſt la bonté. Le vrai caractère du Prince, eſt de pourvoir aux beſoins du peuple; comme celui du tyran eſt de ne ſonger qu'à lui-même.

L'Autorité Royale eſt abſolue: le Prince ne doit rendre compte à perſonne de ce qu'il ordonne. Il n'eſt pas pour cela affranchi des loix. Il doit fuir la molleſſe, l'irréſolution, & la fauſſe fermeté.

L'Autorité Royale eſt ſoumiſe à la raiſon: le Gouvernement eſt un ouvrage d'intelligence: c'eſt Dieu qui donne la Sageſſe: mais pour l'obtenir, il faut joindre l'Etude

l'Etude à la Prière. Le Prince doit ſçavoir la Loi, les affaires, ce qui ſe paſſe au-dedans & au-dehors du Royaume : il doit connoître les hommes & ſe connoître ſoi-même : il doit ſçavoir parler, & ſçavoir ſe taire. Pour acquérir ces connoiſſances, il faut qu'il aime la vérité, & qu'il faſſe paroître combien il l'aime ; qu'il ſoit attentif & conſidéré ; qu'il prenne conſeil, & qu'il donne toute liberté à ſes conſeillers ; qu'il les choiſiſſe bien ; qu'il s'informe, & qu'il écoute tout le monde ; qu'il puniſſe les faux rapports ; qu'il conſulte les tems paſſés, & ſes propres expériences ; qu'il s'accoutume à ſe réſoudre par ſoi-même ; qu'il évite les mauvaiſes fineſſes, les conſultations ſuperſtitieuſes ; qu'il ne préſume pas trop des conſeils humains ; & qu'en faiſant de ſon côté ce qu'il peut, il mette en Dieu toute ſa confiance. Le cinquième Livre finit par expliquer, ce que c'eſt que la Majeſté. M. de Maux n'appelle pas Majeſté, cette pompe qui environne les Rois, ou cet éclat extérieur qui éblouit le vulgaire. La Majeſté eſt l'image de la grandeur de Dieu dans le Prince. La preuve de cette propoſition eſt un des plus beaux endroits du Livre.

Livre ſixième.

Juſqu'ici M. de Meaux a inſtruit les Princes, il commence dans ce Livre à inſtruire les ſujets. Il établit pour maxime fondamentale, qu'il faut ſervir l'État, & le ſervir comme le Prince l'entend ; que l'intérêt du Prince eſt inſéparable de l'intérêt de l'État ; que le Prince doit être aimé comme un bien public ; qu'un homme de bien préfère la vie du Prince à ſa propre vie ; qu'il n'y a qu'une exception à l'obéiſſance qu'on doit au Prince,

c'eſt quand il commande contre Dieu ; que l'impiété déclarée, & même la perſécution n'exemptent pas les ſujets de l'obéiſſance qu'ils doivent aux Princes ; enfin, qu'ils n'ont que des remontrances reſpectueuſes pour oppoſer à leur violence.

Livre ſeptième.

Le ſçavant Auteur revient ici aux devoirs particuliers de la Royauté : il commence par la Religion, ſans laquelle vraie ou fauſſe, aucun Gouvernement ne peut être ſtable. Mais la vraie Religion peut ſeule lui donner une vraie ſolidité. M. de Meaux donne des marques pour la diſtinguer d'avec la fauſſe. Il fait voir que le Prince doit employer ſon Autorité pour détruire dans ſon État les fauſſes religions ; que la Rigueur y peut ſervir ; mais que la Douceur eſt préférable ; que le Bon exemple eſt de tous les moyens le plus efficace pour attirer les peuples à la vraie Religion. Les erreurs des faux politiques ſur la Religion, ſont ici entièrement détruites. L'Auteur paſſe enſuite à d'autres devoirs du Prince ſur cet article. Il doit craindre la fauſſe piété, dont on lui fait connoître les différentes eſpèces : il doit avoir ſoin du Culte de Dieu, des perſonnes conſacrées à ſon ſervice ; ne rien entreprendre ſur les droits & l'autorité du Sacerdoce ; ne point ſouffrir les impies, les blaſphémateurs, les parjures, les devins, obſerver religieuſement ſes ſermens.

Ce Livre finit par un détail des motifs de Religion & de pénitence particulières aux Princes, & par une addition de l'Auteur ſur l'obligation ſpéciale qu'ont les Rois de France d'aimer l'Égliſe, & de s'attacher au Saint Siège.

Livre huitième.

Il traite de l'autre principe conſtitutif d'un État, c'eſt-à-dire, de la Juſtice, & montre que ſous un Dieu juſte, il n'y a point de pouvoir purement arbitraire; que dans le Gouvernement légitime, les perſonnes ſont libres; que la propriété des biens eſt légitime & inviolable. Il parle enſuite de la Légiſlation, des Jugemens, de la Conſtance, de la Prudence, de la Clémence, qui doivent accompagner la Juſtice; enfin des obſtacles qui s'oppoſent à la pratique de la Juſtice.

Livres neuvième & dixième.

Après avoir expliqué le premier devoir du Prince, qui conſiſte à maintenir la bonne conſtitution de l'Etat, dont la Religion & la Juſtice ſont les principes; l'Auteur paſſe au ſecond, qui règle l'uſage des ſecours de la Royauté, c'eſt-à-dire les Armes, les Finances, les Conſeils. Dans le neuvième, il parle des motifs juſtes & injuſtes; de la guerre étrangère & civile; des règles qu'on y doit ſuivre; des vertus & des exercices militaires, des avantages de la paix.

Dans le *dixième & dernier Livre*, il parle d'abord des Finances: il en marque l'uſage en reconnoiſſant les dépenſes de néceſſité, & les dépenſes de ſplendeur & de dignité: il en marque les ſources, le Commerce, le Domaine, les Tributs des vaincus, les impôts du peuple. Il établit pour maxime, qu'on doit modérer les impôts, que les vraies richeſſes d'un Royaume ſont les hommes, & il donne les moyens certains d'augmenter le peuple, le mettre un peu à

ſon aiſe, avoir ſoin de la fidélité & du bonheur des mariages, réprimer le Luxe, punir les débauches de la jeuneſſe.

Il vient enſuite aux Conſeils, & il enſeigne entre autres Maximes, que le Prince ne doit pas ſe livrer à ſon Conſeil, quelque ſoin qu'il ait pris de le choiſir & de l'éprouver; que les Conſeils des jeunes gens ont une ſuite funeſte; qu'il faut ménager les hommes d'importance, & ne les pas mécontenter. Il propoſe différens caractères de bons & de mauvais Miniſtres, & finit tout l'Ouvrage par des inſtructions ſur la conduite du Prince dans ſa famille, ſur le ſoin qu'il doit avoir de ſa ſanté, ſur les inconvéniens & les tentations de la Royauté, & les remèdes qu'on doit y apporter.

L'Auteur a évité avec ſoin dans cet Ouvrage, toutes les matières contentieuſes ſur la nature du Gouvernement & des devoirs de la ſujétion : il a crû les avoir ſuffiſamment traitées ailleurs, ſur-tout en défendant l'hiſtoire des variations dans le cinquième avertiſſement contre le Miniſtre Jurieu, & dans le premier diſcours contre le Miniſtre Baſnage. Du reſte, il s'en tient après *Jéſus-Chriſt* à ce qu'il y a de plus certain. Le fils de Dieu n'a point voulu examiner ſi le Gouvernement du peuple Romain, ſous lequel il a trouvé le peuple de Dieu, & où il a voulu naître, avoit été juſte & légitime dans ſes commencemens : il l'a trouvé établi, c'eſt aſſez : il a montré par ſa conduite & par ſes paroles, que cela ſuffiſoit, pour qu'on fût obligé de s'y ſoumettre. Ce qu'on lit dans la Préface ſur ce point délicat, mérite d'être lû.

On ne doit pas être ſurpris qu'en quelques endroits

très-rares, l'Auteur ait ajouté aux éxemples de l'Ecriture quelques traits tirés de l'Hiſtoire de l'Egliſe, & de celle de France, ou les propres paroles du Sacre de nos Rois : c'eſt un fils aîné de l'Egliſe, c'eſt un Roi de France qu'il inſtruit.

La Méthode du livre eſt Géométrique : tout s'y développe par principes & par dégrés : tout eſt en ſa place : le ſtyle eſt par-tout égal, vif, ſerré, naturel. Le choix, la diſpoſition des paſſages de l'Ecriture, les réflexions que le Prélat y mêle, ſont ſi convenables à la matière, & ſi juſtes, que toutes les preuves deviennent démonſtratives ; & que l'enchaînement des vérités qui ſe ſoutiennent & s'expliquent, attache les Lecteurs, & ne leur permèt pas de quitter le livre. M. de Meaux a traduit lui-même les paſſages : il s'eſt ordinairement attaché à la Vulgate, dont il ne s'eſt écarté que très-rarement, pour rendre ſa verſion plus conforme à l'Hébreu & au Grèc. Si l'on compare ſa verſion aux autres que nous avons, on lui ſçaura gré de la peine qu'il s'eſt donnée.

LES HOMMES. *Paris, Jacques Colombat*, 1712, *in*-12.

Le ſeul titre de ce livre offre une ample matière aux réfléxions, & à la cenſure. L'Auteur ſe propoſe en général de parler des *Hommes* : que ne peut-on pas dire ſur un tel ſujet ? Chacun s'occupe des défauts des autres, ſans faire attention aux ſiens, & l'on ne vit peut-être jamais plus de critique & moins de réforme. Faut-il pour cela ſupprimer les inſtructions & les portraits ? On abuſeroit encore davantage de ce ſilence. Les Hommes ſe croiroient peut-être parfaits, ſi on

ceſſoit de les reprendre. Ce ſeroit néanmoins une idée bien chimérique, obſerve l'Auteur, que de prétendre ramener tout le genre humain à la raiſon ; il ſuffit qu'on travaille utilement pour quelques-uns. Un ſeul Homme, dit-il, corrigé par la lecture d'un ouvrage ; ne récompenſe-t-il pas aſſez bien un Auteur de la peine qu'il a priſe ? Mais il ne ſuffit pas de tourner les Hommes en ridicules, il faut leur fournir les moyens de devenir meilleurs. Les découvertes honteuſes les déshonorent, ſans les guérir. On a mêlé ici l'ironique avec le ſérieux, afin que l'un diſpoſât à recevoir l'autre.

Cet Ouvrage eſt diviſé en vingt Chapitres. Le premier traite de l'Etude des Hommes ; le ſecond, des Honneurs & des Richeſſes ; le troiſième, de l'Amour-propre ; le quatrième, de l'Eſprit & des Auteurs ; le cinquième, des Flatteurs & des Louanges ; le ſixième, de la Politeſſe ; le ſeptième, de la vraie Généroſité ; le huitième, de l'Inégalité des conditions ; le neuvième, de l'Inégalité des fortunes ; le dixième, des Avares ; le onzième, des jeunes Gens, & de leur éducation ; le douzième, des Vieillards & de la mort ; le treizième, de l'état de vie qu'on choiſit ; le quatorzième, des Amis ; le quinzième, des Femmes ; le ſeizième, du Secrèt ; le dix-ſeptième, de la Cour ; le dix-huitième, de la Vie privée ; le dix-neuvième, de divers ſujets ; & le vingtième, de la vérité de la Religion chrétienne.

Ces différens chapitres indiquent l'objet & le plan du livre ; il faut maintenant en rapporter quelques traits, qui faſſent connoître le ſtyle de l'Auteur, & la manière dont il a traité ſon ſujèt.

Il commence par obſerver que les Payens n'ont jamais connu l'*Homme*. » Les uns, dit-il, éblouis des » lumières de ſon eſprit ont cru qu'ils pouvoient l'é- » lever juſqu'à la Divinité ; & les autres n'en jugeant » que par la corruption de ſon cœur, ou que par ſes » foibleſſes, n'ont point rougi de l'abaiſſer, même au- » deſſous des animaux. Parmi les premiers, quelques- » uns s'étant formés une idée fauſſe de la véritable » grandeur d'âme, vouloient que le Sage ſouffrît ſans » murmurer, les maux les plus cruels ; & s'imaginant » qu'ils pouvoient atteindre à cette impaſſibilité ridicule, » qu'ils regardoient comme l'état héroïque, ils ne » s'occupoient que des avantages de ſon ſort, ſans » jamais s'appliquer à l'examiner ſur ſes misères. Ceux, » au contraire, qui ne ſuppoſoient rien de grand dans » l'*Homme*, n'en éxigeoient rien de vertueux ; & per- » ſuadés qu'il ne falloit ſe contraindre en rien, à » quelque excès qu'une telle maxime pût conduire, » ils honoroient juſqu'à ſes vices & ſes déſordres. Les » lumières de l'Evangile ont diſſipé ces ténèbres ; la » Religion ſeule nous apprend à nous connoître. » D'une part, elle nous inſtruit, que notre âme eſt » immortelle ; qu'elle eſt ſupérieure par ſa nature à » tout ce qui nous ravit, & nous étonne le plus ; » qu'elle ſeule eſt ſuſceptible de toutes les Vertus ; & » qu'enfin, elle peut aſpirer au ſouverain bien de la » poſſeſſion de ſon Dieu. De l'autre, elle nous mon- » tre nos foibleſſes, nos défauts, nos vices, leurs » cauſes, leurs effets.

» L'*Homme* appliqué à cet examen avoue alors qu'il » connoît une béatitude plus ſolide, que celle que » les plaiſirs procurent ; qu'il ſent toute la beauté de

» la Vertu, mais qu'il ne peut vaincre le malheureux » penchant qui l'en détourne; qu'il ne peut faire tout » le bien qu'il voudroit, & que ſon déſeſpoir eſt de » ſentir intérieurement ces oppoſitions, ſans avoir » aſſez de force pour les détruire, ni aſſez d'habileté » pour les concilier enſemble. En un mot, il reconnoît » que ſans un ſecours ſupérieur, il demeurera tou- » jours eſclave de ſes paſſions, & le jouèt de toutes ſes » légèretés. Il n'y a donc que la Religion Chrétienne, » qui apprenne à l'*Homme* à ſe connoître, ſans l'ex- » poſer à s'enorgueillir, ni à ſe plaindre de ſon ſort; » parce que ſi elle lui fait voir qu'il eſt capable de » toutes les Vertus, elle lui apprend auſſi qu'il ne » ne peut en pratiquer une ſeule parfaitement ſans le » ſecours de Dieu «.

De ces réfléxions générales ſur l'Etude & la Connoiſſance de l'*Homme*, paſſons à quelques traits plus marqués ſur le détail de ſes défauts.

En parlant des Conditions, l'Auteur remarque, qu'être né d'une grande Maiſon, c'eſt l'avantage qui diſtingue le plus & qui coûte le moins; que rien ne mèt dans un plus grand jour les vices, que la haute naiſſance; qu'un homme vicieux, mais obſcur, a quelquefois cet avantage, qu'on ne ſçait pas s'il eſt malhonnête homme. Il développe cette penſée par une comparaiſon. » Au milieu d'une Campagne s'élevoit » autrefois un Orme monſtrueux, qui ſembloit diſ- » puter de majeſté avec les Cieux, & défier les élé- » mens de l'ébranler: & à mille pas un foible arbriſ- » ſeau, que le moindre zéphir agitoit, & qui ſoute- » noit à peine les oiſeaux les plus légers. Mais les » vents enfin s'irritent, les éclairs brillent, le tonnerre

» gronde, la nuë crève, & l'arbre orgueilleux eſt » réduit en pouſſière; le ſeul arbriſſeau échappe à la » fureur de l'orage, & l'unique cauſe de ſon ſalut, » c'eſt qu'il eſt petit «.

Voici de quelle manière l'Auteur dépeint les effets de l'*Avarice*. » L'éducation eſt refuſée aux enſans, les » douceurs de la vie à l'épouſe, les ſecours aux pa- » rens, le ſalaire aux domeſtiques, l'hoſpitalité aux » amis, le pain aux pauvres, le ſoulagement aux mal- » heureux; on en veut au bien des uns, on retient » celui des autres; on craint tout, on ſe défie de tout, » on ſe précautionne contre tout; ni les loix, ni la » probité publique ne peuvent raſſurer un Avare con- » tre ſes terreurs injuſtes, il croit qu'à tout moment » ſes richeſſes vont lui échapper; que ſes tréſors vont » être en proie aux voleurs; que la ſtérilité va déſoler » toute l'Europe; que les ennemis ſont déjà dans ſa » maiſon; que la Monarchie eſt culbutée; que tout » l'univers enfin va périr. Et ſe regardant comme le » ſeul homme qui doit ſurvivre à tout, ſon unique » ſageſſe, tout ce qu'il connoît de raiſonnable, c'eſt » de ſe ménager un fonds pour prévenir cet avenir » affreux, & ſe mettre à couvert de tous ces objets » chimériques. L'Avarice, remarque ailleurs l'Auteur, » a frayé des chemins ſur la ſurface des eaux, ouvert » les abîmes de la mèr, déchiré les entrailles de la » terre, étouffé tous les ſentimens de la nature. Elle » a fait même de l'Amour-propre un eſclave ſoumis; » & néanmoins un vice ſi puiſſant ne tyranniſe preſ- » que que les vieillards «. Chaque Chapitre contient des réfléxions qui lui ſont propres, & le ſtyle eſt à peu-près le même par-tout.

RÉFLEXIONS MORALES, Satyriques, & Comiques, ſur les mœurs de notre ſiécle. Nouvelle Edition, corrigée, & augmentée d'un tiers. *A Amſterdam, chez Jean-Fréderic Bernard*, 1713, *in*-12.

Cet Ouvrage contient des réflexions ſur les mœurs du tems: ſujet vaſte, mais rebattu, qui a occupé un grand nombre d'Écrivains; les uns par le deſir ſincère de corriger les défauts qu'ils attaquoient, les autres peut-être par la ſeule envie de les bien peindre. L'Auteur du Livre qui s'offre à nos yeux, n'a point été détourné de ſon entrepriſe, par la multitude de ceux qui s'y ſont engagés avant lui, & qui l'ont éxécutée avec plus de ſuccès, qu'il n'oſeroit s'en promettre. Il ſçait que Paſcal, la Rochefoucaut, la Bruyère, ont comme épuiſé la matière qu'il ſe propoſe de traiter; mais il ſouhaite qu'on reliſe les mêmes Auteurs dans ſon Livre: il croit d'ailleurs que depuis long-tems on ne penſe rien de nouveau ſur les hommes, & qu'on ne peut tout au plus être original, que dans la manière de rajeunir de vieilles penſées.

Son Recueil eſt un mélange de caractères, & de réflexions. Le caractère anime la réflexion, & délaſſe l'eſprit du ſérieux où elle l'a laiſſé. La réflexion eſt proprement la conſéquence, qu'il faut tirer du caractère; & la juſte idée qu'on doit ſe former du bon & du mauvais, ſur le portrait de l'un & de l'autre. Le titre de *Réflexions Morales, Satyriques & Comiques*, annonce qu'il y a de ces trois différentes ſortes de réflexions dans le Livre. « Je ne me ſuis trouvé, dit l'Auteur, ni aſſez » de force d'eſprit, pour parler toujours dans le ſérieux

» d'un Caton ; ni assez de malice, pour être toujours
» piquant, ni assez de gaieté pour être toujours comi-
» que. D'ailleurs, continue-t-il, la conduite des
» hommes inspire facilement ces trois différens caractè-
» res. A voir leurs actions, on en est indigné. Cette
» indignation porte à réfléchir sur soi-même, & à plain-
» dre ceux qui abusent de la raison : voilà le sérieux.
» Cette indignation oblige à les censurer ; voilà le pi-
» quant. Cette indignation se convertit quelquefois en
» railleries : voilà le comique «. On voit déja le but de l'Ouvrage, il faut en rapporter quelques traits, qui en fassent connoître le style.

Le premier Chapitre est sur l'*Homme* en général. » L'Homme, dit l'Auteur, est quelque chose de bien
» équivoque. Qui le connoît assez à fond pour le défi-
» nir ? tout ce que l'on peut dire sans se tromper, c'est
» qu'il a reçu la Raison, & qu'il en abuse. Il y a plus
» de trente Siecles, que l'on travaille à le connoître ;
» & l'on a découvert un Amour propre qui le domine,
» & le trahit en même-tems ; un penchant invincible
» à se tromper dans la recherche de la vérité, & à trom-
» per les autres en croyant l'avoir trouvée, une recher-
» che continuelle du bien, & un égarement continuel
» dans le mal. On s'est abusé souvent, dans les motifs
» qui le font agir ainsi ; on a rencontré quelquefois ;
» mais les Sages qui tâchoient de le pénétrer, marchoient
» ordinairement à tâtons. Il semble que depuis le Chris-
» tianisme, l'on est arrivé plus sûrement à cette dé-
» couverte ; & cependant tout ce que l'on en sçait, se
» réduit à dire, que l'homme est un être corrompu.....
» Les hommes ne se connoissent pas eux-mêmes, ils
» dépendent de leur humeur. Aujourd'hui prompts &

» hardis, demain lâches & négligens. La chaleur du » ſang, & la force des eſprits vitaux, mettent le prix » à leurs inclinations. De-là leur baſſeſſe ou leur gran- » deur, & là ſe réduit leur vaine ſageſſe «. L'Auteur finit ce Chapitre en concluant, que ſans les lumières de la Religion, l'homme ne peut parvenir à la connoiſſance de ſoi-même.

On repréſente enſuite les différentes ſituations, où l'Homme ſe trouve dans le monde. La première entrée qu'il y fait, & qu'on appelle naiſſance, n'eſt que la ſortie d'un pays inconnu, pour entrer dans un autre pays, que nous ne connoiſſons pas mieux: & où nous trouvons deux perſonnes, ſous les noms de père & mère, qui ſont chargées de nous élever, & de nous conduire. L'Éducation n'eſt à proprement parler, que l'inſpiration des ſentimens, des manières, & des qualités de ces deux perſonnes; en ſorte que l'Amour-propre, déguiſé ſous diverſes formes, eſt toujours le fondement général des différentes éducations, qu'on reçoit dans le monde. « Nos parens, dit l'Auteur, ont ſoin de nous donner » l'idée d'un Être, qu'ils connoiſſent peu; & qui gou- » verne un grand pays, dont le nôtre fait partie. Ce » grand pays s'appelle Univers, & cet Être s'appelle » Dieu. On le ſert de diverſes manières; mais il n'y a » qu'un culte qui lui plaiſe, & ce culte s'appelle Reli- » gion. Dans la Religion, chacun à ſes Dieux ſubalter- » nes & viſibles, (car le ſouverain eſt inviſible.) Ces » Dieux ont différens noms; ils en changent ſelon les » différens projets que l'on fait. Après avoir ſéjourné » quelques années dans le monde, deux autres guides » ſe joignent à l'Amour propre; l'un de ces deux gui- » des s'appelle *Opinion*, l'autre s'appelle *Intérêt*; ils

» ne nous quittent jamais. Un des principaux Dieux ſu-
» balternes, c'eſt la *Fortune ;* fantôme trompeur qui
» paroît, & diſparoît fort vîte ; dont tout le monde
» parle, & que perſonne ne voit : ainſi on n'en peut
» rien dire de certain, ſinon que c'eſt un fantôme.
» Cependant ce fantôme eſt cruel & injuſte, il nous
» tourmente invinciblement ; & nous ôte très-ſouvent
» les ſentimens de la Religion & du Dieu ſuprême «.

L'Auteur, en continuant ſon idée allégorique, dit que la *Fortune* ſe ſaiſit de l'eſprit & du cœur, que de concert avec l'amour-propre, elle nous perſuade ; qu'on peut ſe ſervir d'elle plus commodément que de la vertu ; qu'elle a des enfans aîlés à double viſage ; l'un aimable & riant, & ceux-là s'appellent *Richeſſes ;* l'autre chagrin & fâcheux, & on nomme ceux-ci *Soucis ;* que ces enfans ne parviennent jamais à l'âge d'homme, parce qu'ils ſont tout à la fois trop foibles & trop échauffés ; que quoiqu'ils voltigent ſans ceſſe, parce qu'ils ont des aîles, ils laiſſent néanmoins une impreſſion qu'on appelle *Avidité.* Il ajoute qu'on offre continuellement des victimes à la *Fortune*, ſans pouvoir l'appaiſer ; que ces victimes ſont de toute âge, de toute condition, & de toute eſpèce ; que parmi ces victimes, on mèt quelquefois les proches & les amis ; que les *Guides* de la Fortune ſont les *Fineſſes* & les *Fourberies*, auxquelles on donne le nom de *traits d'eſprit & d'habileté.*

L'Auteur, en parlant de l'Éloquence, ſoutient que « c'eſt le moyen le plus efficace, pour ſéduire l'homme.
» Cet enchaînement, dit-il, de mots empoulés, ces
» phraſes liées avec art, ces épithettes pompeuſes &
» prononcées avec beaucoup de grace, jettent dans les
» mouvemens déréglés de l'admiration. C'eſt-là, que

» le Héros, paroît ſans vue ; ſes bévues y deviennent » coups d'état, ſes erreurs coups de politique. Toutes » les fautes ſont regardées dans le panégyrique du hé- » ros, comme le fondement du bonheur des peuples «.

Dans un autre endroit, l'Auteur ſe plaint des fauſſes idées qu'on a dans le monde, du mérite perſonnel. « Un » homme bien mis, dit-il, bien chauſſé, propre en » linge, coëffé d'une grande & magnifique perruque, » ſuivant ſcrupuleuſement la mode, qui ſe tient droit » ſur ſes jambes, & d'un air délibéré ; aiſé dans ſes » actions, marchant avec légèreté, prenant du tabac, » en offrant civilement à droite & à gauche ; qui danſe » bien, chante avec méthode, joue divers jeux, jure » de tems en tems pour animer ſon diſcours ; qui dit, » ce qu'il a fait en ſa vie, & le dit avec aſſez de grace ; » qui a de la mémoire, qui ſçait ſon Boileau, quelque » choſe de Molière ; des turlupinades priſes dans les » farces Italiennes d'Arlequin, qui n'ignore aucune » hiſtoriette ; un homme enfin, dont la tête eſt, à pro- » prement parler, une Bibliothèque de fadaiſes ; mais » de fadaiſes du tems, de fadaiſes toutes nouvelles : » avec tout cela, qui ne manque aucun cercle, s'y » place entre deux Dames, y fait le galant. Voilà, ce » que bien des gens appellent, un homme d'eſprit & » de mérite «.

Toute la ſuite de l'Ouvrage, eſt à-peu-près dans le même goût. Chaque matière y fournit, les caractères, les portraits, & les réflexions qui y ſont propres. Nous en avons rapporté aſſez d'exemples, pour faire juger du reſte.

MAXIMES MORALES de M. le Chevalier de

S. Jory ; *Paris, Didot, 1735, deux volumes in-12.*

Ces Maximes ſont toutes plus inſtructives & plus intéreſſantes les unes que les autres : en voici quelques exemples pris au haſard.

Ne parler point de ſoi.

« Il eſt difficile de beaucoup parler de ſoi-même, » ſans tomber dans le ridicule. Se louer, c'eſt extrava- » gance ; ſe blâmer, c'eſt folie : la vanité ouverte » attire le mépris, l'exceſſive humilité eſt toujours » ſuſpecte d'un orgueil ſecrèt.

Ne point négliger les petits défauts.

» Il y a des bagatelles, de petites négligences, des » geſtes, des manières, de mauvaiſes habitudes, qui » provoquent l'averſion. Il eſt aiſé de s'en corriger, & » honteux de ne le pas faire.

Se plier aux uſages.

» Le langage & le goût changent, il faut s'y confor- » mer ; accommodons-nous du préſent, quand même le » paſſé nous ſembleroit plus raiſonnable.

Ne point négliger ſon extérieur.

» Il y a dans le port, dans le regard, dans la démar- » che, une certaine autorité qui ne cède point à celle » de la parole ; ce caractère de grandeur qu'on apporte » en naiſſant, ne vieillit jamais, ſi on ne l'a point né- » gligé [illegible] jeune.

Cacher ſes malheurs.

» Ne publiez-point trop vos diſgraces : les plaintes » ruinent le crédit ; elles touchent peu de perſonnes, » donnent du plaiſir à quelques-uns, nous attirent le » mépris des autres. Diſſimuler ſa douleur, c'eſt cou- » rage & force d'eſprit. Nos malheurs, quand on ne les » voit pas, ſont preſque comme s'ils n'étoient point » arrivés.

Fuir toute affectation.

» Rien ne défigure tant le mérite & la perſonne, que » l'affectation ; mieux on s'acquitte d'une choſe, plus il » faut cacher le ſoin qu'on apporte à la bien faire.

Ne point contredire.

» Ceux qui ſe plaiſent à contredire, ne ſont point » faits pour le monde ; puiſqu'ils ne peuvent s'accorder » avec les autres. Voulez-vous conſerver la paix avec » ces gens-là ? Abandonnez la diſpute avant qu'elle » s'échauffe ; toute la gloire vous reſtera comme au » plus ſage.

Connoître ceux à qui l'on parle.

» La converſation eſt l'éxercice le plus ordinaire de » la vie, & celui de tous où l'on fait le plus de fautes : » le moyen d'éviter les plus conſidérables, c'eſt de faire » comme les Joueurs d'Échèts, de bien conſidérer » comment le jeu eſt diſpoſé, avant que de remuer » aucune pièce.

Beaucoup peſer ſes réſolutions.

» Dormez ſur ce que vous avez à faire. Vous ne » ferez point éveillé par une choſe imp[illegible]demment » faite. Penſer avant que d'agir, c'eſt ſe mettre à por-

» tée

» tée de tous les événemens ; ne penſer qu'après avoir » fait, c'eſt courir après des excuſes.

N'être point crédule.

» C'eſt une choſe très-ordinaire de mentir ; c'en » doit être une très-rare de croire. Mais ſi vous doutez » de la bonne foi de celui qui parle, gardez-vous de » lui en laiſſer rien entrevoir ; ce ſeroit joindre l'offenſe » à l'impoliteſſe. Il y a des menſonges dans les actions, » comme dans les paroles, & cette tromperie eſt plus » pernicieuſe que l'autre, plus ſéduiſante, plus difficile » à démêler. Tel nous perſuade par ſes manières, qui » nous rebuteroit par ſes diſcours. Pour n'être point » la dupe des dehors gracieux & prévenans de ceux » qui s'attachent à nous, il faut pénétrer ce qu'ils ga- » gneroient à nous ſéduire. Moins ils eſpèrent de notre » amitié, mieux nous devons préſumer de la leur.

Se Borner dans ſes études.

» L'avidité de tout apprendre, eſt un obſtacle au » ſçavoir. C'eſt le malheur des gens univerſels, de » n'exceller en rien, pour vouloir exceller en tout.

Parler peu.

» Apprendre à parler, eſt l'étude de nos premières » années ; apprendre à ſe taire, doit être celle de » toute la vie.

L'Opulence eſt l'écueil de la Vertu.

» Vous deſirez de grandes richeſſes, voici le chemin » que vous ferez, ſi elles vous viennent. Du néceſſaire, » vous paſſerez au commode ; du commode, au ſuper- » flu ; du ſuperflu, à l'excès ; & de l'excès, au crime.

Craindre les applaudiſſemens.

„ Défions-nous des louanges que l'on donne à notre „ vertu, à notre piété, elles nous accoutumeroient „ inſenſiblement à nous élever, avec un dédain faſ- „ tueux, au-deſſus des perſonnes que nous croirions „ moins parfaites que nous; & bientôt nous paſſerions „ pour des dévots artificiels, qui ſont plus mépriſa- „ bles, & plus haïs, que les libertins ".

MAXIMES, & Réflexions Morales, traduites de l'Anglois, avec une traduction nouvelle en vers, de l'Eſſai ſur l'Homme de M. Pope. *Paris, ſous le nom de Londres*, 1739.

M. de Seré, Ancien Conſeiller au Parlement de Paris, eſt l'Auteur de ces traductions. Il avoit donné, il y a quelques années, ſous le titre des *Dons des Enfans de Latone*, un Poëme ſur la Muſique, & un autre ſur la Chaſſe; qui ont mérité l'eſtime des connoiſſeurs. Ces Ouvrages ſont honneur à notre langue, qu'on a toujours cru peu capable, d'exprimer avec agrément certains détails des Sciences, & des Arts.

M. de *Seré* eſt de ces Auteurs, que la difficulté & le péril animent, bien loin de les rebuter. Il y a eu du courage à entreprendre la traduction de l'*Eſſai ſur l'Homme*: il y en a encore plus à la donner au Public, après celle de M. l'Abbé du *Reſnel*.

Au reſte, il n'a tenu qu'au dernier traducteur d'être le premier. Son travail étoit achevé dès l'année 1736, mais il a reſpecté le droit, que la belle traduction de l'*Eſſai ſur la Critique*, donnoit en quelque ſorte à M. l'Abbé du *Reſnel*, ſur un Poëme du même Auteur; &

non content de lui céder l'avantage ſi conſidérable de la primauté, il a attendu que l'Ouvrage de ſon rival eût « rempli tout ſon ſort, & reçu les applaudiſſemens » qu'il mérite «.

M. de S. dit que ſa traduction eſt plus littérale que celle de M. *Pope*. Ceux qui ne ſçavent pas l'Anglois en pourront juger, en comparant les deux traductions en vers à celle de M. *Silhouete* en proſe, qui eſt fort littérale.

Malgré l'attention de M. de S. pour ſuivre de près ſon original, il avoue qu'il n'a pû atteindre à cette préciſion qui fait le caractère des bons Ecrivains Anglois, & de M. Pope en particulier. Le Poëme en général eſt d'environ onze cens vers; la traduction de M. du R. de deux mille, malgré quelques retranchemens; & celle-ci va à près de dix-huit cens. Celle de M. *Silhouete* eſt bien plus courte, parce qu'elle eſt bien plus conciſe. Traduiſant en proſe, il a pû ſuivre ſon original d'auſſi près qu'il l'a voulu. A la vérité, il a un peu ſacrifié le génie de la langue Françoiſe, à celui de l'Angloiſe. Mais ce léger déſagrément, qui n'en eſt pas même un pour tous les Lecteurs, eſt bien compenſé par l'énergie & la vivacité de ſon ſtyle.

M. de S. finit ſa Préface, par l'Apologie de l'*Eſſai ſur l'Homme*, du côté de la doctrine & de la Religion. Cet Ouvrage a eu à cet égard d'illuſtres Critiques remplis de zèle, & d'illuſtres défenſeurs remplis de charité. Ainſi, les uns & les autres étoient animés des motifs les plus purs. Au reſte, M. de S. a eu l'attention, auſſi bien que M. du R. de corriger pluſieurs endroits, qui avoient donné lieu aux objections des Critiques.

Il ne nous reſte plus qu'à mettre ſous les yeux du Lecteur, quelques morceaux de la nouvelle traduction. Nous choiſirons les mêmes endroits, que nous avons cités de celle de M. du R. On ſera ainſi en état de décider entre les deux Traducteurs.

EPITRE PREMIÈRE.

De la nature & de l'état de l'Homme, par rapport à l'Univers.

Que notre Ame s'éveille, & qu'un beau feu l'éclaire.
Que les petits objets ceſſent de nous diſtraire.
Laiſſons-les allumer d'ambitieux déſirs,
Et repaître les Grands d'orgueil & de plaiſirs.
Le Ciel, de notre vie, a borné l'étenduë.
Sur ce qui nous entoure, arrêtons notre vuë;
Que l'homme en ſoit l'objet. Suivons-le dans le cours
Des ſpectacles divers, que préſentent ſes jours.
Labyrinthe étonnant dans l'art qui le compoſe;
Campagne, où le chardon fleurit avec la roſe;
Jardin, où mille fruits permis & défendus
Etalent leurs attraits enſemble confondus.
Offrez-vous, vaſte champ, à nos regards avides.
N'y portons point des pas incertains & timides.
Des ſentiers ténébreux, perçons l'obſcurité.
Des lieux plus découverts, ſaiſiſſons la clarté.
Pénétrons, & l'abîme où croupit l'ignorance;
Et la nuë où ſe perd une folle ſcience.
Promène-nous, Nature, en tes détours ſecrèts.
Déſarmons la Folie, arrachons-lui ſes traits.
Abbatons de l'Orgueil la fatale puiſſance,
Et recherchons nos mœurs juſques dans leur naiſſance.

Qu'un eſprit de candeur, en tout tems, en tout lieu,
Juſtifie & la voie, & les deſſeins de Dieu.

Voici un des plus beaux endroits de M. P., & M. de S. l'a rendu avec beaucoup de fidélité.

O nuit de l'avenir, ton voile favorable
Nous fait remplir en paix le cercle peu durable,
Où Dieu traçe le nombre & des ans & des jours.
Du ſommet de ſa gloire il voit finir leur cours,
Le moucheron tomber, diſparoître Aléxandre,
Un atôme détruit, toute la terre en cendre,
La bulle d'eau fonduë, ou le monde en éclats.

La matière de la quatrième Epître eſt la plus ſuſceptible des ornemens de la Poëſie. La Morale y ſuccéde à la Métaphyſique. M. P. y traite du *Bonheur*; & voici comme il débute dans la nouvelle traduction.

O bonheur, & le but & la fin de notre être,
Sous quel nom aux humains te feras-tu connoître?
Te plairas-tu toujours dans le déguiſement?
Faudra-t-il te nommer repos, contentement;
Ou ce je ne ſais quoi, qui verſe dans notre âme
Des déſirs éternels, une immortelle flamme?
Toi pour qui nous ſouffrons le plus rigoureux ſort,
Qui nous fait, ſans frayeur, enviſager la mort;
Si près, ſi loin de nous, dans un point qu'on ignore;
Et recherché plus loin que tu ne l'es encore;
Objèt vû par le Sage auſſi confuſément,
Qu'apperçu du mortel privé de jugement.
Si tu tombas du Ciel, ô divine ſemence,
Dis-nous dans quels climats tu vins prendre naiſſance:
Ebloui des rayons d'un ſuperbe ſéjour,

„ Quand nous voyons par écrit, les choſes qui ſe „ ſont paſſées de notre tems, & de notre connoiſſan- „ ce; peu s'en faut que nous ne révoquions en doute „ la vérité de toutes les hiſtoires ".

Cependant, les hiſtoires contemporaines, quand elles ſont de bonne main, ſont les moins infidèles. Si le tems découvre bien des choſes, il en obſcurcit beaucoup d'autres. Ce qui étoit de notoriété publique, lorſqu'un évènement eſt arrivé, devient douteux au bout de quelques années. D'ailleurs, les faits s'altèrent, en paſſant par différentes plumes. Cette incertitude de l'hiſtoire, diminue beaucoup de ſon agrément & de ſon utilité.

Quelques pages plus bas, l'Auteur revient à la même matière.

„ La lecture d'un bon Roman, *dit-il*, n'eſt point „ indigne d'un homme ſenſé. Un Roman a quelque- „ fois plus de fond de vérité, que l'hiſtoire. Les dé- „ tails de l'un & de l'autre ſont ſouvent imaginés. „ Mais le premier ne bleſſe point la vraiſemblance, „ lorſque la dernière la choque en mille endroits; & „ d'ailleurs eſt pleine d'obſcurité & de contradictions «.

Ces *Maximes* roulent quelquefois ſur la Littérature & le bon goût en matière d'Ouvrages d'eſprit. En voici un éxemple.

„ Le ſtyle le plus précis eſt toujours le meilleur, ſoit „ qu'on parle vrai ou faux, bien ou mal. Le bon ſens s'y „ fait mieux entendre. Le frivole eſt moins ennuyeux. „ La bonne cauſe y eſt expliquée plus ſenſiblement; „ & la mauvaiſe eſt moins ridicule ".

Il ſied bien à un Ecrivain de Maximes de louer la préciſion dans le ſtyle. Cette qualité eſt l'effet de la

juſteſſe & de la netteté de l'eſprit. Un ſtyle ſerré qui rapproche les idées, les rend non-ſeulement plus vives, mais plus claires. La clarté jointe à la préciſion, eſt une clarté qui frappe dans l'inſtant; & qui s'apperçoit d'un coup d'œil, au lieu que celle qui naît de la diffuſion, ne vient que peu à peu, & quand on a tout lû; d'où il arrive que le Lecteur s'ennuie, & quelquefois même ſe fatigue. Il faut qu'il réuniſſe tous ces différens traits de lumière; & c'eſt une peine, que l'Auteur lui auroit épargnée, en les réuniſſant lui-même dans une phraſe courte & préciſe. Cela n'eſt pas toujours poſſible. Souvent auſſi l'Auteur en ſeroit venu à bout, avec plus de talent, ou de travail. On ſçait le mot de *Voiture*, pour excuſer la longueur d'une de ſes lettres. Je n'ai pas eu le tems, dit-il, de la faire plus courte.

» Une belle femme n'a pas moins à craindre d'une » laide, qu'un homme d'eſprit, d'un ſot «.

On s'attire l'inimitié des autres en les offenſant; & on ne peut guères les offenſer davantage, qu'en les ſurpaſſant. Ceux qui n'ont point de mérite, haïſſent ceux qui en ont; parce qu'ils ſont jaloux de l'eſtime que ce mérite leur procure; & parce qu'ils ſoupçonnent qu'ils en ſont mépriſés.

» Un grand fond de jugement & de modeſtie eſt » ſouvent un obſtacle aux grands ſuccès. Il empêche » d'entreprendre des choſes que l'audace & l'impru» dence auroient fait réuſſir «.

La préſomption nuit preſque toujours à un ſot, par rapport à ſa conduite. Au contraire, il peut être utile à un homme d'eſprit, d'en avoir un peu. La préſomption ne fait faire que des fautes à un ſot; mais elle

que le genre ſur lequel il a travaillé, paroiſſe d'abord beaucoup plus facile que le dramatique; cependant, depuis ſoixante années, on n'a pas donné dix volumes de réflexions, dont encore y en a-t-il peu, dit-il, d'excellens; tandis que l'on recueilleroit plus de ſoixante volumes de Pièces de Théâtre.

Il attribue la cauſe de cette eſpèce de Phénomène, ainſi qu'il l'appelle; 1°. A la difficulté qu'il y a de réuſſir dans tout ce qui s'appelle portraits, caractères, maximes, &c. 2°. A ce qu'au Théâtre les ſuccès ſont plus prompts & plus éclatans; & en troiſième lieu, „ à une autre ſorte d'intérêt qu'aucun Auteur n'avoue, „ & qui, pourtant, détermine le plus grand nombre: „ cet intérêt, c'eſt le mobile univerſel; le voilà, dit-„ il, preſque nommé «.

Un Ouvrage de cette nature, n'étant pas ſuſceptible d'un extrait ſuivi, nous ne pouvons que rapporter les titres des Chapitres dans leſquels il eſt diviſé; ils ſont au nombre de ſeize. Nous venons de rendre compte du premier. Tels ſont les titres des autres. Ch. 2. *De l'Eſprit de Société.* 3. *De la Douceur.* 4. *Réflexions Morales.* 5. *De quelques Travers.* 6. *Des Femmes.* 7. *De l'Amitié.* 8. *De la Modeſtie.* 9. *De la Modération dans les Plaiſirs.* 10. *Réflexions Critiques.* 11. *De la Nobleſſe.* 12. *Penſées Philoſophiques.* 13. *De l'Envie.* 14. *De la Généroſité & de la Reconnoiſſance.* 15. *Caractères.* 16. *Sentences & Maximes.*

Il ne nous reſte plus qu'à placer ici, quelques morceaux qui nous ont paru propres, à donner une idée générale du goût & du ſtyle de l'Auteur. Ces eſpèces d'échantillons feront mieux connoître le prix de cet Ouvrage, que tout ce que nous pourrions en dire de plus avantageux.

Nous tirerons le premier, du Chapitre ſecond. « Les „ hommes, y dit notre Auteur, cherchent par nature „ à prendre avantage, ſur ceux avec qui ils vivent. „ Voilà donc un aſſemblage d'Êtres de même eſpèce, „ dont chaque individu voudroit ſe faire Roi de ſes pa- „ reils. Les hommes ſont donc nés injuſtes & tyrans. „ Ceux qui ont été civiliſés par l'éducation, ont appris „ à reconnoître une puiſſance politique, qui les réunit „ ſous le même Scèptre; & dont les loix ſe ſont rap- „ prochées de la raiſon, à meſure que les eſprits ont „ été cultivés. Cette autorité reconnue renverſe leurs „ prétentions, & tourne leur goût de domination vers „ d'autres objèts. Comme leurs talens ſont divers, ils „ ſuivent naturellement leur impulſion; & cherchent à „ ſe dédommager d'un empire imaginaire, par des „ talens réels: ils remplacent en quelque ſorte l'auto- „ rité qui leur échappe par une prééminence de génie, „ de talens, ou de capacité; qui leur conſerve quel- „ que degré de cette ſupériorité, à laquelle ils aſpirent. „ Ceux-là ſe conſolent de n'être pas Rois, par le plaiſir „ d'être eſtimés, & enviés «.

Dans le Chap. V, intitulé : *de quelques Travers;* l'Auteur parle ainſi d'un faux jugement aſſez ordinaire. « Tout le monde en convient, & les gens de diſtinction „ plus volontiers que les autres; les fautes ſont per- „ ſonnelles, le crime n'entraîne point de dérogeance „ pour la poſtérité. Cette tache ne peut être imprimée, „ que par ces profeſſions viles, & qui ne ſont qu'utiles „ à la patrie; & qui ſont d'ailleurs incompatibles avec „ le faſte, & mortifiantes pour la vanité. Retenons ce „ principe, que les actions ſont perſonnelles, pourvu „ qu'on nous promette de les maintenir en bonne &

motifs vertueux, des vûes ſolides, des idées éxactes. M. le Chevalier de Cramezel ne démentira point en effet, aux yeux de ſes Lecteurs, cette première idée que nous devons donner de ſon travail. Il s'eſt conſacré à l'étude de la Morale, il ne la diſtingue point de l'étude de la Religion ; c'eſt la Religion même qui lui fournit ſes principes, & cette méthode paroîtra d'abord preſque étrangère au goût dominant de ſon ſiècle. Mais ce n'eſt point là l'unique trait, qui le ſépare encore de nos Moraliſtes modernes. Ils ſemblent ne s'occuper, qu'à ennoblir quelques-unes de nos paſſions ; ils réduiſent les mœurs à une fineſſe de ſentiment ſi recherchée, que la Morale, ſous leur plume, paroît n'intéreſſer que les âmes les plus déliées, la grandeur, l'opulence & l'oiſiveté ; ils cherchent à établir de nouvelles bienſéances ; à combattre le ridicule, à le créer peut-être, à le montrer ſouvent, du moins, où nous ne l'avions point encore apperçu ; & ſi leurs leçons laiſſent toujours au grand monde les vices les plus dangereux, il ſemble encore abandonner le commun des hommes à leur groſſièreté, lui inſulter même, & dédaigner l'honneur de l'inſtruire. M. de Cramezel s'eſt ſauvé de ces inconvénients, par la ſimplicité de ſes idées. Il doit à cette ſimplicité, une Morale ſérieuſe & auſtère, parce qu'elle eſt éxacte ; une Morale toujours ſupérieure aux petites conventions d'une délicateſſe trop ſouvent criminelle ; une Morale enfin qui intéreſſe l'homme dans tous les états, qui embraſſe toute l'étendue de ſes devoirs ; & qui le conduit encore dans les conſéquences, qui méritent ſeules de fixer ſon attention. Nous eſpérons que les Lecteurs jugeront comme nous de cet Ouvrage.

L'Auteur

L'Auteur établit d'abord, que les hommes n'aſpirent qu'à devenir heureux; que le bonheur eſt l'objet éternel de leurs déſirs, de leurs travaux & de leurs eſpérances. Il s'attache à prouver enſuite, que l'homme ne peut attendre ce bonheur, que de l'accompliſſement de ſes devoirs. Il conſidère enfin ces devoirs & à l'égard de Dieu, & à l'égard de l'homme même, & à l'égard de la Société. Ce plan eſt ſimple, mais il eſt tracé par le ſujet même. L'Auteur entre de-là dans le détail de nos devoirs à l'égard de Dieu.

Lorſque l'homme conſidère ſon origine, la raiſon ne peut lui indiquer que la reconnoiſſance, le reſpect & l'amour pour l'Auteur de ſon être. Nous lui devons donc un culte, & ce culte ne peut être fondé que ſur des motifs dignes de lui. C'eſt de-là que découlent la Religion, la Piété & le Zèle. M. de Cramezel diſcute ces différens objets. Il examine les vertus qu'ils doivent inſpirer; il examine encore les défauts que la Piété elle-même peut emprunter du cœur humain, & il paſſe enſuite aux ennemis de la Religion. Il réfute avec beaucoup de force, les ſyſtêmes de l'Athée & du Déiſte. Il accorde peu d'éloges à cette Sageſſe humaine, que pluſieurs Philoſophes modernes louent ſouvent avec tant d'affectation; ou du moins il ſoutient qu'elle ne peut rien conclure en faveur de leurs opinions.

« Spinoſa, dit-on, avoit des mœurs fort douces, „ un caractère bon, ſimple & vrai: il menoit une vie „ frugale & tranquille; il étoit bon ami, & zélé „ Citoyen. Mais que s'enſuit-il? Que la probité & la „ bonté des mœurs de Spinoſa, & de ſes ſemblables, „ étoient conformes à leur goût; à leur humeur, à

„ certains motifs particuliers de gloire, d'ambition, „ de crédit, d'intérêt ; ou pour la propagation de leur „ ſyſtême, ou pour la conſervation de leurs perſonnes ; enfin à mille poſitions auxquelles ils n'auroient pû ſatisfaire en agiſſant conſéquemment.

„ Mais changez les mœurs, le tempérament, les „ motifs, les circonſtances ; je ſoutiens qu'il n'y aura „ point d'Athée, dont la conduite, ſi elle eſt conſéquente, ne ſoit un tiſſu de ſcélérateſſe. D'ailleurs, „ quand par hazard, il ſe trouveroit quelques Athées „ véritablement honnêtes gens, qu'en pourroit-on „ conclure en faveur de l'Athéiſme ? Les mêmes motifs qui les détermineroient à la pratique de la vertu, „ (ſi toutefois on peut appeller vertu ce qui n'en „ ſeroit que le maſque,) agiroient-ils ſur une multitude infectée de leurs principes « ?

L'Auteur termine chacun des différens articles de ſon Livre, par un éxemple puiſé dans l'hiſtoire, précis à la vérité ; mais toujours expoſé dans ſes principales circonſtances. Cette méthode lui procure l'avantage d'expliquer ſes idées par les faits, & cette abondance annonce de l'érudition ; mais il nous ſemble qu'elle demandoit ſouvent plus de choix.

M. de Cramezel établit dans ſa ſeconde partie, que les principaux devoirs de l'homme à l'égard de lui-même conſiſtent dans l'Application, la Prudence des deſſeins, la Modération & la Tempérance. Il s'arrête auſſi ſur les vices contraires à ces vertus. Il définit toujours, il poſe ſes principes, il combat les objections ; & s'il n'avoit que la raiſon à vaincre, l'éxactitude de ſes raiſonnemens ne lui laiſſeroit que des Lecteurs reconnoiſſans & dociles.

Nous paſſons à la troiſième partie, elle traite de nos devoirs à l'égard de la Société. La Société concourt au bonheur de chacun de ſes membres, ils doivent donc concourir au bonheur général. Nous devons donc aimer tous les hommes, & l'Auteur parle ici de l'Amour, de l'Amitié, de la Juſtice, de la Bonté, &c. Il ſubdiviſe, ſelon ſa méthode ordinaire, chacune de ces vertus; & il ajoute l'expoſition des vices contraires.

Nos Lecteurs ſentiront, qu'il ne nous eſt pas poſſible d'analyſer un Ouvrage formé d'un nombre très-conſidérable d'articles; où l'Auteur lui-même s'eſt occupé, à ſerrer ſes preuves & ſes idées. Nous ne pouvons nous arrêter, que ſur deux articles. Dans le premier, nous voulons donner une idée du ſtyle, & dans le ſecond, nous donnerons une idée des raiſonnemens de l'Auteur.

Le ſtyle de cet Ouvrage eſt clair, facile, débarraſſé, ſans ornemens, & en général ſans négligences. L'Auteur quitte quelquefois le ton didactique, il s'élève alors, & voici quel eſt le genre de ſon éloquence: « Mères; dit-il, Vol. 2, qui ceſſez de l'être, par une „ coquetterie ridicule, ou par une criminelle com„ plaiſance pour vos maris ſenſuels; ou qu'une „ vie qui n'eſt que le tiſſu honteux de nuits tumul„ tueuſes & fatigantes, & de jours perdus dans „ les bras d'un ſommeil devenu néceſſaire, met hors „ d'état de remplir les premiers devoirs de la mater„ nité; à combien de ſuites fâcheuſes ne vous expo„ ſez-vous pas, en forçant la nature d'ouvrir à votre „ lait d'autres voies, que celles qu'elle a pratiquées „ elle-même! Que de maladies, que d'infirmités ne

„ ſucent pas avec un lait étranger vos enfans, ces „ malheureuſes victimes de votre molleſſe ou de votre „ cupidité. Vos enfans! oui ce ſont les vôtres, lorſ- „ que les nourrices les reçoivent de vos mains. Mais „ ce ſont les leurs, quand elles vous les rapportent; „ elles ne s'en ſéparent que les larmes aux yeux, & „ ces tendres nourriſſons ne peuvent ſe ſentir arracher „ aux mamelles qui les ont allaités, ſans exprimer leur „ douleur par des cris perçans & continuels. La nature „ ne leur dit rien pour vous, & ſemble vous punir, „ de ce que vous l'avez étouffée dans votre cœur à „ leur égard, au moment de leur naiſſance «.

Les raiſonnemens de M. de Cramezel reſſemblent à ſon ſtyle; ils ſont clairs, précis & faciles. Ils ne ſont pas toujours nouveaux, mais ils ſont au moins heureuſement recueillis; & l'Auteur mérite l'éloge d'avoir conſervé toute leur force. Parmi les raiſonnemens qui nous paroiſſent plus particuliers à l'Auteur, nous en choiſirons deux dans le chapitre de la Religion.

Il y prouve, que la Religion naturelle ne ſçauroit remplir ſeule tous nos devoirs à l'égard de Dieu. » Entre „ le Créateur & la Créature, dit-il, il y a une diſ- „ tance auſſi infinie qu'entre l'être & le néant. Par „ conſéquent le domaine de Dieu ſur l'homme eſt de „ tous les domaines éxiſtans & poſſibles, le plus étendu, „ le plus ſouverain, & la dépendance de l'homme à „ l'égard de Dieu eſt la plus profonde, la moins limi- „ tée qu'on puiſſe concevoir. Il faut donc, que l'hom- „ mage ou le culte que l'homme doit à Dieu, éta- „ bliſſe de la manière la plus entière, pourvû que ce „ ſoit ſans contradiction, & la ſouveraineté du Créa- „ teur, & la dépendance de la Créature. Or, un tel

„ culte ne peut être qu'une Religion positive & révé-
„ lée, dont le parfait accomplissement fasse de tout
„ l'homme, un holocauste perpétuel devant le Sei-
„ gneur «. Or, dans la Religion naturelle, l'esprit ne souscrit qu'à ses lumières; le cœur n'écoute au plus que la raison, & cette Religion méconnoît ainsi les sacrifices sans bornes, qui peuvent seuls former un culte digne du Créateur. M. de Cramezel ajoute une nouvelle preuve, pour démontrer l'insuffisance de la loi naturelle. Chaque Peuple expliqueroit cette loi à son gré; c'est ainsi que, lorsque nous prodiguons nos soins aux infirmités de la vieillesse, le Hottentôt égorge son père pour l'en délivrer; il y auroit donc des cultes contradictoires, & cette contradiction répugne à la vérité de Dieu. Nous nous bornons à indiquer ce raisonnement; l'Auteur lui donne d'ailleurs toute la force dont il est susceptible.

Mémoires de *Schach Tamas II*, Empereur de Perse, écrits par lui-même, & adressés à son fils. *Paris, chez la Veuve Bordelet*, 1758, 2 *Vol. in*-12.

« Dans un Pays aussi orageux de la Cour, pour y par-
» venir, *mon fils*, il y a bien des ménagemens à garder &
» bien des précautions à prendre. La plus essentielle à
» mon avis, est d'être singulièrement circonspect dans
» le choix de vos amis; & de ceux avec qui vous
» entrerez en liaison. Le rapport qu'a cet objet avec
» votre fortune, & vos dispositions intérieures, m'en-
» gage à vous le proposer par préférence à tout autre.
» Si l'envie, ou plutôt la vanité de frayer avec cette
» haute Noblesse vous décidoit pour elle, & tournoit

» votre affection de ſon côté, dès-lors, n'en doutez
» pas, *mon fils*, décrédité à la Cour, devenu ſuſpect
» & odieux au Maître, privé de vos brillans emplois,
» vous trouveriez dans l'opprobre & dans la diſgrace
» la juſte peine de votre ingratitude & de votre per-
» fidie.

» Je comprends cependant, que cet intérêt vous
» étant extrêmement cher, la légère obſervation, que
» je vous fais ici, ſuffira ſans doute pour vous faire
» éviter tout ce qui pourroit ou le contrarier, ou le
» trahir; & que vous avez aſſez à cœur votre avan-
» cement & votre fortune, pour ne pas les immoler
» au frivole avantage d'être à la Mode, & de tran-
» cher du Grand, au prix de ce que l'honneur & la
» reconnoiſſance éxigent de vous. Auſſi ſuis-je aſſez
» tranquille à cet égard.

» Il s'en faut bien que je le ſois autant, par rap-
» port aux pernicieux effets que pourroient faire ſur
» vous les liaiſons que vous prendriez inconſidéré-
» ment. Jeune encore, vous êtes ſuſceptible de toutes
» ſortes d'impreſſions. La réflexion peut, il eſt vrai,
» vous avoir mis ſur vos gardes; mais l'âge & l'ha-
» bitude ne vous ont ni décidé, ni fixé. Les Plaiſirs
» ſéduiſent, l'Amitié engage, l'Exemple entraîne,
» les Paſſions aveuglent, l'Occaſion les nourrit: &
» les enflamme, les préjugés applaudis font perdre
» de vuë les plus ſages maximes. C'eſt-là, *mon fils*,
» ce qui cauſe mes allarmes, & pourroient-elles
» n'être pas vives & ne me pas ſembler juſtes,
» quand je vois une multitude de jeunes gens, illuſ-
» tres par l'éclat de la naiſſance, n'avoir ni règles ni
» principes de conduite, ſe dégrader par les plus indi-

» gnes travers, ne vivre que pour les plaiſirs, s'eni-
» vrer de volupté ; courir après tout ce qui les perd,
» ne reconnoître, ne reſpecter ni devoirs, ni loix ;
» n'en ſuivre d'autres que celles de leurs déſirs, ſe
» livrer aux objets les plus ſéducteurs, leur prodiguer
» l'or & leurs empreſſemens, adorer des monſtres de
» perverſité, ramper devant des Laïs & des Phrinés ;
» être ſenſibles à des faveurs vénales, s'abbrutir dans
» l'infamie d'une vie crapuleuſe, & porter l'égarement
» & la témérité, non-ſeulement juſqu'à ne point rou-
» gir ; mais même juſqu'à s'applaudir de leur diſſo-
» lution & de leurs plus criminels excès ?

„ Car enfin, *mon fils*, ſi le hazard, ſi des bienſéances
„ d'état, que dis-je ? hélas ! ſi l'inclination & le
„ penchant naturel, laſſés de la contrainte & des aſſu-
„ jettiſſemens de la rigidité des mœurs, vous uniſ-
„ ſoient à ces hommes déréglés & pervers, réſiſteriez-
„ vous au torrent ? Ne vous familiariſeriez-vous point
„ avec le vice ? Ne perdroit-il pas à vos yeux tout ce
„ qu'il a d'horrible pour vous ? Ce Monſtre ne ceſſe-
„ roit-il pas de vous allarmer ? Ces grands principes
„ dont on vous a prévenu, ne s'évanouiroient-ils pas ?
„ Les heureuſes diſpoſitions où vous êtes, la réſolution
„ ſi ſouvent priſe de vous rendre inacceſſible à la ſé-
„ duction, ne ſe démentiroient-elles pas ? Ne ſuccom-
„ beriez-vous pas aux mouvemens de la nature ? Tien-
„ driez-vous enfin contre tant d'ennemis ? & n'aurois-
„ je pas la douleur de voir s'anéantir en vous les fruits
„ d'une éducation ſaine, & de n'avoir pû, ni par mes
„ ſoins, ni par mes attentions, vous garantir du nau-
„ frage, & vous empêcher de vous plonger dans toutes
» les abominations, qui y conduiſent infailliblement ?

„ Comprenez donc, *mon fils*, comprenez, que „ mes craintes & mes allarmes ne ſont ni vaines ni „ injuſtes; que plus vous m'êtes cher, plus je dois „ m'attacher à vous prévenir contre des dangers ſi fré- „ quens & preſqu'inévitables dans le commerce du „ monde; que l'unique moyen de vous en garantir, eſt „ de vous appliquer à connoître parfaitement les „ mœurs, le caractère, la façon de penſer de ceux „ avec qui votre âge, votre état, le rang que vous „ allez tenir à la Cour, ſembleroient devoir naturel- „ lement vous unir. Qu'à cet égard, vous ne ſçauriez „ être trop en garde contre la ſurpriſe & les premiers „ effets d'une ſympathie marquée; en un mot, que le „ plus sûr pour échapper au péril, pour juſtifier les „ préjugés avantageux dont il paroît que l'on eſt déja „ prévenu en votre faveur; & ſur-tout, *mon fils*, „ pour perſiſter dans l'heureuſe diſpoſition où je vous „ vois, de vous préſerver de tous les travers dans leſ- „ quels la jeuneſſe bouillante donne inconſidérément, „ & de ne vous écarter jamais, ni des loix de la pro- „ bité, ni des règles de la ſageſſe; le plus sûr, dis-je, „ eſt de vous lier de ſociété, de ne prendre des enga- „ gemens d'amitié, & de n'avoir de commerce in- „ time qu'avec ceux qu'une conduite irréprochable, „ qu'une éxacte régularité de mœurs, qu'un éloigne- „ ment décidé pour tout ce qui peut ou altérer, ou „ flétrir l'innocence de la vie, rendent ſingulièrement „ recommandables; & dans qui une longue habitude & „ des attentions ſuivies vous auront fait appercevoir „ une horreur invincible pour le vice, & un attrait „ dominant pour la vertu.

„ Combien d'âmes nées avec de louables inſtructions

„ auroient conſtamment ſuivi leur heureux penchant;
„ ſi l'aſſiduité des ſoins à leur faire connoître & crain-
„ dre le danger, les avoit miſes en état de s'en garan-
„ tir? Et combien de Pères infortunés, réduits à gé-
„ mir de l'opprobre, que la déplorable conduite des
„ héritiers de leur nom répand ſur leur nom même,
„ verroient aujourd'hui renaître & revivre en eux
„ toute leur gloire & leur réputation; ſi leur cou-
„ pable négligence à les inſtruire, ou une aveugle
„ tendreſſe pour eux ne les avoit pas livrés aux mal-
„ heureuſes ſuites de l'inexpérience & de la té-
„ mérité!

„ Ainſi me parla mon Père, & c'eſt ainſi que je
„ crois devoir vous parler moi-même d'après lui. J'y
„ ſuis bien plus indiſpenſablement obligé, par rapport
„ à vous, qu'il ne l'étoit par rapport à moi. Car dans
„ le tems qu'il me donnoit de ſi ſages préceptes, &
„ qu'il travailloit avec tant de ſollicitude à m'arrêter
„ ſur le bord du précipice, je n'étois qu'un ſimple
„ particulier, dont les égaremens & les déſordres au-
„ roient pû ne nuire qu'à lui ſeul. Mais, il n'en eſt pas
„ ainſi de vous. Vous règnerez un jour, & un Souve-
„ rain qui porte ſur le Trône l'Ambition, la Dureté,
„ l'Ingratitude & l'Inhumanité, autoriſe ces vices &
„ les fait régner avec lui. Je frémis, je vous l'avoue,
„ *mon fils*, quand cette effrayante image ſe préſente à
„ mon eſprit. Mais ſi j'en ſuis frappé à cet excès,
„ combien plus le devez-vous être vous-même? Quelle
„ ardeur ne doit-elle pas vous inſpirer, de vous affran-
„ chir de la ſervitude des paſſions? Et peut-il y avoir
„ de Victoire & de Sacrifice, que de ſi grands inté-
„ rêts, que de ſi puiſſantes conſidérations ne vous

» arrachent, pour vous y rendre à jamais inacceſ-
» ſible «.

INSTRUCTIONS de Vertu & de Sageſſe, a l'uſage de la Jeuneſſe; par Madame *Marie le Prince de Beaumont. Halles*, 1758, *in*-8.

LA REGLE des devoirs que la Nature inſpire à tous les hemmes, avec cette épigraphe :

Naturaliter ea quæ legis ſunt, faciunt, ejuſmodi legem non habentes. Rom. II. 14.

A Paris, chez Briaſſon. 1758, *in*-12. 4 *Parties en* 4 *Volumes.*

L'Auteur prend ici le mot de *Devoir* dans le même ſens que les anciens, qui déſignoient par-là les mœurs, ou la ſcience des bonnes & des mauvaiſes actions. » Pour réduire la règle des Devoirs à ſes principes, il » n'y a point de ſyſtêmes à faire, dit l'Auteur, dans » une inſtruction préliminaire; » l'unique ſoin qu'on » doit avoir, c'eſt d'imiter celui qui eſt tout fait, » & de montrer la liaiſon de toutes ſes parties. Ce » ſyſtême eſt celui qui réſulte de la conſtitution » de notre Être, de nos premiers penchans, de nos » affections, de nos ſentimens, & des notions na- » turelles qui ſe forment des réflexions que nous fai- » ſons ſur notre propre fonds. Or, nous portons en » nous deux affections, ou deux ſentimens inaltérables, » l'amour de la juſtice & le déſir de la gloire «.

Comme ces deux ſentimens ſont la baſe de tout le ſyſtême de l'Auteur, il n'oublie rien pour en conſtater la réalité, par toutes ſortes de preuves; auſſi y emploie-t-il toute ſa première partie. Les conſéquences

qui naiſſent de ces principes, s'étendent premièrement, à ce que nous nous devons à nous-mêmes, enſuite à ce que nous devons à nos ſemblables ; enfin, à ce que nous devons à notre Auteur. Le détail de ces trois ſortes de Devoirs fait la matière des trois derniers Volumes ou Parties. On trouve dans cet Ouvrage des répétitions qui fatiguent le Lecteur ; le ſtyle en eſt diffus ; malgré cela, c'eſt un Ouvrage très-eſtimable.

DE LA CHARITÉ envers le Prochain, ſes motifs, ſes devoirs, ſes effets, & des défauts qui y ſont oppoſés ; par le Révérend Pere *Pallu*, Jéſuite. *A Veniſe, chez Simon Occhi, avec Permiſſion des Supérieurs*, 1758, *in*-12.

L'Original François a été imprimé à Paris, en 1742 ; ce que l'on y admire le plus, eſt le Traité de la Médiſance ; le Sçavant Religieux ne laiſſe rien à déſirer ſur cet article.

MORALE à l'uſage de la Jeuneſſe, par *M. Elie Brækel. A Crême*, 1758, *in*-8.

Ce Livre inſpire, ſur-tout à ceux auxquels on le deſtine, la vénération pour les ſupérieurs, & les égards pour les égaux ; deux points de morale très-féconds, & trop ſouvent oubliés ou négligés par les jeunes gens.

DES HOMMES tels qu'ils ſont, & qu'ils doivent être ; Ouvrage de ſentiment. *A Londres ; & ſe trouve à Paris, chez Ducheſne*, 1758, *in*-12.

Cet Ouvrage, pour lequel l'Auteur prie ſes Lecteurs de conſulter plutôt leur cœur que leur eſprit, eſt diviſé en douze Chapitres, qui reſpirent tous l'amour de la Société.

LA BIENSÉANCE EXTÉRIEURE, recherchée avec tant d'ardeur par tout le monde, qu'on fait dériver de la manière la plus ſolide & la plus facile, des devoirs intérieurs de l'homme; où l'on montre ſon utilité, & la manière d'en faire uſage dans les cas particuliers de la vie, & dans les différentes Profeſſions. *A Nuremberg, chez George-Pierre Monath*, 1759, *in*-8.

L'Auteur anonyme traite ici de la bienſéance, en Moraliſte & en Philoſophe. Il obſerve, que la droiture du cœur ne ſuffit pas ſeule pour vivre avec les hommes; qu'il faut la politeſſe extérieure, ſans laquelle la droiture ne ſçauroit quelquefois être apperçue.

L'Ouvrage eſt diviſé en dix-neuf Chapitres: on y traite des Devoirs reſpectifs de tous les états. Quoiqu'il y ait un grand nombre d'Ouvrages dans ce genre, aucun n'a encore ſi bien approfondi la matière, que celui-ci.

LA CONDUITE DES FEMMES; ou Eſſai ſur l'Art de plaire, que le beau Sèxe doit pratiquer avant & après le mariage; Poëme diviſé en deux livres: dédié à ſon Alteſſe Royale Madame la Princeſſe de Galles, & adreſſé à *Plautille*, par M. *Thomas Mariot. A Londres, chez Owen*, 1759, *in*-8.

L'Auteur de ce Poëme paroît avoir plus de zèle, que de talens. On trouve à la tête une Ode ſur la mort du Duc de *Malbourough*, ſuivie d'une traduction de la

huitième Ode du quatrième Livre d'*Horace*. Le premier Livre traite de la conduite des Femmes, enſeigne au beau Sèxe les moyens qu'il doit mettre en uſage pour obtenir un mari. Il lui conſeille de s'occuper principalement à la lecture des Ouvrages de *Bacon*, de *Loke* & de *Newton*. Il leur joint les meilleurs Poëtes, tels que *Shakeſpear* & *Milton*. Il dit de ce dernier, que ſon Paradis perdu contient tout ce qu'il faut ſçavoir.

Il conſeille enſuite à ſon élève, de s'appliquer à l'Etude de l'Ecriture Sainte, conſeil ſage; mais il le rend ridicule, parce qu'il ajoute, que c'eſt à l'impiété de ſes habitans, que Lisbonne doit ſes malheurs, & Londres la perte de Minorque & d'Owego. Il leur promèt, ſi elles veulent ſourire aux impies, qu'il n'y aura plus en Angleterre de Déiſtes; que cette Iſle ne ſera plus affligée par les tremblemens de terre; que la victoire y ramenera la paix, & que les François ne la menaceront plus d'une invaſion. Le ſecond Livre eſt entiérement deſtiné aux femmes mariées.

ŒCONOMIE de la Vie Humaine. *A Florence, chez Bonducci*, 1759, *in*-8.

C'eſt la traduction d'un Ouvrage Anglois qui porte le même titre, & qu'on peut regarder comme un treſor de précèptes très-ſçavans; puiſés dans les Saintes Ecritures & dans la plus ſaine Philoſophie, pour le réglement des mœurs & la conduite de la Vie Humaine. C'eſt donc un vrai préſent, que M. *Luigi Guidelli*, Auteur de cette traduction, a fait à ſa Patrie.

LETTRES MORALES pour former le cœur. *A Leipſick, chez Breitkopf*, 1759, *in*-8.

Ces Lettres ſont au nombre de vingt-quatre; elles

ſont écrites ſous le nom de perſonnages feints, que l'Auteur a mis dans diverſes ſituations qui ſe rencontrent dans la vie ordinaire. C'eſt ainſi qu'une femme écrit à ſon amant, ſe croyant abandonnée; & celui-ci lui fait réponſe, & l'aſſure de ſa fidélité. *Brutus* écrit à ſon père ſur le champ de bataille, dont il peint les horreurs; un jeune homme rendu malheureux par ſes débauches, écrit à ſon frère; *Medon* écrit à *Hakem*, qui l'a appellé en duel.

L'Auteur a ſçu très-bien raconter les aventures ſur leſquelles ſes Lettres ſont fondées. Ses penſées ſont juſtes, & l'expreſſion eſt toujours conforme aux perſonnes qui écrivent. En général, ces Lettres font honneur à l'eſprit des Allemands; & elles peuvent tenir le même rang dans la Morale, que celles de Rabener tiennent dans la Satyre.

CONSIDÉRATIONS ſur les Mœurs du Siécle, traduites du François de M. *Duclos*. *A Altenbourg, chez Richter*, 1759, *in*-8.

Quoique ces *Conſidérations* aient particulièrement les mœurs des François pour objèt, cependant il y a des traits qui peuvent convenir à toutes les Nations.

L'AMI DES FEMMES, traduit du François. *A Berlin, chez J. H. Rudigers*, 1759, *in*-8.

L'*Ami des Femmes* a pour objèt de donner des conſeils & des règles de conduite. L'Auteur a eu le même but, que l'Ami des Hommes; c'eſt de les rendre plus heureuſes.

PENSÉES RAISONNABLES ſur le droit que les Femmes ont d'apprendre les Sciences Philoſo-

phiques ; miſes au jour par amour pour la vérité, par *J. C. Mayer*, Profeſſeur public en Philoſophie, au Collége de Poëſie de Ratisbonne. *A Ratisbonne, chez la Veuve de C. G. Seiffart*, 1759, *in*-8.

L'Auteur, dans ſon Introduction, montre l'utilité de la Philoſophie en général, & l'avantage que cette Etude doit procurer au beau ſexe en particulier. Il réfute ſolidement les préjugés qui voudroient la lui interdire entièrement. L'Auteur n'eſt point un Adulateur de Femmes. Son unique objet eſt de les rendre plus heureuſes, tant pour elles-mêmes que pour la Société ; en les détournant de leurs occupations frivoles, & leur inſpirant du goût pour l'honnête, & pour l'utile.

INTRODUCTION RAISONNÉE à la Philoſophie ; dans laquelle on fait connoître à la Jeuneſſe, le prix & le véritable objet de cette Science ; par *Jean-Chriſtophe Mayer*, &c. *A Ratisbonne, chez la Veuve de Seiffart*, 1759, *in*-8.

Dans cet Ouvrage, l'Auteur a les mêmes vues que dans le précédent ; c'eſt-à-dire, d'inſpirer le goût de la Philoſophie aux jeunes gens. Cette introduction conſiſte en ſept Chapitres ; le premier traite des Principes des Connoiſſances Humaines ; le ſecond, de l'Idée de la Philoſophie, & des Philoſophes ; le troiſième, des parties ordinaires de la Philoſophie, dans leſquelles l'Auteur compte auſſi les Mathématiques ; le quatrième, le cinquième & le ſixième, de l'utilité de la Philoſophie conſidérée comme la ſource de notre

félicité naturelle ; puiſque par-là, nous apprenons à bien penſer, & à nous conduire ſagement ; le ſeptième, de la néceſſité de la Philoſophie, où l'Auteur prouve que la négligence de cette Science, entraîne néceſſairement après ſoi l'ignorance & l'erreur ; qui, malgré qu'elles ne détruiſent pas entièrement notre félicité naturelle, ne laiſſent pas de la diminuer, & de la rendre incertaine.

ANECDOTES MORALES ſur la Fatuité ; ſuivies de Recherches & de Réflexions ſur les Petits-Maîtres anciens & modernes ; avec cette épigraphe :

O ! quantum eſt in rebus inane. Perſ. Sat. I.

A Anvers, (Paris) chez Urbain Coutelier, & J. Cuiſſart, 1760 in-12.

On trouve trois piéces dans cette brochure. La première, intitulée *Zélime*, n'avoit point encore paru. *Zélime* eſt une femme aimable qui prend le ton de petite-maîtreſſe ; & tous les ridicules attachés à ce caractère. Les malheurs où la conduiſent ces ridicules, la rappellent à elle-même ; & la rendent plus raiſonnable. La ſeconde piéce qui a pour titre : *ce n'étoit pas cela*, avoit déjà été inſérée dans le Mercure. *Cléon*, ou *le Petit-Maître Eſprit-fort*, qui eſt la troiſième, a été imprimée à Paris en 1756, & à Lyon en 1757. Elle a été aſſez bien reçue.

L'Auteur, qui a du talent, ſçait jetter du ridicule ſur la Fatuité, & inſpirer la Clémence & la Modeſtie dans les manières.

ESSAI

ESSAI ſur l'Art d'être toujours Gai ; par *J. P. Utz. A Leipſick, chez Dyk*, 1760, *in*-8.

Les moyens que l'Auteur propoſe, pour ſe procurer une *Gaieté* continuelle, ſe réduiſent à trois ; il faut, 1°. ſçavoir mettre un frein à ſes déſirs ; 2°. ſupporter les maux avec patience ; 3°. n'aimer que la Vertu.

AVIS AUX JEUNES GENS capables de réfléchir, ſur ce qui regarde une ſage Conduite. *A Francfort ſur le Mein, aux frais de Maller*, 1760, *in*-8.

Ce livre renferme des leçons très-utiles aux jeunes Gens : il leur fait voir le Monde, ſous la forme qu'il prend grand ſoin de cacher à leurs yeux ; il leur indique les moyens d'en éviter les piéges & les dangers, ſans lui donner occaſion de s'irriter contr'eux. C'eſt une Dame Sçavante qui a compoſé cet Ouvrage. Elle y a raſſemblé tout ce que *Gratien*, *Epictete*, *la Bruyère*, *Bellegarde*, *la Fontaine*, *Zuſchaner*, le *Théophraſte* moderne, *la Rochefoucauld* & d'autres, ont dit de plus inſtructif ſur cette matière ; & pour ne pas ennuyer par un récit trop ſérieux, elle y a mêlé quelques fables amuſantes, & en même-tems pleines d'une bonne Morale. Son ſtyle eſt fort coulant & agréable.

LA LOGIQUE de l'Eſprit & du Cœur, à l'uſage des Dames ; par M. D ***. *A la Haie*, (*Paris, chez Cailleau*,) 1760, *in*-12.

Qu'on ne s'imagine pas trouver dans ce Livre, l'art de faire des Syllogiſmes *in Modis & in Figurâ*. Cette *Logique* n'eſt point à l'uſage des Colléges, mais à

l'uſage du beau Sèxe, que l'Auteur veut former pour la Société en lui donnant des principes, en lui inſpirant de la Vertu. Il éxamine le cœur, le ſonde, l'étudie; & recherche quelle eſt ſa dépendance, & ſon rapport avec l'eſprit: il pèſe la puiſſance des paſſions, donne la théorie des ſentimens, rappelle le cœur & l'eſprit à la raiſon, ce préſent divin, ce flambeau céleſte qui nous éclaire. Tels ſont à peu-près les objets, qu'on trouve développés dans la *Logique de l'eſprit & du cœur;* où il règne de la méthode, de l'éxactitude & de la clarté. Puiſque ce Livre eſt fait pour les Dames, on ſent bien qu'elles y trouveront des leçons: Elles ſeront même quelquefois aſſaiſonnées de critique; mais c'eſt ſans amertume, avec égard & politeſſe. Ce Citoyen zelé, à qui les Dames doivent cet Ouvrage, écrit purement, & ſouvent avec rapidité.

LES NOUVEAUX HOMMES; ou le Siècle corrigé, par *M. Gaudet*, avec cette Epigraphe:

. . . . . *Rides ait: nimis uncis*
Naribus indulges. Perſ.

A Genève, (*à Paris, chez Gueffier fils*,) 1760, *in*-12.

C'eſt la Satyre du ſiècle, couverte du voile de l'Ironie. Le plaiſir qu'on goûte en liſant cette Brochure, ne vient point du neuf qu'on y trouve. Le ſtyle agréable de l'Auteur, & des portraits délicatement tracés cauſent cette illuſion.

PENSÉES & Réfléxions Morales ſur divers ſujèts, avec cette Epigraphe:

Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc sum. Horat.

A Avignon, 1760, *in*-12.

Qu'on ne s'attende pas à trouver du neuf dans ces Réflexions. Ce Livre ne va pas de pair non plus, avec ceux de la *Bruyère*, de la *Rochefoucault*, de *Pascal*; mais cependant il n'eſt pas à négliger, & on peut en retirer du fruit. Les objets ſur leſquels l'Auteur a réfléchi, ſont la Religion, l'Amour-propre, l'Amitié, les Paſſions, les Femmes, le Mariage, les Chagrins, &c.

CONSEILS D'UN AMI à un jeune Homme qui entre dans le Monde; ſeconde Edition, revue & corrigée, avec la traduction Allemande. *A Berlin, chez Neaulme & Jaſperd*. 1760, *in*-8.

C'eſt ici la ſeconde Edition de cet Ouvrage, qui parut pour la première fois en 1741 : ayant été fort goûté dès-lors, on a voulu en rendre l'uſage plus général, en joignant à l'Original une Traduction Allemande.

LA RAISON DU TEMS; ou la Folie raiſonnée; par le Baron *de Fertnuntsberg*, Allemand Franciſé. *A Paris*, 1761, 2 *vol. in*-8.

L'Auteur eſt conduit dans les Promenades publiques par la *Raiſon du tems* perſonnifiée, qui lui apparoît; elle lui découvre les Vices, les Défauts, les Folies, les Travers, les Ridicules, de ceux qu'ils rencontrent. Cette Critique fine & agréable des mœurs des François, eſt accompagnée de quelques aventures plaiſantes réellement arrivées.

LETTRES ET TRAITÉS ſur le Choix des Compagnies & autres Sujèts. *A Londres, chez Whiſton, Dodſley*, 1761, *in*-8.

Les Lettres & les Traités contenus dans ce Recueil, qu'on doit au Docteur *Bolton*, Doyen de Carliſle, roulent ſur les ſujèts ſuivans : le Choix des Compagnies ; l'Intempérance dans le boire & dans le manger, le Plaiſir & le Culte public. On ne s'attend pas, ſans doute, à trouver rien de neuf ſur des ſujèts, qui ont été ſi bien traités par tant d'habiles Ecrivains ; cependant, la manière dont l'Auteur les préſente, nous a paru bonne pour les jeunes gens, à l'uſage deſquels cet Ouvrage eſt deſtiné.

On trouve de la ſimplicité & de la clarté dans le ſtyle de l'Auteur, de la force & de la dignité dans ſes ſentimens. Les excellens avis qu'il donne aux jeunes gens, ſont toujours fondés ſur les principes de la droite raiſon, & dans les matières les plus importantes, il a toujours ſoin de s'appuyer de l'Autorité des meilleurs Ecrivains.

LETTRE ſur les Avantages & l'Origine de la Gaieté Françoiſe. *A Lyon, chez Aimé de la Roche*, 1761, *in*-12.

Cette Lettre n'eſt pas d'un François ; mais d'un Etranger, qui écrit élégamment, qui penſe délicatement, & qui peint avec vérité.

AVIS pour la bonne Inſtruction d'une jeune Demoiſelle, juſqu'à l'âge de ſeize ans ; en continuation des Avis ſur l'Inſtruction d'un jeune

homme, juſqu'à l'âge de ſeize ans; avec l'Expoſition des Devoirs d'un jeune Elève envers ſon Maître, & une Préface ſur l'Epoque heureuſe, où les bons Avis ſur l'Education auront plus d'effet qu'à préſent; par *Jean-Frédéric Mayer*, Profeſſeur public de Politique & de Morale, à Leipſick. *A Leipſick, chez Gallner*, 1761, *in*-8.

L'Auteur, après avoir fait préalablement quelques queſtions, fait voir en quoi l'Inſtruction d'une jeune Demoiſelle differe eſſentiellement, de celle d'un jeune Elève. Il paſſe de-là aux compléxions, & c'eſt ſelon leur variété, qu'il détermine la manière de traiter les enfans. Il s'attache enſuite aux Sciences & aux Arts; qu'il faut faire apprendre aux Demoiſelles; & aux Méthodes, dont on ſe doit ſervir pour cet effet. Il y inſiſte d'autant plus fortement, qu'il aſſure avoir fait toutes ſes obſervations, d'après les expériences qu'il a faites lui-même. Il y démontre principalement l'obligation eſſentielle, où ſont non-ſeulement les Pères & les Mères, & ceux qui enſeignent de ſe bien acquitter de leur devoir ſur ce point; mais encore il fait voir, que les Magiſtrats doivent porter la plus grande attention à ce que la Jeuneſſe, cette partie ſi précieuſe d'un état, ſoit élevée avec beaucoup de ſoin. Enfin toutes les remarques, que fait l'Auteur ſur la partie inſtructive de l'éducation, ſont intéreſſantes; & méritent d'être luës.

RÉFLÉXIONS ET AVIS ſur les Défauts, & les Ridicules à la Mode; pour ſervir de ſuite aux

Conſeils à une amie : par Madame *de Puiſieux*; *à Paris, chez la Veuve Brunet*, 1761, *in*-12.

ESSAIS MORAUX & Philoſophiques ſur différens ſujèts ; ſçavoir, une Hiſtoire des Facultés humaines, une Conſidération ſur le Monde, deux Diſcours ſur la Décence ; & un Eſſai ſur l'Amour-propre. *A Londres, chez Longmann*, 1762, *in*-12.

L'Auteur a donné à ſon Ouvrage la forme d'un Dialogue ; mais à dire vrai, le ſtyle & la manière n'y reſſemblent en rien ; l'Ouvrage, en général, eſt mal écrit, ſans goût, ſans pureté & ſans élégance ; cependant il faut convenir qu'on y trouve beaucoup de bon ſens, & par fois des éxemples de délicateſſe & de ſentiment ; & ſi l'Auteur n'eſt pas Philoſophe profond, ni un Ecrivain agréable, il a toutefois le mérite d'avoir ſçu mettre enſemble un grand nombre de Réflexions ingénieuſes, dont la lecture ne laiſſe pas de faire quelque plaiſir ; au reſte tous ces petits traités avoient paru, il y a déjà vingt ans.

LE LUXE, conſidéré relativement à la Population, & à l'Œconomie ; avec cette Epigraphe ;

. . . . . *Sævior armis*
Luxuria incubit. . . . Juvenal, Satyr. VI.

A Lyon, chez Louis Cutty, 1762, *in*-8.

Cette Diſſertation, en forme de Lettre, contient des choſes vraies & bien penſées. Pour propoſer une réforme dans nos mœurs & dans nos uſages, réforme dont la néceſſité eſt reconnue par des Ecrivain

Philoſophes, & rejettée par d'autres également Philoſophes ; il voudroit qu'on portât des Loix ſomptuaires, qu'on inventât des Marques de Diſtinction pour ceux du tiers-état, qui ſe rendroient célèbres en quelque partie, & qu'on proſcrivît le Célibat.

TABLEAU MORAL du cœur humain, ou Caractères nouveaux. *A Poitiers, chez J. B. Brand ; & ſe trouve à Paris, chez Ganeau*, 1762, *in*-12.

LE VRAI PHILOSOPHE, ou l'uſage de la Philoſophie, relativement à la Société civile, à la Vérité & à la Vertu ; avec l'Hiſtoire, l'Expoſition éxacte & la réfutation du Pyrrhoniſme ancien & moderne. *Paris, Babuty fils, Brocas l'aîné*, 1762, *in*-12.

Si l'Auteur de ce Livre eſt le premier qui nous faſſe connoître les vrais caractères du Philoſophe & de la Philoſophie, il faudra convenir qu'on a parlé long-tems dans le monde de ce qu'on ignoroit. Ces deux mots *Philoſophe* & *Philoſophie* ſont fort anciens ; & bien loin d'être vieillis par les années, ils ont plus de vogue que jamais. Tout le Monde les répète, les adopte, les goûte, & prétend en faire la règle de ſa conduite. Probablement l'Auteur n'a voulu peindre que ce qui exiſtoit déjà ; il n'eſt point homme à calomnier tous les ſiècles, & moins celui-ci que tous les autres. Il eſt doux, modéré, liant, aimable même par les objèts qu'il traite, & par le ſtyle qu'il emploie. Il ſe trouve peu de choſes neuves dans ſon ouvrage ; mais l'ordre qui y règne & les détails qu'il

contient, peuvent piquer encore la curiosité des hommes de lettres. Pour les Philosophes de profession, de conduite, de langage même & de mode, ils ne manqueront pas de prendre la qualité de Juges : ce qui formera probablement un Tribunal trop nombreux.

L'Auteur considère le Philosophe relativement à la Société, à la Vérité, à la Vertu : c'est la division de son Livre. La première partie ne roule que sur les qualités sociales. Le vrai Philosophe doit être attentif aux bienséances, rendre ses talens utiles, ne point heurter les préjugés quand ils sont avantageux, ne point les suivre quand il n'en résulte aucun bien. Ce doit être un homme bien instruit de la Morale, amateur de la Physique jusqu'à un certain point, exempt des défauts qui contrediſent l'Urbanité, qui bravent la Décence, qui rompent l'Union, qui altèrent la Paix, &c. On a dit qu'*un Misantrope doux & sans humeur seroit un homme très-aimable dans la Société, que la Misantropie a son sel*, & qu'en la corrigeant un peu, *on ne lui laisseroit plus qu'une pointe agréable* (1). Cela nous paroît dit avec autant de vérité que d'esprit ; mais on ne s'apperçoit pas que l'Auteur du *Vrai Philosophe* ait considéré ce point de vue. Il prend le Misantrope dans toute sa brusquerie, & il l'anathématise pour lui substituer quelqu'un qui seroit *d'un accès facile, plein d'indulgence* pour les ridicules, toujours prêt à *tolérer les abus qu'il ne peut détruire*. Toutes ces choses peuvent & doivent se concilier dans un Traité de Morale. Le Vrai Philosophe sera tout à la fois un peu Misantrope, & plein de charité plutôt

(1) M. l'Abbé Trublet, Essais, t. 2, p. 203.

que d'indulgence. Il lui faut des motifs ſupérieurs pour aimer les hommes : ſon penchant ne le porte point-là ; mais la Loi l'y rappelle ; & après tout, la Loi bien obſervée ne vaut-elle pas bien une facilité naturelle qui n'eſt ſouvent qu'un fond d'adulation, de petiteſſe d'eſprit, & de caractère ſans conſiſtance.

La ſeconde partie enviſage le Philoſophe dans ſes rapports avec l'amour de la Vérité ; c'eſt à proprement parler le Philoſophe inſtruit & capable d'inſtruire les autres. D'abord y a-t-il une *Vérité ? Celui qui en doute*, reprend l'Auteur, *n'eſt pas digne que nous tournions nos armes contre lui. Un homme de cette eſpèce, n'eſt fait, que pour recevoir des preuves matérielles. Il mérite qu'on en uſe à ſon égard comme on fit autrefois envers un Diſciple d'Arceſilas, & un autre prétendu Philoſophe de la ſecte de Zénon ;* on en vint aux voies de fait contr'eux ; & ils furent obligés dans cette rude épreuve de convenir qu'ils avoient une éxiſtence.

L'Auteur ne laiſſe pas d'indiquer des objets dont la Vérité eſt inconteſtable ; mais il convient que les Paſſions offuſquent ſouvent la Raiſon. " L'Intérêt, l'Envie, „ la Vengeance, l'Orgueil, la Vaine-gloire altèrent la „ Vérité. Tantôt elles ne la laiſſent paroître qu'à demi ; „ tantôt elles la défigurent au point de la rendre mé„ connoiſſable : ſouvent même au lieu du vrai, les „ Paſſions n'offrent que la fauſſeté & le menſonge «. Ces choſes déjà ſi connues peuvent ſervir de correctif à ce que l'Auteur dit dans ſa première partie, que *les paſſions en elles-mêmes, ne ſont ni bonnes ni mauvaiſes.* Eh ! n'eſt-il pas certain, comme il l'enſeigne dans ſa troiſième partie, que les Paſſions ſont des mouvemens pleins de *révolte & de déſordre ;* par conſéquent des défauts, des ennemis, des penchans *mauvais ?*

Il faut bien éviter dans un Ouvrage tel que celui-ci, de s'en tenir aux premiers traits qu'on y rencontre. D'abord, on y trouve le Philoſophe tout occupé du ſoin de plaire au monde. C'eſt un honnête Diſciple de la Raiſon, ſuppoſée pure & ſans voile; mais enſuite vient la recherche de la Vérité avec les obſtacles qui ferment l'entrée de cette carrière : viennent les Paſſions, les Préjugés, les divers Syſtêmes ſur le témoignage des Sens, ſur l'origine des idées, ſur la méthode qu'il faut ſuivre pour éviter l'erreur. Dans la premiere partie, notre Auteur n'eſt qu'un élégant Moraliſte; dans la ſeconde, c'eſt un Métaphyſicien qui commence à être ſubtil; enfin, dans la troiſième, il fait ſon capital de la Religion; & c'eſt alors que les grands principes de la Vraie Philoſophie ſe développent.

Mais avant que d'entrer dans ce Sanctuaire, on demande la permiſſion d'être plus hardi que Mallebranche. « Ce Philoſophe qui éxige l'évidence pour juger des » choſes naturelles, nous dit que, dans les matières de » la foi, *pour être fidèle, il faut croire aveuglément.* Et » moi, au contraire, *continue notre Auteur,* je ſoutiens » que, dans l'ordre de la Religion, comme dans l'ordre » de la nature, *il ne faut croire qu'avec un diſcernement* » *éclairé.* Par-tout le Flambeau de la raiſon doit être » notre premier guide. Je ſuppoſe qu'on diſe à un Phi- » loſophe, ou ſeulement à un homme raiſonnable, » *croyez cela, parce que Dieu l'a dit;* il répliquera » d'abord, permettez qu'avant toutes choſes, je m'aſ- » ſure que Dieu a parlé. Quoi de plus juſte en effet? » s'il faut captiver ſon entendement ſous le joug de la » foi, du moins ne doit-on pas le faire imprudemment ». Si le P. Mallebranche étoit témoin de cette bonne

manière de raiſonner, il ne manqueroit pas d'y applaudir ; mais il feroit obſerver en même-tems que ſon principe, *pour être fidèle, il faut croire aveuglément*, ſubſiſte en entier. Car il eſt queſtion dans ce principe, de l'objet de la foi, à l'égard duquel *la Foi aveugle* eſt néceſſaire ; parce que cet objet eſt toujours ſupérieur à nos connoiſſances. Notre Auteur au contraire, inſiſte ſur les préliminaires de la Foi ; &, comme parlent les Docteurs en ce genre, ſur les motifs de crédibilité, matière où il eſt non-ſeulement permis, mais très-préciſément enjoint d'exercer ſa raiſon ; afin que l'acquieſcement à la Foi ne ſoit taxé ni d'imprudence, ni d'enthouſiaſme. Voilà tout le fond de cette queſtion traitée un million de fois, & toujours à l'avantage de la Religion Chrétienne, parce que ſes motifs de Crédibilité ſont invincibles, tandis que ſes myſtères s'élèvent au-deſſus de toutes les lumières de l'eſprit humain.

C'eſt donc dans la troiſième partie de cet Ouvrage que s'achève le Tableau du Vrai Philoſophe. On commence par rappeller les notions naturelles du bien & du mal, du juſte & de l'injuſte. « Indépendamment de notre » manière de juger, la vertu & le vice ſont eſſentiellement différents l'un de l'autre ; la règle qui fonde » cette différence, eſt invariable. Si les hommes en » étoient les auteurs, elle n'auroit jamais été fixe, ni » conſtante. On y reconnoîtroit toujours des marques » de leur foibleſſe, de leur aveuglement, & de leur » légèreté «.

L'Auteur place enſuite un Chapitre des plus importans, pour faire voir que la Philoſophie ne ſuffit pas pour réformer le cœur de l'homme ; & c'eſt ici que paroît l'hiſtoire de notre décadence & de nos malheurs ;

qu'on expoſe le ravage qui s'eſt fait en nous par le Péché; qu'on affirme la néceſſité des ſecours divins pour ſortir de l'état de réprobation où nous étions plongés. En un mot, ce Chapitre eſt comme le Tableau de la Religion révélée, & des grandes choſes qui ſe ſont faites pour remédier à la cataſtrophe du genre humain. Ici la pure Philoſophie eſt en défaut, ou plutôt elle ſe tait, elle écoute, elle s'humilie. On ne nous parle plus ſimplement de *bienſéances* du monde, de *décence*, d'uſage des *talens*, d'étude des *arts utiles*, &c. Mais on nous remèt ſous les yeux le vuide immenſe des créatures, l'inquiétude du cœur humain, tant qu'il ne poſſede pas un objèt infini, la néceſſité d'être *uni à Dieu* par la vertu, &c. on inſiſte fortement, & même avec l'appareil de l'éloquence, ſur le malheur, le trouble, l'agitation, la terreur de ceux qui ſe livrent à leurs paſſions, qui oublient le créateur & qui l'offenſent. Tel eſt l'objèt de trois longs Chapitres fort dignes de l'attention des Lecteurs. L'Ouvrage finit par quelques Lettres qui ont été écrites à l'Auteur, lorſque ſon Livre n'étoit encore que manuſcrit. Elles contiennent un petit nombre d'obſervations critiques, auxquelles le même Auteur répond: ce qui forme une ſuite d'éclairciſſemens pour le Livre entier, nous faiſons ici mention d'une des difficultés qu'on a propoſées, & de la réponſe dont elle a été ſuivie.

L'Auteur dit à la fin de ſa troiſième partie : *ſi je n'avois à parler qu'à des Chrétiens, je les renverrois à l'Evangile, & je leur dirois : prenez, liſez, obſervez, pratiquez; voila le ſeul Docteur que vous deviez écouter..... Mais puiſqu'un Ouvrage Philoſophique doit être fait pour tous les hommes, de quelque ſecte qu'ils ſoient, je vais*

proposer ici des règles générales que personne n'osera récuser. Suivant quatre règles, ou quatre principes généraux de Morale.

L'ami à qui l'Auteur avoit communiqué son manuscrit, observa qu'il s'ensuivroit des dernières paroles du texte, qu'on vient de lire, *qu'un Philosophe pourroit désavouer & rejetter du moins quelques-unes des maximes & des règles de Morale que la Religion Chrétienne propose :* sentiment intolérable, puisqu'il *n'est rien de plus beau, de plus honnête, de plus digne de notre admiration & de nos éloges, que les précèptes & les règles des mœurs qu'on trouve dans les Livres Saints.*

L'Auteur s'est expliqué, 1°. Par l'aveu sincère & authentique de la beauté, de l'excellence des règles de Morale contenues dans les Livres Saints : 2°. par l'éclaircissement du texte qu'on a lu ci-dessus. Ma pensée, *dit-il*, est qu'*il y a peut-être des gens, qui, prévenus contre le Christianisme, viendroient m'objecter que j'aurois dû proposer des règles générales de Morale, abstraction faite de chaque Religion ou Secte particulière. Pour éviter cette objection, j'ai proposé les Règles Morales, de manière que tout le monde fût obligé d'en reconnoître la vérité & la justesse, malgré la diversité des Sectes*, &c. Cette réponse met à couvert de tout reproche les intentions de l'Auteur. Mais il resteroit à demander si ces gens prévenus contre le Christianisme qu'ils connoissent, méritent que, par complaisance pour eux, on dresse un Code de Morale indépendant du Christianisme ; si d'ailleurs ce Code peut leur être utile, ou suffire à qui que ce soit, sous prétexte d'abstraction faite de toute Secte ou Religion ; si enfin, dans un Livre où les lumières croissent toujours, où l'on passe de la Philosophie so-

ciale à la Philoſophie ſpéculative, & de celle-ci à la Philoſophie chrétienne, il falloit conclure par quatre règles, qui ſéparées du Chriſtianiſme, ne peuvent être bonnes que pour d'honnêtes payens? L'Auteur jugera lui-même de ces queſtions, qui n'altèrent en aucune façon le mérite & l'utilité du reſte de ſon Ouvrage.

Ce traité du *Vrai Philoſophe* eſt ſuivi d'un morceau de 100 pages ſur le Pyrrhoniſme. On en fait l'Hiſtoire, on en expoſe les principes, on réfute les Principaux Auteurs qui l'ont ſoutenue, entr'autres Sextus Empiricus, Huet, Bayle; & les guides qu'on ſuit dans cette controverſe, ſont M. Deſlandes pour l'Hiſtorique, (il falloit plutôt conſulter Brucker) & M. de Crouzas pour la partie du dogme & du raiſonnement. On s'occupera volontiers de cette addition à l'Ouvrage *du Vrai Philoſophe*. En général l'Auteur écrit ſenſément, purement, quelquefois il s'élève, il prend le ton de l'éloquence; & c'eſt ſur-tout quand la Religion ſe trouve intéreſſée dans la matière qu'il traite.

LA FAUSSETÉ des Vertus humaines, par M. Eſprit. *Paris, Deſprez*, 1768, 2 *Vol. in*-12.

On trouve dans cet Ouvrage une juſte idée de l'eſprit & du cœur humain, dans l'exercice des *Vertus Morales, Civiles; Politiques & Militaires*. L'Auteur explique toutes ces Vertus en particulier, & par les démarches que les plus grands Hommes ont faites; & qu'il donne toujours pour exemple de ce qu'il avance: il fait voir combien il y a peu de véritables Vertus, & quelles ſont les ſources des défauts qui s'y trouvent, après l'Amour-Propre, l'Intérêt, & la Vanité.

VOYAGE DE LA RAISON EN EUROPE; par

l'Auteur des Lettres Récréatives & Morales. *A Compiègne, chez Louis Bertrand, Libraire-Imprimeur du Roi & de la Ville; & à Paris, chez Saillant & Nyon, Libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais.* 1762. *Brochure in-12.*

La *Raiſon* fait le tour de l'Europe ſous le nom de Lucidor; elle obſerve & juge tout, loix, mœurs, uſages: elle approuve, elle condamne ſans enthouſiaſme & ſans aigreur; elle effleure tous les ſujets, ne s'appéſantit ſur aucun. Elle a pour la *Raiſon* un ton un peu léger, & quelquefois recherché; elle ſe permèt le Néologiſme, elle a beaucoup plus le ton de l'eſprit que celui du bon ſens qu'elle vante ſans ceſſe, parce qu'elle s'appelle la *Raiſon;* en général, elle apprend peu de choſe, mais elle porte ſur une multitude d'objèts des jugemens ou éxacts ou ingénieux.

L'Auteur de cet Ouvrage paroît s'être propoſé pour modèle, les Lettres Perſannes; mais ſes idées ſont moins profondes, moins sûres, ſon ſtyle moins correct, ſon goût moins pur; il attaque ſur-tout la frivolité Françoiſe, & c'eſt avec des traits frivoles; il perſifle le perſifflage, défaut dans lequel tombent la plupart des Auteurs, & qui va directement contre le but. Cependant, à travers ſes nombreux défauts, cet Opuſcule a un grand mérite, celui de ſe faire lire avec plaiſir; il doit cet avantage, moins encore à la brillante légèreté du ſtyle, qu'à la variété des ſujèts, & à la brièveté de chaque article.

Le Mentor universel, contenant des Eſſais ſur les plus importants ſujets de la vie, com-

posés d'Obſervations, de Sentimens & d'Exemples de Vertus, que fourniſſent les Ecrivains Moraux les plus approuvés, les Biographes & les Hiſtoriens anciens & modernes. *Par M. Jean-Fielding*, *in*-12.

LA GLOIRE MAL ENTENDUE. *Par M. Pérault, de l'Académie des Sçiences.*

De toutes les Beautés qui brillent ſous les Cieux,
Je ſuis la plus aimée & la plus inconnue,
L'éclat de mon Palais éblouit tous les yeux,
Peu de gens cependant en trouvent l'avenue.

UN Prélat y croit arriver
Par ſon train magnifique & par ſa bonne table,
Et penſe que pour me trouver,
Il prend une route immanquable;
Sur-tout quand ſix chevaux, gros, larges & puiſſans,
Fiers d'un beau char où l'or éclate,
Et de leurs houppes d'écarlate,
Eclabouſſent tous les Paſſans.
Je l'aimerois bien davantage,
En faiſant ſa viſite avec moins d'équipage;
Et même avec un ſeul mulet;
Tel qu'on voyoit aller de village en village
Son défunt Confrère d'Alet.

UN Gentil-Homme en ſa gentil-hommière
Penſe beaucoup faire pour moi,
Quand, la canne a la main, il fait trembler d'effroi
Le Payſan ſous ſa chaumière,
Ou qu'il débauche ſa Fermière;

Il

Il croît que de frauder Marchands & Créanciers,
Sans que jamais la plus criante dette
Le mortifie ou l'inquiette,
C'eſt être noble & de ſeize quartiers;
Mais ſi plein d'une belle audace,
Il attaquoit avec vigueur,
L'endroit meurtrier d'une place,
Qu'il prouveroit bien mieux ſa nobleſſe & ſon cœur!
Ou ſi touché de la miſère
De ceux dont il eſt Seigneur,
Il les traitoit avec douceur,
Et ſe faiſoit moins voir leur Maître que leur Père.

Un Juge auprès de moi croit fort ſe diſtinguer,
Quand de ſes Confrères peu ſages
Il enleve tous les ſuffrages
A force de les haranguer;
Lorſque de tout ſon Corps étant le plus fort Membre;
Au gré de ſes amis il gouverne ſa Chambre;
Qu'il ſeroit mieux d'être tranquille & doux,
Et de rendre juſtice à tous.

Quiconque à la finance utilement s'applique,
En meubles, en habits, peut être magnifique;
Il peut avoir carroſſes, palfreniers,
Et ſur-tout de bons Cuiſiniers;
Il pourra ſe choiſir une aimable Compagne,
Et ſe donner à la campagne,
Une maiſon belle & de prix,
Retraite des Jeux & des Ris;
Y faire des jèts-d'eau, des canaux, des baſſins;
Et de magnifiques parterres,

Dont le Nôtre lui-même aura fait les deſſeins.
J'en ſuis d'accord ; l'argent qu'il y dépenſe
Retourne au pauvre en diligence :
Mais que par lui ſoient achetés
Des Marquiſats ou des Comtés
Pour en porter les noms illuſtres ;
Sur-tout ſi ſes ayeux n'ont été que des Ruſtres,
Un tel orgueil eſt ridicule & vain,
Et pour venir à moi prend un mauvais chemin.

Lorſqu'un Prédicateur, bien fait de ſa perſonne,
Ayant belles mains, belles dents,
Par des diſcours polis, fleuris & tranſcendans,
Sur un grand auditoire tonne ;
Lorſqu'il le charme, ou qu'il l'étonne,
Tantôt par ſon ſçavoir, tantôt par de beaux traits,
Et tantôt par de beaux portraits ;
Il croit (car ſe flatter eſt choſe bien facile)
Que déjà ſon beau nom dans mon Temple eſt gravé
Sur l'endroit le plus élevé ;
Ah ! qu'il lui ſeroit plus utile
De prêcher le pur Evangile.
Qu'il lui ſeroit plus glorieux,
Non pas d'ouïr l'auditeur qui l'admire,
Mais de le voir s'en aller ſans rien dire,
Le cœur gros de ſoupirs & les larmes aux yeux.

Un Avocat qui, par ſon éloquence,
Sur une affaire de bibus,
Qu'on auroit pû vuider en un quart-d'heure au plus,
A tenu toute l'Audience ;
Qui, par ſon babil, a jetté

Trois de ces Meſſieurs ſur le côté,
Dormans d'un doux & profond ſomme,
Se regarde comme un grand homme.
Qu'il eut été plus à propos
Pour me gagner & pour gagner ſa cauſe,
De ne dire que quatre mots ;
Sans mettre en jeu ni Philon, ni Béroſe,
Ni le galant Auteur de la Métamorphoſe,
Qui tous, ni de loin ni de près,
N'avoient que voir dans ce Procès !
Mais telle eſt, dira-t-on, l'éloquence féconde ;
Quel abus ! & juſqu'à quand
Ignorera-t-on dans le monde
Qu'un Orateur trop long ne peut être éloquent !

Un Moine adroit qui, pour toutes ſçiences,
Sçait rendre ſon Couvent célèbre & fréquenté,
Ou qui, doux & commode, a de l'habileté,
A manier les conſciences ;
Qui, ſe fourrant où ſont reclus
De vieux dévots avec de vieux écus,
Les induit ſaintement à faire
De gros lègs à ſon Monaſtère ;
Tout Moine enfin qui, par ſon entregent,
A ſa maiſon ſait venir de l'argent,
Croit que je lui ſuis toute acquiſe,
Parce que ſon Prieur l'aime & le préconiſe ;
Mais s'il réfléchiſſoit comment il eſt vêtu,
Pourquoi dans un Couvent il a voulu ſe mettre,
Et qu'en faiſant ſes vœux, il a fallu promettre
Qu'elle eſt de ſon état la première Vertu ;
S'il ſongeoit bien que le Silence,

La Retraite, la Pénitence,
La Pauvreté, l'Obéiſſance,
Font ſon eſſence ;
Triſte de ſes ſuccès, honteux de ſon talent,
Il iroit ſe cacher dans une grotte obſcure ;
Et là, ſeul, confus & dolent,
Et là, quelquefois ſe flagellant,
Prier ſans ceſſe & coucher ſur la dure ;
Pour ſe combler d'honneur, & d'un honneur qui dure ;
Le moyen ſeroit excellent.

Une Femme propre & galante
De mes plus beaux rayons ſe croit toute brillante,
Quand ſur ſon foible Epoux elle a gagné le pas ;
Lorſque pompeuſement parée,
Et de tout le plein-pied s'étant ſeule emparée,
Elle l'a relégué dans un vieux galletas ;
Quand Précieuſe devenuë,
Et plus que lui cent fois du beau monde connuë,
Par-tout elle fait du fracas ;
Tête à l'évent qui ne ſçait pas encore,
Qu'une femme d'eſprit, qu'une femme de cœur,
N'a pas de plus ſolide honneur,
Que d'avoir un époux que tout le monde honore,
Pour un ſeul qui, vers moi, ſçait conduire ſes pas,
J'en vois cent qui prennent le change,
Et qui, par une erreur étrange,
Me cherchent, où je ne ſuis pas,

ESSAIS DE PHILOSOPHIE & de Morale, en partie traduits librement, & en partie de Plutarque ; par M. L. Caſtilhon, *à Bouillon*, 1770,

in-8. Se trouve à Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Chriſtine.

Cet Ouvrage mérite, par la multitude des excellens Principes de Morale qu'il renferme, d'être entre les mains de tout le monde. Il ne s'agit point d'examiner ſi les éloges que l'Auteur, dans ſes Réfléxions préliminaires, donne à Plutarque, ſont éxagérées ; ſi la préférence qu'il lui aſſigne ſur tous les Ecrivains de l'Antiquité eſt légitime & bien fondée ; encore moins de ſçavoir ſi le jugement défavorable qu'il porte de Cicéron, ou du moins les doutes qu'il propoſe à ſon égard, ſont éxactement conformes à la vérité de l'Hiſtoire. Il doit ſuffire au Lecteur que le corps de l'Ouvrage qu'on lui préſente, contienne un grand nombre de Réfléxions très-ſages & d'Obſervations très-lumineuſes & très-utiles. M. de Caſtilhon penſe que ce ſeroit rendre un ſervice très-important à la Littérature & à la Philoſophie, que d'entreprendre, non une traduction littérale *des Œuvres Morales & Philoſophiques de Plutarque ;* mais de faire un choix éclairé des meilleurs morceaux de ces Œuvres. Quelques-uns des Ouvrages inférés dans ce Recueil, ne ſont, dit-il, que des ébauches qui n'auroient jamais dû paroître, des eſſais hazardés par Plutarque ; où, pour trouver quelques penſées neuves & vraiment philoſophiques, on eſt forcé de lire une prodigieuſe quantité d'anecdotes vraies ou fauſſes, mais le plus ſouvent auſſi très-peu intéreſſantes ; une ſuite de faits arides & quelquefois invraiſemblables, & ſur-tout une foule d'Obſervations, ou entièrement fauſſes, ou tout-à-fait inutiles, baſſes & triviales.

Il nous apprend en même-tems, que M. de Mérian, *l'un des plus dignes Membres de l'Académie de Berlin, &c.*, a formé le projet de traduire les meilleurs Traités de Plutarque, ſoit de Morale, ſoit de Philoſophie.

« Je ne doute pas, ajoute-t-il, que cette tâche » digne de ſes talens, ne ſoit bientôt remplie. La » traduction de deux Eſſais de cet ancien Auteur, » publiée il y a quelque tems par M. de Mérian, l'un » *ſur la fortune* d'Aléxandre, l'autre *ſur la Superſtition*, » doit donner les plus grandes idées de la Collection » complette que l'on prétend que le Traducteur pré- » pare ».

Quoi qu'il en ſoit, voici les titres des morceaux compris dans l'Ouvrage de M. de Caſtilhon :

1°. *Eſſai ſur les beſoins de l'enfance, & ſur l'éducation des jeunes Gens ;* diviſé en onze Chapitres.

2°. *Eſſai ſur l'art d'écouter*, en huit Chapitres.

3°. *Réfléxions ſur les moyens de rendre la lecture des Poëtes utile aux jeunes Gens.*

4°. *Obſervations ſur les dangers de la Curioſité.*

5°. *De l'importunité des Babillards, & des dangers de trop parler.*

6°. *Traité de l'Influence de la Vertu & du Vice, ſur le bonheur & le malheur*, en dix Chapitres.

7°. *De la Fortune.*

8°. *Parallèle des Maladies de l'âme avec les Infirmités du corps.*

9°. *Conbien il importe aux Peuples que les Sçavans, les Philoſophes ne dédaignent pas d'entrer dans les Palais des Rois.*

10°. *Combien il importe à une Nation, que le Prince qui la gouverne, ſoit inſtruit.*

12°. *Réflexions Philoſophiques ſur cette queſtion: l'être vaut-il le non-être?*

ESSAI ſur le Caractère, les Mœurs & l'Eſprit des Femmes dans les différens ſiècles, par M. Thomas, de l'Académie Françoiſe. *A Paris, chez Moutard, Libraire de Madame la Dauphine, rue du Hurepoix, à St. Ambroiſe*, 1772, *in*-8.

L'Orateur Philoſophe qui a célébré avec tant de gloire, tant de grands Hommes, juge aujourd'hui les Femmes; leur Juge eſt toujours un peu leur Panégyriſte. Ce ſujèt exigeoit autant de fineſſe dans les vuës, & de graces dans le ſtyle, que l'Auteur avoit montré juſqu'à préſent d'élévation & d'énergie; il a rempli cette carrière nouvelle avec autant d'éclat que la précédente. Sans ceſſer d'être lui-même, il a prouvé que le Génie ſçait ſe plier à tout, prendre toutes les formes, ſaiſir tous les tons.

Ce morceau eſt détaché d'un Ouvrage plus conſidérable qui n'a point encore paru, & où l'Auteur éxamine l'uſage ou l'abus qu'on a fait de la louange dans tous les ſiècles. Les Femmes, comme objèt éternel de louanges & de cenſures, entroient naturellement dans ce ſujèt. On a beaucoup agité la queſtion de la ſupériorité d'un Sèxe ſur l'autre. Tout parallèle eſt bien difficile entre des objèts, dont le principal mérite eſt de ſe reſſembler le moins qu'il eſt poſſible; cependant comme on ne peut guères conſidérer les Femmes ſans s'occuper de leurs rapports avec les Hommes, ce parallèle ſe reproduit toujours de lui-même dans certains traits; mais le réſultat de cet éxamen eſt d'attri-

buer aux deux Sèxes, d'après leur nature même, des talens différens, des vertus différentes, ou des dégrés différens dans les mêmes talens & les mêmes vertus.

La partie hiſtorique de cet Ouvrage eſt également ſçavante & agréable. L'Auteur examine ce que les Femmes ont été dans les divers pays & les divers ſiécles; comment elles ont été modifiées par le climat, par le Gouvernement, par les mœurs, par les loix; ici, on les tient perpétuellement eſclaves; là, on leur rend des honneurs preſque divins; la molleſſe ſemble attachée à leur nature, & il n'eſt point de trait de vigueur & de courage où elles n'aient ſçu s'élever; c'eſt ce que l'Auteur prouve par une foule d'éxemples très-bien choiſis, qu'il faut voir dans l'Ouvrage même; il ſemble en réſulter, que toutes les règles générales ſur le caractère des Femmes, reçoivent beaucoup d'exceptions, mais qu'on pourroit aſſigner les cauſes particulières de ces mêmes exceptions. Quoi qu'il en ſoit, pour parvenir ſur cet article à quelques idées fixes, il faut ſans doute, comme le propoſe M. Thomas, éxaminer la force ou la foibleſſe des organes; le genre d'éducation dont les deux Séxes ſont ſuſceptibles; le but de la Nature en les formant; juſqu'à quel point il ſeroit poſſible de la corriger ou de la changer; ce qu'on gagneroit & ce qu'on perdroit en s'éloignant d'elle; enfin l'effet inévitable & forcé que la différence des devoirs, des occupations & des mœurs doit produire ſur l'eſprit, l'âme & le caractère des deux Sèxes.

S'agit-il de talens & d'eſprit? M. Thomas diſtingue l'eſprit Philoſophique qui médite, l'eſprit de Mémoire qui raſſemble, l'eſprit d'Imagination qui crée, l'eſprit Politique ou Moral qui gouverne.

Quant à l'eſprit Philoſophique, M. Thomas demande, ſi la foibleſſe naturelle des organes, d'où réſulte la beauté des Femmes; ſi l'inquiétude de leur caractère, qui tient à leur imagination; ſi la multitude & la variété des ſenſations, qui fait une partie de leurs graces, leur permèt cette attention forte & ſoutenue, qui peut combiner de ſuite une longue ſuite d'idées. Deſcartes vantoit l'eſprit Philoſophique des Femmes. Sans doute il trouvoit en elles cette docilité qui s'honore d'écouter un grand Homme. Peut-être même y trouvoit-il la clarté, l'ordre, la méthode; mais trouvoit-il de même la baſe de l'eſprit Philoſophique, le doute? Trouvoit-il cette raiſon froide qui marche ſans ſe précipiter jamais, & meſure tous ſes pas? Leur eſprit pénétrant & rapide s'élance & ſe repoſe. Il a plus de ſaillies que d'efforts. Ce qu'il n'a point vu en un inſtant, ou il ne le voit pas, ou il le dédaigne, ou il déſeſpère de le voir. Il ſeroit donc moins étonnant qu'elles n'euſſent point cette opiniâtre lenteur, qui ſeule, recherche & découvre les grandes vérités.

L'imagination ſembleroit bien plus devoir être leur partage. Tout les frappe, tout ſe peint en elles avec vivacité. Leurs ſens mobiles parcourent tous les objets & en emportent l'image. Des forces inconnues, des liens ſecrèts leur tranſmettent rapidement toutes les impreſſions. Le monde réel ne leur ſuffit pas; elles aiment à ſe créer un monde imaginaire; elles l'habitent & l'embelliſſent. Les ſpectres, les enchantemens, les prodiges ſont leur ouvrage & leurs délices. Elles jouiſſent de leurs terreurs mêmes. Leur âme s'exhalte, & leur eſprit eſt toujours plus près de l'enthouſiaſme.

Mais il faudroit voir juſqu'où cet enthouſiaſme appliqué aux Arts, peut développer en elles le talent de créer & de peindre ; ſi elles peuvent avoir l'imagination forte, comme elles l'ont vive & légère, ſi le genre de la leur ne tient pas néceſſairement à leurs occupations, à leurs goûts, à leurs plaiſirs, à leur foibleſſe même. Leurs fibres plus délicates ne doivent-elles pas craindre des ſenſations fortes qui les fatiguent, & en chercher de douces qui les repoſent ? L'homme eſt toujours actif & expoſé aux orages. L'imagination du Poëte ſe nourrit ſur la cîme des montagnes, au bord des volcans, ſur les mers, ſur les champs de bataille, ou au milieu des ruines ; & jamais il ne ſent mieux les idées voluptueuſes & tendres, qu'après avoir éprouvé de grandes ſecouſſes qui l'agitent. Mais les Femmes, par leur vie ſédentaire & molle, éprouvant moins le contraſte du doux & du terrible, peuvent-elles ſentir & peindre même ce qui eſt agréable, comme ceux qui, jettés tour à tour dans des ſituations contraires, paſſent rapidement d'un ſentiment à l'autre ? Peut-être même par l'habitude de ſe livrer à l'impreſſion du moment, doivent-elles avoir dans l'eſprit plus d'images que de tableaux ? Peut-être leur imagination reſſemble-t-elle au miroir qui réfléchit tout, mais ne crée rien?

De toutes les paſſions, l'amour eſt celle que les femmes ſentent & expriment le mieux ; celle-là leur appartient ; elle eſt le charme & l'intérêt de leur vie, elle eſt leur âme. Mais ſçauront-elles, comme l'Auteur d'Andromaque & de Phèdre, ou celui de Zaïre, exprimer les tranſports d'une âme troublée qui joint les fureurs à l'amour, qui eſt tantôt impétueuſe & tantôt

tendre, qui s'adoucit & qui s'irrite, qui verſe le ſang & qui ſe ſacrifie enſuite elle-même ? Peindront-elles ſes retours, ſes fureurs, ſes orages ? Non : & c'eſt la Nature elle-même qui leur défend. Car la Nature a donné à l'un des deux ſexes l'audace des deſirs & le droit d'attaquer ; à l'autre la défenſe & ces déſirs timides qui attirent en réſiſtant. L'amour dans l'un eſt une conquête, & dans l'autre un ſacrifice. Il faut donc en général que les femmes de tous les pays & de tous les ſiècles, ſçachent mieux peindre un ſentiment délicat & tendre qu'une paſſion violente & terrible. Enfin obligées par leur devoir, par la réſerve de leur ſèxe, par le déſir d'une certaine grace qui adoucit tout, à cacher toujours une partie de leurs ſentimens ; ces ſentimens toujours contraints, ne doivent-ils pas s'affoiblir chez elles peu-à-peu, & avec moins d'énergie que ceux des hommes, qui toujours audacieux & extrêmes avec impunité, donnent à leur paſſion le degré d'accès qu'ils veulent, & les fortifient encore en les développant.

Pour l'eſprit d'ordre & de mémoire qui claſſe des faits & des idées qu'il retrouve au beſoin, on ne voit pas pourquoi les deux ſèxes n'y réuſſiroient point également ; cependant pour la quantité même des matériaux dont réſulte l'érudition, il faudroit encore examiner ſi dans les femmes l'excès du travail ne produiroit pas plus aiſément le dégoût.

Quant à l'eſprit politique ou moral, qui conſiſte dans la conduite de ſoi-même & des autres, il faudroit diſtinguer l'uſage de cet eſprit dans la ſociété & dans le gouvernement.

Dans la ſociété, les femmes occupées ſans ceſſe à obſerver, par le double intérêt d'entendre & de con-

ſerver leur empire, doivent parfaitement connoître les hommes.

Elles doivent démêler tous les plis de l'amour-propre, les foibleſſes ſécrettes, les fauſſes modeſties & les fauſſes grandeurs, ce qu'un homme eſt, & ce qu'il voudroit être; les qualités qu'il montre par l'effort même de les cacher, l'orgueil calme & qui jouit naïvement de lui-même, l'orgueil impétueux & ardent qui s'irrite, la ſenſibilité vaine, la ſenſibilité tendre, la ſenſibilité brûlante ſous des dehors froids, la légéreté de prétention & celle qui eſt dans l'âme, la défiance qui naît du caractère, celle de la méchanceté, celle du malheur, celle de l'eſprit; enfin, tous les ſentimens & toutes leurs nuances. Comme elles mettent un très-grand prix à l'opinion, elles doivent beaucoup réfléchir ſur ce qui la fait naître, la détruit ou la confirme. Elles doivent ſçavoir comment on la dirige ſans paroître s'en occuper; comment on peut faire illuſion ſur cet art même, quand une fois il eſt connu; quel eſt le prix qu'y mettent tous ceux avec qui elles vivent, & juſqu'à quel point on peut s'en ſervir pour les gouverner. Dans les affaires, elles connoiſſent les grands effets que produiſent de petites paſſions. Elles ont l'art d'impoſer aux unes, en faiſant voir qu'on les connoît, d'éloigner les autres, en ſe montrant très-loin même de les ſoupçonner. Elles ſçavent enchaîner par des éloges qu'on mérite; elles ſçavent faire rougir en donnant des éloges qu'on ne mérite pas. Ce ſont toutes ces connoiſſances ſi fines qui ſervent aux femmes de liſières pour conduire les hommes. La ſociété eſt pour elles, comme un clavecin, dont elles connoiſſent les touches, elles ont deviné d'avance le ton que chacune doit rendre. Mais les hommes, impérieux

& libres, ſuppléant à l'adreſſe par la force, & par conſéquent ayant moins d'intérêt d'obſerver, entraînés d'ailleurs par le beſoin continuel d'agir, ont difficilement cette foule de petites connoiſſances morales, dont l'application eſt de tous les inſtans; leurs calculs pour la ſociété, doivent donc être moins rapides & moins sûrs.

Dans la ſociété, on mène les hommes par leurs paſſions; dans le Gouvernement des États, c'eſt par de grandes vues, par le choix des principes, ſur-tout par la diſtinction & l'emploi des talens qu'on peut obtenir des ſuccès. Dans la ſociété, l'art de gouverner eſt celui de flatter les caractères, au lieu que l'art de l'adminiſtration, eſt preſque toujours celui de les combattre. Dans l'une, il faut connoître les hommes par leur foibleſſe, & dans l'autre par leur force. L'une tire partie des défauts pour de petites fins, l'autre découvre les grandes qualités qui tiennent à ces défauts mêmes. Enfin, l'une cherche les petits coins dans le grand-homme, & l'autre doit démêler un grand-homme ſouvent dans celui qui n'eſt rien encore.

Ce dernier genre d'eſprit & d'obſervations, convient-il autant aux femmes qu'aux hommes? On nous citera les Chriſtines de Suède, les Iſabelles de Caſtille, les Éliſabeths d'Angleterre. On trouvera dans l'antiquité, comme chez les modernes, des exemples iſolés en faveur des Femmes. Mais dans les queſtions générales, il faut craindre de prendre les exceptions pour des règles. Les femmes, dans la Société, n'étant & ne pouvant preſque jamais être en action, peuvent-elles auſſi bien connoître les talens, leur emploi & leurs bornes? Les grandes vues & l'application des

grands principes conviennent-elles à leur imagination de détail, & au peu d'habitude qu'elles ont de généraliſer leurs idées ? C'eſt le caractère ſur-tout qui gouverne, c'eſt la vigueur de l'âme qui donne du reſſort à l'eſprit, qui affermit, & qui étend les idées politiques ; mais le caractère ne peut preſque jamais être formé que par de grands mouvemens, de grandes eſpérances ou de grandes craintes, & le beſoin de ſe déployer ſans ceſſe en agiſſant : celui des femmes n'eſt-il donc pas deſtiné en général à avoir plus d'agrément que de force ? Leur imagination rapide, & qui fait quelquefois marcher le ſentiment au devant de la penſée, ne les rend-elles pas, dans le choix des hommes, plus ſuſceptibles ou de prévention ou d'erreur ? Enfin les calomnieroit-on beaucoup, riſqueroit-on même de leur déplaire, ſi on oſoit leur dire qu'elles doivent, dans la diſtribution de leur eſtime, mettre un peu trop de prix aux agrémens, & être portées à croire qu'un homme aimable peut être plus facilement un grand homme ?

En général, les Femmes ſur le trône ſont plus portées au deſpotiſme, & s'indignent plus des barrières. Le Sèxe, à qui la Nature aſſigna la puiſſance, en lui donnant la force, a une certaine confiance qui l'élève à ſes propres yeux, & n'a pas beſoin de s'atteſter à lui-même des forces dont il eſt sûr. Mais la foibleſſe s'étonne du pouvoir qu'elle a, & ſaiſit toutes les occaſions de l'éxèrcer pour s'en aſſurer elle-même. Les Hommes ont peut-être plus le deſpotiſme qui tient à la hauteur des idées, & les Femmes, le deſpotiſme qui tient aux paſſions.

Une choſe favoriſe le deſpotiſme des Femmes qui

gouvernent ; c'eſt que les Hommes confondent en elles l'empire de leur Sèxe avec celui de leur rang. Ce qu'on eût refuſé à la grandeur, on l'accorde à la beauté. D'ailleurs, le pouvoir des Femmes, même arbitraire, n'eſt preſque jamais cruel ; elles ont plutôt un deſpotiſme de fantaiſie que d'oppreſſion. Le trône même ne peut les guérir de leur ſenſibilité ; elles portent dans leur âme le contre-poids de leur puiſſance.

Tout ce qui vient d'être dit, ne concerne que l'eſprit & les talens, ſi nous conſidérons les Femmes, relativement aux vertus, elles auront d'abord plus que les hommes les Vertus religieuſes. Naturellement plus ſenſibles, elles ont plus beſoin d'un objèt qui ſans ceſſe occupe leur âme ; elles portent à Dieu un ſentiment qui a beſoin de ſe répandre, & qui ailleurs ſeroit un crime. Avides du bonheur, & le trouvant moins autour d'elles, elles s'élancent dans une vie & vers un monde différens ; extrêmes dans leurs déſirs, rien de borné ne les ſatisfait. Plus dociles ſur les devoirs, elles les raiſonnent moins, & les ſentent mieux. Plus aſſervies aux bienſéances, elles croient encore plus à ce qu'elles reſpectent. Moins occupées & moins actives, elles ont plus le tems de contempler. Moins diſtraites au dehors, elles s'affectent fortement de la même idée, parce qu'elles la voient ſans ceſſe. Plus frappées par les yeux, elles goûtent plus l'appareil des cérémonies & des temples, & la Religion des ſens influe encore ſur celle de l'âme : enfin, gênées par-tout, privées d'épanchement, avec les Hommes par la contrainte de leur Sèxe, avec les Femmes, par une éternelle rivalité, elles parlent du moins de leurs plaiſirs & de leurs peines à l'Être ſuprême qui les voit, &

ſouvent dépoſent dans ſon ſein des foibleſſes qui leur ſont chères, & que le monde entier ignore. Alors ſe rappellant leurs douces erreurs, elles jouiſſent de leur attendriſſement même ſans ſe le reprocher; & ſenſibles ſans remords, parce qu'elles le ſont ſous les regards de Dieu, elles trouvent des délices ſecrettes juſques dans le repentir & les combats.

Il ſembleroit donc que la Religion des Femmes devroit être plus tendre, & celle des Hommes plus forte; l'une tenant plus à des pratiques, & l'autre à des principes, & qu'en éxaltant les idées religieuſes, la Femme ſeroit plus proche de la ſuperſtition, & l'Homme du fanatiſme. Nous croyons auſſi que cela eſt ainſi, quoique ce ne ſoit pas tout-à-fait l'avis de l'Auteur, & il nous ſemble que les éxemples qu'il pourroit citer du contraire, ne ſeroient que des exceptions.

Aux Vertus religieuſes, tiennent de près les Vertus domeſtiques. L'avantage eſt encore ici du côté des Femmes. Dans le premier âge, timide & ſans appui, la fille eſt plus attachée à ſa mère; ne la quittant jamais, elle apprend plus a l'aimer. Tremblante, elle ſe raſſure auprès de celle qui la protége, & ſa foibleſſe qui fait ſa grace, augmente encore ſa ſenſibilité. Devenue mère, elle a d'autres devoirs, & tout l'invite à les remplir. Alors l'état des deux Sèxes eſt bien différent. Au milieu des travaux, & parmi tous les arts, l'Homme déployant ſa force, & commandant à la Nature, trouve des plaiſirs dans ſon induſtrie, dans ſes ſuccès, dans ſes efforts mêmes. La Femme plus ſolitaire a bien moins de reſſources. Ses plaiſirs doivent naître de ſes vertus; ſes ſpectacles ſont ſa famille. C'eſt auprès du berceau de ſon enfant, c'eſt en voyant le ſouris de ſa fille

fille & les jeux de ſon fils, qu'une mère eſt heureuſe. Et où ſont les entrailles, les cris, les émotions puiſſantes de la nature ? Où eſt ce caractère tout-à-la-fois touchant & ſublime qui ne ſent rien qu'avec excès ? Eſt-ce dans la froide indifférence & la triſte ſévérité de tant de Pères ? Non : c'eſt dans l'âme brûlante & paſſionnée des Mères. Ce ſont elles qui, par un mouvement auſſi prompt qu'involontaire, s'élancent dans les flots pour en arracher leur enfant qui vient d'y tomber par imprudence. Ce ſont elles qui ſe jettent à travers les flammes, pour enlever du milieu d'un incendie leur enfant qui dort dans ſon berceau. Ce ſont elles qui, pâles, échevelées, embraſſent avec tranſport le cadavre de leur fils mort dans leurs bras, collent leurs lèvres ſur ſes lèvres glacées, tâchent de réchauffer par leurs larmes ſes cendres inſenſibles. Ces grandes expreſſions, ces traits déchirants, qui nous font palpiter à la fois d'admiration, de terreur & de tendreſſe, n'ont jamais appartenu, & n'appartiendront jamais qu'aux Femmes.

Quant aux Devoirs d'où naît la fidélité des Époux, lequel des deux Sèxes eſt le mieux défendu par ſon éducation, par ſa réſerve naturelle, par cette pudeur qui repouſſe même ce qu'elle déſire, & quelquefois diſpute à l'amour ſes droits les plus tendres ? On ſçait que la Coutume, tyran biſarre pour les mêmes foibleſſes, applaudit ſouvent l'un tandis qu'elle flétrit l'autre. Ce n'eſt preſque jamais par les Femmes que commence le déſordre des familles ; & dans les ſiécles mêmes où elles corrompent, elles ont été auparavant corrompuës par le ſiécle.

Après les Vertus religieuſes & domeſtiques, vien-

nent les Vertus ſociales, & d'abord les Vertus de ſenſibilité. On ſçait, qu'au premier rang ſont l'Amitié & l'Amour.

Ici l'Auteur ſuppoſe entre Montagne & lui une converſation, où il éxamine la fameuſe queſtion : *ſi les Femmes ſont capables d'Amitié ;* il conclut que l'Amitié dans les Femmes doit être plus rare, mais que lorſqu'elle s'y trouve, elle doit être auſſi plus délicate & plus tendre. Les Hommes en général ont plus les procédés, que les graces de l'Amitié. Quelquefois en ſoulageant ils bleſſent; & leurs ſentimens les plus tendres ne ſont pas fort éclairés ſur les petites choſes qui ont tant de prix. Mais les Femmes ont une Senſibilité de détail qui leur rend compte de tout. Rien ne leur échappe; elles devinent l'Amitié qui ſe tait; elles encouragent l'Amitié timide; ell s conſolent doucement l'Amitié qui ſouffre. Avec des inſtrumens plus fins, elles manient plus aiſément un cœur malade; elles le repoſent, & l'empêchent de ſentir ſes agitations. Elles ſçavent ſur-tout donner du prix à mille choſes, qui n'en auroient pas. Il faudroit donc peut-être déſirer un Homme pour ami dans les grandes occaſions; mais pour le bonheur de tous les jours, il faut déſirer l'amitié d'une Femme.

Les Femmes en amour ont les mêmes délicateſſes & les mêmes nuances. Mais l'Homme peut être s'enflamme plus lentement & par dégrés : les paſſions des Femmes ſont plus rapides, ou elles naiſſent tout-à-coup, ou elles ne naîtront point. Plus gênées, leurs paſſions doivent être plus ardentes. Elles ſe nourriſſent dans le ſilence & s'irritent dans le combat. Quand l'Homme eſt sûr de ſa conquête; il peut avoir plus

d'orgueil ; mais la Femme n'en a que plus de tendreſſe. Plus ſon aveu lui a coûté, plus ce qu'elle aime lui devient cher. Elle s'attache par ſes ſacrifices. Vertueuſe, elle jouit de ſes refus ; coupable, elle jouit de ſes remords mêmes.

Après l'Amitié & l'Amour, vient la Bienfaiſance, & cette compaſſion qui unit l'Homme aux malheureux. On n'ignore point que c'eſt-là ſur-tout le partage des Femmes. Les bleſſures & les maux révoltent leurs ſens plus délicats. L'image de la misère & du dégoût offenſe leur douce molleſſe. Elles doivent donc être plus empreſſées à ſecourir. Elles ont ſur-tout cette ſenſibilité d'inſtinct, qui agit avant que de raiſonner, & a déjà ſecouru quand l'Homme délibère. Leur Bienfaiſance eſt moins éclairée peut-être, mais plus active : elle eſt auſſi plus circonſpecte & plus tendre.

Mais les Femmes peuvent-elles s'élever de même juſqu'à l'Amour de la Patrie, & juſqu'à l'Amour général de l'Humanité ? M. Thomas décide un peu cette queſtion contre elles.

Les Femmes, dit-il, n'égarent point ainſi leur âme au loin. Elles raſſemblent autour d'elles leurs ſentimens & leurs idées. Un Homme eſt plus pour elles qu'une Nation ; & le jour où elles vivent, plus que vingt ſiécles où elles ne ſeront pas.

L'Auteur parcourt toutes ces Vertus ſociales dont l'uſage eſt de tous les inſtans, & qui ſont dans la vie ordinaire, ce qu'eſt la monnoie courante en fait de commerce. Telle eſt cette douceur qui rend le caractère plus ſouple, & donne aux manières un charme qui attire ; l'indulgence qui pardonne les défauts, lors même qu'on n'a pas beſoin de pardon pour ſoi ; l'art

de ne point voir les foibleſſes qui ſe montrent, & de garder le ſecrèt à celles qui ſe cachent; l'art de déguiſer ſes propres avantages, quand ils humilient ceux qui ne les ont pas; l'art de ne tyranniſer ni les volontés ni les déſirs, & de ne point abuſer de la foibleſſe même, qui, en obéiſſant, s'indigne; & la complaiſance qui adopte les idées qu'elle n'a point euës; & la prévenance qui devine les craintes & encourage les penſées; & la franchiſe qui inſpire une ſi douce confiance, & toute cette politeſſe enfin qui, peut-être, n'eſt pas la Vertu; mais qui en eſt quelquefois l'heureux menſonge, qui donne des règles à l'amour-propre, & fait que l'orgueil à chaque inſtant paſſe à côté de l'orgueil ſans le heurter.

Toutes ces Vertus en général ſont plus à l'uſage des Femmes que des Hommes. Leur main délicate adoucit & polit les reſſorts de la ſociété. Mais auſſi cette politeſſe ſi fine doit quelquefois mener à la fauſſeté. De-là le reproche ſi répété contre les Femmes. Mais la fauſſeté de l'Homme va preſque toujours à ſes intérêts; elle n'eſt que pour lui; celle de la Femme va preſque toujours à plaire; elle ſe rapporte toute aux autres. De ces deux fauſſetés, l'une vous trompe, & l'autre vous ſéduit. La flatterie ſe trouve également dans les deux Sèxes: mais celle de l'Homme eſt ſouvent dégoûtante à force d'être baſſe; celle de la Femme eſt plus légère & paroît de ſentiment; même quand elle eſt outrée, elle eſt amuſante & n'eſt jamais vile; le motif & la grace la ſauvent du mépris.

Quant aux Vertus rigides qui tiennent à l'Equité; quant à ces qualités rigoureuſes qui tiennent au Courage, les Femmes en paroiſſent moins ſuſceptibles.

Rarement ſont-elles comme la Loi qui prononce ſans aimer ni haïr. Leur juſtice ſoulève toujours un coin du bandeau, pour voir ceux qu'elles ont à condamner ou à abſoudre. A l'égard du courage, l'Auteur en rappellant la diſtinction ſi connuë, du courage d'eſprit & du courage phyſique, ſubdiviſe encore ces deux genres. Il diſtingue dans le courage d'eſprit, un courage de principes qui fait braver l'opinion; un courage de volonté, qui donne de l'énergie à l'âme, & l'empêche d'être gouvernée; un courage de conſtance qui ſupporte l'idée des longs travaux & les travaux mêmes; un courage de ſang-froid, qui, dans les circonſtances délicates, voit tout & voit bien. Dans le courage phyſique, il diſtingue un courage contre la douleur, qui ſçait ſouffrir; un courage contre les périls, ſoit celui d'audace qui affronte, ſoit celui d'intrépidité qui attend; un courage d'habitude qui eſt de tous les jours, & s'applique à tous les objèts; & ce courage d'enthouſiaſme, qui eſt comme la fièvre d'une âme ardente, qui naît & s'éteint, & fait braver dans un tems, ce qu'on eût redouté dans un autre.

De toutes ces eſpèces de courage, le plus familier aux Femmes eſt celui de la douleur; elles aiment cent fois mieux ſouffrir que déplaire, & braveroient bien plutôt la douleur que l'opinion.

L'Auteur finit par obſerver qu'il doit y avoir dans chaque ſiécle un caractère diſtinctif pour le mérite des Femmes, & qu'il conſiſte à tirer le plus grand parti des qualités dominantes dans chaque époque, & à en éviter les défauts. La Femme eſtimable de ce ſiécle ſeroit celle qui, en prenant dans le monde tous les charmes de la Société, éviteroit tous les défauts de

l'eſprit de Société pouſſé trop loin : celle qui aſſervît malgré elle aux conventions & aux uſages, ne perdroit point de vuë la Nature, & ſe retourneroit encore quelquefois vers elle, pour l'honorer du moins par ſes regrèts ; celle qui, parmi tant de légèreté, auroit un caractère, qui, dans la foule auroit conſervé une âme ; qui, dans le monde, oſeroit avouer ſon ami, après avoir entendu calomnier ; qui oſeroit le défendre, quand il devroit jamais n'en rien ſçavoir ; qui ne ménageroit point un Homme vil, quand par hazard il auroit du crédit & une voix ; &c.

Telles ſont en ſubſtance les opinions de M. Thomas ſur les Femmes, & telle eſt la marche de ſes idées dans le parallèle des deux Sèxes. Nous n'avions rien de mieux à faire, que d'employer par-tout, comme nous l'avons fait, les expreſſions mêmes de l'Auteur, pour ne pas priver nos Lecteurs des idées acceſſoires qui enrichiſſent les idées principales ; de ce coloris, tantôt riant, tantôt impoſant ; de ce mélange de grâces délicates & de beautés énergiques, qui fait le charme de ſon ſtyle.

Nous obſerverons, comme une convenance particulière du ſujèt, que quand l'Equité dicte à l'Auteur, quelque jugement ſévère ſur les Femmes, cette ſévérité eſt toujours tempérée par des précautions oratoires du meilleur goût, par des expreſſions douces, fines, indulgentes, careſſantes, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi. S'il eſt vrai qu'un moment de caprice ou de diſtraction ait affoibli dans le Public l'impreſſion que cet excellent Ouvrage a dû faire, ce ne ſeroit ſans doute qu'un de ces jugemens paſſagers, que le tems ne manque jamais de réformer.

LE FAUX BEL-AIR ; *par M. Pérault, de l'Académie des Sçiences.*

JE ne viens pas tonner contre l'horreur des vices,
Contre les trahiſons, contre les injuſtices,
Ni ſur le crime affreux répandre un fiel amer,
Plus doux & moins chagrin, je n'en veux qu'au bel air :
Non à celui que donne une antique nobleſſe,
Ou d'un génie heureux la profonde ſageſſe ;
Non à celui qu'exhale une rare valeur,
Et la ſuivant par-tout en eſt comme la fleur,
Mais à ce Faux Bel air *ſi commun dans la France,*
D'un orgueil inſenſé la fine quinteſſence,
Frivole vanité qui conſiſte en ce point,
Que l'on veut ſe donner, pour tout ce qu'on n'eſt point.

Un notable Bourgeois dont l'utile négoce
Fait ſans peine à Paris rouler un bon carroſſe,
Qui, riche de crédit, d'argent, de magaſins,
Eſt le chef & l'appui des Marchands ſes voiſins.
Loin d'élever ſon fils dans ſon négoce même,
Et pour bien calculer, l'envoyer chez Barême,
Eſt follement charmé de voir prendre à ce fils
Des airs mal entendus de Comte & de Marquis ;
Mais la Cour, ſi jamais il oſe s'y produire,
A ſa juſte valeur ſçaura bien le réduire.

Un Gentilhomme même en honneur élevé,
Ne doit pas ſur le faſte être moins réſervé,
Sur-tout, ſi ſon épée heureuſement vaillante,
A fait dans les combats quelque action brillante,
Qu'en ce cas il ſe taiſe & qu'il ne vienne pas,
Armé d'un Faux Bel Air, *nous tomber ſur les bras.*

La gloire à ſes Amans n'eſt jamais infidèle ;
Elle ſçait tôt ou tard récompenſer leur zèle ,
Et d'un luſtre immortel couronner leur valeur ;
Pourvû que ces Amans n'y mettent rien du leur ,
Point d'orgueil , point d'emphaſe. Il la faut laiſſer faire ;
Tout ſecours étranger ſuffit pour l'en diſtraire ;
Semblable à ces Oiſeaux qui déſertent leurs nids
Dès qu'une main profane a touché leurs petits ;
L'Homme par ces Faux Airs *dont il ſe déshonore ,*
Voulant faire un Héros ne fait qu'un matamore (1).

Parmi les Grands Seigneurs il en eſt quelques-uns ,
Qui ſe donnent des Airs *encore plus importuns ;*
Libres & dégagés , par le bras ils vous prennent ,
Et par tout leur Château , haut & bas vous promènent ;
Pour vous faire obſerver juſqu'au moindre réduit ,
Et comment avec art ils ont tout bien conduit ;
On les ſuit pas à pas , on les loue , ils s'admirent ;
Et toujours ſans pitié , par le bras ils vous tirent.

Une Dame hautaine , & civile à l'excès ,
M'avoit donné chez elle un aſſez libre accès ;
A ſes diſcours remplis d'amitiés obligeantes
Elle en mêloit toujours de dures , d'affligeantes ;
Et prenoit un grand ſoin , même en ſe récréant ,
De me faire rentrer ſans ceſſe en mon néant.
Par ſon honnêteté , quoique haute & guindée ,
Elle craignoit toujours de s'être dégradée.
La Dame uſant un jour de ce ſtyle affecté ,

---

(1) On croit que ce mot eſt Arabe. C'eſt une priſon , où l'on renferme ſous-terre les Eſclaves toutes les nuits.

Pour me faire ſentir ſon rang, ſa qualité,
Me fatigua ſi fort, que pour la ſatisfaire,
J'oſai lui propoſer d'aller chez un Notaire,
Reconnoître humblement pour une bonne fois,
Quelle étoit Grande Dame, & moi ſimple Bourgeois.

Cet orgueil aigre-doux, n'eſt pas tout d'une ſorte,
Il fait extravaguer quand la doſe eſt trop forte,
Il dérange l'eſprit ayant gâté le cœur;
Un homme de cet air, faiſant le connoiſſeur,
Voulut voir ma maiſon, qui dans ſa modeſtie
Paſſoit, au gré de tous, pour être bien bâtie.
A peine dans la ſalle il eut fait quatre pas,
Nous voilà, me dit-il, dans l'appartement bas;
Oui, Monſieur; & là haut, c'eſt le premier étage:
Oui, Monſieur; je comprens: alors tournant viſage,
Il dit en s'en allant, mais ſans avoir rien vû,
Tout ceci, Dieu me damne, eſt très-bien entendu.
Un pareil Idiot, malgré ſon ignorance,
Aſſez de ſon diſcours connoît l'impertinence.
Mais il veut faire voir, par cet écart d'eſprit,
Qu'on ne mérite pas, qu'il ſonge à ce qu'il dit.

Tout s'élève. Le Clerc qui ne fait que de l'être,
Prend avec l'habit long la gravité du Prêtre,
Le Prêtre fait l'Abbé, l'Abbé fait le Prélat,
Et chacun ſort du cercle où l'a mis ſon état.
D'où vient que de leur lieu, les choſes déplacées,
Dans le monde par-tout ſont ainſi renverſées?

Un jour le haut état des Princes & des Rois,
Et l'état le plus bas du commun des Bourgeois,
Au vieux tems de la Fable & de l'Allégorie
Logèrent par hazard en même hôtellerie,

En ce bienheureux tems toutes les paſſions,
Les vices, les vertus, & les conditions,
Alloient, venoient, parloient, & ſelon l'occurrence,
Débitoient gravement quelque belle Sentence;
Dans ce lieu l'un & l'autre on les vit s'approcher,
Ils burent, la nuit vint, il fallut y coucher;
L'état noble, après lui menoit pour équipage,
La pompe, la fierté, la hauteur du langage;
Le Bourgeois, ſur ſes pas avoit l'honnêteté,
La bonté, la douceur & l'affabilité;
La ſuite du premier, tumultueuſe & fière,
Fit du bruit, du fracas pendant la nuit entière;
Leur Maître en fut chagrin; mais le plus bas état
Fut charmé de ce bruit & de ce fol éclat.
Comme c'eſt une erreur même des plus antiques,
De mépriſer toujours ſes propres Domeſtiques;
De croire aveuglément qu'ils ne valent rien tous,
Et que notre voiſin eſt mieux ſervi que nous;
Auſſi-tôt qu'il fut jour, par un caprice étrange,
De leur cortége entre eux ils firent un échange;
Et depuis ce moment, les Grands furent humains,
Les Petits dédaigneux, ſuperbes & hautains.
Malgré ce changement, où le noble lignage
Trouva de tous côtés un ſi grand avantage,
Règne ſouvent encore parmi les Grands Seigneurs
L'inſipide fierté de leurs premières mœurs.

Dans l'admirable réduit d'une grande aſſemblée,
Trois jeunes Etourdis de la haute volée,
Ayant voulu briller & ſe montrer galants,
Firent de cette ſorte éclater leurs talents.
L'un poſant ſes talons ſur le haut du chambranle,
Dans un large fauteuil s'agitta d'un doux branle;

Et comme le fauteuil commençoit d'être uſé,
Il ne le quitta point, qu'il ne l'eût écraſé.
Le ſecond, abordant d'une bruſque manière
La Dame du logis, lui rompit en viſière ;
Le troiſième moins vif, ayant dit quatre mots,
S'étendit de ſon long ſur un lit de repos.
Telle eſt des Cavaliers la conduite légère,
Bruſque, vive, & toujours s'éloignant du vulgaire.

Mais vous, jeunes beautés, quels airs avez-vous pris ?
Maîtreſſes autrefois des plus nobles eſprits,
Vous règniez en tous lieux. La craintive jeuneſſe
Venoit prendre chez vous des leçons de Sageſſe,
De grace, de douceur, de généroſité,
Et le manège éxact de la civilité.
Aujourd'hui l'aſcendant que votre cœur trop tendre
Aux jeunes gens ſur lui ſans peine a laiſſé prendre,
Vous a fait perdre enfin l'empire glorieux,
Que vous aviez reçu du Ciel, de vos yeux ;
Soumiſes déſormais à leurs moindres caprices,
Vous briguez láchement l'honneur de leurs ſervices.

Dans leurs libres feſtins, eſt-il beau de vous voir
Quand leur honnêteté daigne vous recevoir ?
Les loix de la pudeur n'y ſont plus écoutées,
Plus qu'eux dans la Débauche on vous voit emportées ;
Les vins les plus exquis ne vous réveillent pas,
La plus vive eau clairette & les ratafias
Pour votre goût uſé n'ont qu'une foible amorce,
Si le poivre & le ſel n'en redoublent la force.
Pouvez-vous vivre ainſi ſans conduite & ſans frein ?
Mais tel eſt du Bel-Air *l'empire ſouverain.*

On dit que tout ſied bien aux perſonnes aimables,

Et que tout contribue à les rendre agréables ;
Je ſouſcrirai ſans peine à cette vérité ,
Pourvu que le Tabac en puiſſe être excepté.
A-t-il en bonne foi quelque charme qui touche ,
Quand rouſsâtre il deſcend de leur nez dans leur bouche ?
Ou quand une Maîtreſſe auprès de ſon Amant
Pour être du Bel-Air *renifle à tout moment.*

On croit qu'une Beauté qui le prend en fumée ,
En devient plus aimable , en eſt plus animée ;
Dieux , que pour les Amours ce ſpectacle eſt hideux !
Et quel épouventail pour les ris & les jeux !
Rien n'eſt plus dégoûtant , & rien n'eſt plus contraire
Au Don ſi précieux que le Sèxe a de plaire.

J'aime à voir , il eſt vrai , ſur le bord d'un tillac
Un Matelot hâlé qui fume ſon Tabac ,
Il donne ce reláche aux travaux de Neptune ,
Et tranquille , il endort ſa mauvaiſe fortune.
Un Houſſart , un Dragon par ce morne plaiſir ,
Dans un Camp avec grace amuſe ſon loiſir ;
Du feuillage Indien , l'ondoyante fumée
Se mêlant à l'odeur de la mêche allumée ,
Forme un parfum guerrier qui charme le Soldat ,
Lui cache le péril & l'anime au combat :
Mais il ne faudroit pas que ſa puante haleine
Osât en ce moment s'offrir à ſa Climène ;
Mars ainſi parfumé ſe vit lui-même un jour
Repouſſé rudement par la mère d'Amour.

LES INCONVÉNIENTS DES RICHESSES.

Il ſemble qu'on ne puiſſe condamner les *Richeſſes*, ſans démentir le ſentiment le plus conforme à la nature ; & ſans faire un reproche téméraire à la Sageſſe Divine. L'homme inceſſamment averti de ſes beſoins, ſe flatte de trouver dans les biens préſens des ſecours à ſes maux, des appuis à ſa foibleſſe. Eſt-il ſi coupable de les chercher & d'en jouir ? Et la Providence, qui les lui accorde, ne lui fait-elle que des préſens trompeurs & funeſtes ?

Si l'Ordre de l'Univers, ſi l'Etabliſſement de la Société éxige une inégale diſtribution des avantages temporels, le Seigneur, qui a béni les *Richeſſes* des Patriarches, & de tant de Saints Rois, n'a-t-il qu'une Bénédiction ? La grace ingénieuſe à prendre diverſes formes ne ſe répand-elle plus ſur tous les états ?

Hélas ! on n'oſeroit preſque l'eſpérer, ſi l'on écoute toutes les Malédictions que l'Evangile prononce contre les Riches. Eſt-ce donc envain que *Jéſus-Chriſt* a déclaré que ſon Royaume n'eſt pas de ce Monde, que les Pauvres ſont ſes vrais ſujèts, & qu'il abandonne à ſes ennemis les proſpérités du ſiécle ?

Apparentes contrariétés dont il faut éclaircir le myſtère. La Vérité ſuprême, pour nous juger, ne meſure point nos tréſors, elle n'interroge que nos cœurs : les *Richeſſes* ſont innocentes, nous ne ſommes coupables que d'en abuſer; c'eſt la Manne qui ſe corrompt dans le vaſe, où elle eſt amaſſée avec trop d'avidité. Malheur aux Riches, non parce qu'ils recueillent les fruits de la terre; mais parce qu'ils mettent toute leur application à les chercher, toute leur gloire à les poſſéder.

Ces *Richeſſes* ſont d'ailleurs ſi fragiles, que la raiſon ſeule devroit s'en défier. Quelle illuſion de s'attacher, de ſe lier à *ce qu'on peut* perdre ſitôt, & avec tant de douleur! Ainſi dans des ſiécles abandonnés à toutes les erreurs, celle-ci n'a trouvé grace devant les Philoſophes; ils ont inſulté à tout l'or de Rome, ils ont regardé comme un poids accablant ce qui paſſoit pour un ſoulagement à tous les beſoins, ils ont redouté les ſoins & les crimes que l'Opulence coûte, ou qu'elle produit.

Attaquons le culte que les Riches & les Pauvres lui rendent par leurs déſirs. Ils pourront les éteindre, ou les modérer, quand ils ſçauront que tous les *inconvénients de la Richeſſe* naiſſent ou de l'avidité dont on la déſire, ou de l'uſage

auquel on l'employe, & qu'elle eſt preſque toujours l'effet ou la cauſe de l'iniquité.

Depuis que l'Homme a perdu ſon véritable tréſor, il ſe conſume à fouiller des terres ingrates : ſon cœur, que Dieu ſeul pouvoit remplir & fixer, s'attache à toutes les créatures. Dévoré de paſſions, il croit les appaiſer en leur obéiſſant, ignorant les bornes des biens & l'étendue de ſes déſirs ; il ſe flatte qu'en poſſédant beaucoup, il tiendra ſon bonheur dans ſes mains. De-là cette vive impatience d'acquérir, cette ardeur infatigable d'accumuler, allumées dans ſon âme, tout conſpire à les irriter ; la dépendance du Pauvre, la ſupériorité du Riche, l'hommage volontaire, ou l'obéiſſance forcée que s'attire l'opulence, la pompe qui l'accompagne, les plaiſirs qui la ſuivent, les honneurs qu'elle uſurpe. La Pauvreté eſt un monſtre, dont le nom ſeul épouvante ; pour s'y dérober, on abandonne la Patrie, on paſſe les mers, on fuit ſous un autre Hémiſphère.

Mortels, ouvrez enfin les yeux, voyez les filèts que le Tentateur a déployés ſur vos pas. Vous ne ſentez pas que la ſoif des *Richeſſes*, cette fièvre de l'âme, la trouble, la dérange, l'affoiblit. Plus fatale mille fois que les maladies qui abattent le corps, elle vous donne des mou-

vements convulſifs, elle vous dégoûte des alimens ſalutaires pour vous nourrir de poiſons. Apprenez que ce déſir violent, ces démarches vers la Fortune, ſont une révolte contre Dieu, une ſource d'injuſtice & d'infidélité contre les hommes.

La terre eſt l'éxil du Chrétien, & le ciel eſt ſa patrie. Il a juré d'élever ſes vœux au Ciel, d'y tourner toutes ſes penſées; dès qu'il ceſſe d'y aſpirer, il perd ſes droits. Comment trahit-il un ſerment ſi ſaint? Infidèle à ſon Créateur, cruel à ſoi-même, il s'attache à des biens périſſables. Cherchons, dit-il, cherchons les tréſors, établiſſons ici notre demeure. Auſſi *lâche, auſſi* criminel que les Tribus de Ruben & de Gad, qui renonçoient à la terre promiſe, trop contents de quelques compagnes au-delà du Jourdain. Il veut s'engraiſſer avec les pécheurs, il éteint ſon eſpérance, dément ſa foi, efface dans ſon cœur l'image de *Jéſus-Chriſt*.

Ceux qui naiſſent dans l'opulence, naiſſent dans un état dangereux, il faut l'avouer; mais le Seigneur ne leur a pas laiſſé ce choix. S'ils craignent le péril qui les menace, le bras tout-puiſſant les ſoutient; il affermit les flots ſous les pas de ceux qui marchent par ſon ordre. De quel œil, au contraire, voit-il ce rebelle, qui

loin

loin de craindre le danger s'y précipite ? Placé dans une voie facile, qui eût abouti au ſalut, cet indiſcret en ſort & s'égare dans des voies laborieuſes. Soldat téméraire, il quitte ſon poſte, il tombera dans le piége de l'ennemi. Jonas infidéle, il s'embarque, & la tempête va le ſubmerger.

Ah ! *Seigneur*, que votre Miſéricorde l'arrête ou le détourne ! confondez ſa prudence, déconcertez ſes meſures ; ſon avidité repouſſée ſe rallentira. Non, vous le voulez punir, & vous permettez des ſuccès à ſes entrepriſes ; tout lui réuſſira. Il ſe regarde déjà comme l'héritier de tous les Riches ; il eſt ennemi de tous ceux qui veulent s'aggrandir, il s'efforce de les précipiter & de s'élever par leur chûte. Plein de la fureur de s'enrichir, auroit-il quelques ſcrupules ſur les moyens ? Peut-être ſouhaiteroit-il qu'il s'en offrit beaucoup de légitimes : mais les reſſources, que l'honneur ſemble approuver, le Travail, l'Œconomie, la Frugalité, toutes pratiquées par nos Pères, ſont aujourd'hui trop longues, on ne les ſuit plus. Interrogez ces Fortunes rapides que l'on admire & que l'on envie ; parlez à ces hommes qu'un jour a vû ramper dans la pouſſière, & que le jour ſuivant voit au faîte de la proſpérité. Ces arbres tranſplantés om-

bragent une terre qui ignore leur naiſſance, & leurs progrès. La pierre brute, qui, dans la révélation de Daniel deſcend de la montagne, devient en un moment un vaſte édifice dont toute la plaine eſt couverte.

La Lâcheté, l'Audace, la Fourberie, la Cruauté, feront les mêmes prodiges en faveur de cet empreſſé qui court à la Fortune. Propoſez-lui les emplois les plus ſuſpects, il les embraſſera; le plus ſordide commerce, il s'y plongera; ne les lui propoſez pas, il les demande, il les ſollicite. Déjà la Prévarication vend les droits de la veuve, ſous prétexte de la défendre. L'Uſure, ſous la couleur de nourrir le pauvre, *le dévore*. Les concuſſions épuiſent les Provinces ſous l'apparence de ſervir le Monarque. Faut-il nier un dépôt, détourner les deniers publics, ſe parjurer dans le négoce, ſouiller le tribunal du ſang innocent, rien ne l'arrêtera. Qui ſçait même ſi les tréſors du Seigneur ſont en ſûreté ſur les Autels.

Si quelques remords ſe font entendre, on leur impoſe ſilence, ſi l'on a quelques dehors de Juſtice, c'eſt pour ſurprendre la crédulité. Peut-être l'impieté déclarée nuiroit à certains projets; l'apparence des vertus y peut ſervir, on les contrefait alors, & l'hypocriſie eſt un nouvel outrage à la Religion.

Aſſez, & trop enrichi par les premiers crimes, qui eſt-ce qui retourne ſur ſes pas, ou qui s'arrête? Plus la cupidité trouve d'ouvertures, plus elle ſe déborde; un ſuccès en appelle un autre. Envain la Raiſon s'écrie, c'eſt aſſez, tes beſoins ſont remplis. Tu te conſumes pour un Superflu onéreux, pour donner plus d'ôtages à la Fortune, pour ſentir plus vivement ſes revèrs; Eſclave ou ennemi de tout le monde, donne-toi la Paix & la Liberté. Envain la Nature laſſée l'invite au repos, & accuſe les *Richeſſes* de ne guérir, ni les troubles de l'eſprit, ni les maladies du corps; il eſt ſourd à toutes ces voies; un vent impétueux le pouſſe, il cède, il eſt entraîné: s'il réfléchit, il ſent croître ſes beſoins, à meſure qu'il les ſatisfait. L'eau d'un ruiſſeau ne le déſaltère pas, il veut puiſer dans un fleuve; & les torrents irritent ſa ſoif, au lieu de l'éteindre.

Bientôt diſparoiſſent les limites de ſes champs; bientôt s'étendent ſes domaines. Il abſorbe, il envahit, il uſurpe, il achette des uns aux dépens des autres. Malheureux, veux-tu donc habiter ſeul ſur la terre? Pour remplacer le prix d'une acquiſition faite aujourd'hui, demain doit éclore une iniquité. Ces biens, que tu multiplies, ne ſont pas à toi. Dans ce Palais ſomptueux, ſous

ces trophées, que tu te dreſſes de misères publiques! ne vois-tu pas la main qui écrit ton jugement? Ah! que ces pierres ne ſe ſéparent-elles! que le ſang qui les a cimentées ne peut-il ſe ranimer & rejaillir ſur toi!

Mais toutes les *Richeſſes* ne coulent pas d'une ſource impure, l'envie d'en obtenir n'arme pas tous les hommes. Que dis-je! ceux qu'elle n'engage pas dans les mêmes déſordres, ne doivent leur innocence qu'au hazard, ou à leur foibleſſe. Ceux-ci n'ayant pas la force de rompre la loi, ſe ſont contentés de la plier; ceux-là n'en ont pas eu beſoin; la Fortune eſt venue au-devant d'eux; qu'elle eût refuſé, ou fait attendre ſes faveurs, ils les euſſent achetées de tout ce qu'il y a de plus ſacré.

L'Avidité cherche à ſe juſtifier par différens prétextes. L'un éxagère ſes beſoins, l'autre ſes dépenſes. Tel ſe plaint, que la Fortune lui conſume les biens qu'elle lui prodigue. Tel ſe couvre du voile de la Pitié paternelle. La Prévoyance pour une famille qui croît ſous ſes yeux, l'appelle à de nouveaux engagemens. Ainſi ces inſatiable accumule la malédiction ſur ſa tête, & la perpétue à ſa poſtérité. Eſt-il Père? Eſt-il Chrétien?

Pour nous, ſi le Ciel nous conduit dans les

routes de la Proſpérité, marchons en tremblant comme dans une forêt ténébreuſe, & remplie de monſtres. Si nous ne pouvons refuſer les *Richeſſes*, recevons-les dans notre maiſon, dit un Sage, & non dans notre cœur; ou, pour parler avec l'Ecriture, fermons notre âme à des ſoins qui nous déchirent. Travaillons dans le Monde, non pour le Monde. Ses biens ſont des fardeaux difficiles à porter: heureux de n'en être point chargés! Si la main de Dieu même nous les impoſe, avons-nous à choiſir? Préférons la Pauvreté, dont *Jéſus-Chriſt* fut le Docteur & le modèle, c'eſt la condition qui nous approche le plus de lui: imitons l'adreſſe du courtiſan à ſe placer le plus près qu'il peut de ſon maître.

Tels étoient les ſentimens des premiers hommes que l'Egliſe a enfantés, de ces héros en qui le ſang de *Jeſus-Chriſt* étoit encore à ſa ſource! oui, les mêmes mains qui briſoient les Idoles aux pieds des Apôtres, & qui brûloient les Livres du Paganiſme, y répandoient les Tréſors, comme des objets d'un culte auſſi funeſte. La moindre réſerve étoit une lâcheté digne d'imprécation. L'Egliſe dans ſa naiſſance ignoroit la diſtinction du riche & du pauvre. Tous ſes Diſciples ne ſongeoient qu'à s'enrichir de Vertus. Ils craignoient l'uſage des *Richeſſes*; ſaintement timides, ils

elle le détourne d'y penſer ; elle éloigne de lui la vérité, elle éveille ſes paſſions ; elle lui facilite la manière de les aſſouvir, lui aſſure l'impunité ; l'enyvre d'un orgueil inſupportable à la ſociété, le plonge dans les délices de Babilone. Faut-il donc s'étonner, ſi l'uſage des *Richeſſes* attire tous les Reproches de la Morale, & tous les Anathèmes de l'Évangile.

L'homme couvert des plaies du péché ne devroit jamais les perdre de vue : toutes ſes forces l'abandonnent ; dès qu'il oublie ſa foibleſſe. Or, c'eſt cette idée, triſte & ſalutaire que les Richeſſes lui dérobent, elles l'occupent d'un faux bonheur. Le Riche s'aime, s'admire, toujours élevé ſur ſes tréſors, toujours rempli de jugemens avantageux que l'on fait de ſon état, quelquefois malignement amuſé des vains efforts de ceux qui veulent l'égaler. S'il ne ſe dit pas, comme l'Ange rebèlle, l'Auteur de tout ce qu'il eſt, du moins croit-il avoir mérité la préférence ſur ſes concurrents, & trop ſouvent cet orgueil eſt celui des plus vertueux. Orgueil, dont Job purifioit ſa famille par de continuelles victimes. Orgueil, dont un Saint Roi fut puni. Dieu ne pardonne pas à Ezéchias, la ſécrète complaiſance avec laquelle il étale ſes tréſors aux Ambaſſadeurs d'Aſſyrie.

interroger l'éternelle vérité ſur les [illegible] Riche, mettons-le au milieu des [illegible] Regardons-le comme membre de la [illegible]té, il cherche à s'en ſéparer, à la trahir, à [illegible]aſſujettir. Indépendant, il mépriſe les hommes. Supérieur à eux, il les tyranniſe, il les conſidère comme des victimes dévouées au travail, il les choiſit, il paye leur eſclavage, il croit faire grace à ceux qu'il préfère. Quelle hauteur à commander! quelle dureté à éxiger les ſoumiſſions! quelle colère ſi on les lui refuſe! il eſt jaloux de ſes égaux, impitoyable pour ſes inférieurs, hardi à ſe jouer de la réputation d'autrui, irrité des moindres avertiſſemens: eh! qui oſe lui en *donner*? Quand la Vérité perce-t-elle juſqu'à *lui*? La Flaterie garde toutes les avenues, & comme ſi ce n'étoit pas aſſez du ſpectacle de ſes *Richeſſes* pour l'enfler, autant de témoins, autant de ſéducteurs pour juſtifier ſa préſomption, enhardiſſent ſa témérité.

La Raiſon, s'il pouvoit l'entendre, l'avertiroit que ces amis aſſidus, ne ſont que les panégyriſtes de ſes biens; qu'en le louant, ils le mépriſent: mais il ne pénètre pas ſi avant, il s'accorde avec eux pour être trompé; ainſi les lumières les plus communes ſont obſcurcies pour lui: ou s'il eſt obligé de renoncer à l'amitié pure,

aux louanges desintéreſſées, ſa vanité s'en dédommage par le pouvoir de ſervir ou de nuire.

Encore, s'il s'en tenoit au plaiſir de goûter l'encens qui fume autour de lui, s'il ſe contentoit du luxe, qui, lui préſentant les Richeſſes ſous tant de formes différentes, inſulte ſi fièrement aux misères d'autrui. Mais où ſon ivreſſe le va-t-elle égarer? Il croit mériter, tout ce qu'il peut acheter; il ignore les loix, & il s'aſſeoira parmi les Juges; il eſt incapable de commander, & le voilà en poſſeſſion de l'autorité; s'il veut attaquer, ſe venger, armé de ſes richeſſes, fortifié de mille mercenaires, il menace, il foudroie.

Heureuſe l'humiliation du Pauvre! heureuſe la néceſſité qui le plie à tous ſes devoirs! il a beſoin du ſecours des hommes, & il eſt prêt à leur obéir; il craint leur reſſentiment, & il ſe garde de les offenſer. Oublieroit-il, comme le Riche, ſa foibleſſe & ſon péché, dont il fait une pénitence ſi laborieuſe; il eſt tendre pour ceux qui pleurent, parce qu'il pleure lui-même. Le Riche ne plaint perſonne, parce qu'il eſt hors des atteintes de la douleur; le Riche ne peut preſque ſçavoir s'il marche dans la voie droite, ou dans l'erreur, tant il eſt aveuglé par l'adulation; le Pauvre reçoit la vérité de toutes parts, on n'a pour lui ni ménagement, ni complaiſance. Eh! peut-on trop payer

la vérité ? Celui-là s'attache au monde qui lui rit, celui-ci gémiſſant ſous un Ciel d'airain, arroſant de ſes larmes une terre ingrate, attend de nouveaux lieux & une terre nouvelle ; il brûle d'être affranchi de tant d'infirmités. Enfin, la plupart de ſes péchés ne ſont que des déſirs qui lui échappent, & que ſon impuiſſance étouffe en naiſſant. Sa chair accablée par les délices qui viennent en foule aſſiéger l'homme fortuné ?

Ah ! ſi un nouvel Ézéchiel perçoit la muraille & révéloit toutes les impiétés de l'opulente Jéruſalem, il frémiroit de voir la ſainteté des mariages violée, la virginité attaquée, ébranlée, vaincue ; ces commerces criminels engagés, ſoutenus, récompenſés par l'abondance ; ces ſcandaleuſes voluptés que les premiers Chrétiens n'oſoient nommer, & dont ceux d'aujourd'hui ſe glorifient ; il pleureroit ſur ces ſacrifices affreux, où l'Avarice & la Prodigalité immolent au hazard le Patrimoine des familles ; il s'écrieroit au milieu de ces aſſemblées tumultueuſes, où dans une agitation continuelle de tous les ſens, les âmes ſe portent mutuellement des coups mortels. Pardonneroit-il même ces plaiſirs que la coutume autoriſe, & qu'un certain état ſemble impoſer, ce cercle d'amuſemens qui nourrit la Molleſſe ? Hélas ! ce ſont les ſeuls crimes que ſe reproche le Riche

réprouvé, les ſeuls qu'il expie dans les flammes éternelles. Juſtice de Mon Dieu, n'êtes-vous point trop ſévère ? Pour avoir goûté quelques douceurs défendues, Jonathas doit-il périr ?

Quels ſont donc les Riches à qui vous ferez grace, ou quels Riches ſe défendront des charmes de la Volupté ? Le loiſir y prépare le cœur, les objets le ſéduiſent, les occaſions le déterminent. Comment luter ſans ceſſe contre un torrent ? Comment ſe tenir debout ſur une pente ſi gliſſante ? On eſt foible, on eſt pouſſé dans l'abyme. Sara eſt à peine arrivée ſur les terres de Pharaon, qu'il eſt averti de la beauté de l'Etrangère. Judith paroît dans le Camp d'Holoferne, & l'on excite dans l'âme du Général la fatale curioſité de la voir. Périls des Grands & des Riches, vous êtes preſque les mêmes. La Richeſſe eſt pour les particuliers une eſpèce de Souveraineté ; tout ce qui les environne veille pour les corrompre, les diſcours & les exemples ajoutent encore aux objets une nouvelle force.

L'homme fortuné eſt un malade, en qui je ne vois plus que des ſignes de mort. Rien ne pourra le guérir. Si le Seigneur envoie ſes Médecins ſpirituels ? ils ſeront rebutés comme S. Paul chez le Proconſul. S'il inſpire des Prophètes ? que de Juifs charnels prêts à s'écrier comme

la tribu d'Éphraïm, *nos Tréſors & nos Plaiſirs ſont nos Dieux*, nous ne connoiſſons plus le Dieu d'Iſraël.

Tonnez donc, *Seigneur*, vengez-vous du blaſphème; diſſipez les Riches comme la pouſſière. Non, je parle des Chrétiens, & vous avez pour eux des entrailles de douceur; vos rigueurs étoient pour les Diſciples de Moïſe. Rendez les biens à ces Riches, ramenez-les à vous; mais par quel chemin? la Pénitence pouſſe ce ſolitaire dans les déſerts, & la Richeſſe nous retient dans le monde. La Pénitence veut arracher des larmes, la Richeſſe fait nager les cœurs dans la joie; la cendre doit couvrir le Pénitent, & le Riche éclate d'or & de pourpre. Demandez-vous qu'il s'en dépouille, qu'il abandonne ſon tréſor à la cupidité, à la diſſenſion, qu'il jette ce glaive que mille furieux ſe hâteront de prendre, & dont ils vont ſe bleſſer?

Graces ſoient rendues à la Miſéricorde Divine, ſi elle nous épouvante par le *Danger des Richeſſes*, elle nous raſſure en nous en apprenant l'uſage. Ce Métal funeſte, ſource de vengeances, peut devenir le prix des Récompenſes Éternelles. A la ſuite d'un Dieu ſouffrant, paroît une foule d'indigents, d'infirmes. Voilà les Amis qu'il nous préſente: Amis qui ne deman-

dent pas à nous ravir nos biens, à les conſumer avec nous en délices ; contents de la moindre partie, pour nous la rendre au centuple. Exerçons cette pieuſe Uſure, l'Éternel nous a donné gratuitement de quoi acheter le Ciel. Oui le Ciel, qui a coûté tant de travaux aux Apôtres, tant de ſang aux Martyrs, ne nous coûte que d'épancher un ſuperflu ſouvent incommode, de céder aux ſentimens de la Nature, de payer une dette que les Payens mêmes croyoient indiſpenſable.

Celui qui multiplie le pain dans le déſert, & l'huile dans les vaſes de la veuve, avoit-il beſoin du Riche pour nourrir le Pauvre ? Il les a liés l'un à l'autre, afin que celui-ci ſe rachetât par l'aumône, & que celui-là fit des vœux par reconnoiſſance. C'eſt à la Providence qu'il aſſocie le Riche, en le plaçant entre le Ciel & la Terre, comme une nuée féconde bienfaiſante. C'eſt à ſa Patience qu'il aſſocie le Pauvre, en l'inſtruiſant à ne plus envier des tréſors, dont nous ne ſommes que les économes. Ainſi il éteint la ſoif des Richeſſes, il en épure la jouiſſance, & remédie aux deux inconvénients qui en ſont preſque inſéparables.

DE L'ORGUEIL, & des Misères de l'Homme; *par M. de Cantenac, Chanoine de l'Egliſe Métropolitaine de Bordeaux.*

ENVAIN l'Homme ſe flatte & ſe trompe lui-même,
Malgré tout ſon *Orgueil*, ſa misère eſt extrême.
Moins ſage, & moins heureux que tous les animaux,
Il trouve en ſa raiſon, la ſource de ſes maux.
Il s'en ſert bien ſouvent, pour colorer le vice,
Et prendre pour vertu le crime ou l'injuſtice;
Captif des paſſions qui règnent dans ſon cœur,
Il fait mille faux pas, & tombe dans l'erreur;
Il ſe laſſe de tout, & rien ne le contente,
Dans tous ſes mouvemens, la brute plus conſtante,
Par la ſeule nature, & par ſon propre inſtinct,
Ne prend jamais le change, & va droit à ſa fin.
Jamais d'un faux plaiſir l'apparence trompeuſe,
Ne lui fera goûter d'une herbe vénimeuſe.
Jamais rien ne lui plaît de tout ce qui lui nuit,
Sans peine elle le voit, le connoît & le fuit.
Mais l'homme irréſolu dans tout ce qu'il doit faire,
Sourd à la loi du Ciel, à ſoi-même contraire,
Entretient dans ſon cœur accablé de remords,
Un combat éternel de l'eſprit & du corps.
Il veut, & ne veut pas ſouvent la même choſe,
Ne fait preſque jamais le bien qu'il ſe propoſe:
Et toujours agité d'un fâcheux embarras,
De lui-même, il ſe porte au mal qu'il ne veut pas.
Il n'a point de repos, & n'y laiſſe perſonne.
L'Avarice & l'*Orgueil*, compagnons de Bellone,
Couverts d'un faux honneur, qui choque tous les Dieux,
Lui font porter la guerre, & la mort en tous lieux!

C'eſt ainſi que flatté d'un pouvoir tyrannique,
Le dernier des Céſars, pour un droit chimérique,
Fait de toute l'Europe, un théâtre ſanglant,
Qu'il expoſe aux fureurs du Soldat inſolent.
Parlons d'autres malheurs & de la Nature humaine;
On n'y voit qu'un tiſſu de douleur & de peine.
Le bien qu'avec grand ſoin on pourſuit, on acquiert,
Souvent dans un inſtant, ſe diſſipe & ſe perd.
La débauche, le jeu, & la mauvaiſe conduite,
Produit la pauvreté, qu'ils mènent à leur ſuite.
On prend facilement l'argent le mieux ſerré,
Et dans un coffre-fort, il n'eſt plus aſſuré.
Tel qui vivoit content dans la molle opulence,
Par un injuſte arrêt, tombe dans l'indigence;
Et le plus riche enfin, ſuccombe ſous les frais,
Dont la chicane affreuſe entretient les procès.
Les richeſſes en ſont l'amorce & l'origine,
Et pour ſauver ſon bien, l'on court à ſa ruine.
De tous côtés on vole; & dans tous les emplois,
Qui vole adroitement, eſt à couvert des Loix.
Plus un homme a de bien, & plus il eſt à plaindre;
Tout lui devient ſuſpect, il a lieu de tout craindre:
Il n'eſt pas aſſuré de ſes propres amis,
Un père malheureux eſt en proie à ſon fils.
On voit par un naufrage ou par une incendie,
Que l'on perd ſans reſſource ſon bien & ſa vie;
Et qu'un Banqueroutier, plus cruel qu'un Voleur,
Dépouille une famille, & ternit ſon honneur.
La fortune de l'homme eſt toujours incertaine.
Quelque choſe qu'il faſſe, il eſt né pour la peine.
Et le Ciel, qui décide & qui règle ſon ſort,
Veut qu'il ne ſoit heureux, qu'au moment de ſa mort.

Plus il eſt élevé, plus le chagrin l'accable.
Quelquefois le plus pauvre eſt le moins miſérable.
Le Cèdre eſt agité de la fureur des vents,
Bien plus que ne le ſont les arbuſtes rampans.
Les Rois mêmes expoſés aux fureurs de l'ennuie,
Ne goûtent point ſans fiel, les douceurs de la vie.
Toujours en mouvement, ces Aſtres d'ici-bas,
Pareils à ceux des Cieux, ne ſe repoſent pas.
Si la fortune cauſe une peine infinie.
Dans l'homme chaque jour la nature affoiblie,
Par de vives douleurs, qui touchent de plus près,
Le diſpoſe à la mort, & punit ſes excès.
La fièvre, dont les feux ſerpentent dans ſes veines,
Par des accès divers renouvelle ſes peines.
Et la goute l'expoſe à ces tourmens cruels,
Dont l'aveugle Thémis gêne les criminels.
Mille maux dont il fait la triſte expérience,
De tous les Médecins, épuiſent la ſcience:
Et ſouvent trop payés pour le mieux ſecourir,
Ils augmentent ſon mal, au lieu de le guérir.
D'où peut naître l'*Orgueil*, parmi tant de misères?
C'eſt que l'homme ſe flatte, & ne ſe connoît guères.
Ce jeune évaporé, tout fier de ſon emploi,
Acquis par ſon intrigue, & les bienfaits du Roi,
Seroit moins orgueilleux, & paroîtroit plus ſage,
S'il ſongeoit qu'il eſt fils d'un Bourgeois de village.
Damon ſeroit bientôt, ſans charge & ſans fierté,
Si, de tout ce qu'il doit, il s'étoit acquitté.
Ce juge inſupportable aux malheureux qu'il pille
N'a pas encor payé la pourpre dont il brille.
Lyſis, dit-on, eſt riche & d'un illuſtre ſang,
Il eſt, de père en fils, placé dans un haut rang.

Mais

Mais aux plus grands malheurs les plus grands ſont en bute,
Et les plus élevés ſont la plus grande chûte.
L'*Orgueil* les déshonore & ternit la ſplendeur,
Que le Peuple ébloui trouve dans la grandeur.
Les Grands ſont toutefois d'une humeur moins altière,
Que des gueux revêtus ſortis de la pouſſière;
D'une injuſte fortune, indignes avortons,
Si fiers & ſi communs, au ſiècle où nous vivons.
Mais à blâmer l'*Orgueil*, vainement je m'obſtine;
Au Ciel, avant le monde, il eût ſon origine;
Du Paradis terreſtre, il ſçût troubler la paix:
Il naît avec l'homme, & ne mourra jamais.

DISCOURS

Contre la Lecture des Livres de Galanterie.

Tout le Monde convient du danger des mauvaiſes Compagnies, & du riſque que courent les jeunes Gens dans le Commerce de ceux, qui, par des confidences contagieuſes, découvrent la corruption de leur cœur, & communiquent le venin dont il eſt rempli. Il eſt pourtant aiſé de faire voir par pluſieurs raiſons, que l'effet des *Mauvais Livres* eſt encore plus dangereux.

Le Commerce de la Parole ne nous lie, qu'avec les perſonnes de notre tems; mais par la Lecture nous converſons avec les hommes de tous les âges. Les Auteurs libres qui corrompirent le ſiècle d'Auguſte, gâtent encore le nôtre; & l'adreſſe

avec laquelle ils préparoient leur poiſon, leur a acquis une approbation qui paſſera dans tous les ſiècles.

Nous ne converſons ordinairement qu'en notre langue : mais la Lecture recueille, ce qui s'eſt dit de mauvais dans toutes les Langues ; & le ſoin qu'on prend d'habiller à notre mode les Auteurs Etrangers, les mèt à la portée de tout le monde.

Il n'en eſt pas des *Livres*, comme des Amis : on s'en tient ordinairement aux anciens, lorſqu'on les trouve fideles. Mais l'entretien des *Livres* ſe multiplie à l'infini, chaque jour en produit de nouveaux ; & leur nouveauté eſt l'appas où la curioſité ſe laiſſe prendre.

Un Ami dangereux n'eſt pas avec nous à toute heure, il ne nous ſuit pas ſans relâche. Mais la facilité d'avoir des *Livres* qui nous plaiſent, nous fait garder nuit & jour ces amis muèts, qui ſe font entendre ſans nous étourdir ; & que nous laiſſons, dès qu'il nous ennuyent.

Un Ami corrompu ne le paroît pas toujours : il fait trève un certain tems avec le vice. Mais un *Mauvais Livre* eſt toujours mauvais : il nous tient toujours le même langage, il retrace ſans ceſſe les mêmes idées, & laiſſe les mêmes impreſſions.

Enfin, le Déſorde d'un Ami eſt quelquefois ſi groſſier, que la Pudeur s'en allarme, que la Po-

liteſſe s'en offenſe. Mais dans les *Livres*, les Paſſions ſont délicates, le vice eſt enſeigné finement; & l'Auteur s'eſt étudié à les dépouiller des apparences odieuſes.

Cependant comme ces *Livres* amuſent l'eſprit & flattent les Paſſions, la Jeuneſſe les cherche, elle les goûte; & il eſt à craindre qu'elle ne s'y attache, juſqu'à négliger un jour les Lectures de Devoir, & les autres occupations ſérieuſes. Ce ne fût pas ſans raiſon, que Sévère inſulta en plein Sénat à la mémoire d'Albin, qui, continuellement attaché à la Lecture des Fables Mélifiennes, avoit entrepris de lui diſputer l'Empire. Et le moyen en effet, que les grandes affaires puiſſent trouver place, dans les eſprits reſſerrés par ces amuſemens!

Mais s'ils cauſent ce dommage à l'eſprit, l'expérience n'apprend que trop, qu'ils portent au cœur des atteintes encore plus funeſtes. Il ne ſe peut faire, que ces Poëſies tendres, que ces Hiſtoires paſſionnées, que ces Contes libres, n'allument la Paſſion qui eſt la matière de ces *Livres*. Les Romans graves & ſérieux ont fatigué le ſiècle: les Aventures des Paladins, n'ont plus de cours. L'Amour qui domine dans les *Livres* qu'on recherche, eſt un amour vif, hardi, porté vers des objets illégitimes. Il faudroit avoir le cœur

avec laquelle ils préparoient
acquis une approbation qui
ſiècles.

Nous ne converſons ordi
langue : mais la Lecture re
de mauvais dans toutes le
qu'on prend d'habiller à
Etrangers, les met à la p

Il n'en eſt pas des *Li*
on s'en tient ordinaire
qu'on les trouve fidel
Livres ſe multiplie à
produit de nouveaux ;
pas où la curioſité ſe l

Un Ami dangereux
heure, il ne nous ſui
facilité d'avoir des *Li*
fait garder nuit & j
font entendre ſans
laiſſons, dès qu'il n

Un Ami corrom
il fait trève un cer
Mauvais Livre eſt
toujours le même
les mêmes idées,

Enfin, le Déſ
groſſier, que la

inſenſible, pour n'être pas touché par les traits d'une Paſſion ſi déclarée ; & qui, dans la Lecture de pluſieurs heures, ſe montre ſous toutes les formes. L'Ame a beau ſe promettre de s'envelopper dans des réflexions Chrétiennes ou Philoſophiques, ce poiſon trouve par où s'inſinuer.

Quand une fois il a gagné le cœur, l'eſprit étudie les artifices de la paſſion, il en démêle les intrigues, il en remarque le ſuccès : il met à ſon tour en uſage les adreſſes qu'il a obſervées dans les *Livres*, & enchérit ſur ces modèles.

On ſe fait auſſi un Langage de l'Amour : les inclinations ſenſuelles demeurent ſouvent cachées faute d'expreſſions, & quelquefois elles ſe ralentiſſent. Mais ces *Lectures* donnent l'art de produire ce qu'on ſent : par elles l'Imagination ſe trouve tranſportée dans un pays dont elle apprend la Langue. Il arrive même ſouvent, qu'on conçoit ces Paſſions, qu'on en eſt touché ; pour avoir ſeulement pris plaiſir à la manière dont elles étoient décrites.

J'avoue qu'après des occupations ſérieuſes, l'on a beſoin de délaſſement ; que ſi l'Ouvrier ſe délaſſe dans la ceſſation du travail, l'Homme de Lettres ſe donne du relâche par la variété des Lectures ; il ſubſtitue à celles qui épuiſent par l'abſtraction & le raiſonnement, celles qui rem-

pliſſent l'âme d'images, & où elle n'agit preſque que par les yeux. Il n'eſt point d'homme aſſez ſévère pour interdire ce plaiſir ; mais il faut le prendre ſans péril. Il y a beaucoup d'Ouvrages, où la Vivacité & la Politeſſe ſont épurées ; on n'a qu'à les choiſir. Car pour ceux qui gâtent le cœur en récréant l'eſprit, nul beſoin n'en autoriſe l'uſage ; & quoiqu'on accorde beaucoup à la Foibleſſe, l'on doit tout refuſer à la Corruption. Le beſoin de manger n'a jamais donné la liberté d'uſer de viandes qui empoiſonnent.

Pluſieurs ſe vantent, de n'être pas ſuſceptibles des impreſſions tendres, que font les *Livres de Galanterie*. Ils proteſtent qu'ils liſent de ſang-froid les Aventures les plus libres ; & c'eſt, à leur avis, s'avouer bien foible que de s'en allarmer. Mais qui ne ſçait, qu'on ſe dégoûte de ces Lectures, quand elles ne cauſent aucune émotion ? Comme on ne les fait que pour le Plaiſir, on ne les continue qu'autant que le ſentiment en eſt agréable. D'ailleurs cette inſenſibilité n'eſt pas aiſée à croire. S'il n'y a des maux dans les hommes que ceux qu'ils avouent, il s'en trouvera peu qui excitent la compaſſion, & qui attirent du ſecours. La Corruption tournée en habitude tient de ces maladies, où le malade ne ſent rien. L'on peut même ne pas appercevoir une Paſſion naiſſante ;

elle a des commencemens, & des progrès imperceptibles. Qu'on ne ſe flatte donc pas, ſur le peu d'impreſſion que ſemblent faire ces *Lectures*; c'eſt un grain ſemé, il germe durant le ſommeil, & il rapportera un fruit de mort.

Les Auteurs, dit-on, préviennent ces ſuites, par l'honnêteté de leurs termes. Mais ne ſçait-on pas, que pluſieurs Anciens employent les mots les plus libres, qu'ils diſent tout ſans ménagement? Et parmi les Nouveaux, combien paroît-il d'Hiſtoires Galantes, de Contes, de Lettres, de Comédies, d'autres Pièces de Poëſie, où le Vice a levé le maſque? Ce ne ſont plus des Amours Héroïques, ce ſont des intrigues conduites ſans Probité, ſans Pudeur. Les Ouvrages mêmes où l'on s'étudie à n'uſer que d'expreſſions honnêtes, ne laiſſent pas de ſéduire, quand l'Amour en eſt le ſujèt. Il importe peu que le mal ſe cache, ou qu'il paroiſſe à découvert, s'il produit le même effet. Tout voile eſt aujourd'hui tranſparent. La fineſſe des tours & des termes, n'affoiblit pas la malignité du ſens. Chaque puiſſance ſaiſit ſon objèt; & pendant que l'Eſprit s'amuſe aux paroles, le Cœur s'ouvre aux ſentimens. En vain, l'Auteur a prétendu n'en exciter que de chaſtes; l'effet que produit ſon Ouvrage, va plus loin que ſon intention.

Certainement cette Honnêteté apparente, s'attire une approbation qu'elle ne mérite pas; les Auteurs ne peuvent s'excuſer de rendre aimable, ce qu'il n'eſt pas permis d'aimer. L'on nous vante encore aujourd'hui l'Honnêteté du Roman de Théagène & de Cariclée. Il ne trouva pas cette indulgence, dans la célèbre aſſemblée qui défendit ce *Livre*, & qui flétrit l'Auteur.

Je ne comprends pas la ſécurité où nous vivons; quand je lis, qu'on a craint autrefois, qu'un Livre Divin, qui ne reſpire qu'un Amour céleſte, ne fît ſur les Jeunes Gens les impreſſions d'un Amour ſenſuel. Il nous reſte aſſez de monuments, de la défenſe qu'on faiſoit de lire avant un certain âge, ce Poëme inſpiré.

Le dernier retranchemnt eſt l'utilité prétendue qu'on tire de ces *Lectures*. S'il y a, dit-on, dans ces *Livres* de mauvaiſes choſes, il y en a auſſi de bonnes; l'on y apprend la Fable, l'Hiſtoire, la Religion & les mœurs des Anciens, ſans quoi l'on n'entend ſouvent rien dans les Livres mêmes de la Religion. L'on s'y forme à la juſteſſe des penſées, à la pureté du ſtyle, à la nobleſſe des expreſſions.

Je ne diſconviens pas, qu'il n'y ait quelque utilité dans ces *Lectures*; & je ſçai que dans l'Égliſe l'on a regardé comme une plaie faite à la

Religion, la défenſe que l'Empereur Julien fit aux Chrétiens, d'étudier les Lettres humaines, & de lire les Auteurs Payens.

Mais il n'appartient pas à tous les curieux de faire ces recherches. Il faut beaucoup d'adreſſe pour chercher l'or dans la boue, ſans ſe ſalir. On tire pour de bons uſages l'eſprit des Poiſons; mais quelquefois le Chymiſte s'empoiſonne.

La *Lecture* des Modernes doit être interdite dès qu'elle eſt dangereuſe. Les Anciens ſont plus néceſſaires : mais il faut du talent & une eſpèce de vocation, pour découvrir les veſtiges de Religion & de Morale, que la raiſon ſouveraine y a tracée; ou pour prendre les tours de l'Éloquence qui pourroient ſervir à défendre la Vérité. Il n'appartient qu'à de vrais Iſraëlites, d'enrichir le Tabernacle des dépouilles de l'Égypte.

Quand même ce ne ſeroit que dans ces *Livres*, qu'on trouveroit la fineſſe du ſtyle, & la pureté du langage; devroit-on, pour les acquérir, riſquer la pureté des mœurs ? Et n'importe-t-il pas davantage de bien vivre, que de bien parler.

Mais il s'en faut beaucoup, que les choſes ſoient réduites à une ſi triſte & ſi dangereuſe extrêmité. Ceux que Rome & la Grèce ont appellés les Princes des Orateurs, & les Princes des Poëtes, épargnent par-tout la pudeur. Si d'autres Anciens ont

eu moins de retenue, des mains pures en ſéparent aujourd'hui la corruption ; & nous voyons que les *Livres* les plus polis de nos jours ſont ceux, où la Religion & la Probité triomphent du libertinage & du vice.

C'eſt à l'auguſte & religieux Monarque qui nous gouverne, que nous devons cet avantage. C'eſt en louant ſes Actions Chrétiennes que les eſprits les plus ſublimes ſe ſont accoutumés à s'éxercer ſur de pieux ſujèts, & à ne donner de l'encens qu'à la vertu. De-là ces Ouvrages d'éternelle mémoire, qui ſont partis & partent encore tous les jours des mains habiles de ces hommes illuſtres, qui travaillent avec la tranquillité & le ſuccès inſéparable de la Protection dont le Roi les honore.

Que ce ſoient-là les ſeuls Modèles, que ſe propoſent à l'avenir ; ceux qui, pouſſés d'une noble émulation, s'efforcent de ſe perfectionner dans les Belles Lettres ! Que libres déſormais de toute vaine & pernicieuſe Curioſité, ils ne s'appliquent plus qu'à des *Lectures*, qui puiſſent les faire arriver à la perfection où ils tendent, ſans les éloigner de celle ou le Chrétien doit aſpirer !

ODE

CONTRE LES POËTES OBSCÈNES.

QUELLE ſecouſſe inopinée,
Et quels affreux mugiſſemens!
Sous mes pieds la terre étonnée
Tremble juſqu'en ſes fondemens.
Fuyons..... Mais, ô Ciel! je découvre
Le ſombre Ténare qui s'ouvre,
Et qui, ſur le Pinde allarmé,
Parmi des tourbillons de flammes,
Vomit, pour la perte des âmes,
Un Monſtre dans ſon ſein formé.

Auguſte Mont, ſéjour ſublime
Du Dieu des vers & des neuf ſœurs,
Je vois déjà ta double cîme
En proie à toutes ſes noirceurs;
L'Audace au regard impudique,
L'Effronterie au ris lubrique,
Précèdent ſes pas redoutés;
Et les crimes les plus funeſtes,
Les adultères, les inceſtes,
Sont en déſordre à ſes côtés.

Arrêtez, quelle indigne yvreſſe
Tranſporte vos cœurs inſenſés?
Favoris du Dieu du Permeſſe,

Ce Monſtre affreux, vous l'encenſez :
C'eſt peu, ſacrilèges organes,
A chanter ſes dogmes profanes,
Vous aviliſſez vos accords.
Faut-il, troupe voués aux crimes,
Pour immortaliſer vos rimes
Immortaliſer vos remords ?

C'en eſt fait, ſourd à mes allarmes,
Mes cris pour eux ſont ſuperflus ;
Vaincus par d'invincibles charmes,
La Raiſon ne les touche plus ;
Lâches préconiſeurs des vices,
Ils rendent les Muſes complices
De leurs frénétiques tranſports ;
La Pudeur fuit épouvantée,
Et de l'Hipocrène infectée,
Les yeux baiſſés, quitte les bords.

Comment du trop tendre Tibulle,
Fille du Ciel, chaſte Pudeur ;
Comment de l'obſcène Catulle,
Souffrir l'aſpect empoiſonneur ?
L'Impudicité les inſpire,
La molle volupté reſpire
Dans leurs écrits licencieux ;
Le crime chez eux n'eſt plus crime,
L'Amour eſt la vertu ſublime,
Qui rend l'homme ſemblable aux Dieux.

Près d'eux l'ingénieux Pétrone,
Par un atticiſme effronté,
Egaye, embellit, aſſaiſonne,
Et fait goûter l'Impureté;
Juvenal dans ſes vers ciniques,
Mêle des images lubriques,
Que l'œil ne peut voir ſans remords,
Armé de ſales Epigrammes,
Martial, dans les jeunes âmes
Porte d'inévitables morts.

Non moins funeſte, de Corine
Voluptueux Adorateur,
Ovide, du feu qui le mine,
Répand le poiſon ſéducteur;
Il profane, il rend odieuſe
Cette voix ſi mélodieuſe,
Dont il chanta les Immortels.
Inventeur d'un Art déteſtable,
Laiſſe ta Morale éxécrable,
Le vice n'a que trop d'Autels.

Je vois Horace! tel qu'un chêne
Entre de jeunes arbriſſeaux,
Il s'élève aux bords d'Hipocrène,
Au-deſſus de tous ſes rivaux:
Il part, il vole; aigle intrépide,
Juſqu'aux Cieux, d'une aîle rapide,
Il s'élance dans ſes tranſports;

Il touche la Lyre, il enchante
Par la majeſté raviſſante
De ſes harmonieux accords.

Mais qu'entends-je ? O Pudeur ! O Crime !
Ciel ! quels accens luxurieux !
Quel Démon l'obſcède & l'anime ?
Eſt-ce là le Chantre des Dieux ?
Sublime, rien n'eſt comparable
A la grandeur inimitable
De ſes héroïques chanſons ;
Sale & lubrique, rien n'égale
La contagieuſe Morale
De ſes abominables ſons.

O ténébreuſe Idolâtrie !
Source inépuiſable d'erreurs,
De ton infernale furie,
Voilà les pieuſes horreurs :
Ceux à qui tu dreſſois des Temples,
Autoriſoient par leurs éxemples
Les vices les plus monſtrueux ;
Pouvoient-ils n'être pas coupables,
Ces adorateurs déplorables
D'un Jupiter inceſtueux.

La Foi, dans ces ſombres ténèbres
Porta ſon céleſte flambeau ;
Auſſi-tôt à ces nuits funèbres

Succéda le jour le plus beau :
Alors dans le fonds des abîmes
Fut replongée avec les crimes,
L'aveugle Superſtition ;
L'Univers a changé de face ;
Un nouveau culte a pris la place
De l'Idolâtre Illuſion.

La Pudeur n'eſt plus fugitive ;
Le Permeſſe eſt purifié,
Et le vice enfin ſur ſa rive
Ceſſe d'être déifié ;
Mais non, par le Chriſtianiſme,
Qui le croiroit ? le Paganiſme
Eſt proſcrit ſans être abattu ;
L'Amour eſt encore l'Idole
A qui tous les jours on immole,
Et l'Innocence & la Vertu.

J'apperçois ſortir d'Auſonie
L'Ecrivain le plus empeſté.
Où vas-tu ? Quelle eſt ta manie,
Vil héros de l'obſcénité ?
Tu ne vomis que des ordures,
Tu n'étale que des poſtures
Dont l'œil confus eſt révolté ;
Par toi la Nature ſouillée,
Frémit de ſe voir dépouillée
Et rougit de ſa nudité.

C'eſt ſur la malheureuſe trace
De ton impudent Apollon,
Que l'imitateur de Bocace,
Entra dans le ſacré Vallon ;
Parmi les jeux qui l'amusèrent,
Il chanta ces vers qui causèrent
Et ſa gloire & ſon repentir ;
Heureux repentir ! triſte gloire !
Qu'un grand nom paroît illuſoire,
Quand le remords ſe fait ſentir !

Quelle foule licencieuſe
D'Auteurs preſque tous inconnus
D'une table voluptueuſe,
Paſſent dans les bras de Vénus ?
Là, livrés à d'indignes flammes,
Ils chantent ces couplèts infâmes,
Qui, bientôt répandus par-tout,
Sans ceſſe par échos raiſonnent,
Et du monde qu'ils empoiſonnent,
Volent de l'un à l'autre bout.

Moi-même au feu de ma jeuneſſe,
Triſte jouèt des paſſions,
De cette erreur enchantereſſe,
J'ai ſuivi les impreſſions ;
Ces airs, (ô ſouvenir funeſte !)
Ces mêmes airs que je déteſte,
J'ai ſçu trop bien les imiter ;
Pour expier mes premiers crimes,
Puiſſai-je, ô trop coupables rimes !
De tout mon ſang vous racheter.

LE LIBERTIN CONVERTI.

ENFIN je romps mes fers, pour reprendre les chaînes:
Amour, *Divin Amour*, je me livre à tes peines.
Captive tous mes ſens, décide de mon ſort.
Dois-je par la langueur me livrer à la mort?
Ou par les prompts effets d'un rigoureux ſupplice,
Faut-il pour te venger m'offrir en ſacrifice?
Parle: mon cœur eſt prêt; & s'il fut criminel,
S'il oſa ſe ſouſtraire aux Loix de l'Éternel,
Ce coupable aujourd'hui, témoin contre lui-même,
Adore avec frayeur la Majeſté ſuprême.
Mais ſi de mon retour l'humble ſincérité
Peut adoucir un Dieu juſtement irrité,
Amour, qui dans ſon ſein vivant avec empire,
Sçut pour moi l'engager à ſubir ton Martyre,
Sonde mon triſte cœur, & connois ſes déſirs:
Vois qu'il ne reſte en lui de tous ſes vains plaiſirs,
Que les ſages regrèts, qui de ſon eſclavage
Les ramènent à Dieu ſans feinte & ſans partage.
Ah! de ce Dieu ſi ſaint, ſi juſte, ſi jaloux,
Arrête donc le glaive, & ſuſpends (*a*) le courroux.
C'eſt un Père outragé; mais c'eſt toujours un Père.
Pour un fils criminel s'il peut être ſévère,
Il peut auſſi t'entendre, offre-lui ma douleur;
Et d'un fils pénitent, *Amour*, ſois le Sauveur.

(*a*) *Domine ne in furore tuo arguas me: neque in ira tua corripias me.*

Mais

Mais qui peut m'inſpirer cette douce eſpérance ?
Qui du Seigneur encore me promèt la clémence ?
Avant que de briſer mes funeſtes liens,
Je n'oſois eſpérer ni chercher d'autres biens,
Que le bonheur fatal de vivre dans le crime,
Et d'être de mes feux plus long-tems la victime.
J'entendois malgré moi le langage des Cieux :
Du nom de mon Auteur je détournois les yeux.
Ce nom me gênoit trop ; j'aurois, dans ma misère,
Déſiré que la Foi ne fût qu'une chimère.
Non, Dieu n'eſt point, diſois-je... (Eſt-il bien vrai, mon cœur ?
Ai-je à te reprocher ce dernier trait d'horreur ?)
Divine vérité, tu me fais violence ;
Oui, je l'ai dit, Grand Dieu, mais toujours en ſilence.
Le blaſphême en mon ſein, conçu de mon effroi,
Étoit au même inſtant étouffé par la Foi.
Du blaſphême étouffé renaiſſoit la contrainte ;
Je ne pouvois pécher, croire & vivre ſans crainte.
J'eſſayois de nouveau d'incrédules efforts ;
Pour n'avoir plus de Dieu j'attentois ſur les morts ;
Et l'affreux ſouvenir d'une peine éternelle,
Me portoit à douter ſi l'âme eſt immortelle.
Tel étoit de mes jours le cercle vicieux.
Infidèle Chrétien, timide, audacieux,
Je n'oſois mourir homme : & de mon âme impure
J'oſois à l'animal comparer la nature.
Par l'amour du bonheur j'allois au déſeſpoir ;
Je ne pouvois, hélas ! ni me fuir, ni me voir ;
J'abhorrois de mon cœur le ſentiment intime ;
J'y cherchois le plaiſir, & j'y trouvois le crime,
Dont la voix me diſoit que Dieu ſçait condamner ;

Et ne me diſoit pas qu'il aime à pardonner.
Amour, tu pouvois ſeul me ſauver du naufrage ;
Sans toi je périſſois, tu m'as mis au rivage,
En réveillant la Foi qui me fait eſpérer,
En ranimant l'eſpoir qui me fait reſpirer.
Mais ſi la vérité dénonce ma malice,
Et preſſe avec rigueur l'Arrêt de ta Juſtice ;
Si l'Équité prononce, & dit à ta Bonté,
De laiſſer ta fureur punir l'iniquité ;
Si, le Tonnerre en main, ta ſuprême Puiſſance
Veut à ta Sainteté m'immoler par vengeance ;
Si l'amour de ta Gloire eſt ton unique loi ;
S'il agit dans ton ſein & parle contre moi ;
Si tu ne peux enfin te renoncer toi-même,
Ni par un faux amour ternir ton Diadême :
Grand Dieu ! ſur un mortel qui n'a que des forfaits,
Qui peut avoir encore attiré tes bienfaits ?
Ah ! je le vois, *Seigneur ;* ton fils s'eſt fait mon frère ;
Et pour moi s'eſt offert aux coups de ta colère,
Tu meſures ſon ſang, tu pèſes ſes douleurs ;
Ce que je te devois eſt payé par ſes pleurs.
Ta Juſtice eſt contente, & voit que la Balance
Éxige encore de toi (*a*) la Pitié, la Clémence.
Ta Vérité l'avoue & dit à ta Bonté :
Agis donc, *Jeſus-Chriſt* te met en liberté.
O Divin Rédempteur achève ton Ouvrage,
Achève d'éfacer cette odieuſe image,
Dont ma chair & mon cœur portent encore des traits ;
A te repréſenter, je réduis mes ſouhaits.

(*a*) *Miſerere, mei Domine.*

Mais mon eſprit chancelle, & ma chair (*b*) eſt tremblante;
Ta Croix m'eſt néceſſaire & me paroît peſante.
Soutiens de mon amour les timides efforts,
Et de mon foible cœur anime les reſſorts.
Dieu fort, diſſipe enfin ce reſte de molleſſe,
Qui tient trop de mon crime & qui fait ma foibleſſe:
Accorde (*c*) un ſeul regard à mon cœur pénitent.
Ce cœur qui, dans le mal, fut toujours ſi conſtant,
Ne reviendroit jamais s'il retournoit au vice;
Arrête donc ſa pente, & que ta main propice
Empêche des Démons le triomphe nouveau.
Le Crime (*d*) eſt une mort, l'Habitude un tombeau,
Où bientôt, captivé par mon impénitence,
Je n'aurois plus pour toi qu'un coupable ſilence.
Ah! ne le permets pas, *Seigneur*, & que mes yeux
Par d'éloquens regards adreſſés vers les Cieux,
Ne ceſſent d'exprimer (*e*) mes regrets, mes allarmes,
Les maux & les bienfaits qui font couler mes larmes,
Mes crimes, ton pardon, mes beſoins, ton amour....
Oui, dans cet entretien je veux paſſer le jour;
Et lorſque le Soleil terminant ſa carrière,

(*b*) *Quoniam infirmus ſum: ſana me, Domine, quoniam conturbata ſunt oſſa mea.*

Et anima mea turbata eſt valde: ſed tu, Domine, uſquequò?

(*c*) *Convertere Domine & eripe animam meam: ſalvum me fac propter miſericordiam tuam.*

(*d*) *Quoniam non eſt in morte qui memor ſit tui: in inferno autem quis confitebitur tibi?*

(*e*) *Laboravi in gemitu meo.*

Ceſſera d'éclairer mon humide paupière (*f*);
Plus libre en ſon abſence, & tout à ma douleur,
Au tourment de l'amour, à ſa juſte fureur,
Je veux que le ſommeil cède à ma violence;
Et que mes yeux en pleurs préviennent la préſence
De l'aſtre qui revient me reprocher l'abus,
Que j'ai fait de ſes feux, & d'un tems qui n'eſt plus.
J'ai (*g*) vieilli dans le mal, puis-je aimer trop la peine?
Heureux ſi de ma mort l'heure fixe, incertaine,
Trouve mes yeux éteints, mon corps crucifié,
Le vieil homme détruit, mon cœur purifié,
Et le céleſte Amour vivant ſeul dans mon âme!
Viens, Pere des ſoupirs, viens par ta ſainte flamme
Conſumer d'un pécheur toutes les paſſions;
Les larmes qu'il répand, ſont ſes libations....
Eloignez-vous (*h*) de moi, vous de qui la malice
Sous mes pas malheureux creuſa le précipice;
A la voix de mes pleurs le Ciel eſt attentif.
Avec vous trop long-tems je vécus en captif,
De mes fers, faits rougir, traînant partout la honte;
Mais dans ce jour enfin la pudeur me ſurmonte.
Allez, vous n'êtes plus que de vrais ennemis,
De cruels aſſaſſins ſous le faux nom d'amis.

(*f*) *Lavabo per ſingulas noctes lectum meum: lachrymis meis ſtratum meum rigabo.*

Turbatus eſt à furore oculus meus.

(*g*) *Inveteravi inter omnes inimicos meos.*

(*h*) *Diſcedite à me omnes qui operamini iniquitatem: quoniam exaudivit Dominus vocem fletus mei.*

Puiſſe mon changement les preſſer de ſe rendre
Au Dieu qui les appelle & qui veut (*i*) bien m'entendre !
Amour, va les pourſuivre & te faire ſentir ;
Comme tu m'as ſauvé, daigne les convertir.
Confonds, trouble leur âme, abbats-les par la crainte.
Que l'eſpoir les prépare à ta dernière atteinte.
Domines-les enfin ; ne permets à leur cœur
Ni honte de changer, ni délai, ni langueur.
Qu'il ne ſçache rougir (*l*) que de vivre coupable,
Et d'adorer ſi tard le ſeul objet aimable.

LE SOUVERAIN BIEN,

ODE.

AMBITIEUX déſirs, flateuſes eſpérances,
De qui l'appas trompeur nous charme & nous ſéduit,
J'ai trop idolâtré vos fauſſes apparences ;
J'abhorre les ſentiers où vous m'avez conduit.
Mon âme, qui recherche un bien plus eſtimable,
Ne veut plus s'attacher qu'au Monarque adorable,
Qui me donna le jour, & créa l'Univers ;
C'eſt lui que je choiſis pour Seigneur & pour Maître,
Et comme il n'en eſt point de plus digne de l'être,
Je conſacre à lui ſeul mon encens & mes vers.

(*i*) *Exaudivit Dominus deprecationem meam : Dominus orationem meam ſuſcepit.*

(*l*) *Erubeſcant & conturbentur vehementer omnes inimici mei : convertantur & erubeſcant valdè velociter.*

ENIVRÉ des douceurs que le monde préſente,
Dans ſes rians ſentiers je me croyois content;
Je ſuivois des plaiſirs la dangéreuſe pente;
Rien ne pouvoit fixer mon eſprit inconſtant.
Étoient-ce de vrais biens qu'ils offroient à ma vue?
Non, je n'y rencontrois qu'une funeſte iſſue,
Un précipice affreux qu'ils creuſoient ſous mes pas;
Toi ſeul, *Seigneur*, toi ſeul, par ta main ſecourable,
Peut nous faire trouver ce bonheur véritable;
Que le monde promèt & qu'il ne donne pas.

QUAND j'aurois de Créſus les tréſors, l'opulence,
Et les vaſtes états qu'Alexandre conquit,
La valeur de Céſar, ſa gloire, ſa puiſſance,
Les honneurs qu'il reçut, les Peuples qu'il vainquit;
Quand j'aurois les beautés au Serrail renfermées,
Ces grandeurs, ces plaiſirs ſont de vaines fumées;
Des biens qui ſont ſoumis au caprice du ſort;
Mais ſuppoſant encore qu'ils euſſent de vrais charmes,
Que l'on pût les garder ſans crainte, ſans allarmes,
De quoi nous ſervent-ils à l'heure de la mort?

VOUS, qui, pour avoir place au Temple de Mémoire,
Ne cherchez qu'à cueillir de ſtériles lauriers,
Héros ambitieux d'une fatale gloire,
Vous raſſaſiez-vous de vos exploits guerriers?
Plus ils coûtent de ſang, plus on verſe de larmes,
Et plus vous déſirez de matiere à vos armes;
Vous triomphez en vain des Peuples & des Rois:
Vainqueurs de l'Univers ſur la Terre & ſur l'Onde,
Vous voudriez encore qu'il fût quelqu'autre monde,
Que vous puſſiez dompter & ſoumettre à vos Loix.

ESCLAVES malheureux de ce métal funeſte ;
Qui cauſe tant de trouble & de confuſion ;
Vous, qui par une erreur ſenſible & manifeſte,
Attachez le vrai bien à ſa poſſeſſion ;
Si vous voulez guérir vos âmes inſenſées,
Élevez juſqu'au Ciel vos cœurs & vos penſées ;
Méditez ſur la mort & ſur l'Éternité,
Renoncez à des biens fragiles, mépriſables,
Et ſongez qu'il n'eſt point de tréſors véritables ;
Qu'au céleſte ſéjour de l'immortalité.

ET vous, pour qui le Ciel eſt ſans ombre & ſans voile,
Philoſophes fameux, Aſtronomes experts,
Qui pénétrez le cours des Aſtres, des Étoiles,
Et tous les mouvemens de ce vaſte Univers,
Vous voulez vainement tout voir & tout connoître ;
Si vous ne remontez juſqu'au Souverain Être,
Rien ne pourra fixer votre eſprit agité ;
Le plus profond ſçavoir, ſans lui, n'eſt qu'ignorance
S'il n'éclaire vos cœurs par ſa toute-puiſſance,
Vous ne trouverez rien qu'erreur, qu'obſcurité.

ASSERVIS ſous les loix d'une jeune volage,
Vous, qui lui conſacrez vos jours, vos libertés,
Amans, qui conſumez le plus beau de votre âge,
A préſenter des vœux ſi ſouvent rebutés ;
Songez qu'un jour la mort par ſa faulx redoutable,
Détruiſant votre Iris, doit la rendre ſemblable
A l'objet qui charma Ménélas & Pâris ;
A celle dont les yeux enchantoient Démoſthènes ;
Non, il ne reſte rien de ces beautés ſi vaines,
Que les frivoles noms d'Hélène & de Lays.

SPECTACLES si chéris qu'on étale au Théâtre,
Où jadis Augustin trouvoit tant de douceurs;
Ris outrés & plaisans d'une scène folâtre,
Récit ingénieux qui fait couler nos pleurs;
Art trompeur & fatal, tu sçais charmer notre âme,
En nous peignant l'effet d'une funeste flamme,
Qui ne fait sur nos sens que trop d'impression;
Mais on reconnoît bien l'erreur où tu nous plonges,
Et l'on fuit avec soin tes dangereux mensonges,
Lorsque l'on réfléchit sur sa Religion.

OUI, c'est en toi, *Grand Dieu*, que le vrai Bien se trouve;
Mais un Bien immuable & rempli de douceur;
C'est une Vérité que reconnoît, qu'éprouve
Celui dont ton esprit daigne toucher le cœur.
Ne permets pas, *Seigneur*, que mon âme troublée
Retourne à ses erreurs qui l'avoient aveuglée;
Et me faisant sentir ton amour paternel,
A mes justes désirs, *Seigneur*, rends-toi propice,
Afin qu'après ma mort à jamais je jouisse
De ces plaisirs si purs qu'on goûte dans le Ciel.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Ouvrage intitulé : *Sageſſe de LOUIS XVI, inſpirée & conſeillée à ſes Peuples, fondée ſur les premiers Principes de toute Vérité*, &c. lequel m'a paru ne rien contenir que d'utile, & mériter en conſéquence l'impreſſion. A Paris, ce 14 Décembre 1774. D'HERMILLY, Aſſocié à l'Académie Royale d'Hiſtoire d'Eſpagne.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT : Notre amé le ſieur Abbé PERRET, notre Prédicateur, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Sageſſe de LOUIS XVI, inſpirée & conſeillée à ſes Peuples, fondée ſur les premiers Principes de toute Vérité*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans

aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilege ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de Copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMENIL ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMENIL ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers, Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte normande & lettres à ce

contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le onzieme jour de Janvier l'an de grace mil ſept cent ſoixante-quinze, & de notre Regne le premier.

Par le Roi en ſon Conſeil, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libr. & Impr. de Paris, N°. 3043. Fol. 360. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, art. IV, à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit Exemplaires preſcrits par l'art. 108 du même Réglement. A Paris, ce 24 Janvier 1775.

HUMBLOT, Adjoint.

De l'Imprimerie de P. Fr. GUEFFIER.